THÈSE DE DOCTORAT

DE

L'UNIVERSITÉ D'ANGERS

SOUS LE SCEAU DE

LA COMUE ANGERS – LE MANS

ECOLE DOCTORALE N° 643
Arts, Lettres, Langues

Par

Viviane Kohli

Être parents dans *La Comédie humaine* : étude d'une espèce sociale mal répertoriée

Thèse présentée et soutenue à Angers, le 16 décembre 2025

Unité de recherche : CIRPaLL | UPRES EA 7457

Rapporteurs avant soutenance :

Aude Deruelle	Professeure des universités, université d'Orléans
Jacques-David Ebguy	Professeur des universités, HDR, Université Paris-Cité

Composition du Jury :

Examinateurs :	Carole Auroy	Professeure des universités, université d'Angers
	Mireille Labouret	Professeure des universités émérite, Université Paris-Est Créteil
Dir. de thèse :	Cécile Meynard	Professeure des universités, université d'Angers

À mes parents

AVERTISSEMENT

L'université n'entend donner aucune approbation ni improbation aux opinions émises dans les travaux des étudiant·es : ces opinions doivent être considérées comme propres à leurs auteurs.

ENGAGEMENT DE NON PLAGIAT

Je, soussignée

déclare être pleinement consciente que le plagiat de documents ou d'une partie d'un document publiée sur toutes formes de support, numérique ou papier, constitue une violation des droits d'auteur ainsi qu'une fraude caractérisée. En conséquence, je m'engage à citer toutes les sources que j'ai utilisées pour écrire cette thèse.

Kohli Viviane, le 13/10/2025

REMERCIEMENTS

C'est un honneur pour moi de pouvoir partager ici mes idées sur la parentalité dans une partie de l'œuvre de Balzac.

Ce travail a été long et les difficultés nombreuses mais j'ai essayé durant ces cinq années de ne pas perdre mon enthousiasme de départ, les émotions et les intuitions qui m'avaient été propres. Durant ces années, certes je n'avais pas à me dépenser dans un travail en dehors de cette thèse, mais en raison de mon âge et de mon inexpérience dans la tâche de l'écriture, je trouvais les heures de bureau épuisantes. Pour surmonter tous ces problèmes, il fallait être persévérante et bien entourée, aussi il m'est agréable de remercier celles et ceux qui ont permis de mener à bien cette recherche.

Tout d'abord que Madame la professeure Meynard Cécile trouve ici l'expression de ma plus respectueuse gratitude pour avoir suivi cette étude avec tant d'indulgence. Sans elle, je n'aurais jamais pu ni osé entreprendre cette thèse. Je ne me serais pas lancée dans cette aventure si elle ne m'avait dit, lors de la soutenance de mon mémoire de Master : « Votre étude est originale, quelle suite donnez-vous à cela ? » Travailler sous sa direction fut pour moi une chance et un honneur. Madame Meynard m'a guidée intellectuellement tout au long de cette tâche. Elle m'a aidée de ses conseils, avec elle j'ai élaboré un plan, elle m'a aussi donné des pistes de lecture, m'a permis d'enrichir nombre de développements. Toujours bienveillante envers mon caractère fantaisiste, elle m'a obligée à plusieurs reprises à me recentrer sur mon sujet. Toujours humaine, quand parfois j'étais découragée, elle savait par quelques paroles encourageantes comme : « Faites-vous confiance, vous avez tout dans la tête ! » me redonner l'envie d'aller au bout de mon projet.

Ce parcours n'aurait pu avoir lieu sans les membres du CSI. Madame Labouret, professeure émérite, présidente de *L'Année balzacienne* et Monsieur Bianco, professeur à l'université d'Angers. Madame Labouret, qui sait tant de choses sur Balzac, a répondu à mes interrogations sur le corpus. Elle m'a judicieusement conseillée de prendre appui sur un groupe cohérent de textes et non sur un échantillon aléatoire de *La Comédie humaine,* m'orientant vers l'établissement d'un corpus plus large et plus pertinent que celui initialement prévu. Puisque mon étude portait sur les relations parents-enfants, il me fallait, m'avait-elle dit, élargir et compléter mes lectures avec les romans et nouvelles appartenant plutôt aux *Scènes de la vie privée* où Balzac représentait *« l'enfance, l'adolescence, et leurs fautes ».* Je n'oublierai pas

non plus sa petite remarque au sujet de ce corpus trop restreint : « Ne cherchez pas de bâton pour vous faire battre ! ». J'ai tenu compte aussi de ses suggestions par rapport au titre de ma thèse. Ainsi, pour traiter des relations parents-enfants, j'ai délaissé le mot « parentalité », terme anachronique qui n'entrait jamais dans le vocabulaire des romans de *La Comédie humaine.* Avec ce terme, je risquais de costumer trop vite Balzac « au goût du jour ».

Comme je craignais ne pas avoir la compétence pour relier mon étude à de nombreuses œuvres littéraires, Monsieur Bianco, spécialiste du XVIII^e^ siècle, m'a aidée à comprendre l'influence de Diderot pour la paternité et à regarder comment Rousseau avait déjà réfléchi aux rôles des parents et au bien-être de l'enfant. Il m'a réconfortée quand je ne me sentais pas légitime dans ce monde universitaire et, grâce à ses encouragements, j'ai osé me lancer. Il écrivit dans un de ses rapports : « On peut parfaitement devenir ce qu'on croit ne pas être. » Il m'a également poussée à rédiger toujours plus et plus vite et je n'oublierai pas son petit conseil amusant : « L'écriture, c'est comme le vélo, il faut pratiquer chaque jour ! »

Toujours dans le cadre universitaire, je voudrais faire part de toute ma gratitude à Madame Elisabeth Mathieu et à Monsieur Emmanuel Vernadakis du laboratoire de recherche. Madame Elisabeth Mathieu a validé mon sujet de thèse et les premiers conseils de Monsieur Emmanuel Vernadakis lors d'une réunion d'informations m'ont été utiles. J'ai essayé de me souvenir de ses paroles : « Faire une thèse, c'est rester humble, ce ne sera pas la thèse du siècle ! »

Je dois aussi beaucoup à Madame Prouteau, professeure à l'UCO qui m'a invitée à faire une Licence au début de ma retraite et je remercie également Madame Lassalle, également professeure à l'UCO. Elle fut l'instigatrice de ce travail car elle m'a donné la clé précieuse en forme de *Lys* me permettant d'entrer dans *La Comédie humaine.*

Enfin je salue aussi tous ceux dont l'érudition remarquable ont nourri l'étudiante atypique. J'ai pu assister à de nombreux séminaires et conférences : je remercie l'éminente balzacienne Madame Baron, présidente des *Amis de Balzac*, ainsi que Monsieur Gérard Gengembre, professeur émérite qui m'a conseillée sur Bonald. Je tiens aussi à exprimer ma gratitude à Monsieur Jacques-David Ebguy, maître de conférences, responsable du Groupe International de Recherches Balzaciennes (GIRB) dont les conférences en distanciel m'ont permis d'enrichir mes connaissances. J'ai été très honorée qu'il ait accepté de faire partie du jury aujourd'hui. Je suis également honorée de la présence de Madame Aude Déruelle, agrégée de lettres modernes, professeure de littérature du XIX^e^ siècle.

Pour revenir sur mes difficultés pratiques : comment écrire une thèse, comment garder une attitude scientifique, je suis heureuse de mentionner dans mes remerciements Madame Estafania Dominguez qui m'a aidée à m'organiser, à lutter contre la procrastination. Ses conseils méthodologiques ont été précieux[1].

Enfin il serait injuste de ne pas souligner le caractère presque collectif de ce travail. La rencontre avec Jacqueline Rabilloud, professeure de lettres a été décisive. La rigueur de sa relecture m'a permis de surmonter de nombreuses difficultés, dont les difficultés d'écriture. Je la remercie très chaleureusement.

Je souhaite exprimer ma gratitude aussi à ceux qui ont contribué à faciliter mon travail pratique : Madame Gouret pour l'outil Zotero, qui a énormément simplifié la tâche bibliographique et Joane Gautier, chargée d'édition, à qui j'adresse un dernier remerciement, car sans son intervention, mon travail aurait été moins lisible. Joane a patiemment et minutieusement relu et mis en forme toute la thèse, elle a effectué un travail énorme.

Dans l'espace de la MRGT, j'ai eu la chance de rencontrer des étudiants en thèse qui ont toujours été compréhensifs et m'ont donné de précieux conseils. Merci Chloé, Leslie, Isabelle, Nolhan, Myriem…

Sur le plan personnel, je tiens à remercier toutes mes amies : Nadège, les « Codettes », Annie, Colette... ainsi que les profanes comme la petite coiffeuse qui m'avait dit : « C'est qui Balzac ? », et ceux ou celles pour qui Grandet et Goriot se confondaient avec les mauvais souvenirs du bac de français et du manuel de littérature française *Lagarde et Michard*. Avec eux, je m'entraînais parfois à exposer une part de mon sujet et j'ai souvent tenu compte de leurs observations pleines de bon sens. En retour, j'ai essayé de leur faire aimer Balzac, de leur faire sentir son actualité.

Je dédie cette thèse à mes petits-enfants dont la gaieté éclaire mes dernières années, à mes enfants dont l'affection est capitale pour moi, et enfin et surtout à mon compagnon pour son immense patience. Il a pris chaque jour le temps de m'écouter et ses réflexions ont nourri les miennes. Sans son affection je n'aurais pas tenté cette aventure intellectuelle.

[1] Le démarrage a été difficile les deux premières années. Malgré les plans, les entretiens très positifs avec Madame Meynard, je n'avançais pas. La 3e année je restais toujours désemparée devant l'amoncellement de mes notes, je ne parvenais pas à me fixer un calendrier. J'étais toujours dans les commencements, je refaisais vingt fois mon introduction. Suite à la rencontre avec Madame Dominguez j'ai cessé de tourner en rond. Elle m'expliqua que je procrastinais et m'aida à trouver plein d'astuces pour « faire démarrer le train ». Avec elle, j'ai appris à planifier mon travail et à fixer des objectifs atteignables. J'ai compris enfin qu'en écrivant l'organisation des idées venait, les idées se clarifiaient, la forme apparaissait.

Merci à mes parents et grands-parents qui m'écoutent dans les étoiles, mon frère et mes sœurs, les familles Pettarini, Jousseaume et... à mon chat !

Enfin, ayant fait personnellement l'expérience de parents « fantasmatiques », j'adresse aussi cette thèse, à Monsieur Martin, mon professeur de français de collège qui s'est battu pour que je puisse devenir institutrice, il a été pour moi le Monsieur Germain d'Albert Camus.

SOMMAIRE

Avertissement **4**
Engagement de non plagiat **5**
Remerciements **7**
Sommaire **11**
Avant-propos **13**
Introduction **15**
Première partie : Les parents biologiques **29**
CHAPITRE 1 : Devenir parents, les mille premiers jours 33
1. Mariage et procréation 36
2. Devenir parents, une possible étape de la vie 42
3. Mères en espérance ou en désespérance ? 55
CHAPITRE 2 : Les vertes années 69
1. Le sentiment de l'enfance 71
2. Le dur et doux métier de parents 75
3. Balzac à l'écoute des mères 84
CHAPITRE 3 : Être parents de jeunes gens 91
1. Première partie d'adolescence 92
2. Le départ dans la vie, la lourde responsabilité des parents 99
3. Inversement des rapports 106
Deuxième partie : Les parents de substitution **109**
CHAPITRE 1 : L'entraide familiale 113
1. Figures adoptives 116
2. Une figure non adoptive 133
CHAPITRE 2 : Autres solidarités 143
1. Habiter sous le même toit 145
2. Sous le toit de Jeanne 154
3. Fin de l'entraide ancillaire 162
CHAPITRE 3 : Parents élus 169
1. Mme de Mortsauf, « un cœur maternel » 171
2. Autres figures parentales 186
3. De réels soutiens 192
Troisième partie : Représentations symboliques des parents **201**
CHAPITRE 1 : Divine nature 203
1. Un monde de représentations 204

2. Enfants de la Nature 205
3. « Ce fut une vie nouvelle » 221
CHAPITRE 2 : Des espaces qui en disent long… 227
1. Un monde de correspondances 228
2. Enfants de lieux clos 231
CHAPITRE 3 : Paris, « père-mère » impitoyable 251
1. Paris, Eldorado ? 253
2. Devenir fils de Paris 256
3. Un autre enfant de Paris 260
Conclusion 273
Index 276
Bibliographie 277
Table des matières 290

AVANT-PROPOS

Si parmi toutes les entrées possibles dans l'œuvre de Balzac, j'ai choisi comme angle d'étude la représentation des parents, c'est à la suite de la redécouverte d'un roman largement consacré : *Le Lys dans la vallée.* Lors de la lecture de cet ouvrage en licence, il y a bientôt dix ans, j'avais été touchée et émue par les récits que faisait le jeune homme Félix de Vandenesse de son enfance. J'avais été impressionnée par le rôle joué par Mme de Mortsauf, cette femme mûre qui se pose en mère adoptive auprès de ce jeune homme, et particulièrement marquée au milieu du roman par la lettre très pédagogique où « cette mère » un peu raisonneuse explique au jeune Félix ses devoirs en société. Mme de Mortsauf se comportait comme une mère affectueuse mais aussi comme une éducatrice, elle mettait en garde le jeune Félix contre les dangers de la vie à Paris et lui disait comment bien se comporter ; elle désirait le protéger, lui faire profiter de son expérience. À cette époque, j'avais été surprise par l'intemporalité de tous les préceptes de conduite donnés dans cette lettre. Il me semblait que ces conseils étaient encore d'actualité, que tous les parents pourraient encore les prodiguer à leurs enfants. Ce n'est donc pas un hasard si l'ex-institutrice et mère de famille se passionnait pour cette partie de l'œuvre de Balzac.

Par la suite, je me suis interrogée sur les idées développées dans cette lettre. Qu'apportait réellement cette aristocrate au jeune Félix ? L'affection, l'éthique aristocratique, des codes pour bien avancer socialement ? Pourquoi cette mère de substitution complétait-elle l'éducation des parents biologiques du jeune Félix pourtant non démissionnaires ? Armé de tous ces codes de l'éthique aristocratique et de l'affection de cette deuxième mère, Félix avancerait-il mieux socialement ? Cette représentation de la « mère de substitution » m'avait donné l'intuition que la famille « élargie » avait autant importance que la famille génétique. Cette idée de deuxième famille, non biologique, a décidé de cette recherche. J'avais envie de regarder encore plus attentivement comment s'incarnaient ces doubles « familles ».

INTRODUCTION

La base des sociétés humaines sera toujours la Famille[2].

Balzac poète, philosophe, observateur redoutable, s'est donné pour tâche de représenter dans *La Comédie humaine* toute la société. Il a étudié les mœurs avec pénétration, a réalisé une large peinture sociale de son siècle. Romancier profond, psychologue, il a scruté l'humain, déshabillé les âmes et sondé les cœurs. Ce géant de l'écriture a créé et mis en scène de très nombreux personnages dont certains sont devenus des types. Ces personnages, il les fait évoluer le plus souvent dans des familles miroirs de la société de leur époque. Balzac se voulait historien de son temps et ses romans, à travers les scènes familiales, apportent un éclairage sur une civilisation d'un demi-siècle de vie en France. Ses ouvrages ont aujourd'hui une valeur de témoignage socio-historique et servent encore de référence pour étudier ce début du XIX^e^ siècle riche en Histoire.

La famille, cadre protecteur et lieu de transmission, définie autant par les individus que par la société, longtemps patriarcale, monolithique, s'est trouvée bouleversée après la Révolution française. Cette dernière, par les principes désormais acquis de liberté et d'égalité, a marqué une rupture avec ce qui assurait la continuité des familles, entraînant des modifications dans la fonction parentale. On se retrouve, ainsi que l'affirme Claudie Bernard, dans une société en mutation qui oblige les parents à s'adapter aux changements et à modifier leurs comportements avec leurs enfants.[3]

La majorité des intrigues de *La Comédie humaine* se situent après la Révolution, après l'épopée napoléonienne, sous la Restauration. Durant cette période du retour des Bourbons, de Louis XVIII puis de Charles X, la noblesse a retrouvé ses privilèges et la bourgeoisie montante et ambitieuse, face au retour de la gérontocratie et des inégalités, est déçue. Une autre partie des

---

[2] *Médecin de campagne*, CH, IX, p. 446. Les références au texte de *La Comédie humaine* seront presque toutes prises dans l'édition « Bibliothèque de la Pléiade » en douze volumes, publiée sous la direction de Pierre-Georges Castex, Paris, Gallimard, 1976-1981. Les notes en bas de page seront notées sous la forme : « CH », précédées du titre du roman et seront suivies du numéro du volume en chiffres romains et de la page de la citation.

[3] Claudie Bernard affirme que la Révolution a modifié les relations entre parents et enfants :« Les bouleversements violents de la fin du XVIII^e^ siècle ont modifié toutes les relations humaines, publiques mais aussi privées, et même les sentiments les plus intimes, jusqu'aux formes de l'amour, conjugal et parental. Cela parce que l'identité des personnes – l'homme/père, femme/mère, fils/fille – se construisait désormais sur des nouvelles bases. » BERNARD, Claudie. *Penser la famille au dix-neuvième siècle, 1789-1870*. Saint-Étienne : Presses universitaires de Saint-Étienne, 2007, p. 10.

œuvres ont été écrites sous la monarchie de Juillet, celle de Louis-Philippe, un roi qui soutient la bourgeoisie d'affaires, et oriente la France vers un système capitaliste. Balzac a souvent analysé et critiqué les effets délétères de cette monarchie de Juillet d'où émerge un nouveau corps social composé de riches bourgeois pour qui seuls comptent les intérêts. Dans ce milieu, les fortunes, qui se font vite, se défont encore plus vite et sans que forcément la solidarité familiale intervienne…

Les lois de l'époque, à commencer par celle qui institue la suppression du droit d'aînesse, encouragent le chacun pour soi, et Balzac a des mots sévères pour les condamner :

> Qu'est-ce que la France de 1840 ? Un pays exclusivement occupé d'intérêts matériels, sans patriotisme, sans conscience, où le pouvoir est sans force, où l'Élection, fruit du libre arbitre et de la liberté politique, n'élève que les médiocrités, où la force brutale est devenue nécessaire contre les violences populaires, et où la discussion, étendue aux moindres choses, étouffe toute action du corps politique ; où l'argent domine toutes les questions, et où l'individualisme, produit horrible de la division à l'infini des héritages qui supprime la famille, dévorera tout, même la nation, que l'égoïsme livrera quelque jour à l'invasion[4].

Les pères, ne décidant plus de l'héritage, ont perdu de leur autorité et la famille, lancée dans la course à l'argent, ne correspond plus à la représentation traditionnelle. Toutefois l'avènement du Code Napoléon en mars 1804[5] ayant restitué le pouvoir paternel, les pères pouvaient à nouveau déshériter l'un ou l'autre de leurs enfants, ou favoriser tel autre puisque le principe du majorat était restauré. C'est ce dernier principe qui permet au duc de Chaulieu de spolier sa fille Louise : « Donc, vous ne devez pas avoir de fortune tant que celle de votre frère cadet ne sera pas assurée, et je veux employer tous vos capitaux à lui constituer un majorat[6]. »

Le père reste donc le pivot de l'organisation familiale et les femmes, qui avaient espéré obtenir plus de droits à la Révolution, demeurent malgré l'obtention de la personnalité civile, des êtres subordonnés à l'autorité des hommes. Leurs biens deviennent la propriété de leur mari et leur statut de mère ne leur accorde aucun droit sur leurs enfants. Ainsi, dans la société postrévolutionnaire, la mère de famille a un ascendant juridique très limité. Balzac souligne

---

[4] BALZAC, Honoré de. Sur Catherine de Médicis. À monsieur le marquis de Pastoret. *Œuvres complètes,* éd. Houssiaux, 1874. Wikisource.

[5] « La paternité […] est une des bases de l'ordre social : on doit la maintenir et la consolider. » LOCRÉ, Jean-Guillaume. *Esprit du Code Napoléon, tiré de la discussion, ou Conférence historique, analytique et raisonnée du Projet de Code Civil, des observations des tribunaux, des procès-verbaux du Conseil d'État, des observations du Tribunat, des exposés des motifs, des rapports et discours*. Garnery, t. IV, 1806, p. 4.

[6] *Mémoires de deux jeunes mariées*, CH, I, p. 242.

cette injustice dans de nombreux romans, et même s'il doute que les lois puissent vraiment résoudre les problèmes de mœurs, il lui paraît urgent de réformer le Code civil[7].

En effet, ce Code est irrecevable pour la femme mais il l'est également pour son inspiration individualiste ainsi que Chantal Rodet et Yves Grafmeyer le soulignent :

> On a souligné de multiples fois l'inspiration individualiste d'un Code civil qui n'envisage le Français que comme individu propriétaire, vivant dans une famille minimale composée d'éléments envisagés séparément et unis finalement par la seule puissance paternelle : cette famille est tout sauf une cellule sociale. En quoi soutiendrait-elle les solidarités, les dévouements ? À une telle conception de la société Balzac reproche en outre vivement, comme on sait, d'encourager la passion de l'égalité qu'il dénonce en particulier dans *Le Catéchisme social* comme « la plus terrible chimère »[8].

On se trouve donc après la Révolution dans une phase de transition où s'est développé l'individualisme, suivant en cela les principes de liberté et d'égalité, et Balzac présente les tensions familiales produites par les nouvelles lois et les changements de mœurs de la France révolutionnée : « deux modes de vie dont le premier est mis en scène comme révolu et le second comme irrecevable[9]. » Les parents sont obligés de s'adapter aux fluctuations des mœurs, aux lois et ils ne peuvent pas toujours être parents comme ils le voudraient.

Toutefois, si Balzac note les effets négatifs des nouvelles lois, il n'oublie pas d'en souligner les effets positifs, soucieux de vérité et de justice sociale : des relations moins traditionnelles commencent à se définir entre parents et enfants, des rapports plus affectueux, moins autoritaires, relations qui ont construit nos sociétés modernes.

C'est donc dans ce contexte historique que Balzac a écrit son œuvre, mais en ce qui concerne la famille qui en est le point central et dont le noyau dur traditionnel est le couple parental et le ou les enfant(s) mais qui se décline de multiples manières, il n'y a pas que le contexte historique

---

[7] Françoise Gaillard affirme que Balzac s'est servi des failles du Code dans de nombreuses intrigues. Pour l'écrivain, les lois ne sanctionnent pas assez l'absence de morale, le Code compte sur le sentiment religieux pour sauvegarder la morale de la société, or celui-ci vacille après la Révolution, la peur de Dieu n'existe plus. Pour redonner du sens moral, Balzac fait entendre des personnages comme Bianchon, dont l'éthique repose sur la pitié, l'humanisme. Elle écrit : « Le petit arrangement proposé par Vautrin est, juridiquement parlant, sans risque. Ce n'est donc pas la peur du gendarme, mais la voix de la conscience qui fait pousser à Rastignac ce cri d'indignation devant la proposition de Vautrin : "Quelle horreur !" » (p. 145). Mais, au fil du temps, cette voix se fera de moins en moins forte chez un Rastignac « tourmenté, comme il le confesse à Bianchon, par de mauvaises idées » (p. 164). « Et s'il ne profite pas du crime, qui aura lieu sans son assentiment, c'est plus par panache que par sens moral. […] En dépit des lois, Vautrin fera assassiner le jeune Taillefer, et ni Mme de Restaud, ni Mme de Nucingen n'assisteront à la mise en terre de leur père. Ce que ces deux exemples montrent, c'est l'impuissance de la seule loi civile, c'est-à-dire de la loi civile privée du secours de la loi morale, à défendre les valeurs fondamentales de la société […] beaucoup de coquins sont heureux en ce monde : de nombreux romans de Balzac ne semblent d'ailleurs n'avoir été écrits que pour confirmer ce triste constat. […] Le droit, nous dit, somme toute Balzac, ne peut pas être à lui seul le régulateur de la vie en société, sauf à voir cette dernière se transformer en un pot où les hommes se mangent comme des araignées. » GAILLARD, Françoise. Le pas de deux que Balzac fait exécuter au droit positif et à la loi morale, ou Le droit au secours de la morale ou la morale au secours du droit. *L'Année balzacienne.* Vol. 15, nº 1, 2014, p. 205-221.

[8] RODET, Chantal et GRAFMEYER, Yves. *Généalogies : le récit bourgeois XIXe et XXe siècles*. Lyon : Presses universitaires de Lyon, 2010, p. 188.

[9] *Loc. cit.*

et juridique qui va définir sa façon de la décrire. Balzac « l'instituteur des hommes » s'intéresse au rôle de la famille sur d'autres plans. Il sait par exemple son rôle éminent pour le développement de l'enfant bien avant que la psychanalyse et la sociologie en tant que sciences ne s'intéressent au sujet. Il sait également que le concept de famille est difficile à définir car il cache des réalités complexes. Françoise Bousquet écrit que lorsqu'il est question de famille, il est question de beaucoup de choses : « d'éducation, d'affection, de transmission mais aussi de conjugalité, de filiation, de parenté et de choses plus compliquées encore, plus enfouies, plus feutrées, indicibles, la rivalité, la haine, l'oubli, la souffrance, l'inceste, le refoulé[10]. »

Pour essayer de saisir tous les aspects de la question, Balzac va regarder les familles autour de lui et peindre plusieurs sortes de familles et toutes sortes de parents car il y a autant de parents que de familles. Ainsi, par exemple, il va pointer dans son œuvre de nombreux types de pères et cette diversité de types révèle la complexité du sujet. Il écrit dans une de ses notes :

> Il y a la paternité jalouse et terrible de Bartholomo di Piombo, la paternité faible et indulgente du comte de Fontaine, la paternité partagée du comte de Granville, la paternité toute aristocratique du duc de Chaulieu, l'imposante paternité du baron du Guénic, la paternité douce, conseilleuse et bourgeoise de monsieur Mignon, la paternité dure de Grandet, la paternité nominale de monsieur de la Baudraye, la paternité noble et abusée du marquis d'Estrignon, la paternité muette de monsieur de Mortsauf, la paternité d'instinct, de passion et à l'état de vice du père Goriot, la paternité partiale du vieux juge Blondet, la paternité bourgeoise de César Birotteau […] pas une nuance de ce sentiment, depuis le sublime jusqu'à l'horrible, qui n'ait été saisie, qui n'ait été représentée[11].

Il aurait pu en dire tout autant de la maternité :

> Il y a la maternité terrible de Julie d'Aiglemont, la maternité douce et affectueuse de Renée de l'Estorade, la maternité inquiète de Mme de Mortsauf, la maternité de passion de Jeanne d'Hérouville, la maternité toute aristocratique de la duchesse de Chaulieu, la maternité bonne de Mme Grandet, la maternité partiale de Mme Bridau, la maternité généreuse de Mme de Rastignac, la maternité dure de Mme de Vandenesse...

Pour mettre en scène tous ces types de parents, Balzac observe certes son entourage mais se réfère aussi à sa propre histoire. Sans réduire le texte romanesque à un « matériau autobiographique[12] », l'empreinte laissée par la vie privée de Balzac dans l'œuvre n'est pas sans importance[13], et selon Rose Fortassier, elle « va être, pendant cinq ans surtout, le véritable

---

[10] BOUSQUET-LAMISCARRE, Françoise. Famille et roman : l'amour, la haine... *Empan*. Vol. 2002/3, nº2, 2002, p. 46-50.
[11] *Lovenjoul* A159, folio 24. Note de la Pléiade, tome 3, page 1219
[12] GLEIZE, Joëlle. *Honoré de Balzac : bilan critique*. Paris : Nathan, 1994, p. 82.
[13] Pierre Citron qui ne voulait pas séparer l'écrivain de son œuvre concluait ainsi son étude : « Balzac vivait dans une société basée, selon la doctrine et le discours admis, sur la famille, sur l'amour conjugal, sur l'affection des parents pour les enfants et le respect des enfants pour les parents, sur la bonne entente des frères et sœurs, sur les amitiés ; et, dans le cadre des institutions existantes, sur la reconnaissance des mérites, sur l'exercice du droit et la punition des fautes. Qu'a-t-il personnellement vu et éprouvé dès son enfance ? Des parents mal assortis. Un père indifférent, opportuniste, spéculateur, occasionnellement infidèle, finalement peu respectable. Une mère dure, froide, infidèle, qui déteste son fils aîné au point qu'il devra se trouver deux autres mères […] Bref rien comme les choses sont supposées être […] Tout ce que Balzac a vécu et ressenti se retrouve dans son

fil rouge[14] » des *Scènes de la vie privée*. Balzac s'est senti toute sa vie un enfant du devoir, ce qui ne l'a pas empêché d'avoir l'esprit de famille. Sa mère, Laure Sallambier, jeune fille aisée issue d'une famille bourgeoise du Marais, a épousé à dix-huit ans Bernard-François Balzac, un homme de cinquante-trois ans, directeur des vivres issu d'une famille paysanne du Tarn et ce n'était sans doute pas la passion amoureuse qui était à l'origine de ce mariage. Ce couple « asymétrique » n'était pas une exception à une époque où, le mariage restait le plus souvent de convenance, dicté avant tout par des raisons pécuniaires. Balzac connaît très tôt le choc du mot adultère car sa mère a plusieurs amants, et il est d'autant plus affecté par son manque de tendresse qu'il voit cette dernière reporter tout son amour maternel sur Henry, le fils adultérin conçu avec M. de Margonne. À la recherche d'une figure maternelle, il répare son désir de mère en aimant madame de Berny, de vingt ans son aînée. La vie de Balzac a certes inspiré sa création, car souvent dans ses romans il sera question de mariage de raison, d'enfant mal aimé, d'adultère et nous signalerons la part autobiographique quand cela sera nécessaire, en gardant à l'esprit toutefois que l'essentiel est moins dans la vie d'un auteur que dans son imagination.

Si Balzac, enfant mal aimé, a toujours considéré sa famille comme « son enfer », il a malgré tout toujours eu à cœur de la défendre, persuadé qu'elle est importante et a un rôle à jouer. Cette idée, énoncée et défendue par Louis de Bonald, un penseur contre-révolutionnaire, a fortement influencé Balzac qui écrit dans son *Avant-propos* :

> Un écrivain doit avoir en morale et en politique des opinions arrêtées, il doit se regarder comme un instituteur des hommes ; car les hommes n'ont pas besoin de maître pour douter, a dit Bonald. [...]. L'Élection, étendue à tout, nous donne le gouvernement par les masses, le seul qui ne soit point responsable, et où la tyrannie est sans bornes, car elle s'appelle *la loi*. Aussi regardé-je la Famille et non l'Individu comme le véritable élément social. Sous ce rapport, au risque d'être regardé comme un esprit rétrograde, je me range du côté de Bossuet et de Bonald, au lieu d'aller avec les novateurs modernes[15].

Pour Bonald, la famille doit être constituée à l'image de l'État avec le père comme figure du Roi, la mère en premier ministre faisant office d'intermédiaire entre le père et ses enfants, tout comme le premier ministre est un relais entre le roi et son peuple[16]. De même que le roi et son

---

œuvre, parfois en pleine lumière, plus souvent si bien dissimulé qu'il a fallu plus d'un siècle pour que cela commence à être perçu […] Ce monde où tant de femmes et d'hommes sont infidèles, tant d'enfants brimés ou ingrats […] Si Balzac a fait, de cet écart fondamental entre la société de son temps et la représentation qui en était donnée communément, la base de son œuvre, c'est qu'avant de l'éprouver dans ses activités et de l'observer en dehors de lui, il en a fait l'expérience dans sa vie […] C'est pourtant cette libération qui lui a permis d'appréhender totalement son univers parce qu'il s'était appréhendé totalement. » CITRON, Pierre. *Dans Balzac*. Paris : Seuil, 1986, p. 287-290.

[14] FORTASSIER, Rose. Du bon usage par le romancier Balzac des souffrances du jeune Honoré. *Imaginaire & Inconscient*. Vol. 12, nº 4, 2003, p. 39-52. Elle rappelle aussi que le drame qui ouvre *La Comédie humaine* dans *La Maison du Chat-qui-pelote*, celui de la vie d'Augustine Guillaume, est celui de Laurence la sœur de Balzac.

[15] *Avant-popos*, CH, I, p. 12, 13.

[16] Bonald écrit : « Toute société est composée de trois personnes distinctes l'une de l'autre, qu'on peut appeler personnes sociales, pouvoir, ministre, sujet, qui reçoivent différents noms de divers états de société : père, mère, enfants, dans la société

ministre doivent respecter le potentiel du peuple et le tirer vers le haut, de même les parents doivent veiller sur leurs enfants et encourager leur réussite. Cette image d'une représentation étatique de la famille se double d'une conception divine : semblable à Dieu, le père se doit d'être le conservateur de la vie de ses enfants dans l'espace domestique. Quant aux femmes, elles ne doivent pas recevoir une éducation supérieure à celle de leurs enfants, leur rôle étant d'être d'abord reproductrices, puis éducatrices domestiques. Les positions de ce « grand écrivain de l'Aveyron[17] » sont semblables en cela à celles de Jean-Jacques Rousseau : « Les femmes […] ne font pas toujours des enfants ? Non, mais leur destination est d'en faire[18]. »

Balzac mettra en scène cette codification rigide des rôles où les femmes ont une place si restreinte avec des mères effacées comme Mme Grandet. Toutefois, tout en clamant son attachement aux valeurs traditionnelles, il ne fait pas complètement sienne cette vision éminemment conservatrice de la famille. Balzac contredit dans ses romans la place subalterne des mères. Mme de Mortsauf est une femme soumise en apparence, mais c'est elle qui discrètement gère la maison et le domaine en arrière-plan. Dans *Mémoires de deux jeunes mariées* où Balzac exalte le rôle des mères, où Louis de Bonald est largement cité, les idées parfois très conservatrices sont remises habilement en question[19].

C'est donc en partie influencé par l'observation de son entourage et par les idées des penseurs de son temps que Balzac crée des personnages qui composeront la famille ainsi que toute la société. Pour les représenter, le romancier s'inspire des sciences de son temps, admirateur des naturalistes comme Geoffroy Saint Hilaire, il a considéré que les espèces humaines à l'instar des espèces zoologiques, se différencient suivant leurs milieux et qu'il y aurait autant d'espèces sociales qu'il existe d'espèces zoologiques[20] .

---

domestique ; Dieu, prêtres, fidèles, dans la société religieuse ; rois ou chefs suprêmes, nobles ou fonctionnaires publics, féaux ou peuple, dans la société politique. » Informations données par Gérard Gengembre lors d'un échange informel par email.

[17] *Mémoires de deux jeunes mariées*, CH, I, p. 278.

[18] Dans ce chapitre V, Jean-Jacques Rousseau déplore que les femmes des villes fassent peu d'enfants : « Quoi ! parce qu'il y a dans l'univers une centaine de grandes villes où les femmes vivant dans la licence font peu d'enfans, vous prétendez que l'état des femmes est d'en faire peu ! Et que deviendroient vos villes, si les campagnes éloignées, où les femmes vivent plus simplemente et plus chastement ne réparoient la stérilité des Dames ? » ROUSSEAU, Jean-Jacques, WIRZ, Charles et BURGELIN, Pierre. *Émile ou De l'éducation*. Paris : Gallimard, 1995, p. 534.

[19] Ainsi Balzac fait dire à Renée de l'Estorade : « – Oh ! chère, une seule de tes lettres ruine cet édifice bâti par le grand écrivain de l'Aveyron, et où je m'étais logée avec une douce satisfaction. Les lois ont été faites par des vieillards, les femmes s'en aperçoivent ; ils ont bien sagement décrété que l'amour conjugal exempt de passion ne nous avilissait point, et qu'une femme devait se donner sans amour une fois que la loi permettait à un homme de la faire sienne. Préoccupés de la famille, ils ont imité la nature, inquiète seulement de perpétuer l'espèce. J'étais un être auparavant, et je suis maintenant une chose ! » *Mémoires de deux jeunes mariées*, CH, I, p. 278.

[20] Balzac s'est approprié les théories de son temps et écrit dans son Avant-propos : « La Société ne fait-elle pas de l'homme, suivant les milieux où son action se déploie, autant d'hommes différents qu'il y a de variétés en zoologie ? Les différences entre un soldat, un ouvrier, un administrateur, un avocat, un oisif, un savant, un homme d'état, un commerçant, un marin, un poëte, un pauvre, un prêtre, sont, quoique plus difficiles à saisir, aussi

Ce choix de mêler observation et scientificité fera dire à l'écrivain américain Henry James :

> Si l'on veut, tous les peintres des mœurs et de modes sont des historiens […] Mais la remarquable différence entre le grand Français [Balzac]et les autres éminents écrivains, c'est qu'avec la plus haute puissance de son imagination et une intensité visionnaire incomparable, il sut voir son sujet à la lumière de la science, à la corrélation dynamique des parties les unes avec les autres[21].

Peu de travaux ont essayé de considérer cette monade que forment les parents. Il y a eu une profusion d'études sur les pères et sur les mères mais pris le plus souvent séparément. Si la paternité chez Balzac, très liée aux institutions sociales, culturelles et juridiques, avait été largement étudiée, la maternité, elle, avait été vue par le biais de l'étude de la femme en général. Ainsi l'analyse fondamentale de Marion Mas a prouvé la place fondamentale du père dans toute l'œuvre et elle a même cité quelques cas de « paternités alternatives[22] », comme celle de Bourgeat jouant le double rôle de père et de mère auprès d'un étudiant pauvre. Un essayiste comme Michael Lucey a salué chez Balzac « son extrême curiosité à l'égard des différentes manières de penser ou de vivre la famille[23] ». Il a examiné des catégories atypiques comme Vautrin le criminel homosexuel qui se pose en père de substitution de Rastignac mais dans son étude, il a surtout questionné la sexualité qui loin de n'être qu'une expression naturelle pouvait être un paramètre de la fonction de parents[24]. Nicole Mozet elle aussi a montré des sortes de

---

considérables que celles qui distinguent le loup, le lion, l'âne, le corbeau, le requin, le veau marin, la brebis, etc. Il a donc existé, il existera donc de tout temps des Espèces Sociales comme il y a des Espèces Zoologiques. » *Avant-propos*, CH, I, p. 8. Balzac s'est approprié d'autres théories scientifiques, celle de Johann Kaspar Lavater, et celle de Franz Joseph Legall, pour donner corps et visage à ses personnages. Cependant, tout en s'appuyant sur les sciences, il en a senti les limites. Son objectif principal étant d'entrer dans le monde de la pensée et des sentiments qui guident l'action. Pour cela il n'a pas hésité à se tourner vers l'étude des sciences occultes, en particulier le mysticisme de Swedenborg et de Saint Martin, ainsi qu'il l'expose dans son *Avant-Propos* : « Ce serait une erreur de croire que la grande querelle qui, dans ces derniers temps, s'est émue entre Cuvier et Geoffroi Saint-Hilaire, reposait sur une innovation scientifique. L'*unité de composition* occupait déjà sous d'autres termes les plus grands esprits des deux siècles précédents. En relisant les œuvres si extraordinaires des écrivains mystiques qui se sont occupés des sciences dans leurs relations avec l'infini, tels que Swedenborg, Saint-Martin, etc., [...]on trouve, dis-je, les rudiments de la belle loi du *soi pour soi* sur laquelle repose *l'unité de composition*. » *Avant-propos,* CH, I, p.7, 8. Anne-Gaëlle Weber qui s'est intéressée aux les relations entre sciences et littérature a déclaré lors de la Conférence proposée par l'ENS inscrite dans le cycle : « Balzac et le vivant : une réflexion sur "Balzac et le réalisme scientifique : apocalypse rétrograde et prophétie rétrospective" » que la création littéraire est aussi une démarche scientifique, elle a rappelé qu'en recherche scientifique, il y a deux démarches, une déductive qui part d'une expérience dans le monde réel et qui observe le résultat et une démarche inverse , inductive, qui part du résultat, des effets pour rechercher les causes. Cette méthode demande de l'imagination et Balzac a opté pour cette démarche. La littérature peut s'emparer de cette deuxième démarche scientifique car toute glose littéraire procède de cette manière : l'écrivain part d'un fait et met à l'épreuve ses hypothèses, ses suppositions à travers le texte. Cependant Anne-Gaëlle Weber fait part d'une difficulté : le réel observé est dépendant de sa représentation, la description de la réalité faite par l'écrivain n'est pas réelle, c'est une recréation.

[21] JAMES, Henry. « Honoré de Balzac ». In *French Poets and Novelists*. Londres : Macmillan and Co., 1878, p. xx.

[22] Marion Mas a réalisé une étude approfondie sur la complexité du rôle paternel, sa recherche englobe toute *La Comédie humaine* et les romans de jeunesse, ainsi que la critique depuis 1950. MAS, Marion. *Le père Balzac : représentations de la paternité dans « La comédie humaine »*. Paris : Classiques Garnier, 2015, p. 274.

[23] Michael Lucey, *Les ratés de la famille : Balzac et les formes sociales de la sexualité*, traduit de l'anglais par Didier Éribon (Paris : Fayard, 2008), p.33.

[24] « La sexualité, loin d'être une catégorie naturelle, est entièrement construite par divers paramètres inextricablement imbriqués les uns dans les autres (les "comportements émotionnels, [le] rapport à la reproduction biologique, [le] rapport à la production économique [et] à la reproduction des formes sociales telles que la famille") », LUCEY, Michael. *Les ratés de la famille : Balzac et les formes sociales de la sexualité*. Paris : Fayard, 2008, p. 304.

parents peu orthodoxes dans son étude sur la représentation des lieux. Elle a souligné le rôle de la Touraine natale se présentant comme « l'exécution phantasmatique de la mère[25] », son examen des lieux agissant comme des parents est centré sur la province. La psychanalyse a posé également un regard critique nouveau sur ce sujet, Marthe Robert a ouvert cette porte. Elle a lu *La Comédie humaine* comme le roman filial du Bâtard. Julia Kristeva s'est aussi penchée sur la question, ainsi dans un interview elle a osé dire : « La mère libre n'est pas encore née, et il n'y aura pas de nouvel humanisme sans que les mères aient pu prendre la parole[26]. » Toutes ces études ont apporté un bon éclairage pour notre travail, cependant elles n'étudiaient pas le couple parental en tant que tel et ne tenaient pas compte de la complémentarité de toutes les manières d'exercer le métier de parents : génétiques, alternatives et symboliques. En ce sens notre recherche nous a permis d'explorer un champ d'étude encore largement en friche.

Balzac qui se voulait donc un historien « scientifique » des mœurs, a choisi pour représenter les différentes espèces sociales : avocats, soldats, administrateurs, paysans... de créer de nombreux types. Comme il pensait que « les évènements principaux de la vie [27]» faisaient également typologie, il a considéré cet événement particulier qu'est « le devenir parents » comme un type social particulier, un type original réunissant deux personnes parfois très dissemblables. Ainsi les parents devenant des types appartenaient au grand système des espèces de *La Comédie humaine*.

La typologie des parents a une évidente importance dans la configuration des relations parentales, elle détermine, commande les relations des individus entre eux. L'objet de cette étude étant d'isoler les parents comme type particulier car formé de deux personnes, examinons comment Balzac met en scène ce tandem « père-mère » et leurs rapports avec leurs enfants.

Sans élaborer un répertoire complet de ces types de parents, on retrouve quelques constantes. Balzac présente des parents qui semblent souvent sortir d'un même moule. Leur modélisation repose sur quelques critères comme les époques, les catégories sociales… Bien que les œuvres se situent le plus souvent au début du XIX^{e}, Balzac présente parfois des parents dans d'autres contextes historiques, ce qui lui permet de mesurer les changements ou d'aborder certains sujets tabous comme l'infanticide dans *L'Enfant maudit*. Les parents appartiennent le plus souvent à deux grandes catégories sociales : les nobles et les bourgeois. Les nobles essaient de préserver

[25] Compte-rendu d'André VANONCINI. *Nicole Mozet, La ville de province dans l'œuvre de Balzac*. In : *Romantisme*, 1982, n°38. Le spectacle romantique. p. 158-160.
[26] CASIRAGHI, Charlotte. Souffrances inconnues. In : CREVIER GOULET, S., MOCK, K., RABAIN, N., SANTOS, B. (eds.), *Julia Kristeva : Révolte et reliance*. Paris : Hermann. 2024, p. 475-485.
[27] *Avant-propos*, CH, I, p. 18.

les codes de l'Ancien Régime et acceptent mal toute alliance avec les bourgeois comme Mme de Kergarouët. Face à eux, l'écrivain peint des parents petits bourgeois qui commercent comme les Guillaume, Goriot, Grandet... Ces parents, le plus souvent avides, intéressés, ont comme valeur première le travail. Chaque groupe social agit en fonction de ses intérêts, les parents de la petite bourgeoisie ne songent qu'à faire changer de camp leurs enfants, comme Goriot par exemple.

À l'intérieur de ces couples parentaux, les pères quand ils sont tyranniques, sont souvent mariés à des mères admirables. Dans *Le Lys dans la vallée* la sublime Mme de Mortsauf a un cruel mari, et dans *L'Enfant maudit* le comte d'Hérouville vieux, laid, haineux est marié à une femme jeune, belle et affectueuse. Cette vision antagoniste des pères et des mères est fréquente au sein des couples. Le duo « parents » n'est pas une addition de types de mères et de pères semblables, d'ailleurs Balzac avait souligné cette différence de « l'espèce parents » par rapport aux espèces animales dans son *Avant-propos* :

> Mais la Nature a posé, pour les variétés animales, des bornes entre lesquelles la Société ne devait pas se tenir. Quand Buffon peignait le lion, il achevait la lionne en quelques phrases ; tandis que dans la Société la femme ne se trouve pas toujours être la femelle du mâle. Il peut y avoir deux êtres parfaitement dissemblables dans un ménage[28].

Balzac traite de la même façon les pères ou mères de substitution car ils sont souvent de nature très dissemblable : à la vieille tante dévouée s'imposant dans le rôle de bonne mère répond la mère intéressée Mme Vauquer, pendant que l'immoral Vautrin s'oppose au bon Goriot. Il y a même parfois une forme de manichéisme qui amène Balzac par le biais d'un jeu d'opposition à opposer de bons parents à de mauvais[29].

Dans presque toutes les représentations, le couple parental semble rarement harmonieux, et s'il se maintient tant bien que mal, s'il trouve un nouvel équilibre comme c'est le cas entre Julie d'Aiglemont et son mari par exemple, qui après bien des cahots semble se stabiliser autour de leur famille, cette entente est rare. Toutefois, si Balzac excelle à présenter des couples « disloqués », il nous fait rencontrer parfois à l'inverse des couples parentaux solides. Renée de

[28] *Avant-propos*, CH, I, p. 8, 9.
[29] Balzac a évoqué les contrastes qui existent partout dans la Nature et dans la société pour justifier son esthétique des contraires, esthétique qui lui permet d'opposer le bien au mal. Toutefois dans cette loi des Contraires, il montre aussi l'importance de la loi des Analogues, ainsi quelques pères et mères sont traités en parallèle comme M. et Mme Guillaume. Les parents de *La Comédie humaine* obéissent à ces lois « […] la loi des Contraires est presque aussi importante que la loi des Analogues » Note, *Avant-propos*, p. 1133.

l'Estorade et son mari, unis par une affection et une estime mutuelle apportent à chacun de leurs enfants un amour égal.

Pour représenter ces parents, si Balzac prend en considération systématiquement leur situation sociale, leur entente, il tient compte également de leur profession et de leur lieu de vie qui influent sur leur apparence physique. Ainsi le père Sèchard qui est imprimeur porte les stigmates de sa profession, le typographe a un nez à « la forme d'un A », Mme Vauquer ressemble à sa pension et la mère Crochard ressemble à la rue obscure du Tourniquet.

Le rôle des parents, est souvent très typé, reflet d'une représentation très sexuée de l'époque. Les pères généralement gèrent les mariages et les héritages et la mère l'éducation. Si quelquefois Balzac ose donner plus d'importance aux mères, à la façon de Mme Grandet qui fait des remarques sur le mariage de son enfant : « Je ne vois point de partis pour elle à Saumur[30] » et tente de leur accorder une place, c'est une place « littéraire », car il est bien conscient de l'inégalité sociale entre père et mère et la dénonce. Quand les mères tiennent une place égale à celle des pères, cela correspond sans doute au désir profond de Balzac de préserver la symétrie et la complémentarité dans les fonctions parentales.

Balzac dessine également de nombreuses des types de familles bancales avec des pères ou des mères veufs et veuves, élevant seuls leurs enfants comme c'est le cas pour Guillaume Grandet de Paris. Ces parents isolés par la mort, la maladie, la défaillance du conjoint doivent donc assurer le double-rôle de « père » et de « mère » et Balzac souligne les difficultés de ces « père-mère » ou « mère-père ». Pour ces parents seuls, la fonction de parents prend l'aspect d'un métier très absorbant, ce sont souvent des pères ou des mères très dévoués.

Il y a peu de parents modèles dans l'œuvre de Balzac, et pour cause : les mauvais parents illustrent les dangers de certains comportements éducatifs et cela permet à l'écrivain d'avertir ses lecteurs sur les voies à ne pas suivre. Toutefois quelques-uns sont présentés comme exemplaires comme le curé de St Lange qui avait été un père respectable avant de perdre ses trois fils[31].

Il choisit aussi avec soin l'âge des parents en fonction des évènements à traiter. En général les mères sont jeunes, elles se sont mariées vers dix-huit ans et les pères sexagénaires. Il met

[30] *Eugénie Grandet*, CH, III, p. 1045.
[31] Balzac apparait comme un penseur qui montre peu ce qu'il faut faire, mais ce qu'il en coûte de mal faire, toutefois il expose parfois quelques principes, ainsi il affirme au sujet du curé de Saint Lange : « Mais aussi n'avait-il jamais été pour eux ni faible, ce qui diminue le respect des enfants ; ni injustement sévère, ce qui les froisse, ni avare de sacrifices, ce qui les détache. Non, il avait été plus qu'un père, il s'était fait leur frère, leur ami. » *Le Médecin de campagne*, CH, IX, p. 394.

également en scène les couples à des moments clés de leur vie de parents : le moment de la naissance des enfants, le temps des apprentissages, celui de marier les enfants[32].

De la même manière que chaque période de la vie parentale a son rôle, chaque âge de l'enfance possède des besoins spécifiques. Cette attention portée au temps et aux étapes de l'existence fait écho à la pensée de Rousseau, pour qui le développement de l'enfant doit être compris en fonction de son âge.

Rousseau, soucieux du développement de l'enfant, affirme qu'un bon éducateur doit tenir compte dans ses apprentissages de ses besoins en fonction de son âge. Il y a un âge pour le développement des désirs et des sens et un âge pour acquérir le sens commun. Balzac s'est inspiré de la théorie rousseauiste pour formaliser les devoirs des parents par rapport à l'âge.

D'autres penseurs de ces XVIII^{e} et XIX^{e} siècles marqués par une grande effervescence éducative, proposent eux aussi des théories novatrices, parfois difficiles à mettre en pratique, réservées le plus souvent à une élite comme Mme de Rémusat : « À partir de la Restauration, chez les élites, les écrits de Madame de Rémusat servent de référence en ce qui concerne l'éducation des filles[33]. » Jeanne dans *L'Enfant maudit* semble suivre ces précurseurs d'une nouvelle éducation. D'autres écrivains du XIX^{e} siècle se sont intéressés au rôle de parents. Stendhal dans la *Vie de Henry Brulard* avec son héros Henry, raconte sa colère contre ceux qui l'ont fait souffrir : son père et sa tante Séraphine. Plus tardivement Victor Hugo, à travers le personnage de Cosette dans *Les Misérables*, peint aussi la figure de l'enfant victime de mauvais parents nourriciers. Comme Balzac, ils font apparaître des parents maltraitants, dénoncent et mettent en évidence leur dureté, leur injustice, sans pourtant prendre autant de recul sur le sujet que Balzac.

Si durant la période de transition entre ancien et nouveau système légal, de nouvelles mœurs transforment la société et que l'on ne peut pas toujours être parents comme l'on veut, certains choix éducatifs s'avérant souvent contreproductifs, sinon désastreux, Balzac met également en scène de nombreux types de parents de substitution pour aider les enfants victimes de ces

[32] Dans son *Avant- propos*, Balzac avait évoqué son souci de tenir compte des grandes étapes de la vie : « Non seulement les hommes, mais encore les événements principaux de la vie, se formulent par des types. Il y a des situations qui se représentent dans toutes les existences, des phases typiques, et c'est là l'une des exactitudes que j'ai le plus cherchées. » *Avant-propos*, CH, I, p. 18.

[33] FIGEAC-MONTHUS, Marguerite. Chapitre 17. Plans et traités d'éducation : des sources patrimoniales au service de la compréhension du fonctionnement socio-culturel d'une société. In : CONDETTE, Jean-François (éd.), *Sur les traces du passé de l'éducation… : Patrimoines et territoires de la recherche en éducation dans l'espace français*. Pessac : Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine. Épistémologie, 2014, p. 229-241. Disponible à l'adresse : https://books.openedition.org/msha/750 https://doi.org/10.4000/books.msha.750 [consulté le 13 octobre 2025].

éducations mal comprises, parents de remplacement pouvant eux aussi être malveillants comme dans *Pierrette*.

Pour prendre en compte tous ces types de parents, il était nécessaire de faire des choix dans l'œuvre. La *Physiologie du mariage* s'imposa car les mauvais mariages permettaient d'expliquer au moins en partie les relations difficiles des parents avec leurs enfants. Afin d'étudier les différentes étapes de la vie de parents, les *Scènes de la vie privée* ont été privilégiées, car elles représentent « l'enfance, l'adolescence et leurs fautes[34] » dans leur lien fort avec la parentalité. Trois ouvrages ont été retenus : *Le Père Goriot*, *La Femme de trente ans* et *Mémoires de deux jeunes mariées*. Ce dernier ouvrage évoque une étape de la vie par ailleurs peu analysée : la procréation et la maternité. *Le Lys dans la vallée* et *La Peau de chagrin* s'imposaient pour analyser l'influence des parents dans l'évolution des enfants jusqu'à leur entrée dans le monde adulte. Une sixième œuvre en partie autobiographique : *Louis Lambert* est venue compléter le souvenir des années au collège narrées par Félix dans *Le Lys*. Ce roman relate peu les relations avec les parents biologiques mais il s'imposait car le développement des enfants n'est pas le résultat uniquement des sentiments et de l'éducation portés par les parents, mais également de l'éducation donnée par ceux qui sont censés les remplacer dans le système éducatif. L'étude a pris appui également sur *L'Enfant maudit,* car dans ce récit convergent les grands moments de l'enfance. Ce jeu de sept ouvrages choisis pour leur intérêt à représenter les parents biologiques à travers les différentes périodes de la vie, bien que limité par son nombre, a apporté un bon éclairage sur leurs responsabilités. Tous ces textes, enfin, ont permis de mettre en scène les personnages qui gravitent autour des parents, oncles, tantes etc. qui participent à l'éducation des enfants et aussi de traiter de l'importance des lieux symboliques dans la formation des jeunes gens. À côté de ce corpus primaire qui sera l'objet de notre étude, nous convoquerons plus ponctuellement d'autres textes balzaciens comme *La Maison du Chat-qui-pelote*, *La Vendetta*, *Béatrix*, *Ursule Mirouët*, *Eugénie Grandet*, *La Messe de l'athée*, *La Rabouilleuse*…

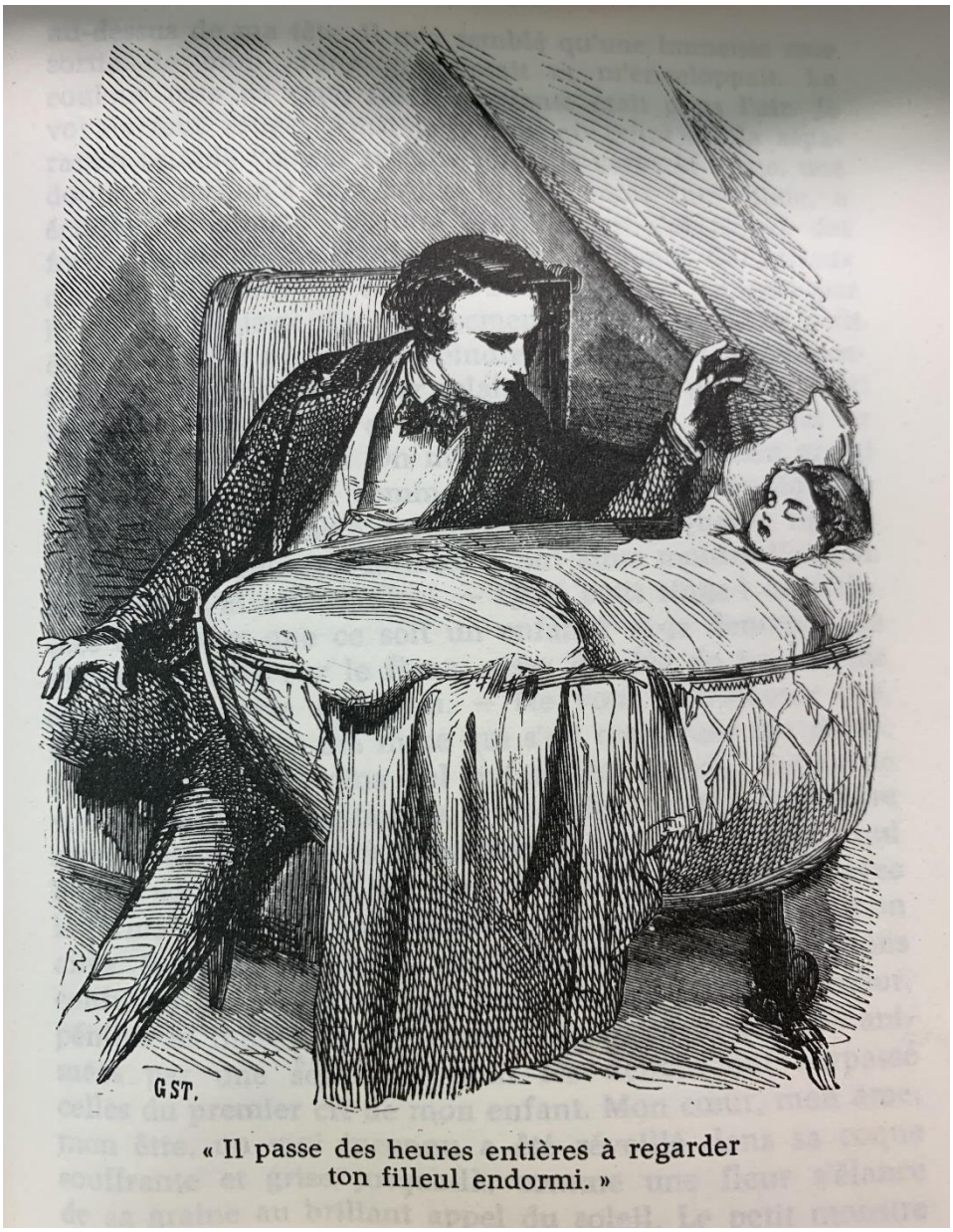
À travers ces ouvrages, sera interrogée la « parentalité » balzacienne, car Balzac montre-t-il que là où la famille traditionnelle échoue à former, des parents de substitution peuvent accomplir une meilleure œuvre éducative ? Et serait-il possible qu'une « parentalité » dépasse la seule présence humaine, que la Nature façonne l'enfant et le conduise vers l'autonomie, le rend apte à la vie qui l'attend ? Cette étude se proposera donc d'interroger le métier de parents

[34] *Avant-propos*, CH, I, p. 18.

comme une espèce sociale centrale souvent défaillante, afin de mettre en évidence qu'une nouvelle « parentalité » se dessine, justifiant un paradoxe fondamental : la parentalité serait d'autant plus formatrice qu'elle cesserait d'être strictement parentale, la faillite des parents paraissant la condition de la formation de l'individu.

Pour répondre à ces questions, l'étude sera chronologique au sens où elle suivra le couple parental de la naissance du premier enfant jusqu'à l'envol de ces derniers, elle tiendra en particulier compte des moments saillants de la vie. Balzac met souvent en scène des parents qui ne peuvent pas se répartir les rôles. Ainsi M. Chardon, pharmacien meurt brutalement laissant sa femme en difficulté financière et Goriot, veuf, élève seul ses deux filles. Les parents biologiques étant parfois défaillants par leur absence ou leur incapacité à jouer correctement leur rôle, nous serons amenée dans la seconde partie de notre thèse à examiner les parents de substitution – membres de la famille ou non – qui assurent ainsi un relais éducatif majeur. Des liens qui ne sont ni juridiques ni génétiques semblent ainsi se nouer entre les enfants et ces parents de substitution. Nous verrons si ces liens sont toujours affectifs, si les enfants peuvent se construire convenablement entourés d'adultes qui jouent des rôles parentaux parfois contradictoires. Enfin il nous faudra prendre en compte le concept élargi de « parents » chez Balzac, qui n'hésite pas à donner à des entités non humaines, les lieux, les éléments, un rôle fondamental dans l'éducation des enfants, tant affective que sociale ou morale. Nous analyserons ainsi pour terminer la façon dont l'environnement peut jouer un rôle parental symbolique dans la vie des jeunes.

PREMIÈRE PARTIE : LES PARENTS BIOLOGIQUES



Source : Reproduction des bois de Tony Johannot, Staal, Bertall, E. Lampsonius, H. Monnier, Daumier, Meissonier, J.-A. Beaucé, Andrieux, Ed. Coppin, figurant à l'origine dans l'édition Furne (1842-1849), l'édition Houssiaux (1863-1874) et l'édition Lévy (1867), et reprise depuis l'édition Rencontre Lausanne de *La Comédie humaine*, vol. XIII, 1969, par Roland Chollet, dans *Mémoire des deux jeunes mariées*, p. 157.

L'attitude des parents envers leurs enfants évolue suivant les moments de leur vie, et Balzac, bien avant la psychologie moderne, s'est intéressé à leur rôle dès la vie prénatale et la petite enfance : « Toutes les impressions reçues au matin de la vie laissent de profondes traces au cœur[35]. »

Après l'enfant rêvé et en principe promis au bonheur, les parents se confrontent à l'enfant réel avec les peines et les souffrances que suppose la conduite de son éducation, une éducation le plus souvent dirigée par la mère qui joue un rôle déterminant entre deux et douze ans. Mais sur quelles bases cette éducation se construit-elle ? N'est-il pas problématique de projeter ses désirs sur l'enfant au lieu de le considérer pour ce qu'il est ? C'est un thème cher à Jean-Jacques Rousseau, et auquel Balzac n'a pas été insensible.

Puis l'enfant grandit. Il est confié au collège ou au couvent. Ne faudrait-il pas parler plutôt de rejet et d'abandon pour certains ? On peut le penser quand on voit l'extrême sévérité de l'éducation des garçons, la pauvreté de l'instruction donnée aux filles. Et les conséquences vont se faire sentir au moment où l'enfant-garçon quitte son statut d'enfant, s'oppose parfois à ses parents, les quitte pour des études et/ou pour tenter de réparer les manques affectifs et éducatifs éprouvés dans l'enfance. Quant aux filles, leur destin est fixé de toute éternité : elles doivent se marier et avoir des enfants. Cela pourtant n'est pas si simple : mariage imposé ou désiré ? Et la maternité est-elle promise à toutes ?

C'est ainsi que nous suivrons le parcours de Renée dans *Mémoires de deux jeunes mariées*, une jeune fille mariée par ses parents qui essaie de décider du moment où elle sera mère, pendant que son amie Louise, mariée par amour, est confrontée à l'épreuve de la stérilité.

[35] *Le Lys dans la vallée*, CH, IX, p. 972.

CHAPITRE 1 : Devenir parents, les mille premiers jours

On ne nait pas parents, on le devient[36].

[36] En référence à l'expression de Françoise Dolto : « on ne nait pas mère, on le devient », expression inspirée par Simone de Beauvoir : « On ne naît pas femme, on le devient » et du philosophe Erasme : « On ne naît pas homme, on le devient ».

Dans *La Comédie humaine*, Balzac suit les attentions portées aux enfants par leurs parents dans toutes les étapes de leur vie, il a même accordé une attention particulière au tout début de leur existence, à celui où l'enfant est désiré et conçu. Rappelons qu'en 1833, Balzac avait envisagé la rédaction d'un ouvrage qui se serait intitulé *Analyse des corps enseignants*[37], où il aurait examiné « tout ce qui influe sur l'homme avant sa conception, pendant sa gestation, après sa naissance et depuis sa naissance jusqu'à vingt-cinq ans[38] ». Si la plume balzacienne traite des toutes premières étapes de la vie bien avant que la science n'ait questionné ces moments où tout commence, c'est que l'écrivain est persuadé que derrière ces tout débuts dans la vie se dessine l'homme de demain.

Balzac, défenseur de la famille, n'a pas pu en fonder une et semble en chercher les raisons. Il cherche du côté du mariage, observe ceux qui veulent devenir parents, regarde du côté des coutumes et des injonctions de la société, mais l'originalité de Balzac, c'est d'observer à égalité ceux qui n'auront pas la possibilité de l'être aussi bien que ceux qui le deviennent. Et dans quelle mesure ceux-là ont-ils été libres de le décider ?

Rien de plus naturel dans la société de cette époque que transmettre la vie, devenir parents. Pourtant Balzac, enfant du devoir, enfant mal aimé qui n'a pu fonder une famille ni être père[39] remet en cause cette évidence… Persuadé que l'enfant a une histoire avant de naître, il creuse ce puissant secret du désir et de la conception de l'enfant, dans de nombreux romans… Il savait pour son propre compte ce qu'il en avait été pour lui et l'écrivait à Mme Hanska, au sujet de sa mère : « Elle me haïssait avant que je fusse né[40]. » Dans *Le Lys dans la vallée*, il explore ce thème de l'enfant du devoir, de l'enfant rejeté, et le problématise. Ainsi Félix s'interroge : « Étais-je donc l'enfant du devoir, celui dont la naissance est fortuite, ou celui dont la vie est

[37] L'ouvrage *Analyse des corps enseignants* est resté à l'état d'ébauche, cependant il a été retrouvé quelques phrases dans le carnet où Balzac notait, jetait ses idées, intitulé : *Pensées, Sujets, Fragmens*. Au sujet de la conception des enfants et de leur éducation, le texte dit par exemple : « Il n'existe pas le moindre Hazard pour les naissances » et une dizaine de lignes après est noté : « Sterne est le premier qui ait osé parler de l'importance, du sérieux de l'acte sur lequel on plaisante », « la femme est-elle ou n'est-elle pas un terrain neutre, je ne le crois pas », « Que de causes, que de choses avant qu'il n'ouvre les yeux et après ! » Sont consignées d'autres idées importantes : « Où met-on l'enfant ? quel berceau ? que voit-il », « Vouloir bien élever un enfant, c'est se condamner à n'avoir que des idées justes », « La souffrance doit être la substance même de toute bonne éducation ». *Pensées, Sujets, Fragmens.* L'album de Balzac, facsimile déchiffré. Le courrier balzacien, Hors-série 62-63, 2023, p. 201-205.

[38] « Préambule » du *Traité des excitants modernes*, CH, XII, p. 303.

[39] Balzac n'a pu fonder une famille et être père, cependant, trois mois avant le commencement de l'écriture du *Père Goriot*, naquit la petite Marie Caroline du Fresnay de sa liaison avec Marie Daminois, mais elle prit le nom de son père légal. Balzac fera d'elle son héritière et lui lèguera certains biens dont une statue conservée à la maison Balzac. En novembre 1846, madame Hanska met au monde un enfant mort-né et Balzac en ressent une douleur immense. Balzac, qui analyse dans ses romans les comportements de nombreux pères, aurait certainement aimé être père lui-même, mais il n'aura connu que cette paternité littéraire dont rêvait la mère de *L'Enfant maudit* pour son fils : « Il vivra par le sentiment des arts dont il sera le protecteur. Il aimera l'art au lieu d'aimer une femme, et l'art ne le trahira jamais. » *L'Enfant maudit*, CH, X, p. 906.

[40] Pour les lettres à Mme Hanska, les références renvoient à l'édition de Roger Pierrot, Paris : Laffont. Bouquins, 1990. Les références seront indiquées ainsi : « *LHB* », suivi de la date de la lettre. *LHB*, 17 octobre 1842.

un reproche[41] ? » Parfois cependant ces enfants du devoir, souvent mal aimés, manifestent une énergie et une volonté à toute épreuve que n'ont pas les privilégiés de l'amour parental. Ainsi, dans *La Femme de trente ans*, Hélène, enfant issue d'un mauvais mariage, est une enfant énergique tandis que Moïna, l'enfant de l'amour, chérie, gâtée, se conduit froidement avec sa mère, confirmant qu'« une éducation peut être vicieuse par excès de tendresse et d'indulgence[42] ». Balzac quant à lui dira finalement sa chance de n'avoir pas été gâté, aimé, il est pourrait-on dire une heureuse faute parentale. Il écrira à sa mère avant de mourir : « Dieu et toi savez bien que tu ne m'as pas étouffé de caresses ni de tendresse depuis que je suis au monde. Et tu as bien fait, car si tu m'avais aimé comme tu avais aimé Henry, je serais où il est et, dans un sens, tu as été une bonne mère pour moi[43]. »

Balzac appartient à un monde, à une époque, où mariage et conception sont souvent liés, et c'est pourquoi dans un premier temps nous nous attacherons à l'étude de ce moment crucial du mariage. En effet le mariage en dit beaucoup sur les habitudes sociales, sur le caractère des personnes, sur la différence des sexes mais il renseigne sur les tout premiers moments de l'union qu'il consacre. Qu'est-ce qu'une bonne union ? L'enfant d'un mariage de raison peut-il être aimé ? Cette dernière interrogation est émise par Renée de l'Estorade dans *Mémoires de deux jeunes mariées* : « Peut-être aime-t-on mieux l'enfant d'un homme adoré comme tu adores Felipe que celui d'un mari qu'on épouse par raison, à qui l'on se donne par devoir, et pour être femme enfin[44] ! » Question fondamentale en effet, illustrée par l'union de Renée avec Louis de l'Estorade, celle de Louise avec Macumer dans *Mémoires de deux jeunes mariées*, et dans *L'Enfant maudit* celle de Jeanne avec le comte d'Hérouville. Quelles réponses peut apporter l'observation de ces cas si différents ?

Jeanne et Renée qui ont connu des mariages arrangés seront mères tandis que Louise qui a choisi son mari vivra l'épreuve de la stérilité. Celles devenues mères, après l'attente du bébé emplie de mélancolie et de craintes, découvriront un bébé devenu réalité et devront parfois en même temps se confronter à la déception d'un père, obstacle au bon développement du petit enfant.

---

[41] *Le Lys dans la vallée,* CH, IX, p. 970.
[42] FORTASSIER, Rose. Du bon usage par le romancier Balzac des souffrances du jeune Honoré. *Imaginaire & Inconscient* 4, 12, 2003, p. 39.
[43] *LHB*, 22 mars 1849.
[44] *Mémoires de deux jeunes mariées,* CH, I, p. 311, 312.

1. Mariage et procréation

1.1. Une société fondée sur le mariage

Tu vas te marier, Louisa. Cette pensée me fait frémir[45].

Très tôt, Balzac questionne ce contrat qui réunit les jeunes gens en amont de la parentalité. Dès 1829, alors qu'il n'est pas encore très connu, il vient juste d'obtenir un peu de succès avec *Les Chouans*, il publie un texte jugé scandaleux[46] : *Physiologie du mariage.* Il s'empare du thème du mariage de manière scientifique et comique à la fois, enquête, observe les faits, décrit les mœurs souvent en tension avec les lois et l'Histoire. Il théorise sur le sujet et les réflexions auxquelles il aboutit, sans remettre en question le mariage garant de l'ordre social[47], visent à changer les mœurs et plaident pour « une association loyale[48] ».

Dans cet essai, probablement influencé par la mauvaise union de ses parents, par le mariage désastreux de sa sœur Laurence ou instruit par les problèmes matrimoniaux des Berny, le jeune romancier croise ses observations avec ses expériences personnelles. Cette sociologie du mariage tiendra « une place de premier ordre[49] » dans son histoire intellectuelle et Balzac la placera au sommet de *La Comédie humaine,* programmatique de l'œuvre toute entière. Principalement dans les *Scènes de la vie privée,* Balzac reprend les idées développées dans cette étude théorique, il y ausculte le mariage comme un grand corps malade qu'il faut impérativement guérir. Le mariage, préalable indispensable à la procréation[50], aux

[45] *La Femme de trente ans*, CH, II, p. 1063.
[46] La critique lui trouva une tonalité trop dénonciatrice, mais Balzac se défendra et rappelons qu'il écrira dans l'*Avant-propos* par rapport aux diverses attaques sur son œuvre : « Or, quiconque apporte sa pierre dans le domaine des idées, quiconque signale un abus, quiconque marque d'un signe le mauvais pour être retranché, celui-là passe toujours pour être immoral. » *Avant-propos*, CH, I, p. 14.
[47] Sur ce sujet de l'ordre social, Marion Mas écrit que le mariage est « l'institution assurant la stabilité de la famille, elle-même soubassement incontesté de l'édifice public ». MAS, Marion. *Le père Balzac…*, *op. cit*., p. 71, 72.
[48] Pierre-Georges Castex considère dans son introduction que pour Balzac, « Un bon mariage est une association loyale, qui permet aux époux, par-delà leur bonheur personnel, d'assumer leur fonction naturelle au sein du pays : mission traditionnelle certes, si galvaudée cependant, que sa méconnaissance est à l'origine du déclin de la civilisation ». CASTEX, Pierre-Georges. Introduction. *L'Univers de « La Comédie humaine »*, CH, I, p. L.
[49] Introduction d'Arlette Michel à *La Physiologie du Mariage,* CH, XI, p. 866.
[50] L'historienne Yvonne Knibiehler rappelle combien le mariage chrétien est lié à la fonction de reproduction depuis le Moyen Age : « Institué en tant que sacrement (au XII e puis au XVI e siècle) [...]. Il est indissoluble, même en cas de stérilité. Il impose aux époux de se choisir librement et de se vouer une absolue fidélité : l'adultère est un péché mortel pour l'homme autant que pour la femme. Hors mariage tout rapport sexuel est coupable, et dans le mariage même, les rapports doivent rester chastes : de nombreux interdits sont liés au calendrier liturgique ; et toute pratique privilégiant le plaisir est péché. Le mariage chrétien est un effort inouï pour maîtriser la sexualité, pour l'orienter vers la seule fonction de reproduction. » KNIBIEHLER, Yvonne. Grossesse et sexualité. Regards sur le passé. *Spirale - La grande aventure de bébé* 26, nº 2, 2003, p. 19-27.

transmissions, lié aux lois et à l'intime, dépend trop des usages de la société et Balzac dénonce la triste force des traditions, les lois restant souvent impuissantes face aux us et coutumes[51].

Il propose aussi des idées audacieuses pour changer les mœurs. Le mariage d'intérêt, les alliances sont devenues des pratiques commerciales ? Balzac se prononce pour l'abolition de la dot. Dans la société de l'époque en effet, une fille noble sans dot ne peut se marier avec quelqu'un de son rang. C'est en tout cas ce qu'affirment des pères aristocrates comme M. de Fontaine dans *Le Bal de Sceaux* ou le duc de Chaulieu dans *Mémoires de deux jeunes mariées*. Le duc de Chaulieu l'explique à sa fille :

> Nous ne trouverons pas en France, dit-il avec amertume, d'homme qui veuille pour femme une jeune fille de la plus haute noblesse sans dot et qui lui en reconnaisse une. Si ce mari se rencontrait, il appartiendrait à la classe des bourgeois parvenus : je suis, sous ce rapport, du onzième siècle[52].

Ces arrangements financiers sont à l'origine des tristes destins de Louise de Chaulieu et d'Emilie de Fontaine que nous observerons plus tard, mais plus généralement ces habitudes anciennes, ces histoires de dots, de mariage forcé, provoquent des ravages aussi bien dans le monde aristocratique que dans le monde bourgeois de l'époque. Les femmes mal mariées iront chercher l'amour dans l'adultère, donnant naissance à des enfants illégitimes, qui, comme Henri de Balzac, deviennent les préférés de leur mère. Des parents peuvent faire le choix indigne de marier leurs enfants pour la dot, voilà ce qui est dénoncé dans ce traité et dans des romans, comme *La Femme de trente ans,* où Julie se fait l'interprète véhémente de Balzac sur ce sujet :

> Quant aux pauvres filles sans dot, elles deviennent folles ; pour elles aucune pitié ! […] Mais exhérédez les femmes ! Au moins accomplirez-vous ainsi une loi de la nature en choisissant vos compagnes, en les épousant au gré des vœux du cœur[53].

Balzac propose de remplacer le mariage arrangé par un mariage fondé sur les sentiments, s'inscrivant pour cela dans une continuité temporelle, puisque le mariage s'était déjà profondément modifié au cours du XVIII[e] siècle : on encourageait les sentiments amoureux, considérés comme conformes à la nature[54]. Dans cette perspective, il mettra en scène quelques

---

[51] Notons cependant des exceptions : Gobseck, dit avoir une nièce qui porte son nom car dans sa famille les femmes ne se marient pas. Il répond à Derville qui lui demandait par quelle bizarrerie sa petite nièce portait son nom : « Les femmes ne se sont jamais mariées dans notre famille. »

[52] *Mémoires de deux jeunes mariées*, CH, I, p. 244.

[53] *La Femme de trente ans*, CH, II, p. 1119.

[54] Dans son étude Marion Mas explique : « Le thème du mariage est porteur de questions philosophiques et idéologiques majeures. De l'Ancien Régime au Code civil en passant par la Constituante, le mariage est considéré, avec l'autorité paternelle, comme l'institution assurant la stabilité de la famille, elle-même soubassement incontesté de l'édifice public. Sous l'Ancien Régime, la fille était une monnaie d'échange au service des stratégies héréditaires du père. Le XVIIIe siècle a changé la donne : le rapport sentimental n'est plus simplement considéré comme un masque du désir ou de l'amour de soi mais, mais au contraire, comme une composante de la vertu naturelle ; dès lors, le choix individuel et le sentiment amoureux entrent en ligne de compte

mariages d'amour réussis, comme celui d'Ursule Mirouët avec Savinien ou celui de David Sèchard avec Eve Chardon. De la même façon, dans *Mémoires de deux jeunes mariées*, le mariage et l'amour sont possibles. Louise de Chaulieu qui a fait un mariage d'amour confie à son amie : « Ce que toutes les femmes demandent aujourd'hui à l'amour, le mariage me le donne[55]. »

Pour autant, le romancier pense que si le mariage d'amour est une aubaine dans l'ensemble il ne croit guère à sa durée. Il se méfie même de la passion, du fol amour dans le mariage, la passion étant éphémère. Les mariages de sentiment souvent tournent mal dans ses romans. L'amour dans le mariage est même traité de « maladie sociale », l'amour ne pouvant être accordé qu'à quelques chanceux[56]. Dans *Mémoires de deux jeunes mariées,* la passion de Louise pour Macumer puis pour Marie Gaston finit dramatiquement. Dans *La Maison du Chat-qui-pelote*, Augustine qui a fait un mariage d'amour meurt trompée par son mari M. de Sommervieux. Le mariage de raison, lui, semble un gage de durée, car le mariage arrangé de Renée réussira. Aujourd'hui le mariage d'amour a gagné mais il y a nombreux divorces[57].

Dans cette *Physiologie du mariage*, Balzac défend donc l'exhérédation, le mariage par sentiments mais également l'entente sexuelle dans le mariage. Il critique l'inexpérience des jeunes filles dans le domaine amoureux, et est favorable à plus de liberté[58]. Il dénonce les préjugés concernant la virginité des filles : « Le préjugé que nous avons en France sur la virginité des mariées est le plus sot de tous ceux qui nous restent[59] ». C'est de ce préjugé dont sera victime Julie de Chatillonest, jeune fille peu affranchie qui n'a pas écouté les conseils de son père et a décidé d'épouser son beau cousin. Elle sera déçue dès la première nuit de noce avec son très viril mais grossier colonel qui la « cherche trop souvent[60] » et, pour cette raison,

---

dans la conclusion des unions. »MAS, Marion. *Le père Balzac : représentations de la paternité dans « La Comédie humaine»*, Paris : Classiques Garnier, 2015, p. 71, 72.

[55] *Mémoires de deux jeunes mariées*, CH, I, p. 362.

[56] Il écrit : « L'amour est un luxe social comme les dentelles et les diamants », *Physiologie du mariage*, CH, I, p. 1191,1192.

[57] L'historienne Yvonne Knibiehler sur ce sujet ajoute que de nos jours si le mariage a évolué vers le mariage d'amour, il n'est pas encore sans danger : « Les voies d'accès au mariage d'amour seront longues et difficiles, le mariage par sentiments se généralisera au XXème siècle et les pères n'encadreront plus les unions ; il ne sera plus question de la violence faite à Renée de Maucombe, on n'imposera plus les maris. La jeune fille n'épouse plus contre son gré à dix-huit ans un homme de cinquante ans, cependant en raison du mythe qui dure depuis le Moyen Age, de la jeune fille idéale qui doit être belle, les jeunes filles restent des proies faciles, encore convoitées par des hommes parfois âgés ». KNIBIEHLER, Yvonne. Grossesse et sexualité. Regards sur le passé, art. cit.

[58] Balzac défend cette liberté. Il en aurait causé toute une nuit à Nohant avec George Sand ; il l'a raconté à Mme Hanska : « Je suis tout à fait pour la liberté de la jeune fille et l'esclavage de la femme, c'est-à-dire que je veux qu'avant le mariage, elle sache à quoi elle s'engage, qu'elle ait étudié tout, puis que quand elle a signé le contrat, après en avoir expérimenté les chances, elle y soit fidèle. » LH, I, p. 586. Note de *Physiologie du mariage*, CH, XI, p. 1822.

[59] *Physiologie du mariage*, CH, I, p. 974.

[60] *La Femme de trente ans*, CH, I p. 1065.

elle deviendra une mauvaise mère avec sa fille Hélène, qui incarne au sens propre son « devoir conjugal ».

C'est aussi dans *Physiologie du mariage* que Balzac plaide pour le divorce. Il le considère comme la seule institution qui puisse rendre un mariage heureux. Cependant dans ses œuvres, peu de jeunes gens se le permettent. Augustine dans *La Maison du Chat-qui-pelote*, fille d'un riche bourgeois qui a fait un mariage malheureux, n'utilisera pas « les voies judiciaires[61] », ne divorcera pas alors que la loi l'y autorisait[62] et, elle est même choquée de voir avec quelle hâte Joseph Lebas, son beau-frère lui avait conseillé de divorcer, de prendre ce « parti violent[63] ». Ses parents également l'avait encouragée à cette procédure. Cette jeune mère mourra prématurément. De nombreux couples ne divorcent pas mais vivent séparés, ainsi Balzac écrit dans *La Femme de trente ans* à propos de la séparation de corps entre Julie et son mari qu'il s'agit d'un « élégant divorce par lequel se terminent beaucoup de mariages dans le grand monde[64] ».

C'est dans ce traité enfin que Balzac évoque une loi qui autoriserait le mariage sans le consentement des parents. Cette loi appelée « soumission respectueuse » permettait aux enfants de se marier sans autorisation parentale. Dans un de ses romans, *La Vendetta*, figure un mariage sans ce consentement des parents : Ginevra, majeure, épouse Luigi contre le gré de ses parents comme la loi l'y autorise, mais elle et ses enfants seront punis et mourront victimes de la vengeance du père de Ginevra.

L'enquête menée par Balzac sur les réalités du mariage, son intention de dénoncer les mariages arrangés et tout son désir de faire évoluer les mœurs, n'ont pas été compris de son temps, et c'est ce que constate Arlette Michel :

> L'histoire, et celle du mariage en particulier, est moins inscrite dans la législation qu'elle ne s'incarne dans le lent et obscur développement des mentalités collectives. C'est bien pourquoi les projets de perfectionnement du mariage portent dans la *Physiologie du mariage*, non point sur le système des lois, mais sur l'éducation des mentalités collectives […] Il s'agit d'imprimer une lente mais sûre « inversion à nos mœurs » (Balzac ne s'attend pas à être compris et suivi avant le XX^e^ siècle !)[65].

[61] Balzac dit au sujet du divorce et de la majorité : « Les hommes remarquables qui élevèrent le monument immortel de nos codes étaient presque tous d'anciens légistes frappés de l'importance des lois romaines ; et d'ailleurs, ils ne fondaient pas des institutions politiques. Fils de la Révolution, ils crurent, avec elle, que la loi du divorce, sagement rétrécie, que la faculté des soumissions respectueuses étaient des améliorations suffisantes. Devant les souvenirs de l'ancien ordre de choses, ces institutions nouvelles parurent immenses. » *Physiologie du mariage*, CH, XI, p. 1005.
[62] La loi a permis le divorce jusqu'en 1816 et il faudra attendre 1884 pour qu'il soit à nouveau autorisé.
[63] *La Maison-du-chat-qui pelote*, CH, I, p. 79.
[64] *La Femme de trente ans*, CH, II, p. 1094.
[65] Introduction à *Physiologie du mariage*, CH, I, p. 875.

Une fois unis selon les coutumes, la plupart des jeunes gens deviennent parents car la relation charnelle semble avoir ce but : la procréation.

1.2. Une France moins nataliste

Deux enfants à faire, voilà tout le mariage[66].

Après le mariage, les jeunes gens n'ont pas beaucoup d'autre choix que de s'engager dans la procréation. Toutefois, il faut rappeler qu'avoir des enfants semble devenir un acte « relativement volontaire[67] », et ce dès le XVIIIe siècle, époque où la procréation s'inscrit dans de nouvelles données. En effet, si mariage et fécondité semblent souvent liés, on évite d'avoir trop d'enfants après le mariage. S'impose peu à peu en France un idéal bourgeois de la famille : père chargé de gagner l'argent, et mère chargée de s'occuper de ses deux enfants[68]. Le bonheur passe par l'argent et c'est en partie au nom de la richesse que les parents veulent moins d'enfants. Depuis la loi sur la suppression du droit d'aînesse, les parents cherchent à préserver leurs biens, à ne pas diviser les héritages. La petite bourgeoisie paraît l'avoir compris et les familles se ressemblent par leur taille restreinte : un à deux enfants[69]. Ainsi Grandet n'a qu'une fille, Goriot, les Guillaume et les Mortsauf n'ont que deux enfants. Cependant, il existe encore des familles nombreuses, ainsi les de Fontaine dans *Le Bal de Sceaux* ont six enfants et la famille d'Aiglemont dans *La Femme de trente ans* en a cinq dont au moins deux adultérins[70].

La baisse de la natalité paraît aussi liée aux nouveaux principes de la Déclaration des droits de l'homme. Hommes et femmes revendiquent leur liberté individuelle, on réfléchit beaucoup

---

[66] *Physiologie du mariage*, CH, XI, p. 1192.
[67] PERROT, Michelle. *La Vie de famille au XIXe siècle*. Paris : Points, 2015, p. 71.
[68] Claudie Bernard déclare sur ce sujet « A partir du XVIIIè siècle […] l'idéal bourgeois : père préposé au gain, mère confite en responsabilités domestiques, enfants peu nombreux vaquant à leur promotion, avec l'accord distant d'une parentèle plus limitée. » BERNARD, Claudie. *Penser la famille au dix-neuvième siècle, 1789-1870*. Saint-Étienne : Presses universitaires de Saint-Étienne, 2007, p. 43.
[69] On compte en moyenne quatre enfants par famille en 1830. « On veut peu d'enfants mais on en veut quand même. » ROLLET, Catherine. *Les enfants au XIXe siècle*. Paris : Hachette littératures, 2001.
[70] Jacques Cellard a recensé récemment le nombre d'enfants dans *La Comédie humaine* : « Tout au long du dix-neuvième siècle, à la fécondité souvent remarquable des couples catholiques de la bourgeoisie provinciale s'est opposée la stérilité volontaire de la bourgeoisie et de la noblesse urbaine. De ce comportement, nous avons par chance un observateur exceptionnel dans Honoré de Balzac. Romancier du présent, accusé de copier servilement la réalité, il n'a ni créé ni imaginé l'histoire de son époque : il l'a photographiée. Quelle vision de la fécondité des couples français nous donne donc *La Comédie humaine* ? Celle-ci, en chiffres d'abord : sur soixante-dix couples de l'ensemble des romans, mariés entre 1800 et 1820, et dont on peut considérer la descendance comme arrêtée quand Balzac les met en scène, vingt-quatre n'ont eu qu'un enfant, vingt-sept en ont eu deux, onze en ont eu trois. Restent cinq familles de quatre enfants, deux de cinq et une de six. La fécondité moyenne de cet échantillonnage des années du dix-neuvième siècle est donc à peine supérieure à deux enfants. C'est exactement - rencontre remarquable - celle des couples français de 1975.Dans la société "possédante" de l'époque (ou aspirant à le devenir), telle du moins que l'a vue Balzac, trois couples sur quatre n'ont qu'un ou deux enfants, et le fait paraît alors si banal au romancier qu'il ne se donne guère la peine d'expliquer pourquoi le "troisième" est si obstinément refusé : les parents ont du bien, ou veulent en amasser, la raison suffit. » *La famille selon Balzac*, 1977 [en ligne]. Disponible à l'adresse : https://www.lemonde.fr/archives/article/1977/10/06/la-famille-selon-balzac_2880615_1819218.html [consulté le 13 octobre 2025].

au libre arbitre. Faire des enfants, obéir à la nature, ne va plus de soi. La Révolution a modifié les rapports humains et de nouvelles dynamiques commandent la conception de l'enfant : celui-ci devient une promesse de bonheur, l'enfant plus rare serait plus aimé. Bien que l'amour parental ait toujours existé, le modèle des parents tendres qui aiment leurs enfants passe pour une valeur de la civilisation. Michelle Perrot au sujet de ce volontarisme conceptionnel parle « d'une prise de conscience de l'enfant et de tout ce qu'il implique, notamment pour son éducation[71] ». C'est donc au nom du matériel, du bonheur et de l'affectif que les couples désirent moins d'enfants. Cette baisse de natalité entraîne des changements de comportement : on craint de perdre son enfant, on tremble devant les maladies du bébé…

Au fur et à mesure que la famille se fait moins nombreuse, l'héritier aimé de ses parents va devenir un être de la nation. L'État s'intéresse à lui comme futur citoyen et l'enfant, surtout quand la famille est jugée incapable, est entouré par des tiers, les médecins en particulier. L'État s'intéresse de plus en plus à l'enfance, domaine qui se transforme peu à peu en « une de ces zones limites où le public et le privé se côtoient et s'affrontent, souvent violemment[72] ».

Bien sûr tous ces changements de comportements ne se sont effectués que progressivement et la famille patriarcale ne s'est pas écroulée brutalement. Stendhal raconte dans la *Vie de Henry Brulard* qu'il n'a pas été conçu pour le bonheur mais pour poursuivre une lignée. Il écrit : « Il ne m'aimait pas comme individu mais comme fils devant continuer sa famille[73]. » Ce type de comportement se retrouve particulièrement bien décrit dans *L'Enfant maudit*[74]. Le comte d'Hérouville veut absolument un héritier pour sauver sa race, son lignage. En effet, lorsque Maximilien son fils aîné décède à la guerre, il ne manifeste guère qu'un dépit héréditaire, il dit : « Ma maison va périr ! Mon nom va s'éteindre ! Je veux me marier, avoir un fils[75] ! », « Un fils, enfin quelque chose qui porte mon nom et qui peut le perpétuer[76] ». Se souvenant alors de son deuxième fils qu'il avait banni, il lui demande pardon car il lui faut un héritier. Vaniteux, il lui énumère ses titres : « Tu seras duc d'Hérouville, pair de France, chevalier des ordres et de la Toison-d'Or […] grand bailli du Bessin, gouverneur de Normandie pour le Roi […] marquis de Saint-Sever, etc[77]. »

---

[71] PERROT, Michelle. *La Vie de famille au XIXe siècle*, *op. cit*., p. 72.
[72] *Ibid*., p. 70.
[73] STENDHAL et DIDIER, Béatrice. *Vie de Henry Brulard*. Paris : Gallimard, 2009, p. 86.
[74] Balzac traite dans ce roman de l'infanticide, or dans l'impossibilité de traiter ce sujet tabou, il a placé son roman au temps de La Ligue en 1591, mais les problèmes sociaux qui y sont traités comme celui des pères meurtriers ou celui du père ne pensant qu'à la transmission du nom, et des biens, étaient des problèmes existants au XIXe siècle.
[75] *L'Enfant maudit*, CH, X, p. 918.
[76] *Loc. cit.*
[77] *Ibid.*, p. 919.

Cette vue de l'enfant conçu uniquement pour sauver la lignée ne se présente pas de cette manière dans le roman *Mémoires de deux jeunes mariées* où Renée de l'Estorade incarne une mère cherchant à assurer avant tout le bonheur dans sa famille.

2. Devenir parents, une possible étape de la vie

2.1. L'enfant d'un même vouloir

> Si […] j'avais un enfant, croyez-vous que j'aimerais cet enfant autant que celui qui serait fils d'un même vouloir[78] ?

Dans le roman épistolaire[79] *Mémoires de deux jeunes mariées* paru en 1841, Balzac interroge cette étape du mariage et le désir de devenir parents. Il nous fait suivre la vie de deux jeunes filles sorties d'un couvent blésois qui vont se marier et dont les destinées vont s'opposer jour après jour. L'une, sage et obéissante, se résigne à un mariage de raison décidé par ses parents, elle sera mère et aura trois enfants tandis que l'autre laisse la passion diriger sa vie, fait deux mariages d'amour et meurt jeune, sans enfant. Cette correspondance permet à ces deux jeunes filles issues de la noblesse d'échanger leurs idées sur le mariage et sur le désir de devenir mères.

Dans ce récit, la voix est donnée essentiellement aux deux jeunes femmes qui avaient noué une vive amitié au couvent et la parole n'est donnée que parcimonieusement aux maris. Philippe Berthier souligne cette originalité de privilégier le point de vue féminin. Dans son article « Accoucher au masculin », il dénombre cinq lettres seulement sur cinquante-sept écrites par des hommes, lettres qu'on pourrait selon lui supprimer « sans dommage[80] ». Balzac semble anticiper le déséquilibre de notre époque, car : « De plus en plus, le pouvoir est aux femmes et l'autorité aux mères. La domination a changé de sexe, si l'on peut dire[81]. »

---

[78] *Mémoires de deux jeunes mariées*, CH, I, p. 253.

[79] Ce n'est pas le premier roman par lettres de Balzac, cette forme avait déjà tentée avec Sténie en 1820 où déjà s'installait un débat sur le mariage, sur l'opposition entre nature et loi. Pour Rose Fortassier ce choix de la lettre a été le meilleur moyen pour Balzac d'exprimer le grand monde qui lui-même s'exprimait et possédait l'art de la lettre. FORTASSIER, Rose. Balzac et le roman par lettres. *Cahiers de l'Association internationale des études françaises* 29, nº 1, 1977, p. 205-221. Pour Roland Chollet, la forme de la correspondance a offert la possibilité à Balzac de se faire analyste, de montrer combien les personnages scrutent leur intériorité. Il a écrit à ce sujet : « La lettre, à condition qu'on y recoure avec discernement, est un moyen puissant de faire entrevoir directement l'envers spirituel d'un personnage, que la technique balzacienne nous montre presque toujours traduit dans le langage des formes extérieures. Rien d'étonnant, par conséquent, que les héros des *Mémoires de deux jeunes mariées* nous apparaissent au contraire, de l'intérieur, que les portraits soient des autoportraits, les récits des confessions, et les analyses de sentiments des introspections. » CHOLLET, Roland, DIETHELM, Marie-Bénédicte et MOZET, Nicole. *L'œuvre de Balzac en préfaces : des romans de jeunesse au théâtre*. Paris : Classiques Garnier, 2014, p. 287.

[80] BERTHIER, Philippe. Accoucher au masculin (Balzac : Mémoires de deux jeunes mariées). In : ROULIN, Jean-Marie (éd.), *Corps, littérature, société (1789-1900)*. Saint-Étienne : Presses universitaires de Saint-Étienne, 2005, p. 293-305.

[81] SCHNEIDER, Michel. II. L'emprise des mères. *Hors collection*, 2002, p. 51-93.

Soudées comme « deux filles hongroises[82] », lorsque l'une quitte le couvent, l'autre éprouve ce qui s'apparente bel et bien à un véritable chagrin d'amour. Devenues femmes, elles vivent séparées mais s'écrivent des lettres où il est possible de suivre leur vie. Dans ces lettres, elles ouvrent leur cœur, partagent leurs émotions, leurs doutes et confient leurs peines de jeunes mariées. Elles se disent parfois des choses audacieuses qu'elles ne diraient même pas à leur mari, ce qui révèle qu'au sein du couple parental on ne peut pas tout se dire et qu'il faut chercher des confidents et soutiens à l'extérieur du cercle restreint. Elles se contredisent parfois, mais toujours elles restent sincères et se regardent en face. Louise écrit : « Mais enfin, je serai là, ma Renée, et tu trouveras une amie dont le cœur ne sera jamais atteint par la moindre petitesse sociale, un cœur tout à toi[83]. »

Renée de Maucombe sort la première du couvent, elle a dix-sept ans et ses parents ont la possibilité de la marier sans dot[84]. Alors que la loi prévoit l'égalité des droits des enfants, Renée est déshéritée. Les parents Maucombe ont détourné la loi pour favoriser leur second enfant, un fils. La jeune fille est donc sacrifiée, ce qui lui fait dire : « Voilà comment les familles nobles de la Provence éludent l'infâme Code civil du sieur de Buonaparte, qui fera mettre au couvent autant de filles nobles qu'il en a fait marier[85]. » Renée consent à ce mariage arrangé par les deux familles car elle ne veut surtout pas rester au couvent. La famille de son futur mari est heureuse de ce mariage : Renée de Maucombe en effet leur est nécessaire « pour continuer la glorieuse maison de l'Estorade[86] » et Louis de l'Estorade est heureux d'épouser cette belle jeune fille, « la belle Renée de Maucombe[87] ». Elle est belle et cela semble lui suffire, la beauté paraissant depuis toujours une valeur d'échange : « Un homme âgé et riche recherche une fille jeune et belle, tel un roi[88]. »

Le manque de dot pouvant empêcher les filles de se marier, Renée comme Louise comptent sur leur beauté, leur jeunesse, leur intelligence pour être acceptées sans dot :

---

[82] *Mémoires de deux jeunes mariées* CH, I, p. 196. Ces deux sœurs hongroises étaient des sœurs siamoises (1701-1723).
[83] *Ibid.*, p. 239.
[84] En réalité, Renée exigera une partie de sa dot. Sur l'exhérédation des filles, nous pouvons citer Marie-Henriette Faillie qui écrit : « si l'on peut trouver trace dans *La Comédie humaine* jusqu'en 1843 de la théorie saint-simonienne réclamant l'exhérédation des filles, Balzac ne réussit pas à lui donner une application pratique » FAILLIE, Marie-Henriette. *La femme et le code civil dans la Comédie humaine d'Honoré de Balzac*. Paris : Didier, 1968, p. 48. Louise de Chaulieu également renoncera à son héritage au profit du frère. Son père lui dira : « Je voulais employer cette somme à constituer la fortune de votre second frère ; aussi dérangez-vous beaucoup mes projets ; mais dans quelque temps peut-être y concourrez-vous : j'attendrai tout de vous-même. » *Mémoires de deux jeunes mariées*, CH, I, p. 207.
[85] *Mémoires de deux jeunes mariées*, CH, I, p. 219.
[86] *Ibid.*, p. 228.
[87] *Ibid.*, p. 221.
[88] PERROT, Michelle. *La Vie de famille au XIXe siècle*, *op. cit.*, p. 59.

> Mon nez est mince, les narines sont bien coupées et séparées par une charmante cloison rose ; il est impérieux, moqueur, et son extrémité est trop nerveuse pour jamais ni grossir ni rougir. Ma chère biche, si ce n'est pas à faire prendre une fille sans dot, je ne m'y connais pas[89].

À peine mariée, Renée rêve d'être mère. Elle écrit : « C'est Mme de l'Estorade qui t'écrit […] j'aurai sans doute une famille à soigner, des enfants à élever[90]. » C'est un véritable programme de vie parental, modeste mais lucide[91]. Elle souhaite être mère, bien déterminée à être heureuse malgré son absence de sentiments pour son mari, mais elle y met des conditions. Prêtons attention à ce dialogue qu'elle rapporte, regardons les exigences qu'elle exprime dans cette conversation héroïque qu'elle entretient peu de temps avant son mariage avec Louis de l'Estorade (Lettre XIII)[92].

Pour discuter avec son futur mari et exposer ses conditions, Renée, rusée, entraîne discrètement Louis loin de ses parents et elle s'assure de n'être pas écoutée. Dans un premier temps, elle lui avoue qu'elle ne veut devenir sa femme que de son plein gré. Elle justifie ce premier souhait par la nécessité de l'attirance physique et déclare : « S'il n'est pas indispensable de se plaire l'un à l'autre autant que se plaisent des amants, convenez, monsieur, qu'il est nécessaire de ne pas se déplaire[93]. » Rappelons qu'au début de leur rencontre, Louis de l'Estorade ne lui plaisait pas vraiment ; âgé de vingt ans de plus qu'elle, elle l'avait décrit avec une ironie féroce, elle l'avait surnommé le chevalier de la Triste Figure :

> L'exilé, ma chère mignonne, est comme la grille, bien maigre ! Il est pâle, il a souffert, il est taciturne. À trente-sept ans, il a l'air d'en avoir cinquante. L'ébène de ses ex-beaux cheveux de jeune homme est mélangé de blanc comme l'aile d'une alouette. Ses beaux yeux bleus sont caves ; il est un peu sourd, ce qui le fait ressembler au chevalier de la Triste Figure[94].

Dans un deuxième temps, elle déclare à son futur mari qu'elle souhaite avoir peu d'enfants :

> On peut avoir en mariage une douzaine d'enfants, en se mariant à l'âge où nous sommes ; et, si nous les avions, nous commettrions douze crimes, nous ferions douze malheurs. Ne livrerions-nous pas à la

---

[89] *Mémoires de deux jeunes mariées*, CH, I, p. 212.
[90] *Ibid.*, p. 236.
[91] Emmanuelle Berthiaud précise que la glorification de la maternité au XIX^e^ siècle est une nouvelle forme du patriarcat et elle ajoute qu'« à partir de la période des Lumières, et surtout au XIXe siècle, l'évolution des mentalités et la valorisation du rôle maternel permettent que la maternité et la grossesse soient davantage assumées et vécues de manière plus consciente, en tout cas chez les élites. Cette évolution a pu permettre à certaines femmes de s'épanouir dans la maternité et d'y gagner un statut social plus gratifiant. [...] Elle est envisagée de manière plus singulière et selon le contexte peut être souhaitée et assumée, ou au contraire non désirée et même refusée ». BERTHIAUD, Emmanuelle. Grossesse désirée, grossesse imposée : le vécu de la grossesse aux XVIIIe-XIXe siècles en France dans les écrits féminins privés. *Histoire, économie & société* 28e année, n° 4, 2009, p. 35-49.
[92] Ces paroles rapportées marquent une interruption inattendue dans l'échange épistolaire entre Louise et Renée, ce dialogue est important, la spontanéité des paroles étant porteuse de vérité.
[93] *Mémoires de deux jeunes mariées*, CH, I, p. 253.
[94] *Ibid.*, p. 220, 221.

> misère et au désespoir de charmants êtres ? Tandis que deux enfants sont deux bonheurs, deux bienfaits, deux créations en harmonie avec les mœurs et les lois actuelles[95].

Louis de l'Estorade, étrangement surpris de se trouver devant une jeune fille « si raisonnable et si raisonneuse[96] », parle peu lors de cette conversation. Désire-t-il lui aussi peu d'enfants ? On ne sait rien de ses attentes à lui par rapport à la paternité. Ce chevalier à la triste figure paraît simplement heureux d'accepter toutes les conditions de sa future femme et prêt à être père et à aider Renée à endosser son futur rôle de mère. Il est solidaire, consent à l'abstinence et promet d'en garder le secret. Ainsi en silence, le futur couple l'Estorade va chercher à réduire les naissances [97] :

> Surtout, évitez-moi les ennuis que la situation assez bizarre où nous serons alors me donnerait au dehors. Je ne veux paraître ni capricieuse, ni prude, parce que je ne le suis point, et vous crois assez honnête homme pour vous offrir de garder les apparences du mariage[98].

Louis de l'Estorade cependant s'investira peu dans l'éducation de ses enfants. Renée en quelque sorte va payer d'avoir imposé ses vues, d'avoir dominé son mari en lui imposant la continence, alors que la procréation était restée une affaire masculine. L'idéal aurait été que la continence soit le fruit d'une décision commune. Si son mari en avait pris l'initiative, il en aurait mieux accepté la responsabilité, c'est ce que Renée suggère à son amie ensuite dans une de ses lettres :

> Appelleras-tu dépravation la sagesse de l'épouse qui veille à ce que la famille ne se ruine pas par elle-même ? Un seul calcul ou mille, tout est perdu dans le cœur. Ce calcul atroce, vous le ferez un jour, belle baronne de Macumer, quand vous serez la femme heureuse et fière de l'homme qui vous adore ; ou plutôt cet homme supérieur vous l'épargnera, car il le fera lui-même[99].

La continence périodique demande au couple une collaboration vigilante et pleine d'égards mutuels, mais c'est à l'homme et à la femme ensemble que devrait revenir la décision du contrôle de la procréation et non seulement à la femme ou à l'homme. La maternité liée à la sexualité fait prendre conscience de la différence au niveau des sexes. Aujourd'hui, on a séparé

---

[95] *Ibid.*, p. 271.
[96] *Ibid.*, p. 253.
[97] Balzac malthusien ? « Balzac ne cite Malthus que sur des points de détail qui confortent, plaisamment, sa pensée de l'instant, au fil de la plume (et il en sera encore de même dans Entre savants_1842-1843). En tout cas il ne prend nullement parti contre une régulation générale et autoritaire des naissances. » *Balzac et l'Angleterre*. 1ère édition. Paris : Presses Universitaires de France, 2019, p. 70.
[98] *Mémoires de deux jeunes mariées*, CH, I, p. 253.
[99] *Ibid.*, p. 271.

sexualité de maternité, de paternité. Les parents, comme le couple l'Estorade, peuvent dire : « Un enfant si je veux, quand je veux, pas d'enfant si je ne veux pas[100]. »

Trois mois après la cérémonie du mariage, Renée de l'Estorade remplit son « devoir conjugal ». Il semble qu'il s'est installé entre eux une reconnaissance mutuelle. Louis a embelli et il est enfin désiré : « L'élégance que j'introduisais dans la maison a jeté des reflets sur sa personne[101]. » Renée s'appuie sur son bras et par une douce soirée, ils deviennent amants : « J'ai vu, par je ne sais quelle douce soirée, un amant dont les paroles m'allaient à l'âme, et sur le bras duquel je m'appuyais avec un plaisir indicible[102]. » Comme très souvent chez Balzac, la sensualité passe par le langage de la nature et c'est par une « douce soirée » que la main de Renée touche la peau du bras de son mari, cette peau « siège de l'amour et des caresses[103] ». Ce bras n'évoque pas seulement le désir, Renée a eu le temps durant ces trois mois de juger son mari, elle pose sa main sur son bras car elle a mis sa confiance en lui. Bien qu'elle ne se l'avoue pas, elle aime désormais son mari car il a respecté ses choix, et par ricochet elle peut envisager d'aimer ses enfants.

Si Renée dans cette conversation héroïque évoque la question de la procréation dans le mariage, rappelons qu'elle insiste au départ de sa conversation sur l'attirance physique, condition en apparence sine qua non pour réussir leur métier de parents.

2.1.1. Ne pas se déplaire

Non contente de vouloir maîtriser les rapports sexuels dans la perspective d'une fécondité choisie, Renée aborde le sujet du désir dans le mariage. De manière feutrée, elle évoque ce désir si secret à l'époque quand il est féminin. Quand elle sent que Louis de l'Estorade l'aime vraiment, qu'elle est arrivée à « l'état d'idole[104] », elle évoque le point « si grave d'avoir le mariage sans le mari[105] » car elle veut que son mari lui plaise physiquement pour qu'il devienne son amant. Elle confie à Louise : « J'ai pensé qu'il y avait quelque chose d'horrible à aimer un homme beau. N'est-ce pas avouer que les sens sont les trois quarts de l'amour, qui doit être

[100] L'enfant n'est plus aujourd'hui une fatalité biologique, la contraception qui au temps de Renée de l'Estorade était basée sur la continence périodique et une bonne entente entre les époux a connu une révolution avec la contraception. Cependant, il n'y a toujours pas d'égalité hommes femmes sur ce sujet, ce sont toujours les femmes le plus souvent qui supportent la contraception. KNIBIEHLER, Yvonne. Grossesse et sexualité. Regards sur le passé, *op. cit.*
[101] *Mémoires de deux jeunes mariées*, CH, I, p. 254.
[102] *Ibid.*, p. 255.
[103] Informations données par Anne-Marie Baron lors d'un échange informel par mail au sujet de son article « L'homme de papier ».
[104] *Mémoires de deux jeunes mariées*, CH, I, p. 252.
[105] *Ibid.*, p. 251.

divin[106] ? » Son désir de rendre son mari désirable va passer par des détours. Ainsi Renée va embellir sa maison : « L'élégance que j'introduisais dans la maison a jeté des reflets sur sa personne[107] », Louis va rajeunir, se métamorphoser et elle va le désirer. Ainsi Renée n'appartiendra pas à son mari seulement en raison du mariage : « Si vous ne me deviez qu'au mariage, me sauriez-vous beaucoup de gré un jour d'avoir vu votre amour couronné par les formalités légales ou religieuses et non par moi[108] ? » Elle veut faire coïncider, rassembler en elle deux femmes : celle qui a « les charmes d'une maîtresse[109] », et l'épouse modèle désirant être mère.

Suite à la première nuit, Renée ose exprimer sa satisfaction. Elle confie son plaisir sexuel, parle à demi-mots car parler de la jouissance sexuelle est tabou[110] :

> La fête a donc été secrète comme entre deux amants, et secrète elle doit rester entre nous. Lorsque tu te marieras, tu approuveras ma discrétion. Sache cependant que rien n'a manqué de ce que veut l'amour le plus délicat, ni de cet imprévu qui est, en quelque sorte, l'honneur de ce moment-là : les grâces mystérieuses que nos imaginations lui demandent, l'entraînement qui excuse, le consentement arraché, les voluptés idéales longtemps entrevues et qui nous subjuguent l'âme avant que nous nous laissions aller à la réalité, toutes les séductions y étaient avec leurs formes enchanteresses[111].

Pour Balzac, une bonne entente physique semblerait donc induire un couple solide. Respect, entente physique, le couple l'Estorade semble avoir réuni ce qui est nécessaire pour devenir de bons parents. Renée a donc réussi son mariage de raison, ce qui fera dire à Alex Lascar :

> D'emblée un pacte a été conclu entre elle et son époux : la consommation de l'union ne viendra que de l'expresse volonté de Renée ; elle a lieu trois mois après la cérémonie. Cela se fait naturellement. Certain soir elle désire son mari comme un amant. Mais proche de Sophie (dans *Émile*), Renée sait ensuite disposer de son libre arbitre. La réussite est notable[112].

2.2. L'enfant de l'amour ou l'enfant de la raison ?

Louise, amie de Renée, ne conçoit un enfant que s'il est issu d'un couple se vouant un véritable amour, l'enfant né d'un mariage de raison est forcément laid et elle écrit à Renée ces

---

[106] *Ibid.*, p. 264.
[107] *Ibid*., p.254, 255.
[108] *Ibid*., p. 253.
[109] *Ibid.*, p. 254.
[110] Yvonne Knibiehler explique : « Partager une grande passion, régner sur le cœur d'un homme, c'est vivre une expérience autrement gratifiante que de tenir le ménage (Emma Bovary). Mais même parmi les plus ardentes, aucune n'ose parler des jouissances du corps, le code angélique le leur interdit. » Grossesse et sexualité. Regards sur le passé, art. cit.
[111] *Ibid.*, p. 255.
[112] LASCAR, Alex. Les réalités du mariage dans l'Œuvre balzacienne : Le romancier et ses contemporains, art. cit.

paroles très dures : « Je hais d'avance les enfants que tu auras ; ils seront mal faits[113]. » Or Armand, le premier enfant de Renée sera très beau…

Dix mois après son mariage d'amour, Louise, devenue la marraine du petit Armand de l'Estorade, en visite chez son amie, éprouve pour la première fois le désir d'être mère : « Je m'en vais à tire-d'aile, contente, dans mon cher Chantepleurs, où Felipe s'arrangera pour être père, je ne veux t'y recevoir qu'ayant à mon sein un bel enfant semblable au tien[114]. »

Or, trois ans après, la romanesque Louise attend toujours son enfant de l'amour et quand naît la petite Athénaïs, sœur d'Armand, elle plonge dans le désespoir. Macumer, qui soutient l'attente de sa femme, partage sa douleur, et souffre autant qu'elle. Louise vit sa stérilité comme une malédiction qu'elle essaie de conjurer par des neuvaines ou des pratiques religieuses[115] :

> [...] Par moments il me prend envie de faire des neuvaines, d'aller demander la fécondité à certaines madones ou à certaines eaux[116].

À trente ans, mariée pour la deuxième fois, Louise doit se résigner, elle n'aura pas d'enfants non plus avec Gaston et elle exprime sa profonde tristesse :

> Pour la première fois de ma vie, ma chère Renée, j'ai pleuré seule sous un saule, sur un banc de bois, au bord de mon long étang de Chantepleurs, une délicieuse vue que tu vas venir embellir, car il n'y manque que de joyeux enfants. Ta fécondité m'a fait faire un retour sur moi-même, qui n'ai point d'enfants après bientôt trois ans de mariage. Oh ! pensais-je, quand je devrais souffrir cent fois plus que Renée n'a souffert en accouchant de mon filleul, quand je devrais voir mon enfant en convulsions, faites, mon Dieu, que j'aie une angélique créature comme cette petite Athénaïs que je vois d'ici aussi belle que le jour, car tu ne m'en as rien dit ! J'ai reconnu là ma Renée. Il semble que tu devines mes souffrances. Chaque fois que mes espérances sont déçues, je suis pendant plusieurs jours la proie d'un chagrin noir. Je faisais alors de sombres élégies. Quand broderai-je de petits bonnets ? Quand choisirai-je la toile d'une layette ? Quand coudrai-je de jolies dentelles pour envelopper une petite tête ? Ne dois-je donc jamais entendre une de ces charmantes créatures m'appeler maman, me tirer par ma robe, me tyranniser ? Ne verrai-je donc pas sur le sable les traces d'une petite voiture ? Ne ramasserai-je pas des joujoux cassés dans ma cour ? N'irai-je pas, comme tant de mères que j'ai vues, chez les bimbelotiers acheter des sabres, des poupées, de petits ménages[117] ?

Devenue femme inutile, anomalie, car c'est ainsi qu'elle se considère désormais, elle plonge dans la honte et la culpabilité : « Et pas d'enfant de lui ! Cet intarissable amour qui me souriait toujours, qui n'avait que des fleurs et des joies à me verser, cet amour fut stérile. Je suis une créature maudite[118] ! »

---

[113] *Mémoires de deux jeunes mariées*, CH, I, p. 238.
[114] *Ibid*., p. 329.
[115] La peur de rester stérile reste forte, au XIX^e^ siècle, d'où « la multiplication des dévotions aux sources miraculeuses, à Notre-Dame ». ROLLET, Catherine. *Les enfants au XIXe siècle*, *op. cit*., p. 14.
[116] *Mémoires de deux jeunes mariées*, CH, I, p. 346, 347.
[117] *Ibid.*
[118] *Mémoires de deux jeunes mariées*, CH, I, p. 357.

La valorisation du rôle maternel au sein de la société contribue à rendre plus dure l'expérience de la stérilité : la maternité signe l'accomplissement de la femme, est le gage de son bonheur présent et à venir. Dans la société de l'époque, celle de Balzac, un couple ne se réalise pleinement que s'il peut devenir couple parental et la souffrance de Louise est immense :

> Hélas ! ma Renée, je n'ai toujours point d'enfants. Un moment viendra sans doute où il faudra les sentiments du père et de la mère pour animer cette retraite, où nous aurons besoin l'un et l'autre de voir des petites robes, des pèlerines, des têtes brunes ou blondes, sautant, courant à travers ces massifs et nos sentiers fleuris. Oh ! Quelle monstruosité que des fleurs sans fruits[119].

Balzac dans ce roman, fait dire au docteur de Renée « […] que les enfants qui se nomment si gracieusement les enfants de l'amour devaient être beaux et spirituels ; que leur vie était souvent comme protégée par le bonheur qui avait rayonné, brillante étoile[120] ! » N'est-ce pas dire qu'il donne la préférence à l'enfant de l'amour plutôt qu'à l'enfant de la raison ? Cette thèse, il l'avait déjà défendue dans *La Femme de trente ans* avec le personnage de Julie :

> Un enfant, monsieur, n'est-il pas l'image de deux êtres, le fruit de deux sentiments librement confondus ? S'il ne tient pas à toutes les fibres du corps comme à toutes les tendresses du cœur ; s'il ne rappelle pas de délicieuses amours, les temps, les lieux où ces deux êtres furent heureux, et leur langage plein de musiques humaines, et leurs suaves idées, cet enfant est une création manquée[121].

Balzac pourtant nuancera son propos par la suite, et dans *La Femme de trente ans*, Moïna, enfant de l'amour, est une enfant odieuse. Mais si nous en restons à Louise, non seulement son projet n'aboutit pas, mais son désir de faire de l'amour une priorité apparaît quasiment comme une punition, l'amour nuirait à la maternité, entrerait en concurrence avec elle, comme s'il fallait choisir entre l'époux ou l'enfant. Comment pourrait-on aimer un mari et des enfants en même temps ? « L'amour pur et violent comme il est quand il est absolu serait-il donc aussi infécond que l'aversion, de même que l'extrême chaleur des sables du désert ou l'extrême froid du pôle empêchent toute existence[122] ? »

Pour Balzac dont le frère Henry est un enfant né de l'amour entre sa mère et son amant Monsieur de Margonne, l'enfant de l'amour est souvent celui du couple illégitime. Alors, si l'enfant de l'amour est inenvisageable dans le couple légitime, apparaît l'enfant de la volonté.

Le terme « volonté » revient souvent dans ce roman. Le désir d'être parents devient un sujet de discussion dans le couple, avoir un enfant est un acte voulu ou devrait l'être selon Balzac.

---

[119] *Ibid.*, p. 383.
[120] *Ibid.*, p. 311, 312.
[121] *La Femme de trente ans*, CH, II, p. 1115.
[122] *Ibid.*, p. 357.

Michelle Perrot parle d'une prise de conscience au sujet de ce volontarisme conceptionnel, l'enfant voulu serait « […] mieux soigné, choyé, aimé[123] ». Balzac a osé raconter ces procréations volontaires tenues secrètes dans un siècle où la société ne permettait pas à la femme de choisir sa maternité, mais il entrevoit les dangers de la gouvernance de la volonté, attire notre attention sur les inquiétudes que ces choix peuvent provoquer. Les parents pourraient souffrir de leur propre vouloir car ils seraient tenus de réussir leur enfant et de l'aimer. Il fait dire à Renée : « Tu ne souffriras que de ton propre vouloir […]. Notre avenir est gros de la réponse, et je l'attends avec une inquiète curiosité[124]. »

Marion Mas dans son ouvrage sur les représentations de la paternité pointe aussi cette crainte : « Indiquant ironiquement qu'en cherchant à assurer le règne de la raison, de la mesure et de la nature, le Code civil s'enracinait au fond tumultueux et inquiétant de la vie même, ces récits faisaient affleurer une inquiétude[125]. » Balzac a anticipé l'angoisse des parents face à l'enfant voulu, présentant Renée comme celle qui cherche à être une mère parfaite. Pour Claudie Bernard, le choix de l'enfant change le sens de la paternité, de la maternité et désacralise le mariage. L'enfant, devenu enjeu privé, est davantage l'enfant des parents que d'une société et se verra obligé le moment venu de correspondre aux attentes privées de ses parents.

Le personnage de Renée de l'Estorade représente justement les aspirations des femmes d'une nouvelle société, de celles qui veulent en finir avec la procréation subie. Sa première relation sexuelle a été consentie, elle a échappé à l'acte sexuel forcé que lui conseillait sa mère[126]. La mère de Renée, qui passe presque inaperçue dans tout le roman, représente en effet l'obéissance au mari, l'asservissement : « Si pendant que vous ne me plaisez point, mais en vous obéissant passivement, comme ma très honorée mère vient de me le recommander[127]. » Elle est la mère qui conseille à sa fille la subordination, l'obéissance au mari mais sera capable en revanche de protéger sa fille en cas de déception lors des débuts :

> Songe donc dès à présent que dans les trois premiers mois de ton mariage tu pourrais devenir malheureuse si, de ton côté, tu ne te soumettais pas au mariage avec l'obéissance, la tendresse et l'esprit

[123] PERROT, Michelle. *La Vie de famille au XIXe siècle*, *op. cit.*, p. 72.
[124] *Mémoires de deux jeunes mariées*, CH, I, p. 279.
[125] MAS, Marion. *Le père Balzac… op. cit.*, p. 258.
[126] Le couple conjugal repose sur une inégalité sexuelle foncière, conforme à une hiérarchie des sexes encore peu remise en cause et qui commande une stricte division des rôles, en principe complémentaires, mais en réalité inégaux en droit – ainsi George Sand qualifiait le Code Napoléon « d'infâme code civil » – et en fait. Le patriarcat prévaut, même si les femmes savent se ménager des zones de liberté. Le mariage garantit une sexualité tempérée, dont le mari est l'initiateur, l'habituel requérant et le maître. Le « devoir conjugal » s'inscrit dans le lit matrimonial que Balzac – dans sa *Physiologie du mariage* préférait unique plutôt que séparé à la manière anglaise et protestante. PERROT, Michelle. Le couple au XIX^e^ siècle. *La Cause du Désir*. Vol. 92, n° 1, 2016, p. 30-32.
[127] *Mémoires de deux jeunes mariées*, CH, I, p. 253.

> que tu as déployés dans tes amours[...]Si l'amour heureux commençait pour toi par des désenchantements, par des déplaisirs, par des douleurs même, eh ! bien, viens me voir[128].

Renée a décidé de sortir de ce schéma établi : elle veut rester libre de choisir le moment de cette étape importante qu'est la maternité, elle ne se soumettra pas comme sa mère l'a fait, ne se pliera pas au devoir conjugal dès la première nuit de noce. Elle désobéit à sa mère mais dans le secret, sans rébellion apparente. C'est sans doute ce qu'aurait dû faire Hélène que nous rencontrerons ultérieurement, qui s'est opposée frontalement à sa mère et est partie avec un pirate. Hélène mourra jeune ainsi que ses enfants, et le commentaire maternel est implacable : « Le bonheur ne se trouve jamais, pour une fille, dans une vie romanesque, en dehors des idées reçues, et, surtout, loin de sa mère[129]. »

Mais si on peut faire des enfants à la suite d'un pacte de raison ou d'un pacte d'amour, comment peut-on expliquer la stérilité ? Balzac organise la réflexion sur ce sujet autour de Louise.

2.3. La stérilité, ses causes

> L'amour est le plus joli larcin que la Société ait su faire à la Nature[130].

Pour Renée et Louis de l'Estorade, devenir parents passe par la volonté et la gestion du désir, mais ils n'ignorent pas pour autant le hasard qui s'accorde avec la Nature : « Quoique, selon notre médecin, ces hasards soient en harmonie avec le vœu de la nature[131] ». La fécondité dépendrait de la soumission à la « bonne Nature », le corps refuserait la maternité à celles qui ne se laisseraient pas guider, porter par elle. Renée a fait confiance à la bonne Nature, elle vit à la campagne dans son domaine de la Crampade : « La maternité, n'est-ce pas la Nature dans sa joie[132] ? » Louise, elle, pense que l'amour suffit pour devenir mère. Or quand elle décide d'avoir un enfant, elle n'y parvient pas. Peut-être ne vit-t-elle pas au bon endroit ? Elle quitte Paris et part se réfugier à la campagne avec son deuxième mari Gaston, sans parvenir pour autant à être enceinte.

Louise s'interroge alors sur elle-même. Son caractère joue-t-il contre elle ? Elle se sait possessive, jalouse contrairement à Renée, parée de toutes les qualités nécessaires pour perpétuer la maison l'Estorade, capable de dévouement, sans jalousie. Louise a été jalouse de

---

[128] *Ibid*., p. 302.
[129] *La Femme de trente ans*, CH, II, p. 1201.
[130] *Mémoires de deux jeunes mariées*, CH, I, p. 191.
[131] *Ibid.*, p. 311.
[132] *Loc. cit*.

sa mère, jalouse du regard de Macumer sur Renée : « Mon brusque départ va t'étonner […], je vais te dire naïvement tout en quatre mots : je suis horriblement jalouse. Felipe te regardait trop[133] » et encore jalouse de sa belle-sœur. Elle se dit même capable d'être une mère jalouse de l'attention que son mari pourrait porter à ses enfants et elle évoque les pulsions de Médée :

> Moi aussi je veux être mère […] quoique cependant je serais bien partagée entre un enfant et toi. D'abord, si je te voyais me préférer une créature, fût-ce mon fils, je ne sais pas ce qui en adviendrait. Médée pourrait bien avoir eu raison : il y a du bon chez les anciens[134] !

Louise exprime un fantasme d'infanticide révélateur de la violence qui peut exister dans les liens entre enfants et parents, ce serait en quelque sorte « eux ou moi ». Ne vaut-il donc pas mieux dans ces conditions pour Louise ne pas être mère pour ne pas avoir à répéter ce combat de Médée[135] ?

À ce moment-là Balzac en est arrivé à porter le regard sur un autre sujet interdit que celui de la sexualité dans le couple parental : les parents infanticides. La pulsion criminelle à laquelle fait allusion Louise s'enracinerait-elle seulement dans le caractère jaloux de Louise ?

La nouvelle critique s'est intéressée à cette question. Pour Ye Young Chung[136], cette pulsion s'enracinerait dans la jalousie entre mère et fille. Louise a décrit sa mère belle comme un ange ; avec des yeux « d'un noir bleu », un joli teint « blanc et rose à faire croire qu'elle se farde, des épaules et une poitrine étonnante[137] ». Louise serait inconsciemment jalouse de la beauté de sa mère, rivaliserait avec elle et voudrait elle aussi être admirée. Louise prendra conscience de cette faiblesse, hélas trop tard, et quand son mari meurt elle avoue : « Je l'ai tué par mes exigences, par mes jalousies hors de propos[138]. »

---

[133] *Mémoires de deux jeunes mariées*, CH, I, p. 328, 329.
[134] *Ibid.*, p. 316.
[135] Dina Candilis-Huisman loue la capacité de Balzac à comprendre « la force psychologique » de ce mythe : « Dans la pièce de Sophocle, Médée tue ses enfants pour se venger de l'infidélité de Jason. Après l'avoir arrachée à sa famille et à sa patrie, de retour en Grèce, Jason l'abandonne pour épouser une femme qui favorise encore davantage ses ambitions. Séduite et abandonnée, Médée sacrifie tout à sa vengeance : le nouvel amour de Jason et surtout ses enfants. Un détail du meurtre dans la pièce de Sophocle me paraît intéressant à relever. Afin de pouvoir commettre son forfait, Médée profite de l'absence de la nourrice auprès des enfants, comme si le tête-à-tête mère-enfant était potentiellement dangereux pour ces derniers, la nourrice étant le garant d'un espace vivant entre eux. "Les anciens ont du bon", nous dit Balzac, qui a sans doute senti derrière le drame sacré la force psychologique des différents personnages ». CANDILIS-HUISMAN, Drina. Les Mémoires de deux jeunes mariées, ou l'apparition de la figure du « baby » dans la littérature du xixe siècle. In : DUGNAT, Michel (éd.), *Bébés et cultures*. Toulouse, Érès, « Hors collection », 2008, p. 35-44.
[136] CHUNG, Ye Young. « Mémoires de deux jeunes mariées » : paroles au féminin. *L'Année balzacienne*. Vol. 6, nº 1, 2005, p. 323-346.
[137] *Mémoires de deux jeunes mariées*, CH, I, p. 211.
[138] *Ibid*., p. 356.

Elle essaie désormais de combattre une jalousie dont elle a pris conscience : « Amène tes enfants, tu peux nourrir le dernier ici, je ne serai plus jalouse[139] », elle n'en restera pas moins stérile.

Si Louise ne peut être mère, n'est-ce pas aussi parce que sa propre mère l'a été si peu ? Pour Jean Bellemin-Noël ce refus de maternité s'expliquerait avant tout par l'absence d'amour de la part de la mère de Louise : « Mademoiselle Armande-Louise de Chaulieu a une mère qui ne s'intéresse guère à elle[140]… » C'est sa tante en effet qui l'a fait sortir du couvent, qui a eu des « entrailles » alors que Louise se laissait « mourir doucettement » au couvent, et c'est sa grand-mère qui lui a donné de l'affection dans l'enfance. Les relations entre Louise et sa mère ont toujours été froides, presque inexistantes : « De marche en marche je m'étais demandé comment serait pour moi cette femme, qui a été si peu mère que je n'ai reçu d'elle en huit ans que les deux lettres que tu connais[141]. » Louise craindrait-elle de reproduire le comportement de cette mère et de mal aimer ses enfants ? Balzac dans le roman *L'Enfant maudit* évoque cette crainte de voir les fautes des parents retomber sur les enfants. Il fait dire à Jeanne en proie justement à cette appréhension : « Etienne n'accuserait-il pas sa mère, quand, sous la pourpre romaine, il voudrait être père comme elle avait été mère[142] ? »

L'impuissance à transmettre la vie aurait-elle d'autres raisons ? Balzac qui a cherché les causes de la stérilité d'abord du côté de Louise, l'infertilité étant souvent considérée comme une histoire de femme, ne la laisse pas porter le fardeau seule. Un soupçon plane sur les capacités de Macumer à rendre Louise mère. Louise écrit : « Je sens en moi des forces que Felipe néglige[143] » et l'accuse indirectement lorsqu'elle ajoute : « Faut-il se marier avec un Louis de l'Estorade pour avoir une famille[144] ? » Elle est prête à utiliser Louis de l'Estorade car elle soupçonne Macumer infécond.

Du côté de Macumer des blessures morales anciennes pourraient aussi expliquer son infertilité. Il n'a pas été aimé par sa mère et il a été banni de son pays, deux ruptures qui s'additionnent, l'une avec les origines, l'autre avec la filiation. Macumer, arraché à sa famille, mis socialement hors-jeu, serait incapable de donner la vie, et dépossédé de ce pouvoir, se laisserait annihiler par Louise. C'est d'ailleurs l'analyse que propose Renée : « Un homme nul

---

[139] *Ibid*., p. 358.
[140] BELLEMIN-NOËL, Jean. Avance à l'interprétation (Balzac, Mémoires de deux jeunes mariées). *Semen*. Vol. 11. 1999.
[141] *Mémoires de deux jeunes mariées*, CH, I, p.203.
[142] *L'Enfant maudit*, CH, X, p. 907.
[143] *Ibid.*, p. 347.
[144] *Ibid.*, p. 357, 358.

est quelque chose d'effroyable ; mais il y a quelque chose de pire, c'est un homme annulé. Dans un temps donné tu auras réduit Macumer à n'être que l'ombre d'un homme ; il n'aura plus sa volonté, il ne sera plus lui-même[145]. »

Il est difficile de se pencher sur la stérilité de Louise et de son mari Macumer sans faire de rapprochements avec la vie de Balzac. Le romancier n'a pas connu l'enfermement monastique comme Louise mais il a été abandonné pendant huit ans au collège Vendôme et, comme elle, n'a pas été aimé par sa mère. Il ne part pas dans la vie avec des images de vie de famille, les professeurs de collège ne remplaçant jamais les parents, de même que le « couvent ne remplace jamais une mère pour les filles[146] ». Du côté de la paternité, la transmission de la vie semble ne pouvoir s'effectuer que dans une continuité, l'enfant étant un lien entre générations, un passeur de temps. Il paraît difficile dès lors de fonder une famille quand on a été mal aimé, coupé de sa famille et des générations précédentes. Macumer a été coupé de ses racines, de sa famille, tout comme le père de Balzac a été jadis banni de son pays et on peut supposer que son fils Honoré porte le poids de cette rupture.

La maternité est elle aussi concernée par les carences affectives : Louise comme Macumer n'a pas été aimée par sa mère, peu maternelle, quand celle de Macumer lui préférait son frère. Ces carences d'affection maternelle renvoient à celles de l'enfant Balzac, qui serait donc lui aussi cet homme annulé dont parle Renée, et qui ne sera pas père.

Mais cela ne suffit pas, Balzac semble encore s'interroger sur cette incapacité à faire famille, à engendrer par rapport aux convictions. Renée possède le penseur Bonald dans sa bibliothèque. Pour ce philosophe, la femme vaut d'abord comme mère et éducatrice domestique. Elle a été désignée par la Nature à être mère, elle n'a en charge que ce seul devoir. Renée écrit :

> Aussi peut-être est-ce pour nous le seul point où la Nature et la Société sont d'accord. En ceci, la Société se trouve avoir enrichi la Nature, elle a augmenté le sentiment maternel par l'esprit de famille, par la continuité du nom, du sang, de la fortune[147].

Balzac met en scène des femmes qui contestent ouvertement les idées conservatrices de ce penseur. C'est le cas de Camille Maupin[148] qui ose affirmer son désir ne pas enfanter :

---

[145] *Ibid.*, p. 332.
[146] CANDILIS-HUISMAN, Drina. Les Mémoires de deux jeunes mariées, ou l'apparition de la figure du « baby » dans la littérature du xixe siècle, *op. cit.*
[147] *Mémoires de deux jeunes mariées*, CH, I, p. 322, 323.
[148] Et au-delà des femmes qui ne veulent pas être mère, il donne à voir des couples heureux sans enfants : « Le rusé Rouget savait assez de médecine pour prévoir que monsieur et madame Descoings, contrairement à la morale des contes de fée, seraient toujours heureux et n'auraient point d'enfants. » *La Rabouilleuse*, CH, IV, p. 273.

[…] il fut encore engourdi par les premières malices du mariage : l'enfant, les couches, et ce trafic de maternité que je n'aime point. Je ne suis point femme de ce côté-là. Les enfants me sont insupportables, ils donnent mille chagrins et des inquiétudes constantes. Aussi trouvé-je qu'un des grands bénéfices de la société moderne, et dont nous avons été privées par cet hypocrite de Jean-Jacques, était de nous laisser libres d'être ou de ne pas être mères. Si je ne suis pas seule à penser ainsi, je suis seule à le dire[149]. *Béatrix*, CH, II, p. 716. Et au-delà des femmes qui ne veulent pas être mère, il donne à voir des couples heureux sans enfants : « Le rusé Rouget savait assez de médecine pour prévoir que monsieur et madame Descoings, contrairement à la morale des contes de fée, seraient toujours heureux et n'auraient point d'enfants. » *La Rabouilleuse*, CH, IV, p. 273.

Louise, elle, veut bien être mère mais préfère l'amour, partageant en cela les mêmes idées que son mari Macumer, mieux valent cinq ans d'amour fou que toute une vie de banalité familiale :

> Opter entre vivre encore trente ans selon ta doctrine et avoir cinq enfants, ou n'avoir plus que cinq ans de vie en continuant nos chères amours fleuries, son choix serait fait : il aimerait mieux être aimé comme je l'aime et mourir[150].

Louise ne se coule pas dans le modèle social de la « bonne mère ». La vertueuse et catholique Renée, elle, est conforme au modèle parfait de la future mère, une femme capable de dévouement, pragmatique qui sait organiser sa maison, raisonnable et mesurée, limitant le nombre d'enfants à mettre au monde. Elle a intégré l'idéologie bourgeoise d'une société nataliste. Louise, qui ne correspond pas à cet idéal, est renvoyée à sa culpabilité et s'éprouve comme une ratée : « Une femme qui n'est pas mère est un être incomplet et manqué[151]. » Pire, un monstre : « Une femme sans enfants est une monstruosité ; nous ne sommes faites que pour être mères. Oh ! docteur en corset que tu es, tu as bien vu la vie. La stérilité d'ailleurs est horrible en toute chose[152]. »

Mais Balzac, s'il interdit au personnage de Louise le bonheur de la procréation, est fasciné par la grossesse, phénomène on ne peut plus tangible, mais qui, s'inscrivant dans un devenir appartient encore à l'imaginaire.

3. Mères en espérance ou en désespérance ?

> Comme il m'est permis d'être franche avec toi, je t'avoue que, dans la crise où je me trouve, la maternité ne commence qu'en imagination[153].

Balzac nous fait suivre les étapes de ce temps d'attente avec Renée dans *Mémoires de deux jeunes mariées* et avec Jeanne dans *L'Enfant maudit*, un temps qu'il ne fait rien pour embellir…

---

[149] *Béatrix*, CH, II, p. 716.
[150] *Ibid.*, p.337, 338.
[151] *Ibid.*, p. 322, 323.
[152] *Ibid.*, p. 346.
[153] *Ibid.*, p. 311.

Il nous livre avec réalisme les tourments, les doutes, l'invisible des pensées de ces deux femmes pendant leur gestation. Aucune ne se vit dans la tranquillité, et les difficultés de la grossesse sont évoquées avec une honnêteté particulièrement rare pour l'époque[154].

Philippe Berthier qui a souligné l'audace de Balzac de restituer au plus juste la dimension charnelle de la grossesse a salué aussi son courage de mettre en avant une vérité qui dérange : une grossesse peut être vécue sans aucun plaisir[155] : « Cet état, Balzac ne cherche pas comme tant d'auteurs éthérés, à en voiler le côté pénible, l'envers rebutant : il n'est pas fait que d'attente extasiée, d'impartageable plénitude, loin de là[156]. » Balzac propose « tout le contraire d'une image idéalisée et douceâtre […]. Il ne gaze en rien la "déplaisance pour le métier", les ennuis, les fatigues, la gêne d'un fardeau qui prolifère et oblige à se traîner[157] ».

Le romancier qui a percé les inquiétudes des mères durant la vie utérine[158], a l'intuition que l'état affectif de la mère pendant la grossesse serait déterminant, et que de la qualité de l'attente dépendrait le bon développement de l'enfant, sa santé. Ainsi, ce sont les émotions trop fortes vécues par Jeanne, laisse-t-il entendre, qui ont provoqué son accouchement prématuré.

---

[154] Rose Fortassie signale que pour écrire sur la procréation et sur la grossesse, Balzac s'est beaucoup documenté : « Balzac a deviné l'importance de la vie utérine. Il s'est posé des questions sur l'hérédité, sur la génération et sur ces « hasards de la création » qu'il souhaite voir pallier. Il a lu les médecins, *Génération de l'homme* de Demongeon et d'un médecin au nom balzacien avant la lettre, le Dr de Rubempré *les Secrets de la génération* qui mettent les parents en possession de produire des petits génies, ou du moins de perpétuer leur nom par un héritier mâle. Il a lu le Dr Virey qui, selon la médecine misogyne de son temps, lui fournit, pour la future maman, la distinction entre la nourriture riche qui fait les garçons et la nourriture débilitante qui fait les filles. Distinction à laquelle dans un texte curieux que j'ai retrouvé et publié, il donne la force de l'aphorisme et de la recette : « La marée donne les filles, la viande fait les garçons ». La recette est mauvaise, mais louable l'intérêt. Comme l'est celui qu'il porte, en lecteur inconditionnel de Sterne, à « l'art de l'accouchement », « plus important, écrit-il que toutes les sciences et les philosophies ». FORTASSIER, Rose. Du bon usage par le romancier Balzac des souffrances du jeune Honoré, art. cit.

[155] Balzac fait preuve d'une lucidité incroyable, il a perçu en plein milieu d'un siècle misogyne ce qu'on appelle aujourd'hui la dépression prénatale. Il a compris aussi qu'« une femme enceinte qui est déprimée peut avoir plus de difficultés à adopter des comportements favorables à sa santé ou à celle de son bébé, et l'on sait aujourd'hui qu'une femme enceinte qui est déprimée peut adopter des comportements problématiques qui pourraient avoir des conséquences négatives pour le bébé.

[156] BERTHIER, Philippe. Accoucher au masculin, art. cit.

[157] Renée nage dans le malaise d'une germination intérieure qui la travaille et la déstabilise profondément : "j'ai de vagues inquiétudes auxquelles se mêlent les dégoûts, les troubles, les singuliers appétits de la grossesse" » BERTHIER, Philippe. Accoucher au masculin, art. cit.

[158] Rose Fortassier écrit : « Balzac a deviné l'importance de la vie utérine. Il s'est posé des questions sur l'hérédité, sur la génération et sur ces "hasards de la création" qu'il souhaite voir pallier. Il a lu les médecins, *Génération de l'homme* de Demongeon et d'un médecin au nom balzacien avant la lettre, le Dr de Rubempré *les Secrets de la génération* qui mettent les parents en possession de produire des petits génies, ou du moins de perpétuer leur nom par un héritier mâle. Il a lu le Dr Virey qui, selon la médecine misogyne de temps, lui fournit, pour la future maman, la distinction entre la nourriture riche qui fait les garçons et la nourriture débilitante qui fait les filles. Distinction à laquelle dans un texte curieux que j'ai retrouvé et publié, il donne la force de l'aphorisme et de la recette : « La marée donne les filles, la viande fait les garçons ». La recette est mauvaise, mais louable l'intérêt. Comme l'est celui qu'il porte, en lecteur inconditionnel de Sterne, à « l'art de l'accouchement », « plus important, écrit-il que toutes les sciences et les philosophies ». FORTASSIER, Rose. Du bon usage par le romancier Balzac des souffrances du jeune Honoré, art. cit.

3.1. Deux grossesses mal vécues

Quant à Renée et Louis de l'Estorade, quelques mois après leur mariage, et bien que la grossesse n'ait pas tardé, ils sont étonnés : « Louis a été aussi surpris que moi-même d'apprendre ma grossesse[159]. » L'enfant du « même vouloir » va devenir une réalité, la volonté, le hasard et la Nature ont eu raison et Renée se sent payée de sa détermination. Cependant, alors que l'attitude de son entourage se modifie, que le père et le grand-père manifestent leur joie, sont aux petits soins pour elle, Renée est déconcertée de ne ressentir aucune liesse. Elle se sent étrangère au bonheur de sa famille et s'en inquiète :

> Je les vois tous heureux : le futur grand-père empiète sur les droits de son petit-fils, il est devenu comme un enfant ; le père prend des airs graves et inquiets ; tous sont aux petits soins pour moi, tous parlent du bonheur d'être mère. Hélas ! moi seule je ne sens rien, et n'ose dire l'état d'insensibilité parfaite où je suis. Je mens un peu pour ne pas attrister leur joie[160].

Renée continue à aimer la frivolité de la jeunesse et elle exhorte Louise à profiter pour elle « des fastes du monde auxquels elle renonce[161] ». C'est d'ailleurs à la lecture des jouissances racontées par Louise dans une de ses lettres que le bébé se manifestera pour la première fois :

> En jouissant de ton heureux mariage (et pourquoi ne t'avouerais-je pas tout ?), en l'enviant de toutes mes forces, j'ai senti le premier mouvement de mon enfant qui des profondeurs de ma vie a réagi sur les profondeurs de mon âme[162].

Avec cette première sensation physique, Renée paraît prendre conscience que cet enfant du « même vouloir » est en réalité davantage espéré par le père que par elle-même : « N'est-ce pas te dire que cet enfant est venu de lui-même, sans avoir été appelé autrement que par les souhaits impatiemment exprimés de son père[163] ? » Cette indifférence au cœur la surprend à nouveau au cinquième mois de grossesse ; son instinct maternel ne se manifeste pas et elle a hâte de savoir comment on devient mère : « Je suis excessivement curieuse de savoir à quel moment de la vie commence la maternité[164]. » Au septième mois de grossesse, elle continue à souffrir de ce détachement :

> Or donc, ma chère enfant, je me suis traînée, pendant les deux derniers mois, assez languissamment dans nos jardins, fatiguée, accablée par la gêne de ce fardeau [...] Hélas ! je ne me sentais rien au cœur, tout en pensant à cet enfant qui me donnait d'assez jolis coups de pied ; et, ma chère, on peut aimer à

---

[159] *Ibid.*, p. 311.
[160] *Loc. cit.*
[161] CANDILIS-HUISMAN, Drina. Les Mémoires de deux jeunes mariées, ou l'apparition de la figure du « baby » dans la littérature du xixe siècle, art. cit.
[162] *Mémoires de deux jeunes mariées*, CH, I, p. 310.
[163] *Ibid.,* p. 311.
[164] *Ibid.*, p. 313.

> les recevoir quand on a déjà eu des enfants ; mais, pour la première fois, ces débats d'une vie inconnue apportent plus d'étonnement que de plaisir[165].

Se sentant fautive de vivre sa grossesse dans une sorte d'indifférence, se dépeignant seule et triste « sous le petit rocher aride[166] », elle n'a que Louise à qui se confier puisque ce détachement serait mal compris par son entourage. Le vécu de sa grossesse ne correspond pas à la représentation qu'elle s'en était faite, ni aux espoirs annoncés par la lecture de Bonald. Honteuse de ne ressentir aucune émotion, elle se juge mal et ne parle de ses inquiétudes qu'à son amie qui elle, au moins, ne la jugera pas. Or cette indifférence durant la grossesse témoigne d'une réalité physiologique et psychologique partagée par de nombreuses femmes. Les doutes, les craintes, l'absence de joie durant la grossesse sont toujours condamnés ou peu pris en compte par l'entourage comme le dira bien plus tard Julia Kristeva :

> La société ne prend pas suffisamment en considération leurs souffrances, leurs doutes, leur vulnérabilité, de peur sans doute que cela remette en question le moment magnifié de la naissance d'un enfant — ou encore l'émancipation des femmes — et toute une série de fantasmes puissants qui lui sont attachés. L'épreuve de la maternité, bien qu'elle soit source d'émerveillement, de créativité, de « renaissance », et qu'elle ouvre à une expérience sans égal [...] n'a pourtant rien d'idyllique même lorsqu'elle est amoureusement voulue, attendue, espérée de tout son cœur et de tout son corps. Quand bien même s'y serait-elle préparée, la mère, en donnant la vie, se voit confrontée à la pensée de la mort, à la peur de l'abandon, à l'altération du corps, à l'étrangeté de l'autre. [...] La difficulté d'être mère est sinon un tabou du moins un non-dit qui pèse encore trop lourd sur les épaules des femmes. Elles avouent rarement ce qui, émotionnellement, physiquement, psychiquement, les traverse, car le poids du regard social est fortement intériorisé [...] Derrière ces images de mères parfaites se cachent souvent des mélancolies indicibles[167].

Si cet enfant est « l'enfant du père », on peut comprendre l'inquiétude de Louis de l'Estorade devant les goûts étranges de sa femme pendant cette grossesse. Renée en effet, n'éprouve qu'un seul plaisir : celui de déguster des oranges pourries qu'elle court chercher à Marseille alors que son mari lui offre les plus belles oranges du monde. Pour le mari, le futur bébé est associé à ce fruit précieux, coûteux, tandis que pour Renée il est à l'opposé, il correspond à un fruit en décomposition. Certes, la grossesse excuse les goûts insolites, mais son mari ne comprend pas ces singuliers appétits et peut-être pense-t-il que ces goûts pourraient mettre la santé de son enfant en danger.

> Malgré les efforts de Louis, dont l'amour me comble de soins, de douceurs, de tendresses, j'ai de vagues inquiétudes auxquelles se mêlent les dégoûts, les troubles, les singuliers appétits de la grossesse. Si je dois te dire les choses comme elles sont, au risque de te causer quelque déplaisance pour le métier, je t'avoue que je ne conçois pas la fantaisie que j'ai prise pour certaines oranges, goût bizarre et que je trouve naturel. Mon mari va me chercher à Marseille les plus belles oranges du monde ; il en a demandé de Malte, de Portugal, de Corse ; mais ces oranges, je les laisse. Je cours à Marseille, quelquefois à

[165] *Ibid.*, p. 318, 319.
[166] *Ibid.*, p. 309, 311.
[167] CASIRAGHI, Charlotte. Souffrances inconnues, *op. cit.*

> pied, y dévorer de méchantes oranges à un liard, quasi pourries, dans une petite rue qui descend au port, à deux pas de l'Hôtel-de-Ville ; et leurs moisissures bleuâtres ou verdâtres brillent à mes yeux comme des diamants : j'y vois des fleurs, je n'ai nul souvenir de leur odeur cadavéreuse et leur trouve une saveur irritante, une chaleur vineuse, un goût délicieux. Eh ! bien, mon ange, voilà les premières sensations amoureuses de ma vie. Ces affreuses oranges sont mes amours. Tu ne désires pas Felipe autant que je souhaite un de ces fruits en décomposition. Enfin je sors quelquefois furtivement, je galope à Marseille d'un pied agile, et il me prend des tressaillements voluptueux quand j'approche de la rue : j'ai peur que la marchande n'ait plus d'oranges pourries, je me jette dessus, je les mange, je les dévore en plein air. Il me semble que ces fruits viennent du paradis et contiennent la plus suave nourriture. J'ai vu Louis se détournant pour ne pas sentir leur puanteur[168].

Cette envie d'oranges avariées a suscité de nombreux questionnements. Que dissimule ce goût d'oranges moisies de la part de la raisonnable Renée ? Pour Jean Bellemin-Noël[169], adepte du « textanalyse », théorie dans laquelle l'inconscient parle par images, cette gloutonnerie d'oranges pourries évoque une insatisfaction sexuelle chez Renée. Le corps de Renée, frustré des plaisirs de l'amour, se venge et réclame des plaisirs de compensation. Ce plaisir est une forme d'érotisme, de jouissance du corps et le désir des oranges a à voir avec le désir inavouable d'un amant. Philippe Berthier rejoint ce point de vue :

> Dans cet enthousiasme à déchoir, ce bonheur de la dégradation, il y a un puissant assouvissement érotique. Renée se punit, avec toutes les gratifications imaginaires du masochisme, d'avoir chassé de sa vie les satisfactions sexuelles, qu'elle retrouve en savourant ce festin de poubelle, métaphore voluptueuse qui, en même temps et beaucoup plus qu'un châtiment, lui apporte surtout la joie clandestine d'un inavouable orgasme[170].

Ye Young Chung, pour sa part voit dans la satisfaction de ces envies une compensation érotique ainsi que l'expression d'une forme de liberté féminine. Renée, assujettie à la famille, échappe à sa condition d'enfant mesurée et soumise en obéissant au déferlement de ses désirs. Son statut de femme enceinte lui permet d'écouter son corps, de se libérer, de trouver sa liberté d'adulte. Cette pulsion correspondrait aussi à la nécessité de se détacher du corps primitif de la mère si l'on retient l'analyse de Julia Kristeva :

> L'*abjection* – « le déchet comme le cadavre » – est, pour J. Kristeva, cette limite dont *je* dois m'écarter pour vivre, car c'est ce qui nous confronte « au monde menaçant de l'animal ou de l'animalité, imaginés comme des représentants du meurtre et du sexe ». Le prototype de l'abject est le corps maternel dont on se détache pour exister, mais qui « ressource au non-moi, à la pulsion, à la mort ». Renée plonge

---

[168] *Ibid.*, p. 312, 313.

[169] Les psychanalystes ont donné différentes interprétations sur cette scène des oranges pourries, ainsi notons celles de Jean Bellemin-Noël, de Ye Young Chung et de Julia Kristeva ; mais il s'en trouve d'autres, ainsi Drina Candilis-Huisman, psychologue clinicienne parle de pulsions cannibaliques : « N'y a-t-il pas là un tableau de la grossesse comme expression de la folie maternelle, avec une curieuse circulation entre le dedans et le dehors : projeter la pourriture à l'extérieur pour mieux conjurer les menaces qui pèsent fantasmatiquement sur le fruit des entrailles ? L'orange, dont la forme ronde pourrait évoquer la rondeur du ventre, contient la double valence du fruit le plus précieux et le plus inquiétant dans la décomposition qui le menace. On retrouve aussi le déchaînement des pulsions cannibaliques qui signent la régression de femme enceinte. Si l'orange avait du sang, la sage Renée ressemblerait à un vampire. » *CANDILIS-HUISMAN, Drina. Les Mémoires de deux jeunes mariées*, ou l'apparition de la figure du « baby » dans la littérature du XIXe siècle, art. cit.

[170] BERTHIER, Philippe. Accoucher au masculin, art. cit.

> dans le monde primitif de la pulsion et de la mort, dans ce qui doit être écarté, refoulé, plus profondément encore que Louise[171].

Renée, elle, ne s'inquiète pas : cette envie d'oranges incomestibles, premier lien avec l'enfant, est justifiée par la grossesse, commandée par la nature :

> Depuis que je mange de ces fruits, je n'ai plus de maux de cœur et ma santé s'est rétablie. Ces dépravations ont un sens, puisqu'elles sont un effet naturel et que la moitié des femmes éprouvent ces envies, monstrueuses quelquefois[172].

Elle explique ses goûts morbides en recourant à Senancour : « Les racines s'abreuvent dans une eau fétide[173] ! » La vie de l'enfant à venir s'inscrit dans un cycle naturel, cette vie à venir se nourrit de la décomposition, pour donner la vie il faut passer par la mort. Renée pourtant n'a aucune complaisance pour la morbidité et comme par magie l'orange se métamorphose, les moisissures sur les oranges brillent à ses yeux comme des fleurs et des pierres précieuses. Renée, on l'a vu avec la transformation de Louis, a cette capacité d'animer les choses laides, de voir ce que l'abject peut dissimuler de beau, de rendre le négatif positif, de transformer le laid en sublime. Donner la vie pourrait se rapprocher de cet acte imaginaire de transformation, le beau ferait jaillir la vie.

On retrouve à nouveau dans *L'Enfant maudit* le thème de l'incompréhension et de la solitude durant la grossesse. On change d'époque puisque la nouvelle se situe dans la période médiévale, mais cette mise à distance temporelle était nécessaire car le thème de l'enfant adultérin est encore tabou au XIX^e^ siècle. L'action débute sur les douleurs de l'accouchement de Jeanne d'Hérouville dans un château proche de la mer. Elle donne naissance à un garçon qui a le malheur de naître avant terme ce qui attire sur lui les soupçons et la haine de son père. Le comte d'Hérouville rejette et bannit du château cet enfant prématuré, persuadé qu'il n'est pas de lui. Au XVI^e^ siècle, en effet le père, avait le droit de renier et d'abandonner un enfant adultérin s'il était prématuré, la femme étant d'emblée présumée coupable d'adultère. Or la belle et douce Jeanne a été obligée à dix-huit ans d'épouser un homme beaucoup plus vieux qu'elle pour sauver un cousin aimé et emprisonné, cet homme-là ayant le pouvoir de délivrer le prisonnier. Comme on peut le penser, ce premier enfant a été conçu dans la douleur physique et les larmes :

---

[171] Citation de J. Kristeva dans *Pouvoirs de l'horreur*. Paris : Le Seuil, 1980, p. 20, 22, dans CHUNG, Ye Young, *« Mémoires de deux jeunes mariées »* : paroles au féminin, art. cit., p. 339.
[172] *Loc. cit*.
[173] *Mémoires de deux jeunes mariées*, CH, I, p. 312.

> La pauvre comtesse ne pouvait plus conserver de doute sur la légitimité de l'enfant qui s'agitait dans son sein. La première nuit des noces lui apparut dans toute l'horreur de ses supplices, traînant à sa suite bien d'autres nuits, et de plus tristes jours[174] !

Pire, dès son deuxième mois de grossesse, Jeanne se retrouve menacée par son époux. Lors d'un repas, devant tous les invités, le comte d'Hérouville l'a en effet apostrophée violemment :

> – Madame, dit brutalement le comte à sa femme, quant à me donner un enfant dix mois après ma mort, je n'y peux. Mais pour votre début, n'accouchez pas à sept mois. – Que ferais-tu donc, vieil ours ? demanda le jeune marquis de Verneuil pensant que le comte voulait plaisanter. – Je tordrais fort proprement le col à la mère et à l'enfant. Une réponse si péremptoire servit de clôture à cette discussion imprudemment élevée par un seigneur bas-normand. Les convives gardèrent le silence en contemplant avec une sorte de terreur la jolie comtesse d'Hérouville. Tous étaient persuadés que dans l'occurrence ce farouche seigneur exécuterait sa menace[175].

Ces paroles meurtrières vont agir sur l'imaginaire de la jeune épouse, la terroriser et la persuader qu'elle accouchera prématurément : « La parole du comte retentit dans le sein de la jeune femme alors enceinte ; à l'instant même, un de ces pressentiments qui sillonnent l'âme comme un éclair l'avertit qu'elle accoucherait à sept mois[176]. » Balzac ajoute :

> Quel savant oserait prendre sur lui de dire que l'enfant reste sur un terrain neutre où les émotions de la mère ne pénètrent pas, pendant ces heures où l'âme embrasse le corps et y communique ses impressions, où la pensée infiltre au sang des baumes réparateurs ou des fluides vénéneux[177] ?

Jeanne portera son enfant dans une profonde mélancolie, vivant dans la détresse, les luttes intérieures, la terreur et la culpabilité : « Je ne me crois pas coupable, se dit-elle, mais si je le suis aux yeux du comte, n'est-ce pas comme si je l'étais ? Peut-être le suis-je[178] ? » Or cet enfant n'est pas illégitime puisque Jeanne se souvient de sa terrible nuit de noce.

Ce temps de l'attente, on le voit, est loin d'être idéalisé par Balzac, mettant en scène au travers de ces deux jeunes femmes des grossesses peu glorieuses ou même insupportables mais toutes deux vont réussir à donner la vie.

De la même façon il évoquera l'accouchement de Renée et Jeanne sans l'enjoliver le moins du monde.

---

[174] *L'Enfant maudit*, CH, X, p. 877.
[175] *Ibid.*, p. 871, 872.
[176] *Ibid.*, p. 872, 873.
[177] *Ibid.*, p. 873.
[178] *Ibid.*, p. 877.

3.2. Naissances et naissance du sentiment maternel

Le sentiment maternel ne vient pas avec la naissance de l'enfant. Il est en plus[179].

Jeanne va accoucher chez elle[180] dans des conditions plutôt dramatiques, par une nuit d'hiver, au septième mois de grossesse. Vont enfin se terminer pour elle ces « heures où l'âme embrasse le corps et y communique ses impressions, où la pensée infiltre le sang des […] fluides vénéneux[181] ». Malgré de vives et intenses douleurs, elle garde assez d'esprit pour contrer mentalement les paroles cruelles du comte, repousser la mort et sauver l'enfant : « Non, il ne nous tuera pas[182]. » Dans un moment de répit, elle se remémore ses seize premières années, « les images d'un bonheur perdu sans retour[183] ». Elle rejoue une partie heureuse de sa vie, préparant ainsi la continuité de l'enfant qu'elle a été avec l'enfant à venir. Un des souvenirs laisse présager un destin tragique pour le futur enfant. Elle se revoit « cueillant des fleurs, les plantant et ne devinant pas pourquoi toutes se fanaient sans grandir, malgré sa constance à les arroser[184] ».

Le docteur Beauvouloir, plus sorcier que savant, « célèbre pour son habileté dans les accouchements, avortements et fausses couches[185] » va aider Jeanne à accoucher mais ce sera « plutôt un avortement qu'un accouchement, tant l'enfant qui vint était chétif[186] ». C'est lui qui va sauver l'enfant que le père, déçu de cet avorton, veut tuer.

L'accouchement de Renée se passe lui aussi à la maison en présence d'un médecin mais aussi de sa mère et dans un environnement cette fois-ci très favorable. Renée supporte relativement bien l'« horrible torture[187] » et garde « une âme placide[188] ». Courageusement, elle puise en elle à chaque contraction une nouvelle énergie pour surmonter la souffrance. Au moment où tout est près de se terminer, elle se voit avec une couronne sur le front : « Dans cet état bizarre, la souffrance a fleuri comme une couronne au-dessus de ma tête[189] » Cette

---

[179] BORDAS, Éric, GLAUDES, Pierre et MOZET, Nicole. *Dictionnaire Balzac*. Paris : Classiques Garnier, 2021, p. 800.
[180] Au XVI^e^ siècle on accouche chez soi, comme neuf femmes sur dix encore au XIX^e^ : « Accoucher chez soi reste l'expérience majoritaire des femmes au XIXè siècle » ROLLET, Catherine. *Les enfants au XIXe siècle*. Paris : Hachette littératures, 2001, p. 15.
[181] *L'Enfant maudit*, CH, X, p. 873.
[182] *Ibid*., p. 871. Balzac applique dans ce cas le « principe philosophique de la pensée et de son action sur le physique » (*Ibid*., Notes p. 1723).
[183] *Ibid.*, p. 873.
[184] *Ibid*., p. 874.
[185] *Ibid*., p. 885.
[186] *Ibid*., p. 887.
[187] *Mémoires de deux jeunes mariées*, CH, I, p. 319.
[188] *Loc. cit.*
[189] *Loc. cit.*

surprenante image de couronne qui fait penser à la couronne de fleurs des jeunes mariées annonce pour elle la fin prochaine de sa souffrance et sa récompense : elle sera couronnée « mère ». Mais cette comparaison vient aussi en référence à la couronne du Christ, et laisse présager autant « l'affirmation triomphale de la vie[190] » que la souffrance du martyr.

Renée poursuit l'évocation métaphorique de son accouchement avec une fleur couleur de sang qui s'échappe de son crâne et l'enveloppe : « Il m'a semblé qu'une immense rose sortie de mon crâne grandissait et m'enveloppait. La couleur rose de cette fleur sanglante était dans l'air. Je voyais tout rouge[191]. » Les métaphores florales appartiennent à la symbolique romantique, nous rappelle Mireille Labouret[192], mais ici c'est une couleur terrifiante. La fleur sanglante qui perce le crâne de Renée c'est celle du sang sur le crâne du Christ et l'accouchement de Renée ressemble bien à un martyr…

Une dernière douleur avant la délivrance finale lui fait « croire à une mort immédiate[193] ». Comment pourrait-il en être autrement dit Claudie Bernard, puisque la parturition fait à cette époque « sourdre les mêmes angoisses que l'agonie, son symétrique, et, trop souvent, son corollaire[194] ».

---

[190] BERTHIER, Philippe. Accoucher au masculin, art. cit.
[191] *Mémoires de deux jeunes mariées*, CH, I, p. 319.
[192] Mireille Labouret écrit au sujet de cette description lyrique que fait Renée de son accouchement : « Renée, la bien nommée, aux antipodes du héros de Chateaubriand, célèbre la vie qu'elle donne et redonne avec lyrisme » ; il faut relire le récit de son accouchement (lettre XXXI), doté de curieuses métaphores : « Il m'a semblé qu'une immense rose, sortie de mon crâne, grandissait et m'enveloppait. La couleur rose de cette fleur sanglante était dans l'air » (p. 319). Cette image est à rapprocher des nombreuses métaphores florales de Modeste Mignon. Ce motif, souvent analysé dans *Le Lys dans la vallée*, et dont l'étude reste à effectuer pour Modeste Mignon, est à rattacher à la symbolique florale romantique, Fleur Bleue rêvée par Henri d'Ofterdingen, pervenche rousseauiste, jonquille d'Oberman : « La botanique est plus que la botanique, écrit Gusdorf ; le myosotis rappelle aux fervents de Novalis la mémoire de Sophie [...] Le romantisme met en lumière la surabondance du sens, clef de la présence au monde [...]. » LABOURET, Mireille. Romanesque et romantique dans « Mémoires de deux jeunes mariées » et « Modeste mignon », *L'Année balzacienne.* Vol. 2000/1, n° 1, p. 43-63.
[193] *Mémoires de deux jeunes mariées*, CH, I, p. 319.
[194] BERNARD, Claudie. *Penser la famille au dix-neuvième siècle, 1789-1870*. Saint-Étienne : Presses universitaires de Saint-Étienne, 2007, p. 127. Audrey Alloyer signale une mortalité post-partum jamais égalée et particulièrement sévère au XIX^e^ siècle. La fièvre puerpérale emportait environ une femme sur dix. Les femmes mouraient en couches, « ça faisait partie de la nature, on souffre et on meurt pour l'accouchement[194] ». Le docteur Ignace Philippe Semmelweis fut le premier à avoir l'intuition que la saleté des mains n'était sans doute pas étrangère aux fièvres puerpérales. ALLOYER, Audrey. *Histoire de la fièvre puerpérale : la peste noire des femmes*, thèse d'exercice, université de Rennes 1, 2017 ; COMBIS, Hélène. *Semmelweis, le médecin qui tenta d'imposer le lavage de mains. France Culture* [en ligne]. 16 mars 2020. Disponible à l'adresse : https://www.radiofrance.fr/franceculture/semmelweis-le-medecin-qui-tenta-d-imposer-le-lavage-de-mains-8212272 [consulté le 13 octobre 2025].

3.2.1. Enfin les premiers liens avec l'enfant

Les liens par lesquels un enfant tient à notre cœur ébranlé[195].

L'attachement pour un bébé, les premiers liens ne sont pas immédiats pour Renée. Quand on lui présente l'enfant, elle s'écrie : « Quel petit singe[196] ! » Elle détourne son regard du bébé, et s'endort désolée de ne pas se « sentir plus mère que cela[197] ».

Sa mère, inquiète, va l'engager à allaiter :

> Ne vous tourmentez pas, ma chère, m'a dit ma mère qui s'est constituée ma garde, vous avez fait le plus bel enfant du monde. Évitez de vous troubler l'imagination, il vous faut mettre tout votre esprit à devenir bête, à vous faire exactement la vache qui broute pour avoir du lait[198].

L'allaitement sera pour Renée une révélation, éveillant son sentiment maternel, lui révélant un « moi inconnu […]. J'ai soudain été mère[199] ». Elle fait une description étonnamment précise du plaisir ressenti, c'est même une « jouissance[200] » dit-elle, malgré la douleur des crevasses. Le bébé n'est plus un singe, il est adopté.

Balzac a su donner la parole aux femmes pour décrire le plaisir sensuel de l'allaitement. Gérard Gengembre signale que Renée, avec ses considérations un peu trop sensuelles, s'éloigne des prescriptions bonaldiennes puisque le « philosophe de l'Aveyron réprouve ce qu'il considère comme une funeste mode rousseauiste[201] ». D'ailleurs peu après, Renée ajoutera à ces considérations un peu trop sensuelles « un credo bonaldien » :

> […] la maternité n'a pas de déclin à craindre, elle s'accroît avec les besoins de l'enfant, elle se développe avec lui. N'est-ce pas à la fois une passion, un besoin, un sentiment, un devoir, une nécessité, le bonheur ? Oui, mignonne, voilà la vie particulière de la femme. Notre soif de dévouement y est satisfaite, et nous ne trouvons point-là les troubles de la jalousie. Aussi peut-être est-ce pour nous le seul point où la Nature et la Société sont d'accord. En ceci, la Société se trouve avoir enrichi la Nature, elle a augmenté le sentiment maternel par l'esprit de famille, par la continuité du nom, du sang, de la fortune[202].

Jeanne d'Hérouville aussi allaitera son bébé, c'est la seule façon de sauver cet enfant chétif promet le médecin : « Si vous ne voulez pas avoir d'inquiétude sur votre enfant, madame, reprit-

---

[195] *Mémoires de deux jeunes mariées*, CH, I, p. 340.
[196] *Ibid*., p. 319.
[197] *Loc. cit.*
[198] *Loc. cit.*
[199] *Ibid*., p. 320.
[200] *Loc. cit*.
[201] GENGEMBRE, Gérard. Mémoires de deux jeunes mariées ou Bonald contredit par le romanesque. *L'Année balzacienne*. Vol. 24, nº 1, 2023, p. 333-345.
[202] *Mémoires de deux jeunes mariées*, CH, I, p. 322, 323.

il, vous ne devez pas le quitter. Laissez-le longtemps boire le lait […] nourrissez-le vous-même[203] », « Le sein est le remède à toutes les maladies des enfants[204] ». Le bébé se gorge de lait et l'allaitement embellit Jeanne, qui paraît enfin heureuse : « Elle regarda Etienne longtemps en savourant un de ces plaisirs qui sont un secret entre les mères et Dieu[205]. »

On retrouve chez Balzac le poncif de l'allaitement maternel cher à Jean-Jacques Rousseau. Le philosophe genevois défend cette phase durant laquelle la proximité entre le nourrisson et sa mère garantit le bon développement de l'enfant. Il s'est fait l'apôtre passionné de l'allaitement maternel parce qu'il valorise le lien affectif qui se noue à partir d'un contact charnel entre mère et enfant, et fait naître une « affection qui illumine et transfigure toutes les relations familiales[206] ».

Autre personnage balzacien, Félix de Vandenesse n'a pas connu ce moment privilégié et il explique le manque d'amour de sa mère par le fait qu'il ait été confié à une nourrice mercenaire. Nourri sans l'amour maternel, il dit avoir sucé « un sein amer[207] ». Plus tard, il se jettera sur le sein de Mme de Mortsauf, à la recherche d'une mère adoptive.

Rose Fortassier qui s'est penchée sur les blessures d'enfance de Balzac, a expliqué le manque d'amour maternel dont il a été victime par le fait qu'il a été un enfant NPE, « nourri par une étrangère ». Or le lien entre la mère et l'enfant naît par le biais de l'allaitement :

> Ce que Balzac reproche en effet à sa mère, c'est de l'avoir volontairement et au prix d'un mensonge maintenant prouvé, privé du sein maternel, et il forme pour dire l'allaitement par une femme stipendiée, l'expression de « sein amer ». Rousseau est peut-être pour quelque chose dans cela, mais aussi cette intuition, ou confidence d'une amie, que souvent le sentiment maternel ne naît pas chez une femme pendant qu'elle attend son enfant – surtout si elle a été mariée sans amour – mais lorsqu'elle l'allaite. Dans *L'Enfant maudit* se crée ainsi un lien très fort entre Étienne d'Hérouville et sa mère qui l'a nourri longtemps pour le sauver et qui le soigne, écrit Balzac, « comme un amant ». Sept ans plus tard dans les *Mémoires de deux jeunes mariées*, Renée de l'Estorade écrit à son amie Louise de Chaulieu : « Enfanter, ce n'est rien, mais nourrir c'est enfanter. »[208]

Si Balzac évoque ce lien secret qui s'établit entre une mère et son enfant lors de l'allaitement, il interroge également le lien qui se crée entre une mère et un enfant malade, ce lien maternel si fort quand la mère doit s'occuper d'un enfant fragilisé par la maladie. La mère peut même tomber dans la déraison lorsqu'elle a peur de perdre son enfant. Ainsi Renée, après les

---

[203] *L'Enfant maudit*, CH, X, p. 891.
[204] *Ibid.*, p. 890.
[205] *Ibid.*, p. 896.
[206] KNIBIEHLER, Yvonne. La maternité glorifiée. *Histoire des mères et de la maternité en Occident*. Paris : Presses universitaires de France. Que sais-je ? 2012, p. 61-92.
[207] *Le Lys dans la vallée*, CH, IX, p. 970.
[208] FORTASSIER, Rose. Du bon usage par le romancier Balzac des souffrances du jeune Honoré, art. cit.

convulsions de son bébé gravement malade, va devenir « quasi folle » et prendre l'enfant entre ses bras dans un geste désespéré, geste qui sauvera miraculeusement l'enfant[209]. Le père, lui, plus détaché, fait confiance au médecin sans se moquer pour autant de sa femme, ce que Renée commente sobrement : « Un homme est toujours un homme[210]. » M. de Mortsauf pour sa part, mari acrimonieux, se moque de la folle inquiétude de sa femme lorsqu'elle craint pour son fils une affection de poitrine qui pourrait être mortelle.

Mais le cas de Jeanne d'Hérouville fait apparaître une autre façon de créer le lien. Jeanne va se sentir immédiatement « très mère » devant cet enfant fragile, et encore plus quand Etienne à dix-huit mois est rejeté par son père qui ne veut plus voir son fils : « Je veux ne jamais entendre ni voir le petit monstre que vous tenez dans vos bras […]. Si vous ne voulez pas que je le heurte, faites en sorte que je ne le trouve jamais sur mon passage[211]. » La mère et l'enfant se retrouvent indissolublement liés par la peur :

> Le sentiment de terreur que son mari lui inspirait, partagé si tôt par son enfant, le rendit encore plus précieux à la comtesse ; et leur union se fortifia si bien, que, comme deux fleurs attachées au même rameau, ils se courbaient sous le même vent, se relevaient par la même espérance. Ce fut une même vie[212].

Etienne devient alors « toute sa consolation, le principe de ses idées, l'avenir de ses affections, sa seule et frêle espérance[213] ». Elle observe ses progrès, joue avec lui à ces jeux aussi « indescriptibles que peut l'être le charme des souvenirs[214] », lui apporte beaucoup de soins et lui consacre toute son attention, Jeanne « s'applaudissait d'avoir pu, en l'absence du comte, entourer son fils des précautions les plus sévères[215] ». Ainsi Balzac semble-t-il insinuer qu'un enfant mal fait peut être aimé autant et même davantage qu'un autre.

3.2.2. Balzac observateur des mille premiers jours

> Mon cher docteur en corset a raison : le mariage ne saurait avoir pour base la passion, ni même l'amour[216].

Balzac est convaincu qu'un bon mariage, une bonne union, un attrait sexuel partagé et des rapports consentis sont indispensables à ceux qui veulent être de bons parents. Un enfant se

[209] George Sand a loué Balzac pour la description de cette angoisse qui s'empare des mères.
[210] *Mémoires de deux jeunes mariées*, CH, I, p. 341.
[211] *L'Enfant maudit*, CH, X, p. 898.
[212] *Ibid.*, p. 900.
[213] *Ibid*., p. 882.
[214] *Ibid.*, p. 897.
[215] *Loc. cit.*
[216] *Mémoires de deux jeunes mariées*, CH, I, p. 401.

construit avant même d'être conçu, par un désir, des images, une représentation. Renée, dès son mariage, rêve d'une famille nombreuse mais pas trop, de sorte que tous les enfants puissent occuper une bonne place dans la société, alors que Louise rêve d'abord de passion amoureuse avec son mari avant de s'imaginer en mère de famille.

Balzac a voulu se pencher sur les hasards de la procréation, évoquer l'importance de la vie utérine, il a montré que les angoisses des mères durant la grossesse pèsent sur l'enfant. On sait bien sûr au XIX^e^ siècle que la santé de la mère influe sur la vie utérine, mais Balzac est le premier à l'évoquer.

Il a su peindre avec talent les douleurs de l'accouchement et la déception parfois des parents à la naissance. L'enfant réel peut ne pas correspondre au rêve des parents, les décevoir physiquement. Félix ne pense-t-il pas qu'il est un enfant mal fait et qu'il a déçu ses parents dès sa naissance : « Quelle vanité pouvais-je blesser, moi nouveau-né ? Quelle disgrâce physique ou morale me valait la froideur de ma mère[217] ? » Etienne d'Hérouville, né minuscule à sept mois, lui aussi déçoit son père. Même Renée dans un premier temps se détourne de son « singe[218] ».

Julia Kristeva, quant à elle, a salué la capacité étrange de Balzac à parler de la maternité :

> Je voudrais pour cela convoquer l'immense génie de Balzac. Il est un des premiers romanciers et un des rares à s'intéresser à la reliance maternelle. Je voulais que résonne la voix d'un homme qui a su convoquer en lui le maternel non pour idéaliser les mères ou les dévaloriser, mais pour comprendre l'expérience de la maternité. Dans ses romans, Balzac a donné la parole aux mères et a déconstruit ce fameux mythe de l'amour maternel, ainsi que les nombreux tabous qui sont attachés à lui. Il s'est intéressé au ressenti des femmes dans les premiers mois de grossesse, aux problèmes d'allaitement, aux angoisses des mères lorsque leur bébé est malade. La liste est longue mais je ne pensais pas qu'un homme ayant vécu au 19ème siècle pouvait s'intéresser autant à la maternité. Certains romans comme *Mémoire de deux jeunes mariées*, *Le lys dans la vallée*, ou *La femme de trente ans* permettent d'engager une réflexion d'une grande modernité sur nos représentations de la maternité mais aussi sur les souffrances maternelles[219].

Pour Philippe Berthier, le métier de l'écrivain ressemble d'une certaine façon au métier de mère et de père :

> Le « je » balzacien y est une autre, et même deux. C'est d'ailleurs le lot de tout artiste complet, d'être capable de passer des plaisirs de la Conception : (« C'est fumer des cigares enchantés, c'est mener la

[217] *Le Lys dans la vallée*, CH, IX, p. 970.
[218] Pour Philippe Berthier, Renée manifeste une difficulté commune à toutes les femmes qui viennent de donner la vie : « Quel est cet autre que d'abord on ne reconnaît pas, et qu'on a pourtant porté ? Le travail d'apprivoisement et d'appropriation, qui devra être fait pour assumer peu à peu cet objet, d'abord envisagé comme étranger, et cependant le plus irréductiblement personnel (la chair de ma chair) mime en accéléré celui, millénaire, que l'espèce a dû accomplir avant d'émerger du limon, de se savoir et de se vouloir humaine. C'est toute cette immense mémoire inconsciente qui ressurgit dans l'étonnement – au sens fort – de la mère contemplant pour la première fois ce qui est sorti d'elle et ne ressentant que l'impossibilité de se retrouver en cette chose pleurante et de communiquer avec elle. » BERTHIER, Philippe. Accoucher au masculin, art. cit.
[219] CASIRAGHI, Charlotte, Souffrances inconnues, art. cit.

> vie de la courtisane occupée à sa fantaisie ») aux affres de l'Exécution : (« Mais produire ! Mais accoucher ! Mais élever laborieusement l'enfant, le coucher gorgé de lait tous les soirs, l'embrasser tous les matins avec le cœur inépuisé de la mère, le lécher sale[220]… »). Les créateurs selon Balzac sont capables d'« unir dans leurs puissantes têtes les mamelles de la femme à la force de Dieu[221]. » Le devin Tirésias n'avait eu les deux sexes que successivement. Balzac les possède à la fois[222].

Balzac a donc su poser un regard lucide sur cette première étape de la vie « comme aucun homme ne l'a sans doute jamais fait[223] ». Il a su montrer la part de l'intime et du social dans le choix difficile de devenir parents, tout en faisant apparaître les limites de toutes ces apparentes garanties de bonnes intentions. L'enfant programmé, projeté, rêvé, désiré n'est pas forcément bien accueilli. Rien ne semble garantir le bonheur, ni un mariage de sentiments, ni une bonne entente sexuelle. Etienne, conçu dans les larmes après un mariage de raison et bien que disgracieux, sera aimé par sa mère.

En réalité une naissance recèle toujours une part de surprise : rien ne va de soi, on ne peut pas totalement programmer un enfant, et le « devenir parents » semble un moment complexe. La stérilité elle-même pourrait n'être pas seulement biologique, ni seulement une question de « non vouloir », mais une question de transmissions impossibles liées à des résistances inconscientes. Ainsi celui qui n'a pu être père et dit avoir été un enfant mal aimé montre les limites de tout ce qui pourrait passer au début du XIX^e^ siècle, pour une garantie du bon « devenir parents ».

---

[220] *La Cousine Bette*, dans *La Comédie humaine,* CH, VII, p. 241.
[221] *Le Curé de Tours,* CH, IV, p. 245.
[222] BERTHIER, Philippe. Accoucher au masculin, art. cit.
[223] Pour Roger Pierrot aussi Balzac parait avoir le sentiment de la paternité et étrangement celui de la maternité. PIERROT, Roger. Introduction à *Mémoires de deux jeunes mariées*, p. 188.

CHAPITRE 2 : Les vertes années

Le plus dangereux intervalle de la vie est celui de la naissance à douze ans[224].

[224] ROUSSEAU, Jean-Jacques, GERLAUD, Bernard et GERLAUD, Danielle. *Emile: ou, De l'éducation*. Paris : Bordas, 1973, p. 159.

Nous avons analysé les joies et les déceptions des futurs parents durant les mille premiers jours, les réalités de la grossesse et l'arrivée d'un enfant ne correspondant pas aux rêves des parents. Après avoir percé les sentiments troubles des parents pour ces enfants désirés, allaités et promis au bonheur, Balzac fait entendre à nouveau l'enthousiasme mais aussi les peines et les souffrances des parents durant une autre phase fondamentale : l'enfance. Ce deuxième chapitre sera consacré aux relations des parents avec leurs enfants quand ils ont entre deux et douze ans, ce stade défini par Rousseau comme « l'âge de la nature ».

Au XIX^e^ siècle, cette seconde période de l'enfance commence à être vue comme un moment essentiel. Pénétrées par les théories « modernes », certaines mères éduquent leurs enfants à la « Jean-Jacques ». C'est le cas de Renée que nous prendrons à nouveau comme exemple dans *Mémoires de deux jeunes mariées*. Nous opposerons cette mère modèle à Julie dans la nouvelle *La Femme de trente ans*.

Pendant ce temps où les parents protègent, veillent sur leurs enfants et les éduquent, Balzac évoque principalement la place de la mère car dans tous les milieux sociaux l'enfance est souvent une affaire de femmes. La mère qui règne sur ces premières années généralement aime ses enfants mais, comment les aime-t-elle et les élève-elle ? C'est la question à laquelle Balzac cherche une réponse.

Celui qui n'a pas connu le primordial amour maternel a souvent imaginé des mères aimantes comme Mme de Willemens, Renée de l'Estorade ou Mme de Mortsauf, des mères qui sont des sortes de compensations à sa propre expérience négative. Anne-Marie Meininger dit au sujet de cette dernière que la création « d'une femme exclusivement mère, était nécessaire à Balzac, pour lui-même[225] ». Face à ces mères modèles, le romancier a aussi mis en scène des mères dont l'influence ne correspond pas à l'idéal, des mères négligeant ou niant leurs enfants.

En ce sens, Renée dans *Mémoires de deux jeunes mariées*, cette mère dévouée qui consacre beaucoup de temps à ses trois enfants s'oppose en miroir à Julie d'Aiglemont dans *La Femme de trente ans*, femme beaucoup moins épanouie dans son rôle de mère.

Avant d'exposer l'attitude de deux types de mères opposées et leurs liens avec leurs enfants ainsi que l'effacement des pères, nous allons rappeler la place de l'enfant au XIX^e^ siècle et les différents systèmes d'éducation afin de déterminer dans quelle mesure les comportements

[225] MEININGER, Anne-Marie. Introduction à *La Grenadière*, CH, II, p. 42.

éducatifs de ces parents durant cette étape de la vie sont singuliers ou retranscrivent les attitudes et les idées du temps.

1. Le sentiment de l'enfance

L'enfance et l'amour des parents ont toujours été au cœur de nombreux débats. L'historien Philippe Ariès dans *L'Enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime* retrace l'évolution de la place de l'enfant dans la société française entre le XVI^e^ et le XX^e^ siècle. Il affirme que la spécificité, la particularité de l'enfance apparaît au XVII^e^ siècle et qu'elle est une construction sociale. L'historien avance que l'enfant vu comme catégorie sociale serait lié à l'apparition de l'enseignement, à la mise en place de l'éducation en dehors de la famille, dans les écoles et dans les collèges. Les institutions scolaires organisant l'enseignement par âges, graduant les apprentissages, l'enfant et son développement se trouvent ainsi de plus en plus catégorisés et entourés d'attentions[226].

Au siècle des Lumières, Jean-Jacques Rousseau fait apparaître un sentiment de l'enfance en publiant en 1762 l'*Emile*. Les principes éducatifs développés dans cet ouvrage vont marquer un tournant à la fin du XVIII^e^ siècle. Dans cette œuvre pédagogique, le philosophe affirme que l'enfant est un individu et il pose comme principe fondateur que l'enfant n'est pas un adulte en réduction mais un être manifestant des besoins et des satisfactions spécifiques. À partir de là, le fait de constituer l'enfant comme sujet, comme une « espèce » en soi impliquait de considérer les parents également comme sujets, catégories : une « espèce ». Jean-Jacques Rousseau développe aussi l'idée de la bonté naturelle de l'enfant et il expose une conception nouvelle d'éducation. Il propose un modèle éducatif très progressif et non directif : il faut perfectionner l'enfant graduellement pour qu'il puisse garder ses qualités naturelles quand il va s'intégrer dans la société et, le laisser se développer en vivant libre près de la nature[227]. L'enfant fait ses découvertes dans la nature et le rôle du précepteur consiste principalement à organiser les conditions de cet apprentissage en fonction de l'âge des enfants. Une mise en pratique de ces théories se trouve dans *Julie ou la Nouvelle Héloïse,* où Saint-Preux est le précepteur de Julie, dans un univers idyllique. Rousseau fixe donc au pédagogue un rôle moins directif, sa mission

[226] Marie-France Morel mentionne que cet ouvrage de Philippe Ariès a été jugé sévèrement pour ses excès interprétatifs bien qu'il ait ouvert de nouvelles pistes de recherche, et elle confirme qu'effectivement dès le XVII^e^ siècle se développent des institutions scolaires où les enfants sont instruits selon leur âge. Voir MOREL, Marie-France, 2001. L'amour maternel : aspects historiques. *Spirale*. Vol. 18, n° 2, 2001, p. 29.

[227] Victor Hugo partagera cette idée que la nature est bonne : « A partir du moment où la nature ignore le vice et où toutes les perversions de l'ordre naturel sont le fruit de la vie en société, le statut de l'enfant change radicalement. » POIREL, Évelyne. *« Lorsque l'enfant paraît », Victor Hugo et l'enfance : exposition, Musée Victor Hugo, Villequier, 27 avril-18 août 2002*. Paris Villequier : Somogy Musée Victor Hugo, 2002, p. 30.

consistant davantage à observer les dispositions de l'enfant, à chercher à en favoriser le développement dans la nature et suivre les enseignements du précepte : « Laissez croître ». Le pédagogue doit donner un apprentissage concret, limiter les connaissances livresques et graduer l'éducation et l'instruction car si on ne traite pas l'enfant comme il convient à son âge, il se gâte. Rousseau insiste sur ce point fondamental de l'éducation. Il faut tout introduire progressivement et protéger le plus longtemps possible les enfants du monde. Avec ce plan d'éducation, l'enfant grandit « en conformité avec le développement de sa mentalité[228] ». Dans ce projet d'éducation, Emile n'est pas élevé par une nourrice, ni par une gouvernante, ce petit Homme en puissance est éduqué par la famille et avec des précepteurs car il faut soustraire l'enfant le plus longtemps possible de la mauvaise influence de la société. Le frontispice de l'édition de l'*Emile* de 1782 résume assez bien les principales idées de celui qui a parlé « de l'espoir qu'on doit toujours mettre dans la génération qui se fait[229] ». Sur la gravure, il est montré :

> Une mère qui allaite son enfant et qui libère un autre nourrisson de ses langes. Cette mère, chargée de l'éducation domestique, donne à l'enfant les premiers rudiments comme le montre l'abécédaire ouvert à ses pieds. Autour de cet axe central, composé de Rousseau et de la « mère modèle » dont la figure pourrait s'apparenter à celle de la Vierge, se trouvent tous les états de l'enfance et de la jeunesse accompagnés à l'âge de l'adolescence par Jean-Jacques Rousseau en personne. Les enfants se déplacent à volonté dans une nature qu'ils observent à loisir. Loin de l'abstraction livresque, ils regardent le soleil couchant, s'appliquent à s'orienter, mesurent l'intensité du vent. Ils apprennent aussi à se servir de leurs mains en maniant le rabot ou en utilisant un levier. Plus loin, dans un lac, un enfant découvre la natation. N'avons-nous pas les trois états de l'éducation chers au penseur du XVIIIème siècle ? L'éducation de l'esprit par la présence de livre et de l'abstraction, du cœur par le contact avec la nature et l'utilisation des sens, du corps par l'art de courir, de nager, de se déplacer[230].

Rousseau ne sera pas le seul philosophe à écrire sur l'éducation, tout le XVIII[e] siècle étant marqué par un renouveau intellectuel, mais Rousseau est le seul à valoriser autant les mères. Conquises par ces nouvelles conceptions, certaines mères vont éduquer leurs enfants selon ces théories et se consacrer entièrement au bonheur de leurs enfants. Ainsi Renée essaiera de suivre les principes d'éducation du philosophe genevois dans son beau domaine de la Crampade, principes que résument ainsi Catherine Rollet :

> Dans l'*Emile* publié en 1762, Jean-Jacques Rousseau avait proposé un modèle éducatif dans lequel il visait le plus grand bonheur de l'enfant, son développement harmonieux, lui permettant une plus grande liberté au prix de l'assignation des femmes à leur rôle de mères :en préconisant l'allaitement par la mère, en condamnant le maillot et les bouillies, en critiquant le nourrissage mercenaire, en montrant les bienfaits d'un éveil progressif de l'enfant sur fond d'expérimentation, c'est un nouveau modèle de

---

[228] ZANIN, Sergey. *Société idéale et horizon d'utopie chez J.-J. Rousseau*. Paris : Classiques Garnier, 2012, p. 206.
[229] Introduction de Pierre Burgelin, ROUSSEAU, Jean-Jacques, WIRZ, Charles et BURGELIN, Pierre. *Émile ou De l'éducation*, *op. cit.*
[230] FIGEAC-MONTHUS, Marguerite. *Les enfants de l'Émile ? l'effervescence éducative de la France au tournant des XVIIIe et XIXe siècles*. Bern ; New York : Peter Lang, 2015.

> mère, d'enfant et de famille que Rousseau lançait. Éducation et soins devait être prodigués au sein de la famille, sous le regard de pédagogues et de médecins éclairés[231].

Toutefois il sera remarqué que cette éducation idéale va assigner les femmes à la maison dans un rôle de mère et d'éducatrice « modèle ». Yvonne Kniebelher a bien identifié elle aussi l'émergence de cette nouvelle fonction assignée aux femmes par les penseurs du XVIII^e^ siècle, elle reconnait que la maternité devient le moyen pour une femme d'être enfin valorisée ; mais montre que c'est en même temps un piège, une autre forme du patriarcat, la maternité cantonnant la femme dans un rôle parental :

> La philosophie des Lumières met en question toutes les traditions, toutes les hiérarchies, et s'efforce de penser une nouvelle société ; elle investit fortement la maternité, pour la placer au service de l'enfant, avenir du monde. La femme, toujours subordonnée à l'homme, est alors valorisée comme mère. Au plan psychologique, l'amour maternel, si nécessaire au petit d'homme, émerge comme valeur fondamentale de la nouvelle société. [...]La glorification de la maternité s'impose durant tout le XIX^e^ siècle et la première moitié du XX^e^. C'est une forme nouvelle, débonnaire, paternaliste, du patriarcat[232].

Nous verrons postérieurement que certaines comme Julie d'Aiglemont se rebellent et refusent de ne pouvoir être qu'une mère.

Raymond Trousson révèle combien s'est fait sentir l'influence de Rousseau dans les romans de jeunesse de Balzac et bien que le romancier ait pris de la distance par rapport à ce penseur vers 1830, les idées de Rousseau sur la question de l'éducation subsistent dans *La Comédie humaine*[233].

Avant d'analyser l'attitude de la plus rousseauiste des mères dans *Mémoires de deux jeunes mariées*, celle qui craint d'envoyer son fils au collège, nous allons rappeler comment l'éducation et l'enseignement se sont présentés au début du XIX^e^ siècle.

---

[231] ROLLET, Catherine. *Les enfants au XIXe siècle*, *op. cit.*, p. 7.
[232] KNIBIEHLER, Yvonne. *La maternité glorifiée*, *op. cit*.
[233] Raymond Trousson affirme : « Un bref survol suffit à le montrer, ces œuvres de jeunesse attestent bien la permanence d'une imprégnation rousseauiste […]. Il ne s'agit pas ici de vagues réminiscences, […]. Dans des œuvres comme *Le Vicaire* ou *Annette*, on se trouve plutôt devant l'exploitation consciente de quelques thèmes fondamentaux. Les méfaits de la propriété privée, la domination inique des riches sur les pauvres, l'opposition de la nature bienfaisante et de la société corruptrice, de la loi naturelle et du dogme religieux, la pédagogie d'*Émile* et l'anarchisme du *second Discours*, les enseignements, enfin, de la Profession de foi, tout cela est singulièrement présent au cours des années d'apprentissage. Après 1830 et sa "conversion" au catholicisme et au légitimisme, Balzac deviendra l'adversaire déclaré de ce même Rousseau, dont il se détourne avec d'autant plus de détermination qu'il se souvient d'avoir été proche de lui dans sa période "libérale". Cela ne signifie pas que l'influence du Genevois cessera de se faire sentir dans *La Comédie humaine* (*Le Lys dans la vallée*, *Le Médecin de campagne*, les *Mémoires de deux jeunes mariées*, *Les Paysans* et d'autres romans en témoignent) mais Balzac honnira désormais le fauteur d'une Révolution elle-même génératrice de l'individualisme destructeur de la société moderne. » TROUSSON, Raymond. Présence de Rousseau dans les romans de jeunesse de Balzac. *Dix-Huitième Siècle*, n° 15, 1983, p. 407-420.

1.1. Scolarisation de la société

Au XVII^e siècle, des prêtres des églises catholiques apprennent à lire à certains enfants du peuple. Ces enseignants dévoués souhaitent former le peuple à la chrétienté car ils attachent beaucoup d'importance au sens moral. Le contenu des livres d'études demeure très contrôlé par l'évêché. Cette instruction est souvent combattue par une certaine élite car des sujets trop instruits n'accepteraient plus d'être de simples bons commerçants ou de courageux paysans ou de bons soldats. Ainsi Richelieu ose écrire dans son *Testament politique* : « Ainsi qu'un corps, qui aurait des yeux en toutes ses parties seraient monstrueux, de même un État le serait-il si tous ses sujets étaient savants[234]. » Diderot lui fait écho plus tard en affirmant qu'« un paysan qui sait lire est plus mal aisé à opprimer qu'un autre[235] ». L'État cependant soutient l'instruction dans toutes les paroisses mais seulement l'instruction catholique car elle est un moyen pour lutter contre le protestantisme. Au siècle des Lumières, Voltaire est hostile à l'instruction du peuple, il pense qu'il vaut mieux instruire les bourgeois et Rousseau, bien qu'il donne une grande place à l'enfant, va aussi dans ce sens, les enfants de villageois n'ont pas besoin d'être instruits et le programme de l'*Emile* ne s'adresse pas à eux. Malgré ces oppositions, l'instruction est encouragée car elle produit une main d'œuvre plus qualifiée qui permet d'améliorer la croissance industrielle, de plus elle éclaire l'homme sur ses devoirs et ses devoirs moraux. Après la Révolution, des philosophes comme Holbach font voir que l'instruction est un moyen d'amener le peuple « à se libérer de la tyrannie des rois et des prêtres[236] » et l'enseignement devient moins religieux, c'est la naissance de la division scolaire et l'instruction se partage entre laïcs et prêtres.

Ces données historiques et sociales sur la nouvelle place de l'enfant et la scolarisation de la société vont nous permettre d'entrer dans les considérations qui amènent les parents à faire des choix dans la manière d'élever et d'éduquer leurs enfants.

Durant cette deuxième enfance, nous allons d'abord considérer l'attitude de Renée de l'Estorade, une mère dévouée qui craint l'éducation donnée dans les collèges.

---

[234] PARIAS, Louis-Henri (dir.). *Histoire générale de l'enseignement et de l'éducation en France*. Paris : MCMLXXXI. p. 394, 395.
[235] *Loc. cit*.
[236] *Loc. cit*.

2. Le dur et doux métier de parents

2.1. Renée, la mère dévouée

Après l'allaitement et les premiers soins, Renée poursuit avec bonheur l'éducation de ses trois enfants car elle veut leur donner une formation soignée. Ses enfants se développent près de la bonne nature de la bastide mais sans serviteurs ou maîtres. Elle suit en cela les conseils de Jean-Jacques Rousseau qui durant l'« âge de la nature[237] » d'Émile à la campagne, le tient éloigné des valets. Renée ne veut pas de domestiques mercenaires pas plus que de nourrices pour s'occuper de ses enfants et il n'est pas question d'abandonner ses enfants à Mary, la bonne anglaise :

> Je ne me suis jamais fiée à personne, pas même à Mary, du soin de surveiller mes enfants. [...]Ni domestiques nombreux ni bonne anglaise ne peuvent donc dispenser une mère de donner en personne sur le champ de bataille où la douceur doit lutter contre les petits chagrins de l'enfance, contre ses douleurs[238].

Pénétrée par les théories modernes, Renée semble élever ses enfants en suivant encore d'autres préceptes du philosophe. Le précepteur d'Émile privilégiait aussi les activités sensorielles et les jeux simples. Les trois enfants l'Estorade découvrent le monde par le corps et ils ne sont pas trop gâtés. Ils jouent dans la campagne avec des petites choses comme des cailloux, ils n'ont pas de jouets coûteux :

> Mes deux enfants sont robustes, libres, et ils s'amusent à moins de frais qu'on ne pense. Ils sont heureux de tout, il leur faut plutôt une liberté surveillée que des joujoux. Quelques cailloux roses, jaunes, violets ou noirs, de petits coquillages, les merveilles du sable font leur bonheur. Posséder beaucoup de petites choses, voilà leur richesse. J'examine Armand, il parle aux fleurs, aux mouches, aux poules, il les imite, il s'entend avec les insectes qui le remplissent d'admiration. Tout ce qui est petit les intéresse[239].

Durant ces jeux, Renée les surveille attentivement afin de prévenir les dangers et c'est une surveillance de tous les instants :

> En effet, mon ange, durant le jour, toutes les mères inventent des dangers. Dès que les enfants ne sont plus sous leurs yeux, c'est des rasoirs volés avec lesquels Armand a voulu jouer, le feu qui prend à sa jaquette, un orvet qui peut le mordre, une chute en courant qui peut faire un dépôt à la tête, ou les bassins où il peut se noyer[240].

---

[237] Rousseau donne une place importante à cet « l'âge de la nature » qui va de deux à douze ans.
[238] *Mémoires de deux jeunes mariées*, CH, I, p. 375.
[239] *Ibid*., p. 354.
[240] *Ibid.*, p. 349.

En même temps qu'elle veille sur eux, elle les observe dans le but de déceler la personnalité et les capacités de chacun. De cette façon, elle voit le caractère d'Armand et elle dit qu'il est travailleur mais plus timoré que son frère :

> Un des devoirs d'une mère est de démêler dès le jeune âge les aptitudes, le caractère, la vocation de ses enfants, ce qu'aucun pédagogue ne saurait faire [...] Armand, j'en ai la certitude, sera le plus excellent magistrat, le plus probe administrateur, le député le plus consciencieux qui puisse jamais se trouver ; tandis que mon René sera le plus hardi, le plus aventureux et en même temps le plus rusé marin du monde[241].

Quand Armand atteint l'âge de neuf ans, Renée, craint que le collège transforme la bonne nature de son enfant. En cela, elle colle à nouveau à l'image de l'éducation rousseauiste qui n'admettait pas l'enfermement au collège[242] :

> Quand je songe qu'il faudra mettre dans un collège un enfant comme Armand, que je n'ai plus que trois ans et demi à le garder, il me prend des frissons. L'Instruction Publique fauchera les fleurs de cette enfance bénie à toute heure, dénaturalisera ces grâces et ces adorables franchises ! [...]. Que fera-t-on de cette âme d'Armand[243] ?

Renée souhaite garder ses enfants près d'elle, cependant malgré ses réticences, Armand ira au collège Henri IV à Paris où il sera éduqué en futur représentant de l'élite politique, suivant l'exemple du roi Louis-Philippe[244]. Elle aurait certainement préféré poursuivre l'éducation avec des précepteurs afin de continuer à surveiller leur instruction. Elle trouve un compromis en évitant l'internat et tous les matins un vieux domestique « mène Armand au collège à l'heure de la première étude, et […] le ramène à quatre heures et demie[245] ». En mettant son fils à l'externat, Renée peut ainsi continuer à bien le protéger. En effet, Renée craint l'internat qui soumettrait trop tôt son enfant aux exigences de la collectivité. Lâché trop vite dans la vie, Armand vieillirait prématurément, serait désenchanté. De cette manière, Renée suit à nouveau les principes de l'éducateur de l'*Émile* qui mettait son élève le plus longtemps possible à l'abri de l'influence néfaste du monde[246] :

---

[241] *Ibid.*, p.375.
[242] « Pas plus que de nourrices, l'*Emile* ne veut de domestiques mercenaires. Et pas plus que l'emmaillotement qui paralyse le nourrisson, il n'admet l'enfermement au collège ou au couvent : on n'en tire que des connaissances inutiles, des habitudes funestes ou serviles. » BERNARD, Claudie. *Penser la famille au dix-neuvième siècle, 1789-1870*, *op. cit*.
[243] *Mémoires de deux jeunes mariées*, CH, I, p. 354.
[244] « Le duc d'Orléans avait envoyé ses fils au collège Henri-IV au lieu de les faire élever par des précepteurs, à l'indignation des légitimistes qui avaient trouvé cette attitude démagogique » *Notes et variantes, Mémoires de deux jeunes mariées,* CH, I, p. 1302.
[245] *Mémoires de deux jeunes mariées*, CH, I, p. 373.
[246] Remarquons que Balzac fait un usage constant de la métaphore du théâtre du monde pour parler des dangers de la société. Renée « n'apparaitrait encore que sur le théâtre étroit de la province dont les coulisses ne sont point périlleuses », *Mémoires de deux jeunes mariées*, CH, I, p. 354, 222.

> Quand, dès quinze ans, un enfant a l'assurance d'un homme qui connaît le monde, il est une monstruosité, devient vieillard à vingt-cinq ans, et se rend par cette science précoce, inhabile aux véritables études sur lesquelles reposent les talents réels et sérieux. Le monde est un grand comédien ; et, comme le comédien, il reçoit et renvoie tout, il ne conserve rien. Une mère doit donc, en gardant ses enfants, prendre la ferme résolution de les empêcher de pénétrer dans le monde, avoir le courage de s'opposer à leurs désirs et aux siens, de ne pas les montrer[247].

Toutes les mères qui ambitionnent une carrière brillante pour leurs enfants n'auront pas autant de scrupules par rapport à l'internat. Nous évoquerons deux mères qui n'hésiteront pas à mettre leur fils à l'internat, Louis Lambert et Félix de Vandenesse seront internes dans des collèges oratoriens. Balzac qui a souffert de l'internat prend-il une revanche avec Armand en montrant ce qu'il aurait aimé vivre ou au contraire à travers les deux modèles de Louis et de Félix reste-t-il fidèle à sa propre éducation ? Il semblerait selon Nicole Mozet que le caractère de Balzac le porterait à ne pas cautionner totalement les idées nouvelles, celles d'éducation y comprises[248].

Le métier de mère comble la vie de Renée puisqu'elle écrit : « Ah ! Louise, je suis une bienheureuse mère ! Mes enfants continuent à me donner des joies sans ombre. (Senza brama sicura richezza.)[249] » Cependant, elle laisse entendre discrètement à son amie que de ce « doux métier de mère[250] ! » ne la satisfait pas entièrement. Elle se plaint qu'elle n'a plus de temps pour s'habiller, plus de temps pour elle : « Il y a des jours où j'essaie de mettre mes bas à huit heures, et où je n'en ai pas encore mis un à neuf heures[251] », et elle exprime plusieurs fois le regret de ne plus avoir le temps pour écrire à Louise, ce qui est un plaisir pour elle seule :

> « Je n'ai pas trouvé, ma chère âme, un seul petit moment pour t'écrire[252] », « Quant à écrire maintenant de longues lettres, le puis-je[253] ? », « Une vraie mère n'est pas libre : voilà pourquoi je ne t'écris pas[254] » « Eh ! mon enfant, si jamais tu deviens mère, tu sauras si l'on peut écrire[255] ».

---

[247] *Mémoires de deux jeunes mariées*, CH, I, p. 374.
[248] Nicole Mozet au sujet de cette recherche de plénitude soutient : « L'imaginaire balzacien est en effet hanté par la coupure révolutionnaire, qui l'a à la fois détruit et construit. Mais, au sentiment de vide et de rupture, que beaucoup de ses contemporains ont dû éprouver comme lui, Balzac a répondu par un insatiable besoin de plénitude. [...] Ainsi, la notion d'un temps qui passe pour apaiser est très étrangère à la structure de l'imaginaire balzacien, très aristocratique dans ses fondements, en ce sens que c'est l'originel qui prime sur les mutations. Les champions de l'oubli, ce sont les bourgeois et les hommes politiques. MOZET, Nicole. Balzac ou le perpétuel commencement : de « Sténie » à « La marâtre ». *L'Année balzacienne*. Vol. 8, nº 1, 2007, p. 175-184.
[249] *Mémoires de deux jeunes mariées*, CH, I, p. 373.
[250] *Ibid.*, p. 342.
[251] *Ibid.*, p. 350.
[252] *Ibid.*, p. 318.
[253] *Ibid.*, p. 349.
[254] *Ibid.*, p. 351.
[255] *Ibid.*, p. 327.

Qui plus est, elle parait déçue par la monotonie de ce métier de mère : « Un seul de mes jours te suffira d'ailleurs, ils se ressemblent tous[256] » et elle énumère ses nombreuses tâches, toujours les mêmes : toiletter, habiller, surveiller les soupes…

Elle évoque également son inquiétude perpétuelle :

> Aussi mon sommeil est-il devenu si léger que je vois mes deux petits et les entends à travers la gaze de mes paupières. Je m'éveille à un soupir, à un mouvement. Le monstre des convulsions est pour moi toujours accroupi au pied de leurs lits[257].

Pour finir, elle parle de tyrannie : « Je suis esclave, ma mignonne, esclave le jour et la nuit[258] » et elle insinue que ce « dévouement de toutes les heures[259] » n'est pas naturel : « Oh ! chère Louise, si tu pouvais connaître les douceurs du travail que les mères font sur elles-mêmes pour être bonnes et tendres à toute leur famille[260] ! »

Si Renée aime ses enfants malgré tous ces sacrifices, nous allons voir que pour Julie le dévouement n'est pas illimité. Julie va progressivement rejeter son enfant et il semble que rien ne peut la guérir de ce désamour.

2.1. Les déceptions d'une mère

> À mesure que ma pauvre petite grandit, mon cœur se resserre[261].

Julie de Châtillonest est une belle jeune fille qui a été remarquée pour sa beauté par l'Empereur lors d'une parade. Elle épouse par amour et malgré les avertissements de son père, le beau mais futile colonel Victor d'Aiglemont. Lors de la première nuit, son mari se comporte « en vrai lansquenet[262] » et ce mauvais rapport sexuel assimilable à un « assassinat[263] » affecte Julie et lui font prendre l'amour en horreur. Par-dessus le marché, elle découvre que ce mari est une nullité, découverte d'autant plus vexante que, l'ayant aidé à faire une carrière brillante sous la Restauration, elle est obligée de « l'honorer en public[264] ».

---

[256] *Ibid.*, p. 349.
[257] *Ibid.*, p. 350.
[258] *Ibid.*, p. 327.
[259] *Ibid.*, p. 351.
[260] *Ibid.*, p. 386.
[261] *La Femme de trente ans,* CH, II, p. 1176.
[262] *Ibid.*, p. 1066.
[263] BALZAC, Honoré de et GENGEMBRE, Gérard. *La femme de trente ans*. Éd. mise à jour en 2010. Paris : Flammarion, 2010, p. 3.
[264] PELCKMANS, Paul. Névrose ou Sociose ? Une lecture de *La Femme de trente ans* de Balzac. *Revue Romane.* Vol. 12, 1, 1977.

Malgré toutes ces déceptions, Julie n'abandonne pas son mari et, lorsqu'un an après nait la petite Hélène, Julie tente d'être une mère irréprochable. Elle efface de sa conscience le souvenir de cette mauvaise première nuit : « le sentiment de la maternité même est soumis à la voix de la pudeur[265] », nourrit sa petite fille Hélène et lui donne tous les soins nécessaires : « Pendant deux années, les vives distractions et les inquiets plaisirs que donnent les soins maternels lui firent une vision moins malheureuse[266]. » Mais à peine Hélène a-t-elle deux ans que Julie souffre à nouveau, elle a deviné que son mari est volage et qu'il la trompe avec Mme de Sérisy. On lui a « enlevé le cœur de son mari[267] » et Julie devient une mère songeuse :

> Ses amis surprenaient Julie livrée à de longues méditations, les moins clairvoyants lui en demandaient le secret en plaisantant, comme si une jeune femme ne pouvait ne songer qu'à des frivolités, comme s'il n'existait pas presque toujours un sens profond dans les pensées d'une mère de famille[268].

Elle décide alors de protéger sa fille de cette rivale, de sauver sa réputation : « Julie voulait vivre pour préserver son enfant du joug effroyable sous lequel une marâtre pouvait étouffer la vie de cette chère créature[269]. » La peur de perdre sa fille renforce sa détermination de mère mais en même temps, elle commence à regarder son enfant d'un œil sombre et cesse de répondre « à ces interrogations enfantines qui font tant plaisir aux mères[270] ». Ce regard est le signe du début d'un long processus de désamour. Julia Kristeva résumera quelques années plus tard les difficultés de Julie : « L'absence d'amour qui la lie à ce mari devenant de jour en jour plus étranger et plus lointain incline Julie à se détourner de son enfant […] d'un mari insignifiant et d'une petite fille pour laquelle elle ne parvient plus à ressentir d'amour sincère. Julie sombre dans la dépression. Chez Balzac, elle devient l'allégorie de la mélancolie, mélancolie liée à l'amour impossible à ressentir envers sa fille[271]. »

Affaiblie par la maladie, elle souffre d'une métrite[272], Julie se laisse soigner par le médecin Lord Grenville qui lors d'une soirée déclare son amour à la jeune mère. Il lui propose et de s'enfuir avec lui et de quitter son mari. Bien qu'elle partage ses sentiments, Julie refuse de le suivre en raison de son devoir de mère : « Un mari, nous pouvons l'abandonner même quand il nous aime […]. Mais un enfant sans mère[273] ! » Arthur Grenville insiste, lui suggère de les

---

[265] *La Femme de trente ans*, CH, II, p. 1180.
[266] *Ibid.*, p. 1075.
[267] *Ibid.*, p. 1079.
[268] *Ibid.*, p. 1076.
[269] *Ibid.*, p. 1078.
[270] *Loc. cit.*
[271] CASIRAGHI, Charlotte. *Colloque de Cerisy. Julia Kristeva : Révolte et reliance*. 26 juin au 3 juillet 2021.
[272] Julie souffre d'une métrite chronique entrainée par le manque de délicatesse de son mari.
[273] *La Femme de trente ans,* CH, II, p. 1099.

enlever toutes les deux mais juste à ce moment-là, la voix de la petite Hélène retentit et Julie n'ose plus partir[274] :

> Maman ! Cette jolie, cette naïve interpellation réveilla tant de sentiments nobles et tant d'irrésistibles sympathies, que l'amour fut un moment écrasé sous la voix puissante de la maternité. Julie ne fut plus femme, elle fut mère[275].

Cette nuit-là, Lord Grenville, pour sauver l'honneur de Julie se cache sur l'appui d'une fenêtre et quelque temps après meurt d'une pneumonie et Julie éprouve un immense chagrin d'amour. Elle sombre dans la drogue mais continue malgré tout à prendre soin de son enfant, l'opium lui laissant « sept heures de veille[276] » qu'elle donne à sa fille. Dans le même temps, elle décide de ne plus jamais appartenir à son mari :

> Mon ami, lui dit-elle, vous avez déjà failli me tuer ; vous le savez. Si j'étais encore une jeune fille sans expérience, je pourrais recommencer le sacrifice de ma vie ; mais je suis mère, j'ai une fille à élever, et je me dois autant à elle qu'à vous[277].

Suite à un incendie dans la chambre d'Hélène, Julie tombe profondément malade. Elle décide de s'exiler à la campagne dans un château familial sur les terres de Saint-Lange, bien résolue de se laisser mourir dans le silence et la solitude. Hélène n'a plus qu'un semblant de mère.

Le curé de Sant Lange vient lui rendre visite au château et tente de secourir Julie. Elle avoue au curé qu'elle ne ressent plus pour Hélène qu'un amour instinctif :

> Elle ne rencontre en moi que l'instinct de la femme, la loi qui nous pousse irrésistiblement à protéger la créature née dans nos flancs... Ses cris émeuvent mes entrailles ; si elle tombait à l'eau, je m'y précipiterais pour l'aller reprendre […] Je suis pour Hélène ce que, dans l'ordre naturel, une mère doit être pour sa progéniture. Quand elle n'aura plus besoin de moi, tout sera dit : la cause éteinte, les effets cesseront […] Quand l'enfant n'a pas eu l'âme de sa mère pour première enveloppe, la maternité cesse donc alors dans son cœur, comme elle cesse chez les animaux[278].

Lors de cet aveu, elle confesse aussi son regret de n'avoir pas eu un enfant avec le docteur Arthur Grenville, un enfant de l'amour, un enfant pour qui « rien n'aurait été sacrifice, tout eût été plaisir[279] », un enfant qui lui « aurait fait accepter les plus horribles malheurs[280] ! »

---

[274] Delphine de Girardin dans *La Canne de M.de Balzac* fait ce commentaire : « Cela porte toujours malheur a une jeune mère, de quitter ses enfants. » Elle fait allusion ici à un « topos » romanesque que l'on trouve chez Stendhal comme chez Balzac. GIRARDIN, Delphine de et REID, Martine. *La canne de M. de Balzac*. Paris : Gallimard, 2024, p. 280. Notes page 143.
[275] *La Femme de trente ans,* CH, II, p. 1099, 1100.
[276] *Ibid*., p. 1096.
[277] *Ibid*., p. 1093.
[278] *Ibid*., p. 1116.
[279] *Loc. cit*.
[280] *Loc. cit.*

Après cette confession, où Julie analyse froidement ses rapports avec sa fille, juge ses sentiments, elle ne tolère son enfant qu'avec peine, Hélène est définitivement niée car elle « n'est pas de *lui*[281] ! » Elle ne supporte plus cette voix enfantine qui avait sauvé sa vertu et elle impose le silence dans le château[282] : « Elle exigea un silence absolu dans le château, sa fille dut aller jouer loin d'elle […] toute voix humaine, même celle de son enfant, l'affectait désagréablement[283]. » Les relations entre la mère et sa fille Hélène se dégradent journellement et Julie finira par déclarer au curé son aversion totale pour sa fille, qu'elle définit comme l'enfant du devoir : « Elle m'est insupportable[284] ! » Julie a progressivement rejeté son enfant et il semble que rien ne pourra la guérir de ce désamour.

À la suite des confidences faites au curé de Saint Lange, Julie se relève de son chagrin. Elle quitte le château et repart dans la société. Elle découvre à nouveau l'amour avec Charles de Vandenesse et deux enfants de l'amour vont naître de cette liaison discrète. Julie va choyer Charles et Moïna, tandis que son aversion pour Hélène ne cessera de croître.

Quand Hélène atteint environ huit ans, la petite fille maudite parait très malheureuse. Son visage est celui d'une enfant fragile, elle a une mine maladive, inquiétante. Ses yeux paraissent diaboliques : « dénués de cette humide vapeur qui donne tant de charme aux regards des enfants, semblaient avoir été, comme ceux des courtisans, séchés par un feu intérieur[285]. »

Élevée sans l'amour de sa mère, Hélène s'est mise à haïr son frère Charles et lors d'une promenade, elle le taquine de façon tellement maladroite que, ne voulant que l'effrayer, elle le pousse dans la Bièvre où il se noie. A- t-elle eu consciemment ou inconsciemment envie de tuer son frère ? De cette manière Hélène punit sa mère qui fait une différence entre ses enfants et venge son père. Un père qui est responsable du désamour de la mère : « Hélène avait peut-être vengé son père. Sa jalousie était sans doute le glaive de Dieu[286] ! »

L'histoire d'Hélène offre des similitudes avec l'expérience personnelle de Balzac. Le romancier a été affecté par le manque de tendresse de sa mère et il a toujours été jaloux de son demi-frère Henry. On retrouve cette rivalité à plusieurs reprises, dans ce roman où l'écrivain

---

[281] *Loc. cit.*
[282] Derrière ce silence imposé, Julie exprime-t-elle aussi sa fatigue ? Elle veut le silence et parle peu, elle a besoin de retrouver une énergie, une force vitale. Entendre des voix ou parler la fatigue. On retrouve la théorie balzacienne, la nécessité de limiter son énergie afin de se préserver. Voir BAREL-MOISAN, Claire et COULEAU-MAIXENT, Christèle (dir.). *Balzac, l'aventure analytique*. Saint-Cyr-sur-Loire : C. Pirot, 2009, p. 184.
[283] *La femme de trente ans,* CH, II, p. 1104.
[284] *Loc. cit.*
[285] *Ibid.*, p. 1145.
[286] *Ibid.*, p. 1148.

noie symboliquement son demi-frère avec le meurtre du petit Charles par sa demi-sœur Hélène et dans *L'Enfant maudit* où il fait mourir l'enfant légitime du comte d'Hérouville. À travers la vengeance d'Hélène, l'écrivain nous laisse apercevoir combien l'iniquité de la part d'une mère est insupportable.

2.3. Où sont les pères ?

Il est peu question des pères dans ces deux romans, Balzac envisage-t-il davantage la parentalité au féminin durant ces vertes années[287] ? Il a montré un homme heureux de devenir père, Louis de l'Estorade avait hâte de voir l'énergie du corps de sa femme libéré et il entourait sa femme de sollicitude pendant sa grossesse, mais après la naissance d'Armand, Louis de l'Estorade est un père peu présent. Louis est très occupé par son ascension sociale et Renée se retrouve très vite seule à assumer son enfant durant ses dix premières années. C'est elle qui surveille les jeux, s'occupe de l'éducation, de l'instruction tout en gérant la maison et les terres. La présence du père était déjà peu perceptible lors de la toute petite enfance. Quand Renée fait la toilette de son bébé, le père ne partage jamais ce moment avec son enfant :

> Enfin, si les triomphes sont chèrement achetés, il y a du moins des triomphes. Mais Dieu seul, car le père lui-même ne sait rien de cela, Dieu, toi ou les anges, vous seuls donc pourriez comprendre les regards que j'échange avec Mary[288].

Et Renée façonne son enfant à son image, le féminise par la coiffure. Que de regret pour Renée d'avoir à couper les cheveux d'Armand pour le collège : « On coupera cette chevelure frisée que j'ai tant soignée, nettoyée et baisée[289]. » En éduquant les enfants à la « Jean-Jacques », on ne laisserait pas une place suffisante aux pères ? C'est à cette conclusion qu'arrive Yvonne Knibiehler :

> En préférant, pour l'enfant, la nature à la culture, l'affection à l'autorité, le bonheur au salut, c'est toute l'éducation que Rousseau engage dans une perspective plus maternelle que paternelle. Bien des femmes ont sans doute trouvé là, avec joie, une reconnaissance de leur rôle propre, une réhabilitation de leur différence[290].

---

[287] Marion Mas fait remarquer que Renée se comporte en homme, elle est « fortement virilisée dans le roman : son prénom est neutre, elle est très brune, et elle se fait l'adepte de Bonald d'"une idéologie exclusivement virile" et, comme le voit bien Louise, elle s'est "faite homme, et son Louis va se trouver la femme !" Toutefois "la polarisation masculine du personnage est pondérée par la description extrêmement minutieuse de sa maternité" » MAS, Marion. *Le père Balzac : représentations de la paternité dans « La comédie humaine »*, *op. cit.*, p. 268.
[288] *Mémoires de deux jeunes mariées*, CH, I, p. 351.
[289] *Ibid*., p. 354.
[290] KNIBIEHLER, Yvonne. *La maternité glorifiée*, *op. cit*.

Balzac soutient-il cette féminisation de l'enfance ? Est-il bon d'affaiblir le rôle des pères ? Le vrai éducateur devrait-il être le père autant que la mère ? Désapprouve-t-il l'éducation quand elle est par trop féminine ou masculine ? Dans *L'Enfant maudit*, bien que l'intrigue soit déplacée au temps de La Ligue, le romancier met en scène un père qui prend totalement en charge l'éducation de son enfant mais c'est durement : Maximilien a le goût du bruit, des exercices violents et de la guerre, il monte à cheval, tire à l'arquebuse, joue à la dague. Si la mère ose parfois faire une remarque sur le manque de culture humaniste de Maximilien, le comte fermé à l'art et aux lettres la repousse « elle est rebutée[291] » et Maximilien est une réplique caricaturale du père : fort physiquement et dur moralement. L'obsession du comte d'Hérouville est moins d'aimer que d'éduquer son enfant à son image, c'est-à-dire en noble guerrier et Maximilien devient un enfant détestable qui ne respecte personne, pas même sa mère :

> Le petit gentilhomme fut à douze ans un lionceau fort mal léché, redoutable à tous [292]» « Tous les gens du château haïssaient cordialement le marquis de Saint Sever, nom que portait Maximilien […] Jamais fils n'eut moins de respect que lui pour sa mère[293].

Dans ce roman où Etienne est élevé par sa mère et Maximillien par le père, aucun des deux garçons Hérouville ne survivra. Balzac semble ne pas soutenir une éducation trop virile ni approuver les mères qui protègeraient trop longtemps leurs enfants. Pour les garçons, dès que ceux-ci grandissent, il paraît donner la préférence au collège pour les soustraire à la famille. Armand de l'Estorade ira à Henri IV. Pas de réclusion dans la famille, c'est ce que Balzac conseille à son amie Mme Carraud dans une de ses lettres :

> Quant à Ivan, il faut le sortir bien promptement du milieu où il est, il faut, pour en faire un homme, lui faire sentir les hommes ; il faut qu'il connaisse quelque chose qui ne soit pas les délices de la maison paternelle, croyez-moi[294].

Toutefois durant cette période, certains pères s'occupent de leurs enfants ou regrettent comme M. de Mortsauf de n'être pas être assez proche d'eux, d'être aimé par devoir.

Victor d'Aiglemont lui prend le temps d'emmener Hélène et Gaspard au spectacle :

---

[291] *L'Enfant maudit*, CH, X, p. 908.
[292] *Ibid*., p. 901.
[293] *Ibid*., p. 907.
[294] *Correspondances*, III, p. 218, *Mémoires de deux jeunes mariées***,** CH, I, Notes, p. 1302.

> Le général s'était en allé poliment avant la fin du dîner pour conduire ses deux enfants au spectacle, sur les boulevards, à l'Ambigu-Comique ou à la Gaieté. [...] Le père était parti sans attendre le dessert, tant sa fille et son fils l'avaient tourmenté pour arriver au spectacle avant le lever du rideau[295].

Parfois on sort donc de cette binarité « mère trop attachée » et « père détaché, délaissé ». Ainsi c'est le père et la mère ensemble qui semblent heureux de surveiller les jeux de leurs enfants dans *La femme de trente ans* :

> […] la tête de ce brave père restait dans une pose dont l'indolence peignait un calme parfait, un doux épanouissement de joie. [...] Il contemplait le plus petit de ses enfants, un garçon à peine âgé de cinq ans, qui demi-nu, se refusait à se laisser déshabiller par sa mère. Le bambin fuyait la chemise ou le bonnet de nuit avec lequel la marquise le menaçait parfois ; il gardait sa collerette brodée, riait à sa mère quand elle l'appelait, en s'apercevant qu'elle riait elle-même de cette rébellion enfantine[296].

Certains pères ont été attentifs, affectueux, ainsi Jeanne d'Hérouville se souvient de sa complicité joyeuse avec son père :

> Jeanne […] se rappela la personne de son père. Au retour du Palais, elle allait au-devant du Président, elle le regardait descendant de sa mule à son montoir, lui prenait la main pour gravir avec lui l'escalier, et par son babil chassait les soucis judiciaires qu'il ne dépouillait pas toujours avec la robe noire ou rouge dont, par espièglerie, la fourrure blanche mélangée de noir tomba sous ses ciseaux. [...]Elle salua par un regret presque moqueur ces jours où tout son bonheur fut de[...] découvrir quels présents lui ferait son père à la fête du bienheureux saint Jean[297].

Toutefois Balzac a bien compris que durant cette période le métier de parent est surtout très prenant pour les mères.

3. Balzac à l'écoute des mères

Dans ces deux récits, Julie se plaint beaucoup lors des aveux au curé, elle ose dire ne plus aimer son enfant, tandis que les plaintes de Renée se lisent entre les lignes et elle dit aimer ses enfants. Balzac met en scène deux modèles de mères qui paraissent opposées. Renée semble coller parfaitement à l'image de la mère idéale, tandis que Julie parait une mère monstrueuse. Y aurait-il d'un côté des femmes qui auraient l'instinct maternel et de l'autre des mères qui ne l'auraient pas ou peu ? Renée et Julie sont-elles si différentes ?

> Jamais aucun auteur n'avait osé plonger son scalpel dans le sentiment de la maternité[298].

Avant de s'endormir, Renée organise la vie de ses enfants. Elle rêve pour eux de bons placements dans le monde : « Mais le soir, dans ma chambre, arrive l'heure de ces rêves éveillés

---

[295] *La Femme de trente ans,* CH, II, p. 1148.
[296] *Ibid*., p. 1156.
[297] *L'Enfant maudit*, CH, X, p. 874.
[298] Introduction aux *Etudes de mœurs* de 1835. *Notes et variantes, La Femme de trente ans*, CH, II, p. 1625.

pendant laquelle j'arrange leurs destinées[299]. » Elle souhaite qu'Armand serve l'État et il ne faut pas que le collège contrarie ses plans, que René soit marin et qu'Athénaïs sa fille fasse un bon mariage : « Quant à Naïs […] je la veux heureuse : elle ne sera donnée qu'à celui qui l'aimera et qu'elle aimera[300]. »

Pour Renée, la maternité paraît source de plaisir et de sacrifices mais semble aussi source de domination. Les enfants l'Estorade sont les porteurs des projets de leur mère. La maternité lui a conféré un pouvoir que malheureusement elle met au profit de la réussite sociale de ses enfants. Ce type de dévouement maternel serait-il négatif ? Ce dévouement fait dire à Rose Fortassier que Renée veille avec scrupule aux jeux et aux caprices de ses enfants non pour y deviner la route tracée par la Nature à l'homme mais « pour l'orienter[301] » et Armand, Renée, Athénaïs ne choisiraient pas plus que leur mère leur destin… Pour Catherine Rollet, Renée est une mère qui se réalise à travers ses enfants et si Renée instrumentalise ses enfants, c'est qu'elle-même est infantilisée par la société. Privée de tout rôle social, elle est utile seulement pour transmettre les idées dominantes et perpétuer l'attente de la société. Renée incarne le modèle de mère que la société bourgeoise veut : une mère bien éduquée qui se consacre à ses enfants et qui a de l'ambition pour eux. Catherine Rollet parle de névrose pour ces mères que le nouveau modèle rousseauiste a rendu trop dépendantes de leurs enfants :

> Malgré beaucoup d'attentions et de tendresse Renée poursuit son rêve, chaque enfant est investi des ambitions de la mère, elle rêve du bonheur de ses enfants mais surtout de bonnes positions sociales, aimé l'enfant n'est pas élevé pour lui-même, elle est aimante mais organise la vie de ses enfants... il ne choisit pas son destin « source d'angoisse existentielle, le totalitarisme familial du XIXe est à bien des égards profondément névrotiques[302].

Paul Pelckmans, lui, parle de sociose plutôt que de névrose pour les mères au XIX^e^ siècle, d'une crise psychologique de la femme qui est « essentiellement le drame d'une subjectivité aux prises avec un ensemble social auquel elle a quelque peine à s'ajuster[303] ».

Balzac voit donc le danger des enfants qui ne sont pas aimés pour eux-mêmes mais aimés pour le bonheur qu'ils procurent à leur mère. Renée n'a pas de réelle existence, elle ne vit que pour eux et par eux : « je pourrai garder mes enfants si j'en ai, les élever, en faire des hommes, je jouirai de la vie par eux[304]. » La maternité vécue ainsi parait un refuge dangereux et Louise

---

[299] *Mémoires de deux jeunes mariées*, CH, I, p. 349.
[300] *Ibid.*, p. 376.
[301] FORTASSIER, Rose. Du bon usage par le romancier Balzac des souffrances du jeune Honoré, art. cit., p. 39.
[302] ROLLET, Catherine. *Les enfants au XIXe siècle*, *op. cit*., p. 84.
[303] PELCKMANS, Paul. *Névrose ou Sociose ? Une lecture de La Femme de trente Ans de Balzac*, *op. cit.*
[304] *Mémoires de deux jeunes mariées*, CH, I, p. 221.

avait mise en garde son amie au début de leur correspondance. Elle lui conseillait de ne pas « se jeter dans la maternité comme une âme à qui la terre manque se jette dans le ciel[305] ! » Renée semble s'être donnée la vie à elle-même en étant mère, elle a besoin de ses enfants pour se sentir en vie. Face à la mort, les *ultima verba* de Renée et du roman, au chevet de Louise morte sans postérité, sont pour appeler, éperdue, par trois fois, ses enfants, comme par un réflexe de survie, elle criera : « Oh ! je veux voir mes enfants ! mes enfants ! Amène mes enfants au-devant de moi[306] ! »

Avec Renée, Balzac attire notre attention sur le danger pour une mère de faire de ses enfants une planche de salut, mais en même temps il montre une mère très aimante.

Avec Julie, il exprime la difficulté d'être une bonne mère quand on est une épouse malheureuse. Julie est « mère » jusqu'au moment où elle doit choisir entre Grenville et son enfant. Quand elle renonce à l'amour avec le médecin, elle se sent piégée par la maternité. Sa fille dès lors devient un reproche vivant : « Elle est là pour m'attester tout ce qui devrait être et tout ce qui n'est pas[307]. »

Le curé du village n'est pas la personne dont a besoin Julie pour réparer ce désamour progressif. Il arbore l'attitude d'un homme compréhensif, mais en réalité il ne croit pas à la rédemption de cette mère : « il baissa respectueusement les yeux pour ne pas laisser voir les doutes qui pouvaient se peindre dans son regard[308]. » En incitant Julie à se tourner vers la maternité, il ne comprend pas que l'amour maternel ne soit pas qu'une histoire de volonté. Le curé représente celui qui doit sauver la morale sociale, il veut la faire rentrer dans le rang. Plus tard, un autre censeur masculin représentera cette morale sociale et jugera mal Julie. Un soir de spectacle, le notaire de Vandenesse s'exclamera : « vous êtes trop bonne mère pour ne pas aimer également tous vos enfants[309]. » Julie ne pliera pas devant ce curé, elle se défendra et revendiquera la liberté d'aimer. Une mère, selon elle, ne peut pas vivre que pour ses enfants[310]. Elle explique au curé que la maternité n'apporte toutes les joies que si elle est couronnée par l'amour :

> – Toujours des devoirs ! […] Mais où sont pour moi les sentiments qui nous donnent la force de les accomplir ? Monsieur, rien de rien ou rien pour rien est une des plus justes lois de la nature et morale

[305] *Ibid*., p. 306.
[306] *Ibid*., p. 430.
[307] *Ibid*., p. 1116.
[308] *Ibid*., p. 753.
[309] *Ibid.*, p. 1152.
[310] Cependant, nous verrons qu'en vieillissant, Julie vivra pour ses quatre enfants.

> et physique. Voudriez-vous que ces arbres produisissent leurs feuillages sans la sève qui les fait éclore ! L'âme a sa sève aussi ! Chez moi la sève est tarie[311] !
>
> Si la femme a l'adorable privilège d'étendre sa maternité sur toute la vie de son enfant, n'est-ce pas aux rayonnements de sa conception morale qu'il faut attribuer cette divine persistance du sentiment ? Quand l'enfant n'a pas eu l'âme de sa mère pour première enveloppe, la maternité cesse donc alors dans son cœur, comme elle cesse chez les animaux[312].

Julie n'a pas besoin d'être jugée par le curé, elle sait elle-même donner du sens à ce qui lui arrive. Elle pose un regard clairvoyant, douloureux mais lucide sur elle-même et sur la société. Elle sait tout ce qui l'a broyée, brisée : le mauvais mariage, la maladie, la tromperie de son mari, le chagrin d'amour[313]. Elle prend sa part de responsabilité : « le malheur de ma vie est mon ouvrage[314] », « moi seule suis l'auteur du mal, j'ai voulu mon mariage[315] ».

Seule la tante de Victor d'Aiglemont, la comtesse de Listomère-Landon aurait peut-être pu sauver Julie de cette dégradation des sentiments pour son mari et ensuite éviter le désamour pour son enfant. La comtesse avait su bien la questionner et avait sondé le cœur de Julie avec habileté car elle-même avait été mal aimée. La comtesse savait pour l'avoir éprouvé que l'expérience d'une nuit pouvait suffire à détruire un couple. Elle comprenait le cœur féminin, les brutalités physiques d'un mari. Elle avait proposé son aide : « Ma nièce, je vous le formerai. Je mettrai fin au triste désaccord, assez naturel, qui vous conduirait à vous haïr l'un et l'autre, à souhaiter un divorce[316]. »Hélas, Julie a perdu trop vite cette confidente avec qui elle avait osé évoquer sa maladie, ses souffrances physiques et morales.

Balzac a le don de voir toujours les deux aspects des choses. Il a su peindre avec Julie d'Aiglemont et Renée deux modèles de mère très différents. Cependant, ces deux mères qui paraissent opposées, en réalité sont semblables. Entre celle qui révèle « Mon enfant est une négation[317] » et celle qui affirme « mes enfants sont toute ma vie[318] », les frontières sont floues. Balzac ne dit pas que Renée est la mère modèle pas plus qu'il ne condamne Julie comme mère indigne, il montre simplement qu'un trop grand dévouement peut faire des ravages, aussi bien que l'indifférence d'une mère.

---

311 *La femme de trente ans*, CH, II, p. 1114.
312 *Ibid.*, p. 1116.
313 Balzac décrit précisément ce que notre époque appelle la dépression : « La grande, la vraie douleur serait donc un mal assez meurtrier pour étreindre à la fois le passé, le présent et l'avenir, ne laisser aucune partie de la vie dans son intégrité, dénaturer à jamais la pensée, s'inscrire inaltérablement sur les lèvres et sur le front, briser ou détendre les ressorts du plaisir, en mettant dans l'âme un principe de dégoût pour toute chose de ce monde. » *Loc. cit*.
314 *Ibid.*, p. 1090.
315 *Ibid.*, p. 1116.
316 *Ibid.*, p. 1067.
317 *Ibid.*, p. 1152.
318 *Mémoires de deux jeunes mariées*, CH, I, p. 374.

Ces « vertes années » correspondent à une vision trop sexualisée de la famille qui idéalise trop le rôle des mères. C'est ce que fait apparaître Balzac qui s'inscrit ainsi en faux contre les théories de Rousseau, Bonald et de tous ceux qui ont sacralisé le rôle des mères. Au nom de la bonne nature, la société bourgeoise a enfermé les femmes et, médecins, prêtres, philosophes se cachent derrière la science de la vie, de la nature pour encourager la maternité. Les mères portent les utopies masculines et sociétales et Balzac ne défend pas cette société qui enferme les femmes dans le rôle de mères. Le XIX^e^ siècle a sublimé l'amour maternel et cette vision n'est peut-être pas idéale, puisque l'enfant ne rend pas forcément la femme heureuse et que par ailleurs aucune vie de mère n'est pleine et unifiée. Balzac amène son lecteur à corriger, à nuancer un jugement qui serait trop rapide, il n'y a pas d'un côté des femmes qui auraient l'instinct maternel et de l'autre des femmes monstrueuses qui ne l'auraient pas, mais des mères obligées de faire avec toutes sortes de difficultés.

Face au bonheur de donner son cœur, à la joie de jouer avec ses enfants, il y a en revers la pénibilité du « métier » de mère, et Balzac dévoile l'épuisement maternel : Renée a trois enfants, c'est beaucoup, cela demande beaucoup d'énergie, de travail physique, beaucoup d'émotions, de manque de sommeil, de manque de temps pour soi et une lourde responsabilité. Ce « doux métier » requiert tellement de patience et de compétences qu'une mère peut flancher…

Il faut dissocier la femme de la mère, dit Balzac, et accepter l'idée que l'amour maternel ne peut pas combler totalement la vie d'une femme. La souffrance de Julie, incompréhensible pour une société qui sacralise l'enfant et la dévotion maternelle, est celle d'une femme qui ose dire qu'on ne peut pas vivre sans amour. Julie, éprouvée par son mari, devient une mère « mécanique », et cesse d'aimer son enfant.

Julie n'est pas seule, d'autres romans mettent en scène des femmes déçues par la maternité, ainsi Honorine :

> Monsieur Maurice, je meurs, quoique mère, et peut-être parce que je suis mère. […] Je meurs pour la Société, pour la Famille, pour le Mariage, comme les premiers chrétiens mouraient pour Dieu[319].

Conscientes de ce bonheur en demi-teinte, des femmes préfèrent ne pas être mères. Dans *Béatrix*, Balzac met en scène une femme autonome qui ne souhaite pas être mère, et qui essaie

[319] *Honorine*, CH, II, p. 593.

de dépasser les valeurs bourgeoises. Les femmes qui pensaient pouvoir mener leur vie conformément aux grands principes de liberté, se sentent trahies :

> Le Dieu qui mourut chargé de toutes les fautes de la terre me pardonnera cette pensée mortelle pour moi ; mais, je le sais, le monde est implacable : pour lui, mes paroles sont des blasphèmes ; j'insulte à toutes ses lois. Ah ! je voudrais faire la guerre à ce monde pour en renouveler les lois et les usages, pour les briser ! Ne m'a-t-il pas blessée dans toutes mes idées, dans toutes mes fibres, dans tous mes sentiments, dans tous mes désirs, dans toutes mes espérances, dans l'avenir, dans le présent, dans le passé[320] ?

Balzac, enfant du devoir, était apte à comprendre toutes ces mères malheureuses. Il écrira :

> Cependant il se rencontre des mères cruellement méconnues, de tendres et sublimes tendresses constamment froissées : effroyables ingratitudes, qui prouvent combien il est difficile d'établir des principes absolus en fait de sentiment[321].

Pour terminer, nous voyons qu'à nouveau Balzac a su poser un regard lucide sur cette deuxième étape de la vie de parents. En donnant la parole aux mères qui ne sont pas totalement épanouies dans leur rôle, il montre combien dans les faits les femmes réfutent les principes bonaldiens, elles ne sont pas faites « que pour être mères[322] ». Renée, la jeune fille fine et libre qui avait demandé à son mari une grande chasteté pour limiter le nombre d'enfants, va abdiquer, rentrer dans le rang. Elle ne transgressera plus les us et se mettra au service de sa famille. Elle incarnera la femme que la société veut et sa vie sera « scandée par le mariage, la naissance des enfants, leurs maladies et les choix éducatifs qu'effectue la mère de famille[323] ». Assignée, murée dans le rôle de mère assumant sans révolte les trivialités quotidiennes de la vie de famille et dans le rôle d'épouse parfaite aidant son mari aux hautes fonctions de l'État. Cependant, Balzac fera dire à cette mère assujettie : « J'étais un être auparavant, et je suis maintenant une chose[324] ! »

Balzac semble avertir les pères que la patience des mères n'est pas inépuisable et il dénonce le rôle hypertrophique qui leur revient, les pères sont trop réduits à l'activité sociale, devraient s'impliquer dans l'éducation. Une mère peut perdre le sentiment maternel. À travers le personnage de Julie, Balzac a démonté les rouages de ce désamour. C'est essentiel car l'idée d'être une mauvaise mère plonge les femmes dans la culpabilité. Pour elles, Balzac cherche la réparation, veut faire taire la douleur : « Ne fallait-il pas des douleurs inouïes pour faire taire,

---

[320] *La femme de trente ans*, CH, I, p. 1116.
[321] *La Grenadière*, CH, II, p. 430.
[322] *Mémoires de deux jeunes mariées*, CH, I, p. 346.
[323] LABOURET, Mireille. Romanesque et romantique dans « Mémoires de deux jeunes mariées » et « Modeste mignon », art. cit.
[324] *Mémoires de deux jeunes mariées*, CH, I, p. 278.

chez une jeune femme, le sentiment maternel[325] ? » Julie, qui a fait un mauvais mariage, et n'aime plus sa fille n'est pas condamnée par Balzac, au contraire il lui ouvre un espace et la rend moins seule, il cherche à lui ôter cette honte qui peut plonger les « mauvaises mères » dans une mélancolie dévastatrice et les broyer.

[325] *La femme de trente ans*, CH, I, p. 1104.

CHAPITRE 3 : Être parents de jeunes gens

Le premier quart de la vie s'est écoulé avant qu'on en connoisse l'usage[326].

[326] ROUSSEAU, Jean-Jacques, WIRZ, Charles et BURGELIN, Pierre. *Émile ou De l'éducation*, *op. cit*., p. 325.

Que deviennent ces jeunes gens dont nous venons de voir la prime enfance ? Les inquiétudes des mères redoublent-elles ? Les pères s'impliquent-ils davantage dans l'éducation ? Michelle Perrot rappelle que l'adolescence a été vue comme un âge critique au XVIII[e] siècle. Rousseau qui a consacré tout le livre IV de l'*Emile* à cette période de la puberté, a considéré cet âge comme dangereux. Il est dit que durant cet âge l'adolescent en quête de lui-même, est narcissique, qu'il cherche son « image morale et physique[327] » et que « l'appétit sexuel de l'adolescent le porte à la violence, à la brutalité, voire au sadisme[328] ». Les parents qui redoutent la violence de cet âge éloignent parfois leurs enfants de tout contact avec les autres adolescents.

Balzac a divisé cette étape de la vie en deux temps. Durant le début de l'adolescence, il met en scène des parents qui ont en général des ambitions pour leurs enfants et n'hésitent pas à investir dans des études. Les jeunes gens peuvent recevoir cette instruction en famille grâce à des précepteurs privés sous le regard du père et de la mère ou être placés dans des institutions.

Pendant la dernière partie de l'adolescence, le « dernier quart de l'enfance » ainsi que le nomme Balzac dans *Un début dans la vie*, il présente des pères et des mères soucieux du mariage pour les filles et des études pour les garçons. Tout cela est capital dans la tête des parents qui rêvent souvent du bonheur de leurs enfants mais aussi de leur ascension sociale.

Dans de nombreux cas, les adolescents sont peu libres de choisir leur avenir, et on peut s'inquiéter de leur démarrage dans la vie.

Il sera intéressant pour confirmer ou infirmer cette inquiétude de suivre dans un premier temps la vie de Louis Lambert au collège de Vendôme pour comprendre une partie des idées de Balzac en matière d'éducation.

1. Première partie d'adolescence

1.1. Les différents choix éducatifs des parents

> Louis Lambert souffrit donc par tous les points où la douleur a prise sur l'âme et sur la chair[329].

L'éducation de Félix de Vandenesse comme celle de Louis Lambert s'est déroulée dans une institution oratorienne. Créées au XVII[e] siècle, ces Institutions se sont multipliées en France au XIX[e] siècle et certaines comme celle de Louis-le-Grand étaient devenues prestigieuses. Quand Louis Lambert arrive dans le collège oratorien de Vendôme, la discipline et le mode de vie ne

[327] ARIÈS, Philippe et DUBY, Georges. *Histoire de la vie privée*, *op. cit*., p. 148.
[328] *Loc. cit.*
[329] *Louis Lambert*, CH, XI, p. 612.

semblaient pas avoir évolué en deux cents ans, les Oratoriens ayant conservé « l'ancienne règle[330] » et des « lois primitives[331] ».

Louis Lambert, adolescent surdoué mais sans fortune, a été placé comme interne dans le collège Vendôme grâce à l'intervention de Madame de Staël. Cet adolescent à l'intelligence exceptionnelle va avoir du mal à s'adapter dans l'Institution oratorienne. Les souffrances de Louis sont d'abord affectives, morales. Enfant aimé par ses parents, il a la nostalgie des « caresses de la famille[332] ». Les visites des parents sont rares, le règlement ne permettait pas aux parents de venir voir leurs enfants souvent. Pour adoucir cette dure règle, Balzac fait état de certaines tolérances comme l'élevage de pigeons : « Pour adoucir notre vie, privée de toute communication avec le dehors […] les Pères nous permettaient encore d'avoir des pigeons et des jardins[333] », « Une fois entrés, les élèves ne sortaient du collège qu'à la fin de leurs études[334] ». Louis Lambert très vite ressent un sentiment d'abandon. Dès les trois premiers mois, il devient triste. Cette mélancolie le gêne dans ses apprentissages, lui qui avait été présenté comme un enfant surdoué, n'obtient pas de bons résultats : « Après un trimestre d'épreuves, Louis passa pour un écolier très ordinaire[335]. » Cette dépression sera incomprise et il sera en permanence humilié par les maîtres et mis à l'écart par les autres collégiens. Quand l'adolescent oublie de rendre un devoir, il se trouve jeté, enfermé dans une sorte de cage et se voit appliquer la férule, une « palette de cuir, épaisse d'environ deux doigts, appliquée sur nos faibles mains de toute la force, de toute la colère du Régent[336] ».

Ainsi Louis habitué à vivre libre dans la nature, « habitué à penser au soleil[337] », accoutumé à « l'indépendance d'une éducation laissée au hasard, caressé par les tendres soins d'un vieillard qui le chérissait, aura du mal à se plier aux règles du collège[338] ». Il va souffrir mentalement et par le corps des dures lois oratoriennes : « Aux difficultés morales que Lambert éprouvait à s'acclimater dans le collège se joignit encore un apprentissage non moins rude […], celui des douleurs corporelles[339]. »

---

[330] *Ibid*., p. 597.
[331] *Ibid*., p. 596.
[332] *Ibid*., p. 598.
[333] *Loc. cit*.
[334] *Ibid*., p. 597.
[335] *Ibid*., p. 606.
[336] *Ibid*., p. 611.
[337] *Ibid.*, p. 598.
[338] *Ibid.*, p. 607.
[339] *Ibid.*, p. 609.

Avec Louis Lambert, Balzac remet en cause la vie et l'éducation donnée au collège Vendôme durant cette première étape de l'adolescence. Il juge sévèrement le système éducatif, en particulier la vie claustrale, l'absence de visites qui coupe brutalement les adolescents de l'affection de leurs parents. L'externat semble pour Balzac la bonne solution. Renée, nous l'avons vu, envoie Armand au collège Henri IV mais comme externe. Ainsi elle peut suivre les progrès de son fils, continuer à lui donner de l'affection. Armand est introduit progressivement dans le monde social et contrairement à Louis Lambert, il réussit au collège, reçoit des prix : « Les triomphes du frère ont stimulé mon petit René, qui veut aller au collège comme son aîné[340]. » Cette réussite a fait dire à Rose Fortassier :

> Heureux enfants L'Estorade[...]Balzac romancier s'offre une fois encore une belle revanche sur sa triste enfance. Que l'on se rassure ! Armand, lui, s'en tirera. Quand les études appellent à Paris mère et enfants près du père député, Armand est externe à Henry IV; il dîne tous les soirs en famille, il est très couronné à la distribution des prix et emporte même un prix au Concours Général. Qui dit mieux[341] ?

À travers l'expérience de Louis Lambert, Balzac établit un véritable réquisitoire contre la vie en internat dans les collèges. Il fait état d'un mauvais système éducatif. Le collège qui représente souvent la première séparation d'avec le milieu familial devrait être tenu par des enseignants, des surveillants jouant bien le rôle des parents qu'ils remplacent. Il décrit avec Louis Lambert une première mise à distance avec les parents traumatisante.

Il dénonce de nombreux manquements comme le manque de psychologie des responsables de cette institution. Dès les premiers mois, Louis Lambert sombre dans la mélancolie et cette nostalgie échappe aux surveillants, elle n'est repérée par personne :

> Pendant les premiers mois de son séjour à Vendôme, Louis devint la proie d'une maladie dont les symptômes furent imperceptibles à l'œil de nos surveillants, et qui gêna nécessairement l'exercice de ses hautes facultés[342].

Il pointe les excès de discipline mais également le manque de connaissances des enseignants. L'appétit immense de cet élève précoce n'a pas été nourri correctement. Il aurait fallu pour que Louis puisse exister « jeter sans cesse une pâture[343] » à son esprit, lui fournir plus de connaissances intellectuelles et des connaissances plus diversifiées[344]. Le cerveau de Louis n'est pas assez stimulé : « Sans les livres que nous tirions de la bibliothèque, qui entretenaient

---

[340] *Mémoires de deux jeunes mariées*, CH, I, p. 375.
[341] FORTASSIER, Rose. Du bon usage par le romancier Balzac des souffrances du jeune Honoré, art. cit.
[342] *Louis Lambert*, CH, XI, p. 607.
[343] *Ibid.*, p. 643.
[344] Félix de Vandenesse dans *Le Lys dans la vallée* au collège oratorien de Pont-le-Voy se plaint aussi d'un enseignement trop peu varié : « gorgé de latin, bourré de grec », *Le Lys dans la vallée,* CH, IX, p. 976.

la vie dans nos cerveaux, ce système d'existence nous eût menés à un abrutissement complet[345]. »

Enfin Balzac fait apparaître les préjudices causés par la survalorisation d'un élève. Mme de Staël qui joue le rôle de mère de substitution, n'aurait pas dû présenter le jeune Louis comme un élève aux hautes potentialités, cela lui a causé préjudice : « Mme de Staël causait, en partie le malheur de Lambert. À tout propos maîtres et disciples lui jetaient ce nom à la tête, soit comme une ironie, soit comme un reproche[346]. » Il ne paraît pas bon de mettre trop d'espoir sur un enfant, de le survaloriser. Les enseignants doivent se faire une opinion des élèves par eux-mêmes. De plus sa protectrice Mme de Staël l'oublie par la suite. Coupé de sa famille biologique, abandonné, trahi par Mme de Staël, Louis nous le verrons ne pouvait que sombrer plus tard dans une dépression grave. Si Balzac constate que l'éducation collective ne va pas de soi , il en vient à suggérer que Louis aurait été plus heureux s'il était resté dans la tannerie de son père :

> Je doute que, pendant ce temps, il ait jamais reçu le moindre souvenir de sa bienfaitrice, si toutefois ce fut un bienfait que de payer durant trois années la pension d'un enfant sans songer à son avenir, après l'avoir détourné d'une carrière où peut-être eût-il trouvé le bonheur[347].

À propos de ces années collège, Balzac qui pèse toujours les deux côtés des choses fera dire à Raphaël de Valentin :

> Aussi, pour ne pas abuser de tes oreilles, te ferai-je grâce des dix-sept premières années de ma vie. Jusque-là, j'ai vécu comme toi, comme mille autres, de cette vie de collège ou de lycée, dont maintenant nous nous rappelons tous avec tant de délices les malheurs fictifs et les joies réelles, à laquelle notre gastronomie blasée redemande les légumes du vendredi, tant que nous ne les avons pas goûtés de nouveau : belle vie dont nous méprisons les travaux, qui cependant nous ont appris le travail[348]…

Durant cette première partie de l'adolescence, certains parents nobles préfèrent éduquer leurs fils à la maison. Etienne dans *L'Enfant maudit* est remis aux soins du précepteur Pierre de Sebonde. Le docteur Beauvouloir enseigne les sciences et la mère complète cette instruction, elle donne des cours d'italien et veille à des études mesurées « à la force de l'enfant[349] ». Elle récompense Etienne du travail demandé en chantant et en s'accompagnant de sa mandoline. Ce type d'éducation accorde une grande place aux arts d'agrément : peinture, musique, danse, écriture de lettres. Maximilien Longueville dans *Le Bal de Sceaux* reçoit ce genre d'éducation :

---

[345] *Louis Lambert*, CH, XI, p. 608.
[346] *Ibid.*, p. 619.
[347] *Ibid.*, p. 596.
[348] *La Peau de chagrin*, CH, X, p. 102.
[349] *L'Enfant maudit*, CH, X, p. 901

il chante, dessine, danse… Certains jeunes aristocrates comme Paul de Manerville sont éduqués également à la maison mais de manière moins libérale, la vieille noblesse royaliste accordant toujours plus d'importance aux maniements des armes, aux jeux et aux bonnes manières plutôt qu'à l'art pour leurs fils.

Si les garçons nobles ou bourgeois, quand ils sont riches, vont au collège ou bien ont des précepteurs à domicile, les filles elles vont au couvent ou sont éduquées également à la maison. Armand de l'Estorade va au collège comme Louis Lambert mais pas Athenaïs. La différence d'éducation entre garçons et filles devient très marquée en ce début l'adolescence. Les filles sont généralement moins valorisées, moins instruites, car à peine auront-elles dix-huit ans que les parents chercheront à les marier.

Pour les filles issues de la noblesse, la plupart du temps elles vont au couvent. Elles y entrent vers douze ans et y restent jusqu'à l'âge d'entrer dans le monde. La vie des filles au couvent, au vu de ce que dit Louise dans *Mémoires de deux jeunes mariée*s**,** est réglée comme dans les collèges oratoriens, et on y éprouve le même ennui, le même sentiment d'abandon, d'exclusion et d'enfermement. Madame de Mortsauf, quand elle expose à Félix de Vandenesse les souvenirs de sa vie au couvent, parle de « ses mille tyrannies (du couvent)[350] ». La discipline dans les couvents semble aussi sévère que celle des institutions oratoriennes. Louis Lambert d'ailleurs comparera Vendôme à un couvent : « A l'exception des promenades faites extérieurement sous la conduite des Pères, tout avait été calculé pour donner à cette maison les avantages de la discipline conventuelle[351]. » Ainsi que le fait remarquer Mme Labouret, il est dit peu de choses sur les savoirs dispensés dans les couvents dans *Mémoires de deux jeunes mariées*[352] sinon qu'une place trop importante semble accordée à la prière et Louise se plaint de cette vie pieuse et monotone :

> Chaque heure amène un devoir, une prière, un travail si exactement les mêmes, qu'en tous lieux on peut dire ce que fait une carmélite à telle ou telle heure du jour ou de la nuit ; cette horrible existence où il est indifférent que les choses qui nous entourent soient ou ne soient pas[353].

Enfermées dans ces institutions, les jeunes filles développent leur raisonnement, leur jugement grâce à la lecture. Quand Louise, enfin sortie du couvent, demande à ses parents si elle peut voir Mme de Staël, son frère s'étonne et son père répond en se moquant des jeunes

[350] *Le Lys dans la vallée*, CH, IX, p. 1029.
[351] *Louis Lambert*, CH, XI, p. 597.
[352] Madame Labouret fait cette remarque dans Introduction aux lectures de « Mémoires de deux jeunes mariées », « Le cœur est prolixe », *L'Année balzacienne*. Vol. 1, n° 24, 2023, p. 277-298.
[353] *Mémoires de deux jeunes mariées*, CH, I, p. 196.

filles éduquées dans les couvents : « Nous sommes bien niais, elle vient des Carmélites[354]. » Tenues à l'écart du monde, Louise est restée très ignorante de la vie, mais Louise n'est sotte qu'à demi, et ses connaissances livresques lui permettront d'avoir du jugement, et même d'agir sur son mariage avant même qu'il ait lieu.

Certaines jeunes filles nobles sont éduquées chez elle, ainsi Athénaïs ne va pas au couvent. Renée aime rendre sa fille belle, elle l'éduque en coquette :

> Ah ! la chérie, la petite fille aimée que je me plais à rendre coquette, de qui je tresse les cheveux et les boucles en y mettant mes pensées d'amour[...] Mais, mon Dieu ! quand je la laisse se pomponner ou quand je lui passe des rubans groseille entre les cheveux, quand je chausse ses petits pieds si mignons[355].

Emilie de Fontaine dans *Le Bal de Sceaux* reçoit aussi cette éducation superficielle :

> Ainsi l'influence exercée sur Emilie par sa funeste éducation tua deux fois son bonheur naissant, et lui fit manquer son existence[356].

En face de ces jeunes filles nobles, Balzac met en scène des adolescentes issues de la petite bourgeoisie dont la vie consiste à passer chaque jour de nombreuses heures aux travaux domestiques et aux activités d'aiguille (couture, tricot, broderie, tapisserie). Leur emploi du temps est balisé, minuté par leur mère, souvent des mères dévotes, roides, attachées aux devoirs. Enfermées dans une vie besogneuse, le travail est la base de l'éducation de ces adolescentes. Elles sortent peu, ont peu d'instruction, sont peu sûres d'elles mais sont vertueuses. Ignorantes et mal préparées pour la vie, certaines de ces jeunes filles essaient de s'instruire après leur mariage afin de compléter leur éducation. Ainsi dans *La Maison du Chat-qui-pelote*, Augustine Guillaume qui a eu des parents peu instruits et peu ouverts à l'art, va essayer pour regagner le cœur de son mari, un artiste cultivé, de recommencer cette « éducation, marquée par l'enfermement[357] ».

> Aussi osa-t-elle entreprendre à vingt et un ans de s'instruire et de rendre son imagination au moins digne de celle qu'elle admirait. Si je ne suis pas poëte, se disait-elle, au moins je comprendrai la poésie. Et déployant alors cette force de volonté, cette énergie que les femmes possèdent toutes quand elles aiment, madame de Sommervieux tenta de changer son caractère, ses mœurs et ses habitudes ; mais en dévorant des volumes, en apprenant avec courage, elle ne réussit qu'à devenir moins ignorante[358].

---

[354] *Ibid.*, p. 210.
[355] *Ibid*., p. 676.
[356] *Le Bal de Sceaux*, CH, I, p. 162.
[357] MILCENT, Bénédicte. Liberté intérieure et destinée féminine dans « La Comédie humaine ». *L'Année balzacienne.* Vol. 1, n° 2, 2001, p. 247-266.
[358] *La Maison du Chat-qui-pelote*, CH, I, p. 77.

Toutefois, certaines jeunes filles non nobles comme Ursule Mirouët, Ginevra ou les filles Goriot sont brillamment éduquées. Ginevra est initiée par Servin aux « secrets de l'art[359] » et Ursule Mirouët elle aussi apprend la musique, joue du piano…

Ainsi d'un roman à l'autre, Balzac fait voir que les choix d'éducation faits par les parents durant ce premier quart de l'adolescence, à la maison ou dans les institutions, sont plus ou moins sérieux, ne paraissent pas toujours bien préparer les jeunes à se lancer dans la vie sentimentale et sociale.

Pour aider les jeunes à traverser cette étape de la vie, Balzac expose l'aspect positif de l'amitié.

1.2. Le réconfort de l'amitié

Les premières années d'adolescence ne sont pas faites que d'apprentissages scolaires mais d'apprentissage de la vie. L'amitié dans les institutions favorise cet apprentissage, il permet de découvrir l'entraide et une découverte de soi : « Entre amis, la volonté affirmée de pouvoir tout se dire, sans artifice ni masque, et la joie de naître enfin à l'expression de soi dominent[360]. » L'amitié prend toute son importance quand les parents sont loin et viennent peu rendre visite à leurs enfants dans les différentes institutions. L'ami est un soutien tangible, il supplée aux carences affectives liées à l'absence des parents. Si au couvent, au collège, Louis Lambert, Renée de l'Estorade et Julie de Chatillonest se morfondent d'ennui et subissent leurs premières injustices, c'est malgré tout là qu'ils vont connaître l'amitié et résister ainsi aux dures lois des institutions.

Louis Lambert et « le poète-narrateur » deviennent amis à cause de leur passion pour les livres : « La conformité de nos goûts et de nos pensées nous rendit amis[361] » et ils vont vite devenir complices et s'allier contre l'autorité des professeurs : « Nous contrefaisions mutuellement nos deux écritures[362]. » Louis Lambert d'ailleurs ne semble avoir survécu à l'internat que grâce à cette amitié. Leurs liens sont si forts que lorsque *le poète* quitte le collège, Louis le vit comme une rupture amoureuse et les adieux sont touchants :

---

[359] *La Vendetta,* CH, I, p. 1040.
[360] VINCENT-BUFFAULT, Anne. Les amitiés de jeunesse dans les institutions éducatives et l'invention de l'adolescence du XVIIIe à l'aube du XXe siècle. *La lettre de l'enfance et de l'adolescence*. Vol. 55, nº 1, p. 79.
[361] *Louis Lambert*, CH, XI, p. 603 et 606.
[362] *Ibid.*, p. 618.

> Adieu donc ! Je vais être seul dans ce désert. Quand je reviendrai fatigué, demi-mort de mes longues courses à travers les champs de la pensée, dans quel cœur me reposerai-je ? [...] Adieu ! je voudrais ne t'avoir jamais rencontré, je ne saurais pas tout ce qui va me manquer[363].

Aujourd'hui, certains critiques comme Anne Vincent-Buffault souligne la description que Balzac fait de cette belle amitié :

> Les affinités des inséparables sont définies dans le roman de Balzac, *Louis Lambert* [...] Bientôt affublés par leurs camarades comme il est d'usage pour les paires de collégiens d'un surnom, « le Poète-et-Pytagore » ne font plus qu'une seule personne et s'isolent de leurs camarades pour s'abîmer en méditation. C'est une véritable « conjugalité » qui les lie l'un à l'autre. Cette fusion s'exprime par leur habileté à contrefaire mutuellement leurs deux écritures[364].

Au couvent, Louise de Chaulieu elle aussi a soudé son âme avec celle d'une amie, grâce à la lecture. Louise de Chaulieu et Renée de Maucombe partagent la même fuite dans l'imaginaire pour échapper à leur morne vie, combler le vide de la vie conventuelle. Elles mêlent leurs vies à celles des héros des livres, partagent et vivent leurs aventures. « Nous avons tant rêvé de compagnie, tant de fois déployé nos ailes[365]. » C'est aussi une amitié presque amoureuse.

Julie d'Aiglemont a connu elle aussi une amitié profonde, entre elle et Louisa de Wimphem au couvent d'Ecouen : « Nous étions bien curieuses et bien folles alors ! Te souviens-tu de nos extravagances ? Nous nous embrassions comme deux amants, disions-nous[366]. »

2. Le départ dans la vie, la lourde responsabilité des parents

2.1. Le mariage pour les filles, des études à Paris pour les garçons

> Il me saute au cœur et à la tête une idée qui me fait presque défaillir. Est-on maîtresse du sort de sa fille ? Peut-être aimera-t-elle un homme indigne d'elle, peut-être ne sera-t-elle pas aimée de celui qu'elle aimera[367] ?

Balzac a beaucoup observé l'attitude des parents face au mariage de leurs filles lors de la dernière étape de l'adolescence. Le mariage est le thème principal des romans des *Scènes de la vie privée* et de nombreux romans débutent sur les soucis des parents qui ont des filles en âge de se marier. Le mariage des filles est une chose sérieuse pour les parents. La place qu'occupent les pères et les mères à ce moment-là est déterminante.

---

[363] *Ibid.*, p. 638.
[364] VINCENT-BUFFAULT, Anne. Les amitiés de jeunesse dans les institutions éducatives et l'invention de l'adolescence du XVIIIe à l'aube du XXe siècle, art. cit.
[365] *Mémoires de deux jeunes mariées*, CH, I, p. 210.
[366] *La Femme de trente ans*, CH, II, p. 1064.
[367] *Mémoires de deux jeunes mariées*, CH, I, p. 376.

En général, les jeunes filles se marient jeunes, vers dix-huit ans et souvent elles obéissent à leurs parents. Les jeunes filles qui rusent comme Augustine pour épouser l'homme de leur choix ou qui n'obéissent pas comme Ginevra et Julie, sont souvent punies, leur bonheur est de courte durée. À travers l'histoire de ces trois jeunes filles, Balzac semble dire qu'il faut sauver le mariage d'amour mais que les jeunes filles ne sont pas bien préparées, pas assez expérimentées ou instruites pour affirmer leur liberté de choisir leur mari seules.

Ainsi dans *La Maison du Chat-qui-pelote*, Augustine Guillaume est une jeune fille romanesque qui a reçu une « éducation bourgeoise et bornée[368] ». Elle n'est guère aimée par sa mère et lorsqu'elle se trouve pâle et tremblante face à ses parents pour obtenir l'approbation pour son mariage d'amour, son père lui déconseille d'épouser un artiste, un « meurt-la-faim » et lui rappelle les dangers d'une mésalliance. Il lui explique qu'il vaut mieux épouser quelqu'un de sa condition :

> Ses axiomes favoris étaient que, pour trouver le bonheur, une femme devait épouser un homme de sa classe ; on était toujours tôt ou tard puni d'avoir voulu monter trop haut ; l'amour résistait si peu aux tracas du ménage, qu'il fallait trouver l'un chez l'autre des qualités bien solides pour être heureux ; il ne fallait pas que l'un des deux époux en sût plus que l'autre, parce qu'on devait avant tout se comprendre ; un mari qui parlait grec et la femme latine, risquaient de mourir de faim. Il avait inventé cette espèce de proverbe. Il comparait les mariages ainsi faits à ces anciennes étoffes de soie et de laine, dont la soie finissait toujours par couper la laine[369].

Pour arriver à ses fins, Augustine exploite la vanité de sa mère et fait briller la particule de celui qu'elle aime : « elle prit un certain courage en prononçant devant ses parents le nom de son cher Théodore de Sommervieux, et en fit malicieusement sonner la particule aristocratique[370]. » Ce mariage est source de conflit entre les parents qui auparavant s'entendaient bien, il va diviser M. et Mme Guillaume :

> La zizanie semée entre les deux époux par l'explication que monsieur et madame Guillaume avaient eue ensemble, et où, pour la troisième fois de leur vie, ils se trouvèrent d'opinions différentes, se manifesta d'une manière terrible[371].

Deux années après son mariage, la jeune et frêle Augustine, trompée par son mari, vient pleurer chez ses vieux parents et M. Guillaume propose une solution juridique : le divorce[372].

---

[368] CHOLLET, Roland, DIETHELM, Marie-Bénédicte et MOZET, Nicole. *L'œuvre de Balzac en préfaces : des romans de jeunesse au théâtre*, *op. cit*., p. 160.
[369] *La Maison du Chat-qui-pelote*, CH, I, p. 69.
[370] *La Maison du Chat-qui-pelote*, CH, I, p. 67.
[371] *Loc. cit.*
[372] Comme l'indique Arlette Michel « l'action de *La Maison du Chat-qui-pelote* se situe sous l'Empire, d'où la possibilité du divorce. » Notes p. 83, voir MICHEL, Arlette. *Le Mariage chez Honoré de Balzac : Amour et féminisme*. Paris : Les Belles lettres, 1977.

Pour Augustine qui aime toujours son mari, ce n'est pas une histoire de contrat, mais un problème sentimental et Augustine préfère rester avec son mari quitte à en mourir, son bonheur de dix-huit mois « valant mille existences ».

Les parents d'Augustine qui ne comprennent pas les passions de cet ordre-là seront incapables d'apporter le soutien moral nécessaire à leur fille en détresse. Augustine mourra jeune. Les parents de Ginevra non plus ne viendront pas au secours de leur fille qui s'est mariée à la hâte sans l'autorisation paternelle, comme le Code civil le permet. Au début, Ginevra mène une vie heureuse, elle arrive à vivre de son travail en vendant ses tableaux, mais peu à peu elle n'en vend plus et la misère s'installe dans le couple. Ses parents ne viendront pas à son secours et la laisseront elle et son enfant mourir de froid et de faim. Dans *La Femme de trente ans*, un autre père veuf s'oppose au mariage de sa fille. M. Chastillonest pense que Julie n'est pas prête pour se marier. Soucieux de l'avenir et du bonheur de sa fille, il lui dit qu'elle est trop jeune pour supporter le mariage :

> Tu es encore trop jeune, trop faible, trop délicate pour supporter les chagrins et les tracas du mariage. D'Aiglemont a été gâté par ses parents, de même que tu l'as été par ta mère et moi. Comment espérer que vous pourrez vous entendre tous deux avec des volontés différentes dont les tyrannies seront inconciliables ? Tu seras victime ou tyran […] Mais tu es douce et modeste, tu plieras d'abord. Enfin tu as, dit-il d'une voix altérée, une grâce de sentiment qui sera méconnue[373].

Il est inquiet également de voir sa fille aimer un militaire car il a l'expérience des militaires. Pour ce vieux père, Victor d'Aiglemont est un soudard, un homme de guerre brutal et grossier : « Je connais les militaires ; j'ai vécu aux armées. Il est rare que le cœur de ces gens-là puisse triompher des habitudes produites ou par les malheurs au sein desquels ils vivent, ou par les hasards de leur vie aventurière[374]. » Mais Julie tient tête à son père : « Cependant mon père, il faut bien qu'il ait de l'esprit, et des moyens pour avoir été fait colonel[375]… » M. de Chatillonest a pressenti la fin du bonheur, la douce intimité avec sa fille et meurt peu de temps après. Julie désobéira à son père et sera malheureuse, punie elle aussi de ne pas avoir tenu compte des conseils et de l'expérience de son père.

Pour les garçons, les parents désirent une belle carrière et ils les envoient souvent faire des études à Paris. Par conséquent, les garçons se marient plus vieux. En général, les parents ne tiennent pas compte des aspirations de leurs fils. Ainsi dans *Illusions perdues*, Sèchard paie

---

[373] *La Femme de trente ans*, CH, II, p. 1051.
[374] *Loc. cit*.
[375] *Ibid.*, p. 1050.

pour David de coûteuses études à Paris dans le domaine de l'imprimerie alors que David rêvait d'être poète.

Dans le roman *La Peau de chagrin,* M. de Valentin qui souhaite voir son fils occuper de hautes fonctions, lui impose quatre années de droit. Raphaël de Valentin n'osera pas désobéir à son père : « Vouloir m'écarter de la route uniforme que mon père m'avait tracée, c'eût été m'exposer à se colère[376]. » Durant ces années d'études son père se comporte comme un conseiller très exigeant, lui imposant une discipline féroce. Il exige un compte-rendu précis de toutes les journées de son fils de manière autoritaire, comptant chaque minute de son temps. Il se montre même plus dur que les professeurs du collège : « je le redoutais bien plus que nous ne craignions naguère nos maîtres d'étude[377]. »

Cependant, l'emprise de ce père, qui retient son fils à la maison dans des puissantes griffes pour qu'il finisse ses études de droit, va cesser le jour où Raphaël est invité à un bal. Ce soir-là, le père confie de l'argent à Raphaël : « Par une raison que je n'ai jamais devinée, tant cet acte de confiance m'abasourdit, il me donna sa bourse et ses clés[378]. » Raphaël vole deux pièces d'or et les mise sur le tapis vert, il gagne au jeu et remet les pièces dans la bourse de son père et nie avoir joué quand son père l'interroge. C'est ce soir-là que le père choisit pour mettre son fils à l'épreuve et ensuite l'affranchir en lui donnant son autonomie financière : « Mon fils, vous avez bientôt vingt ans. Je suis content de vous. Il vous faut une pension[379]. » Malheureusement Raphaël ne peut s'affranchir réellement de son père car il a gagné sa liberté sur un mensonge. Délivré de la tutelle de son père, il connait les affres de la culpabilité, il a usurpé sa confiance. Cette trahison semble à l'origine d'une partie de la souffrance de Raphaël :« je veux te raconter l'une des plus terribles joies de ma vie, une de ces joies armées de griffes et qui s'enfoncent dans notre cœur[380]. »

Rappelons que c'est souvent la mère nourricière qui donne de l'argent, qui comble les manques dans les romans de Balzac, mais dans ce roman, la mère de Raphaël est morte et c'est le père qui joue ce rôle. Le père de Raphaël assume donc deux fonctions, il doit être sévère comme un père mais bon et protecteur comme une mère.

---

[376] *La Peau de chagrin*, CH, X, p. 121.
[377] *Loc. cit*.
[378] *Ibid.*, p. 123.
[379] *Ibid.*, p. 125.
[380] *Ibid.*, p. 122.

Quand les adolescents sont élevés par un père ou une mère seule, la tâche paraît plus difficile. Cette difficulté d'assurer les deux rôles parentaux se retrouvent dans des romans comme *Le Père Goriot* ou *L'Enfant maudit*.

2.2. Difficultés des parents seuls

2.2.1. Des figures de « père-mère » et de « mère-père »

Le père Goriot est un veuf qui a fait fortune au temps de la Révolution en spéculant sur le blé. Il vouait à ses deux filles Anastasie et Delphine un amour inconditionnel mais cet amour ne trouve comme écho que la cupidité et l'ingratitude de ses filles et le père finit par en mourir. Avec le personnage du père Goriot, Balzac semble exprimer l'idée qu'un père seul peut avoir du mal à bien élever ses enfants. Certainement trop aimant, trop prodigue, pour compenser l'amour maternel, Goriot n'a pas su inspirer le respect. Dans *L'Enfant maudit*, c'est une mère qui élève seule son enfant. Avec Jeanne d'Hérouville, Balzac met en place un type de mère qui n'est pas veuve mais qui va assurer une partie du rôle éducatif du père.

Le père Goriot voulait le bonheur de ses filles mais il les a trop gâtées. Cela a commencé avec l'éducation déraisonnable qu'il leur a donnée. Il a confié l'éducation de ses filles à une femme d'esprit et de goût « comme aurait fait un riche seigneur[381] », puis il leur a offert une belle dot pour leur mariage. Il a été fier de leur acheter une très bonne position sociale : Delphine a épousé le banquier Nucingen et Anastasie le comte de Restaud. Après leur mariage, il continue à les gâter et à payer les dettes de ses gendres. Le père Goriot, saigné par ses filles, mourra seul, ruiné, et c'est son ami le jeune Rastignac et le domestique Christophe qui paieront le service funèbre. Les filles vivant dans la haute société ont eu progressivement honte de ce vieux père roturier et l'ont abandonné. Pour Rose Fortassier, le père Goriot représente « un de ces nombreux pères qui, pour avoir suivi ce mouvement de promotion sociale, se trouvent finalement humiliés, car ils n'ont pas acquis les bonnes manières et le ton du monde en même temps que les écus[382] ».

Le père Goriot gâte trop ses filles comme il les aime trop. Il voue à ses deux filles un amour immense mais il est devenu un père envahissant, il veut ses filles entièrement pour lui : « Elles sont à moi[383] ! » Un soir, Delphine dit à Rastignac : « Voyez-vous ? […] quand mon père est avec nous, il faut être tout à lui. Ce sera pourtant bien gênant quelquefois[384]. » En serrant sa

[381] *Le Père Goriot,* CH, III, p. 102.
[382] Introduction au *Père Goriot*, CH, III, p. 20.
[383] *Le Père Goriot,* CH, III, p. 291.
[384] *Ibid.*, p. 237.

fille « par une étreinte sauvage[385] », en se comportant comme un amant, Goriot semble exercer une paternité au caractère incestueux. Les scènes érotisées où Delphine saute sur les genoux de son père, où Goriot baise les pieds de sa fille imposent une image douteuse du père, une image trop éloignée du bon père de famille.

Madame de Langeais résume ainsi le drame de ce père attaché trop fortement à ses filles au jeune Rastignac qui s'est pris d'affection pour ce vieil homme :

> Eh bien ! oui leur père, le père, un père […] un bon père qui leur a donné, dit-on à chacune cinq ou six cent mille francs pour faire leur bonheur en les mariant bien, et qui ne s'était réservé que huit à dix mille livres de rente pour lui, croyant que ses filles resteraient ses filles, qu'il s'était créé chez elles deux existences, deux maisons où il serait adoré, choyé. En deux ans, ses gendres l'ont banni de leur société comme le dernier des misérables[386].

Jeanne d'Hérouville, mère instinctive, aimante mais aussi éclairée, fait tout pour que son fils soit instruit et lui cherche une vocation. Elle imagine Etienne artiste ou Cardinal : « Il vivra par le sentiment des arts dont il sera le protecteur[387]. » Elle lui donne une bonne culture générale, lui fait apprendre les sciences et la poésie de Pétrarque, de Dante. C'est une éducatrice ambitieuse qui contrairement au duc d'Hérouville, oriente l'éducation d'Etienne vers l'épanouissement affectif et la supériorité morale. Jeanne surveille aussi l'héritage de son enfant, elle craint que les biens Hérouville n'aillent qu'à son frère Maximilien.

Jeanne qui vit séparée de son mari, qui régit seule toute l'éducation de son fils Etienne, malgré un dévouement total, va échouer en quelque sorte dans le double rôle car, comme le père Goriot, elle va porter trop de tendresse à son fils. Une relation trop « amoureuse », trop fusionnelle, presque ambiguë naît entre la mère et l'enfant : « de même que les femmes aiment à se faire presque mères pour leurs amants en leur rendant quelques soins domestiques, de même la mère faisait de son fils un simulacre d'amant[388]. » Cet « illicite amour[389] » « se fortifia si bien[390] » que la maternité de Jeanne devient pathologique comme la paternité de Goriot. De plus, l'amour de Jeanne pour Etienne est une déviation psychologique de l'amour maternel, elle aime ce fils comme elle a aimé son cousin Chaverny. Peu à peu Etienne devient mélancolique, la relation mère-fils est trop fusionnelle : « Ils ne faisaient qu'une seule âme[391]. » Cette relation

[385] *Ibid.*, p. 235.
[386] *Ibid.*, p. 89.
[387] *L'Enfant maudit*, CH, X, p. 906.
[388] *Ibid.*, p. 903.
[389] *Ibid.*, p. 842.
[390] *Ibid.*, p. 900.
[391] *Le Père Goriot,* CH, III, p. 951.

empêche Etienne de se développer normalement et l'adolescent se replie sur lui-même et il devient comme exsangue et pâle, une blancheur qui s'apparente à la mort.

Balzac essaie-t-il de dire avec Jeanne qu'il ne faut pas laisser les enfants seulement dans les bras des mères ? Qu'éduquer un fils est l'affaire d'un père et d'une mère[392] ? Dans *La Rabouilleuse*, où il décrit une mère veuve qui ne vit elle aussi que pour ses fils, il déclare :

> Agathe n'aimait plus rien au monde que ses enfants et ne voulait plus vivre que pour eux, elle se refusa à de secondes noces et par raison et par fidélité. Mais il est plus facile à une femme d'être bonne épouse que d'être bonne mère. Une veuve a deux tâches dont les obligations se contredisent : elle est mère et doit exercer la puissance paternelle. Peu de femmes sont assez fortes pour comprendre et jouer ce double rôle[393].

Balzac souligne les difficultés de ces « mère-père » qui doivent assurer l'affection, l'éducation, la protection.

Marion Mas pense que cette représentation de mère élevant seule leur enfant revalorise l'image des femmes, elle écrit qu'« en représentant des mères-pères compensant, même avec un succès tout relatif, les carences des pères figurés comme absents ou nuls, en déplaçant les personnages féminins des lieux auxquels un certain "partage du sensible" les assigne, le roman donne une visibilité à celle que le Code civil contraint à l'invisibilité[394] ». Balzac est-il pour une nouvelle logique en montrant des mères qui ont un bon jugement, des femmes courageuses, qui tiennent les rênes, qui sont de bonnes éducatrices pour leurs enfants tout en surveillant leurs biens ?

Pour Geneviève Vinciguerra, l'inventivité de Balzac en matière de relations parents-enfants serait « d'avoir mis en relief le caractère passionnel[395] » des relations « pères-mères et mères-pères » : des paternités de passion et des maternités amoureuses. Si on observe l'amour du père Goriot pour ses filles, il est intéressant psychologiquement car il montre les bouleversements de l'amour. Le fait d'être seul pour éduquer ses filles pourrait expliquer l'exacerbation de ce sentiment paternel, le père assurant le double rôle paternel et maternel. On sait aujourd'hui que la projection sur l'enfant de trop d'amour peut être pathologique. Cependant, l'amour de Goriot comme l'amour de Jeanne ne sont pas vraiment des amours pathologiques. L'amour paternel

---

[392] SCELLES, Régine et WAWRZYNIAK, Michel. *Parentalités en mouvement : des pratiques à inventer*. Toulouse : Éditions Érès, 2021, p. 8.
[393] *La Rabouilleuse,* CH, IV, p. 282.
[394] MAS, Marion. *Le père Balzac : représentations de la paternité dans « La comédie humaine »*, *op. cit*., p. 271. L'expression « partage du sensible » est développée par RANCIERE, Jacques. *Le Partage du sensible : esthétique et politique*. Paris : La fabrique, 2000, p. 12.
[395] VINCIGUERRA, Geneviève. Trois drames de la paternité frustrée : Goriot, Vautrin, Balzac. *Littératures*. Vol. 17, nº 2, 1970, p. 3-14.

ou maternel peut être « une passion comme l'amour tout court[396] ». Le couple mère-fils et le couple père-fille représentent l'amour humain, la relation fondamentale d'amour, sous ses aspects maternel et paternel. Le père a une relation presque amoureuse avec ses filles, comme la mère avec son fils (et le fils avec la mer, nous le verrons ultérieurement), tout se confond en une essence unique, où il n'y aurait qu'un amour « comme il n'y aurait qu'une substance[397] ». La parentalité passion comme toutes les passions n'accepte pas d'être enfermée dans une catégorie étanche et le couple père-enfant ou mère-enfant représente simplement l'amour humain. Goriot et Jeanne sont seulement « coupables par amour[398] ».

Quels que soient l'éducation reçue et l'attachement aux parents lors de cette dernière étape de l'adolescence, quand les jeunes gens s'installent dans la vie sentimentale et professionnelle, ils sont en quête d'identité et à la recherche de leur propre bonheur et cherchent à se libérer de leurs parents.

3. Inversement des rapports

Oh ! il n'y a plus de jeunesse[399].

Bien que l'autorité parentale soit le plus souvent dans les familles indiscutables au XIX^e^ siècle, à l'âge où les jeunes gens vont s'installer dans la vie sentimentale et professionnelle commencent les regards critiques sur les parents. Ils deviennent même dans certains cas de redoutables juges. Lors de cette dernière étape de la vie, souvent les jeunes gens remettent en cause les traditions, les modes d'éducation donnés par leurs parents. Après la Révolution, la société a connu des changements rapides et cela a participé à renforcer cette crise de relations entre parents et enfants. Incarnant la modernité, ils s'opposent parfois trop durement à leurs parents.

Dans le roman *La Peau de chagrin*, Raphaël de Valentin vers vingt ans juge son père, le met responsable de ses échecs, il l'accuse d'avoir été trop peu affectueux et trop strict. Il tient son père responsable du peu de confiance qu'il a en lui et se sent affectivement infirme pour la vie. Il avouera à son ami Emile : « Plein de franchise et de naturel, je devais paraître froid,

[396] *Loc. cit*.
[397] *L'Enfant maudit*, CH, X, p. 863.
[398] *Le Père Goriot*, CH, III, p. 291.
[399] *Mémoires de deux jeunes mariées*, CH, I, p. 241.

dissimulé ; le despotisme de mon père m'avait ôté toute confiance en moi […] je doutais de moi comme un enfant[400]. »

Delphine aussi dans *Le Père Goriot* critique sévèrement son père et le met responsable de ses échecs sentimentaux : « Oui, si je suis dans un abîme, il y a peut-être de votre faute […] Nous avons si peu de raison quand nous nous marions ! Connaissons-nous le monde, les affaires, les hommes, les mœurs ? Les pères devraient penser pour nous[401]. »

Dans *Mémoires de deux jeunes mariées,* c'est Louise de Chaulieu qui juge ses parents. Elle a deviné la double vie de sa mère et elle a vu que son père ne s'adressait à elle que dans le but unique de la faire renoncer à son héritage. Lors de l'entretien sur la dot, elle raille son père : « il m'a montré la bergère en face de lui, je l'ai compris, et m'y suis plongée avec une gravité qui le singeait si bien […] Il a commencé par me flatter, il ne s'y est pas trop mal pris[402]. » Mme de Chaulieu et son mari ont du mal à supporter cette jeune fille devenue si impertinente, ils la surnomment « la commère éveillée[403] ». Son père dira même : « Vous êtes une petite peste […]. Si je vous parle raison, vous me répondez par des plaisanteries ; quand je plaisante, vous me parlez comme si vous étiez ambassadeur[404]. » Les jeunes gens deviennent davantage les adversaires de leurs parents quand ceux-ci ont établi de mauvaises relations avec leurs enfants. Louise à l'air de se venger de l'abandon de ses parents.

Balzac enfant peu aimé par ses parents sera lui aussi un juge impitoyable. Augustine Guillaume contenant sans doute la première projection mythique du personnage de sa sœur Laurence ne s'est pas rebellée contre ses parents et mourra jeune mais c'est Balzac qui les condamnera lorsqu'il fera dire à Félix de Vandenesse au sujet de sa cruelle mère : « elle fut souverainement jugée[405] ».

Eugénie Grandet aussi brocarde son père le jour de ses vingt-trois ans : « le moment de voir clair aux choses d'ici-bas était arrivé pour Eugénie[406]. » Le jour de son anniversaire, Eugénie ironise, se moque de son père en reproduisant les paroles qu'il avait répétées à satiété : « puisque c'est la fête d'Eugénie[407]. » Puis les jours suivants, elle tient tête au père Grandet et

[400] *La Peau de chagrin*, CH, X p. 128.
[401] *Le Père Goriot,* CH, III, p. 252.
[402] *Mémoires de deux jeunes mariées*, CH, I, p. 241.
[403] *Ibid*., p. 281.
[404] *Ibid*., p. 244.
[405] *Le Lys dans la vallée*, CH, IX, p. 981.
[406] *Eugénie Grandet*, CH, III, p. 1073.
[407] *Ibid.*, p. 1049.

avec insolence elle lui rappelle qu'elle est majeure : « vous m'avez souvent dit que j'étais majeure, pour que je le sache[408]. » Ensuite elle lui désobéit, vole du sucre, achète de la bougie…

Mais tous les jeunes gens n'osent pas affronter leurs parents, s'opposer à eux ou les juger. David Sèchard bien qu'il ait fait le tour complet de son père, de toutes ses bassesses, ait démasqué toutes ses hypocrisies, il n'osera pas l'affronter en raison de « l'empire que le vieil ivrogne avait conservé sur lui[409] ». David reprendra l'imprimerie, continuera à servir les intérêts de son père et se pliera partiellement à ses lois, car il sait que son père est fier de son fils qui sait lire, que son père a du bon sens, et qu'il est attaché à la valeur du travail. Il demandera même le consentement de ce père alcoolique pour son mariage.

Bien que les jeunes gens s'opposent à leurs parents pour s'affirmer, ces grands enfants encore indéterminés, innocents et naïfs ont encore besoin de voir approuver leur choix, de sentir l'appui de leurs parents, d'être rassurés, réconfortés et conseillés.

Les vieux parents devant l'inéluctable dépossession de leurs pouvoirs ne méritent pas toujours le jugement, le dédain et le mépris de leurs enfants. Julie d'Aiglemont regrettera de n'avoir pas su écouter « Les prévoyantes paroles de son père[410] ».

Au terme de cette première partie, il apparait que Balzac est audacieux, il a osé dire la difficulté du métier de parents et particulièrement celui de mère. Il a fait entendre l'enthousiasme mais aussi les peines et les souffrances des parents de la conception de l'enfant au renversement de leur pouvoir. Balzac est le premier à s'être autant intéressé aux responsabilités des parents. Il a mis en scène de nombreux modèles de parents mais malheureusement peu sont des parents modèles…

Que Balzac croie fermement au nécessaire changement dans l'éducation, cela est sûr. Par contre, ces changements ne peuvent se réaliser exclusivement avec les parents biologiques, aussi Balzac met en scène d'autres personnages qui serviront de nouveaux modèles : des parents de substitution.

---

[408] *Ibid.*, p. 606.
[409] *Illusions perdues*, CH, V, p. 134.
[410] *La femme de trente ans*, CH, II, p. 1076.

DEUXIÈME PARTIE : LES PARENTS DE SUBSTITUTION



Source : « Vautrin, Poiret, Mme Vauquer, officiers de paix et chef de la police de sûreté » (détail). Matrice pour l'illustration pour *Le Père Goriot*, *Études de mœurs*, *Scènes de la vie privée de La Comédie humaine* 6, volume 6, Paris, Editions Conard, 1910-1950, p. 381. Charles Huard (1874-1965), dessinateur ; Pierre Gusman (1832-1941), graveur. Maison de Balzac. Numéro d'inventaire BAL 99-137 © Maison de Balzac Disponible sur https://classes.bnf.fr/essentiels/grand/ess_1864.htm

Le métier de parents est tout sauf facile, et Balzac a pu s'en convaincre en examinant les relations entre les parents biologiques et leurs enfants. Les familles balzaciennes sont rarement unies et heureuses, au contraire le plus souvent dysfonctionnelles, pour des raisons diverses, qu'il s'agisse du caractère des uns ou des autres, de l'absence des parents morts prématurément ou de leur présence insuffisante pour des raisons sociales.

Face à ces difficultés, se mettent en place des parents de remplacement, susceptibles de prendre parfois totalement en charge les enfants, leur apportant l'affection, l'éducation et l'aide matérielle. Ces parents de substitution, qui appartiennent le plus souvent à l'entourage familial, ont pu être choisis par les parents défaillants ou par l'enfant parfois encore très jeune.

Mais si ces personnes de bonne volonté apportent le plus souvent une aide précieuse, elles peuvent se révéler tout aussi décevantes que les parents biologiques et il conviendra d'identifier les dangers qu'elles sont susceptibles de générer.

Le premier chapitre est consacré à « l'entraide familiale » à partir de deux ouvrages : *Mémoires de deux jeunes mariées* et *Le Père Goriot.* À la fin de ce chapitre, il sera question de l'affaiblissement de l'entraide. La mise en relief de cette absence de soutien familial se fera dans *Eugénie Grandet*. Quand la parentèle ne remplit plus ses devoirs, des personnes ne s'inscrivant pas dans une filiation apportent leur soutien. Ces personnes ne s'inscrivant pas dans une filiation, la notion de famille se complexifie, on s'écarte de la famille traditionnelle. Pour cette étude sont retenus *Le Lys dans la vallée*, *L'Enfant maudit* et à nouveau *Eugénie Grandet* et *Le Père Goriot.*

CHAPITRE 1 : L’entraide familiale

Comme nous l'avons vu, les pères et mères biologiques assurent généralement le rôle principal dans l'éducation de leurs enfants, mais quand ils rencontrent des difficultés dans leur « métier » de parents, l'entourage joue un rôle parfois considérable. Ces difficultés parentales peuvent être liées aux changements de société, aux défaillances d'un père ou d'une mère ou à leur mort. Ainsi dans *La Comédie humaine*, d'un roman à l'autre, on compte de nombreux parents veufs ou veuves. Les pères Goriot, Taillefer, de Valentin sont veufs, Mme Couture et Mme Vauquer sont veuves. Ces deuils font apparaître la précarité d'une époque où les famines, les guerres, les ruines, l'absence de médicaments efficaces, les épidémies traversent les familles et où de nombreux enfants sont orphelins de père ou de mère. La disparition d'un père ou d'une mère rend la famille plus vulnérable, à l'instar celle de M. Chardon, dans *Illusions perdues,* qui meurt brutalement, laissant la mère de Lucien et Eve en difficulté financière.

Si certaines veuves comme Mme Bridau dans *La Rabouilleuse* bénéficient d'aides financière de l'État (« L'Empereur […] inscrivit madame Bridau pour une pension de quatre mille francs[411] ») il n'en reste pas moins que la famille est fragilisée : la faible veuve est ruinée par son fils et par la tante Mme Descoings.

Parfois le veuf ou la veuve se remarie, mais le nouveau conjoint n'assume pas toujours le rôle de second bon parent. Ainsi Mme Husson, dans *Un début dans la vie*, s'est remariée, mais le beau-père M. Clapart est un incapable qui déteste le fils Husson.

L'entraide familiale agit plutôt favorablement au temps de Balzac, la « parenté plus ou moins distendue selon les types de famille […], n'en demeure pas moins vivante au XIX^e^ siècle[412] », et les pères et mères isolés obtiennent souvent de l'aide dans leur parentèle. C'est le cas de Mme Taillefer aidée par Mme Couture. Toutefois, face à la montée de l'individualisme, à la course à l'argent, les liens familiaux se desserrent, se dissolvent et l'esprit de famille agit moins favorablement quand il ne disparaît pas tout simplement. Ainsi Félix Grandet, dans *Eugénie Grandet*, refuse d'aider son neveu orphelin. Claudie Bernard rappelle qu'après la Révolution, suite à l'« abandon du principe dynastique de la nation, et à l'affaiblissement du dogme du Péché originel dans les esprits, le poids de l'hérédité familiale est allé diminuant, au profit des qualités de l'individu lui-même. Et la parentèle, puissamment solidaire lorsque ses membres ne pouvaient se passer de son soutien, a perdu de son importance[413] ».

---

[411] *La Rabouilleuse*, CH, IV, p. 280.
[412] PERROT, Michelle. *La Vie de famille au XIXe siècle*, *op. cit*., p. 93.
[413] Elle écrit quelques pages plus loin : « En contraste avec le modèle traditionnel – modèle patriarcal basé sur la coopération laborieuse de ses nombreux membres, soutenu par la parentèle, et reconduit au fil des générations –, s'impose, dans les cités

Mais intéressons-nous pour l'instant au rôle bénéfique joué auprès de deux grands enfants par des parentes éloignées, Mme Couture et Mme de Beauséant dans le roman *Le Père Goriot*. Ces deux parentes venues au secours de jeunes gens isolés, jouent un rôle précieux.

provinciales […], l'idéal bourgeois : père préposé au gain, mère confite en responsabilités domestiques, enfants peu nombreux vaquant à leur promotion, avec l'accord distant d'une parentèle plus limitée. » BERNARD, Claudie. *Le jeu des familles dans le roman français du XIXe siècle*. Saint-Étienne : Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2013, p. 13, 32.

1. Figures adoptives

1.1. Madame Couture, une deuxième mère

Le roman *Le Père Goriot* se déroule à Paris, en 1819, dans une triste pension appelée la pension Vauquer. Dans cet établissement où ne logent habituellement que des jeunes hommes contraints « à travailler » et des vieillards, se trouvent exceptionnellement une pauvre jeune fille nommée Victorine Taillefer et sa parente Mme Couture. Elles sont toutes deux venues se réfugier dans cette pension car elles ont de modestes ressources. Veuve d'un Commissaire-Ordonnateur des armées de la République, Mme Couture est une parente éloignée de la jeune fille, et ne possède rien au monde que son douaire et sa pension. La jeune Victorine, elle, est quasi orpheline : sa mère est morte et son père refuse aussi bien de s'occuper d'elle que de lui accorder son héritage.

> Son père croyait avoir des raisons pour ne pas la reconnaître, refusait de la garder près de lui, ne lui accordait que six cents francs par an, et avait dénaturé sa fortune, afin de pouvoir la transmettre en entier à son fils[414].

Sa défunte mère est « venue mourir de désespoir[415] » chez Mme Couture, lui demandant ainsi implicitement de prendre en charge sa fille. Mme Taillefer, en désignant cette parente comme mère de remplacement, s'est comportée comme de nombreuses mères qui désignent de leur vivant une remplaçante pour leur enfant, une personne en qui elles ont confiance. C'est le cas de Jeanne d'Hérouville qui trouve la force sur son lit de mort de confier son fils Etienne à l'écuyer Bertrand et au docteur Beauvouloir :

> Avertie par un instinct qui ne trompe jamais les mères, elle s'était aperçue de la pitié profonde qu'inspirait à l'écuyer l'aîné de la maison puissante à laquelle il portait un sentiment de vénération comparable à celui des Juifs pour la Cité Sainte. Quant à Beauvouloir, le pacte entre la duchesse et lui s'était signé depuis longtemps. Ces deux serviteurs, émus de voir leur maîtresse forcée de leur léguer ce noble enfant, promirent par un geste sacré d'être la providence de leur jeune maître, et la mère eut foi en ce geste[416].

Comme ces deux serviteurs, Mme Couture va relayer la mère disparue. Elle prend « soin de l'orpheline comme de son enfant[417] » et Victorine de son côté semble être passée sans souffrance d'une mère à l'autre car elle appelle Mme Couture « maman ».

---

[414] *Le Père Goriot*, CH, III, p. 59.
[415] *Loc. cit.*
[416] *L'Enfant maudit*, CH X, p. 911.
[417] *Le Père Goriot*, CH, III, p. 59.

Dévote, Mme Couture éduque religieusement Victorine, en fait une personne pieuse comme elle. Elle l'emmène régulièrement à la messe, ce que n'hésite pas à approuver Balzac : « La bonne femme menait Victorine à la messe tous les dimanches, à confesse tous les quinze jours, afin d'en faire à tout hasard une fille pieuse. Elle avait raison[418]. » Cette approbation de l'éducation ne nous surprendra pas de la part de Balzac. N'a-t-il pas affirmé :

> J'écris à la lueur de deux Vérités éternelles :la Religion, la Monarchie, deux nécessités que les événements contemporains proclament, et vers lesquelles tout écrivain de bon sens doit essayer de ramener notre pays[419].

Balzac ne croit pas pour autant au retour de la foi, affirme Françoise Gaillard : « Il ne se fait guère d'illusion de voir l'époque retrouver le chemin du catholicisme[420] », mais le romancier est pragmatique. Il reconnait au catholicisme des vertus pour les classes populaires. Une jeune fille pauvre trouvera difficilement à se marier, et effectivement Eugène de Rastignac avoue à Vautrin qu'il ne pourrait épouser Victorine, jeune fille désargentée :

> – Mais où trouver une fille ? dit Eugène.
> – Elle est à vous, devant vous !
> – Mademoiselle Victorine ?
> – Juste !
> – Et comment ?
> – Elle vous aime déjà, votre petite baronne de Rastignac !
> – Elle n'a pas un sou, reprit Eugène étonné[421].

La seule force de Victorine est donc l'éducation morale donnée par Mme Couture, elle ne peut séduire qu'avec cela : « Les sentiments religieux offraient un avenir à cet enfant désavoué[422]. »

Très protectrice, Mme Couture chaperonne sans cesse la jeune orpheline, ne la laisse jamais sortir seule. Victorine n'échappe qu'une seule fois à l'œil vigilant de cette deuxième mère qui aussitôt la gronde : « Mais Victorine, vous êtes inconcevable ce matin[423]. » Néanmoins, Balzac semble dénoncer une éducation morale qui ne reposerait que sur la prière et sur une haute surveillance, et Mme Vauquer désapprouve en cela Mme Couture : « Comment, ma voisine,

---

[418] *Loc. cit.*
[419] *Avant -propos*, CH, I, p. 9.
[420] GAILLARD, Françoise. Le pas de deux que Balzac fait exécuter au droit positif et à la loi morale, ou Le droit au secours de la morale ou la morale au secours du droit, art. cit. Voir aussi l'article de Michel Lichtlé sur la situation religieuse au début du xix^e^ siècle, sur les difficultés de l'Église sur son rôle social. Il semble que Balzac fait toujours état de la force du Code, de celle des lois du cœur mais aussi de la force de la morale, référence contenue dans la religion catholique pour réguler l'ordre social, cf. LICHTLÉ, Michel. Vie religieuse et vie privée dans le roman balzacien. *L'Année balzacienne*. Vol. 2013/1, n° 14, 2013, p. 131-165.
[421] *Le Père Goriot*, CH, III, p. 143.
[422] *Ibid*., p. 59.
[423] *Ibid.*, p. 135.

vous refusez une pièce prise dans *Le Solitaire*, un ouvrage fait par Atala de Chateaubriand […] un ouvrage moral qui peut être susceptible d'instruire votre demoiselle[424]. »

Mme Couture comble le vide affectif laissé par la mère, protège l'enfant mais ne peut procurer à Victorine la sécurité financière : elle n'a aucun bien à léguer, à transmettre, elle peut mourir d'un moment à l'autre laissant « un jour cette pauvre fille, sans expérience et sans ressources, à la merci du monde[425] ». Et d'ailleurs la misère pèse déjà sur Victorine : d'une « blancheur maladive[426] », elle semble attaquée par la chlorose, et ressemble dit poétiquement Balzac à « un arbuste aux feuilles jaunies, fraichement planté dans un terrain contraire[427] ».

La jeune fille souffre surtout de ne plus voir son père qu'elle aime malgré tout, et Mme Couture cherche activement à faire renouer le père et sa fille, à « recoudre », retisser le lien entre eux, amenant une fois par an l'orpheline chez son père M. Taillefer, même si à chaque fois Victorine se cogne « contre la porte de la maison paternelle, inexorablement fermée[428] ». Lors de la dernière entrevue, M. Taillefer qui lui aussi porte bien son nom, se montre coupant comme du fer[429]. Il repousse et congédie froidement sa fille qui pourtant s'est jetée à ses genoux. Cette dernière visite semble avoir signé une rupture irréparable entre le père et la fille.

Scène choquante que celle d'un père cherchant à se débarrasser de sa fille, et Mme Couture ne peut s'empêcher de la raconter en détail à tous les pensionnaires de la pension Vauquer :

> – […] figurez-vous qu'il n'a pas même fait asseoir Victorine, qu'est restée constamment debout. À moi, il m'a dit, sans se mettre en colère, tout froidement, de nous épargner la peine de venir chez lui ; que mademoiselle, sans dire sa fille, se nuisait dans son esprit en l'importunant (une fois par an, le monstre !) ; que la mère de Victorine ayant été épousée sans fortune, elle n'avait rien à prétendre ; enfin les choses les plus dures, qui ont fait fondre en larmes cette pauvre petite. La petite s'est jetée alors aux pieds de son père, et lui a dit avec courage qu'elle n'insistait autant que pour sa mère, qu'elle obéirait à ses volontés sans murmure ; mais qu'elle le suppliait de lire le testament de la pauvre défunte, elle a pris la lettre et la lui a présentée en disant les plus belles choses du monde et les mieux senties, je ne sais pas où elle les a prises, Dieu les lui dictait, car la pauvre enfant était si bien inspirée qu'en l'entendant, moi, je pleurais comme une bête. Savez-vous ce que faisait cette horreur d'homme, il se coupait les ongles, il a pris cette lettre que la pauvre madame Taillefer avait trempée de larmes, et l'a jetée sur la cheminée en disant : C'est bon ! Il a voulu relever sa fille qui lui prenait les mains pour les

[424] *Ibid*., p. 203.
[425] *Ibid*., p. 60.
[426] *Ibid.*, p. 59.
[427] *Loc. cit.* On sait par Alain Corbin que la chlorose, suite à la numération globulaire durant le dernier tiers du XIX^e^ siècle, est le résultat de l'anémie, du manque de fer. Au temps de Balzac « des cohortes de jeunes filles d'une blancheur verdâtre envahissent l'iconographie [...] l'image de la jeune fille de lis dont la qualité même du teint semble témoigner tout à la fois de la délicatesse et du dépérissement » ARIÈS, Philippe et DUBY, Georges. *Histoire de la vie privée*, *op. cit*., p. 526.
[428] *Le Père Goriot*, CH, III, p. 59, 60.
[429] Comme nous l'avons vu pour Mme de Listomère, remarquons à nouveau le choix non fortuit des deux patronymes créés par Balzac : Mme Couture est celle qui essaie de « recoudre » les relations de la fille et du père, et Taillefer souligne bien le caractère intraitable du père.

> lui baiser, mais il les a retirées. Est-ce pas une scélératesse ? Son grand dadais de fils est entré sans saluer sa sœur[430].

Le récit de cette visite touche les auditeurs, qui aussitôt manifestent leur empathie pour les deux femmes. Leurs réactions sont celles que l'on pourrait trouver dans une vraie famille. C'est le père Goriot, le représentant de la paternité, qui s'indigne le premier et s'exclame : « C'est donc des monstres[431]. » Madame Vauquer, qui déjà maudissait « ce millionnaire infâme[432] », le traite de père barbare et essaie de consoler souvent Victorine en pleurs : « Allez, mon chou, votre monstre de père attire le malheur à plaisir sur lui[433] », répond que ce père est « une horreur[434] ». L'énigmatique Vautrin, qui avait déjà condamné ce mauvais père : « Il vous faudrait un ami qui se chargeât de dire son fait à ce marsouin-là, un sauvage qui a, dit-on, trois millions, et qui ne vous donne pas de dot[435] », voyant que la jeune fille ce soir-là ne parvenait plus à manger, s'approche de Victorine et lui dit simplement : « Il faut le mettre à la raison[436]. »

Si Victorine se trouve ainsi dans une famille de substitution, c'est que la pension fonctionne sur un modèle familial : le matin les pensionnaires descendent en pantoufles et se font des confidences intimes, « des observations confidentielles […] en s'exprimant avec la confiance de l'intimité[437] » et ce petit déjeuner offre « l'aspect d'un repas de famille[438] ».

Mme Vauquer, maîtresse de la pension éponyme, a endossé le rôle de mère nourricière auprès de tous ses pensionnaires. Cette sorte de mère d'environ cinquante ans, est une femme rouée et avare qui limite le nombre d'étudiants dans sa pension parce qu'ils mangent « trop de pain[439] ». Malgré tout, elle n'est pas sans âme et les pensionnaires, « les enfants gâtés de Madame Vauquer[440] » disent : « Elle est bonne femme au fond[441]. » Vautrin lui-même, qui a presque le même âge qu'elle, l'appelle souvent « maman » en plaisantant : « C'est moi qui rentre, maman Vauquer[442]. »

---

[430] *Le Père Goriot*, CH, III, p. 90.
[431] *Loc. cit.*
[432] *Ibid.*, p. 59, 60.
[433] *Ibid.*, p. 52
[434] *Ibid.*, p. 93.
[435] *Ibid.*, p. 84.
[436] *Ibid.*, p. 93.
[437] *Loc. cit.*
[438] *Ibid.*, p. 16.
[439] *Loc. cit.*
[440] *Loc. cit.*
[441] *Ibid.*, p. 14. Anne-Marie Baron rappelle que le mot *maman* est « complétement dévalorisé dans *La Comédie humaine*, puisque c'est par dérision que la terrible Mme Vauquer est appelée par Vautrin "maman Vauquer" », BARON, Anne-Marie. *Le fils prodige : l'inconscient de La comédie humaine*, *op. cit*., p. 180.
[442] *Le Père Goriot*, CH, III, p. 45.

Vautrin, l'homme énigmatique, assume lui le rôle de père de substitution. Il veut secourir Victorine et regarde souvent l'étudiant Rastignac « d'un air paternel[443] ». Les personnes vivant dans la pension se sont attachées à ce personnage qui aime rendre service, ainsi la domestique Sylvie s'adresse à lui de façon quasiment filiale : « Mais, à propos papa Vautrin[444] ? »

La maison Vauquer est donc un lieu où se sont tissés des liens aussi forts que ceux que l'on trouve dans une vraie famille et, nous verrons ultérieurement comment le jeune étudiant Eugène de Rastignac se prend d'affection pour le vieux père Goriot qui sur son lit de mort, gémira : « Vous êtes mon fils, Eugène […] Mon cher enfant[445]. »

La pension constitue donc une sorte de sphère familiale où Goriot, Vautrin, Mme Vauquer font figures de parents. Tous compatissent au triste sort de Victorine et cette compassion contraste avec la paternité cruelle de Taillefer. Par son attitude tendre et affectueuse, Goriot offre l'image d'une paternité presque maternelle tandis que celle de Vautrin en apparence bienveillante cache « une paternité vorace[446] ». Une autre transposition de famille avec des figures assumant, comblant momentanément les manques familiaux, jouant les rôles de parents de remplacement, sera observée par la suite avec Monsieur et Madame Guillaume, dans *La Maison du Chat-qui-pelote*.

De ces quatre figures paternelles et maternelles entourant Victorine, c'est Vautrin qui va passer à l'action et venger la jeune fille. Il enquête et apprend que le père Taillefer est très riche, que « c'est un vieux coquin qui […] a un fils unique auquel il veut laisser son bien, au détriment de Victorine[447] ». Il découvre également que la mère de Victorine n'a pas été épousée sans fortune, que la succession de la mère s'élève à trois cent mille francs. Il propose donc un marché cynique au jeune Rastignac. Il lui demande de séduire Victorine tandis que lui éliminerait le frère, le riche héritier, ainsi ils se partageraient l'héritage fabuleux de l'orpheline. Rastignac refuse ce pacte immoral[448], monstrueux, ce qui n'empêchera pas Vautrin d'exécuter son plan et de faire assassiner le frère de Victorine.

---

[443] *Ibid.*, p. 94.
[444] *Ibid.*, p. 26.
[445] *Ibid.*, p. 292.
[446] BARON, Anne-Marie. *Le fils prodige : l'inconscient de La comédie humaine*, *op. cit*., p. 115.
[447] *Le Père Goriot*, CH, III, p. 143,144.
[448] Rastignac a hésité devant la proposition de Vautrin, il est dit que la voix de sa conscience l'empêcha d'accepter cet homicide. Mais fait remarquer Françoise Gaillard, « au fil du temps, cette voix se fera de moins en moins forte chez un Rastignac "tourmenté", comme il le confesse à Bianchon, par de mauvaises idées" (p. 164). Et s'il ne profite pas du crime, qui aura lieu sans son assentiment, c'est plus par panache que par sens moral. » GAILLARD, Françoise. Le pas de deux que Balzac fait exécuter au droit positif et à la loi morale, ou Le droit au secours de la morale ou la morale au secours du droit, art. cit.

Notons que la vertueuse Mme Couture qui souhaite voir sa jeune pupille se réapproprier la fortune de sa mère, a rêvé elle aussi de faire disparaître Frédéric Taillefer, ce mauvais frère qui n'est venu voir sa sœur qu'une fois en quatre ans et qui n'a jamais donné d'argent. Mais elle regrette vite ses pensées criminelles et s'en remet à Dieu. Le sentiment religieux, « la loi morale, cette barrière qui, mieux que toute loi civile, garantit l'ordre social[449] » semble sauver cette deuxième mère.

> – Mais il ne faut qu'une chose [...]que ton monstre de frère tombe de cheval.
> _Ah ! maman.
> – Mon Dieu, peut-être est-ce un péché que de souhaiter du mal à son ennemi, reprit la veuve. Eh ! bien, j'en ferai pénitence. En vérité, je porterais de bon cœur des fleurs sur sa tombe. Mauvais cœur ! il n'a pas le courage de parler pour sa mère, dont il garde à ton détriment l'héritage par des micmacs. Ma cousine avait une belle fortune. Pour ton malheur, il n'a jamais été question de son apport dans le contrat[450].

1.1.1. Un père retrouvé

Après le décès du fils Taillefer, Victorine retrouvera sa place auprès de son père, mais ce sera un père métamorphosé, passé de père inflexible, à père idolâtre, et sa fille lui fait tourner la tête. Vautrin juge durement cette paternité faible et dénigre en même temps la tendresse que Victorine porte à son père : « Victorine est douce et gentille, elle aura bientôt entortillé son père et le fera tourner comme une toupie d'Allemagne avec le fouet du sentiment[451] ! » Une métaphore qui en dit long sur le mépris de Balzac pour les pères faibles qui se laissent manipuler.

Mme Vauquer elle aussi avait prédit la métamorphose du père Taillefer. Elle s'était exclamée après l'annonce du décès du frère : « A huit heures et demie, Mlle Taillefer héritera de l'amour et de la fortune de son père[452]. » Victorine, devenant héritière, est passée de fille reniée à fille chérie. Ce qui compte finalement comme le note Marion Mas, ce ne sont pas les liens du sang mais la transmission des biens, l'héritage faisant le père[453].

La famille de sang, fragilisée par le veuvage, s'est donc recomposée. Le père chérit sa fille et l'absence de la mère, pièce manquante de la famille, a été corrigée par cette parente éloignée. Mme Couture reste en effet près de Mlle Taillefer et continue à la protéger comme une deuxième mère. La famille Taillefer semble promise à un avenir heureux, même si pour

[449] *Ibid*.
[450] *Le Père Goriot*, CH, III, p. 207.
[451] *Ibid*., p. 144.
[452] *Ibid*., p. 195.
[453] MAS, Marion. *Le père Balzac…*, *op. cit*., p. 299 : « Ce ne sont pas les liens du sang qui justifient l'héritage, mais c'est l'héritage qui fait la paternité. »

Victorine c'est un demi-bonheur : elle retrouve certes une famille, mais amputée d'un frère aimé, et elle va vivre en sachant qu'elle doit sa place et sa richesse à la mort de ce frère. Autre peine, elle doit oublier le jeune Rastignac qu'elle aimait, et elle quitte la pension en pleurs : « Je ne croyais pas que notre bonheur dût me causer des larmes[454] ! »

Après l'arrestation de Vautrin et le départ de Mme Couture et de Victorine, cinq autres pensionnaires vont quitter la pension. On assiste à la dissolution de cette deuxième famille hétéroclite qui a servi de tremplin, de transition pour que puisse se recomposer la famille Taillefer. Cette famille de substitution a été utile car elle a agi. Elle a corrigé, réparé les abus des parents génétiques en renversant ce qui ruine très souvent les familles : la nécessité de l'héritier unique. Tandis que la famille Taillefer se reforme, la famille Vauquer se défait. Huit pensionnaires sont donc partis et Mme Vauquer qui ne dit plus un mot semble « près de pleurer[455] ». Elle craint certes la ruine de sa pension mais surtout semble triste de voir partir ceux qu'elle a entourés comme une mère. Cependant un nouveau clan se reforme rapidement après ce drame, car nous dit le romancier, dans la pension comme dans la société l'égoïsme domine, on oubliera vite Victorine, il se trouvera « dans les évènements de Paris une autre proie à dévorer[456] ».

1.1.2. Vautrin, le « père » justicier

Ô femmes innocentes, malheureuses et persécutées[457].

Le romancier a donné à Vautrin le rôle de père de substitution mais aussi de juge et de justicier, ce qui est un paradoxe. En effet, c'est un repris de justice qui va faire respecter la loi, qui va défendre deux femmes au nom d'une société plus juste : « Moi, je n'aime pas ces injustices-là. Je suis comme don Quichotte, j'aime à prendre la défense du faible contre le fort[458]. » La première injustice semble être contenue dans cette mystérieuse lettre que le père Taillefer ne daigne pas ouvrir. Victorine ne vient pas pour réclamer la succession de sa mère mais vient apporter le pardon de sa mère au père défaillant : « Cet enfant[...] tous les ans s'acheminait chez lui pour y apporter le pardon de sa mère[459]. » Mme Taillefer semble accusée à tort d'adultère puisque Mme Couture affirme : « Je ne sais pas comment il peut la renier, elle

[454] *Le Père Goriot*, CH, III, p. 211, 212.
[455] *Ibid*., p. 225.
[456] *Ibid*., p. 225, 226.
[457] *Ibid.*, p. 84.
[458] *Ibid*., p. 143, 144.
[459] *Ibid*., p. 60.

lui ressemble comme deux gouttes d'eau[460]. » Le père Taillefer représente ces pères tout-puissants toujours prêts à mettre en doute la vertu de leur femme pour s'octroyer tous leurs biens en toute légitimité et se débarrasser d'un enfant soi-disant bâtard. Victorine paie pour une faute non commise : « Son père croyait avoir des raisons pour ne pas la reconnaître[461]. » Ce type d'injustice se retrouve dans *La Rabouilleuse*. Agathe Rouget, mal aimée par son père qui la soupçonne d'être la fille de Lousteau, est déshéritée à la mort de sa mère pour que son frère puisse bénéficier de la totalité des biens de son père, sans avoir à les partager avec sa sœur. À cette époque, en effet les filles étaient en droit à leur majorité de réclamer le partage de la fortune de leur mère.

Dans ce drame de la paternité, Balzac souligne donc la fragilité des mères et des filles. Les pères, contrairement aux mères dont la maternité ne peut être contestée, peuvent mettre en doute leur paternité. Le romancier se bat pour une société plus juste où la faute supposée des mères n'aboutirait plus à leur condamnation. Lui qui a connu très tôt le choc du mot adultère car sa mère a eu deux amants, condamne ces pères qui tourmentent en permanence leur femme soupçonnée à tort ou à raison d'adultère. Indépendamment du rachat de l'adultère féminin, il participe aussi à la correction du statut des filles, prises dans un schéma social plaçant sur un piédestal le fils comme seul héritier légitime. En faisant tuer le fils Taillefer, il résout la question de l'héritier mâle, il juge et punit l'ensemble des pères des familles qui privent leurs filles de leur juste héritage. Justice est donc faite pour toutes ces filles spoliées par leur père au profit d'un fils : elles peuvent continuer le père, accéder au statut de successeur du père autant que les fils et devenir la planche de salut de la cellule familiale.

1.1.3. Vautrin, un père entre le bien et le mal

Vautrin, justicier des femmes, est un repris de justice surnommé Trompe-la-Mort. La « famille Vauquer » a placé sur un piédestal un hors-la-loi qui a fait assassiner le frère de Victorine par le colonel Franchessini sous couvert de duel pour tourner la situation à son profit. Le lecteur était donc en droit de se méfier de cet homme qui regardait Rastignac d'un air paternel et de « l'apparente pitié de Vautrin pour Victorine et son prétendu projet de faire le bonheur d'une orpheline[462] » et c'est bien ce que rappelle Rose Fortassier. Pour autant, Vautrin n'est pas un homme sans âme. C'est un personnage complexe, il est immoral mais il veut une

[460] *Ibid*., p. 89, 90.
[461] *Ibid*., p. 59. Au sujet de cette reconnaissance « P.-Castex fait observer que Taillefer lui a pourtant donné son nom », Notes p. 1231.
[462] Préface, *Le Père Goriot*, CH, III, p. 28.

société plus juste. Il se situe entre l'homme bon qui lutte contre « une société gangrenée », dysfonctionnelle et l'homme brutal, sauvage, qui tue pour ses intérêts personnels[463].

Dans ce roman jouant sur la problématique du « Bien et du Mal », l'histoire de Victorine est enchâssée dans une autre histoire familiale, celle du jeune Rastignac vivant à Paris, éloigné de ses parents. De la même manière que Victorine s'est attachée à la bonne parente Mme Couture, Rastignac, lui, bénéficiera de la protection de sa cousine Mme de Beauséant, la seule personne qu'il connaisse à Paris.

1.2. Une autre mère de remplacement très aristocratique

> Pardonnez-moi, j'ai besoin de tant de protection qu'un bout de parenté n'aurait rien gâté[464].

L'étudiant Eugène de Rastignac loge, comme Victorine, chez Mme Vauquer. Sa famille habite en province dans les environs d'Angoulême, et vit sur une petite terre, du produit très incertain de la vigne en se soumettant « aux plus dures privations[465] » pour que le jeune Eugène puisse faire des études de droit. Ses parents ont cinq enfants, et Eugène de Rastignac sait depuis qu'il est très jeune que « l'avenir incertain de cette nombreuse famille[466] » repose sur lui. Arrivé à Paris, vêtu de vieux habits et de chaussures ressemelées, il se jette dans le travail et veut « ne rien devoir qu'à son mérite[467] ».

Comme de nombreux jeunes qui ne savent pas encore « de quel côté diriger leurs forces[468] », Eugène, malgré une ambition démesurée, commence à délaisser la Faculté. Sa première année d'étude lui laissant du temps libre, il fréquente les théâtres, les musées, l'Opéra-Comique, admire les belles voitures sur les Champs-Elysées. Ébloui par la beauté des femmes de Paris, il remarque « combien les femmes ont d'influence dans la vie sociale[469] » et décide tout en continuant ses études de chercher une protectrice pour se faire une place dans la capitale.

---

[463] Pour plus d'informations sur le rapport de Vautrin au bien et au mal, rappelons que Balzac se voulait philosophe avant d'être romancier. À travers Vautrin, Balzac nous incite à regarder le diable et l'ange en chacun de nous, l'ange sous la bête. La vertueuse Mme Couture n'a-t-elle pas rêvé elle aussi de faire disparaître le mauvais frère ? De la même manière Rastignac n'a-t-il pas été tenté d'approuver le crime avant de regretter cette pensée, ce « cousinage criminel » (p. 219) ? Après son arrestation, Vautrin est transformé, il a le regard « de l'archange déchu » (p. 219). Balzac, qui s'intéresse aux quêtes théosophiques comme celle de Swedenborg pose le problème moral du Mal. Vautrin a été condamné par une entité supérieure, au travers de lui c'est le Mal qui a été jugé. Anne-Marie Baron, qui s'est intéressée aux personnages porte-paroles du Bien et du Mal, écrit : « Les longues descriptions, les fresques sociales et les exposés d'opérations financières compliquées n'empêchent pas ce "réaliste" d'être surtout un explorateur de l'âme, un analyste des passions, un philosophe, un moraliste et un métaphysicien qui a posé la grande question du Bien et du Mal ». BARON, Anne-Marie. *Balzac, Spiritualiste d'aujourd'hui : Au-Delà du Bien et du Mal*. 1st ed. Paris : Honoré Champion, 2022, p. 51.
[464] *Le Père Goriot*, CH, III, p. 108.
[465] *Ibid*., p. 56.
[466] *Ibid*., p. 75.
[467] *Loc. cit.*
[468] *Loc. cit.*
[469] *Loc. cit.*

L'étudiant a une tante, Mme de Marcillac, autrefois connue à la Cour. De retour à Angoulême, il la questionne pour savoir avec quelle parentèle il pourrait renouer à Paris. La tante « secoue les branches de l'arbre généalogique[470] » et met son neveu en relation avec la vicomtesse Mme de Beauséant, la seule personne qui selon elle serait capable de « servir son neveu parmi la gent égoïste des parents riches[471] ». La lettre qu'elle va écrire à cette parente éloignée servira de viatique au jeune homme qui quelques jours après sera invité à un bal chez la vicomtesse.

Mme de Marcillac, en se mettant au service de son neveu, va favoriser sa réussite sociale. Elle n'est pas la seule, et Michelle Perrot rappelle que de nombreuses tantes comme celle de Rastignac dilatent au XIX^e^ siècle la nébuleuse familiale en aidant neveux ou nièces, et peuvent servir éventuellement de tutrices : « liées à la maison, souvent célibataires en surnombre, les tantes constellent l'univers enfantin, et c'est d'elles surtout que se souviennent leurs neveux[472]. » Les oncles ou grands-oncles, quoique moins fréquemment, sont aptes à jouer les mêmes rôles. Ainsi dans *Ursule Mirouët*, le docteur Minoret prend en charge sa petite nièce par alliance, l'orpheline Ursule, et aidé par ses amis, va réussir à remplacer à la fois son père et sa mère en aimant et protégeant sa nièce, à laquelle il donnera une bonne éducation et de l'affection.

Mme de Bauséant quant à elle, « une des sommités du monde aristocratique[473] », accepte de prendre Eugène sous sa protection et l'aide à s'introduire dans le monde. C'est elle qui lui explique l'influence des femmes dans la société, et elle va jusqu'à inviter dans son salon Delphine de Nucingen, femme d'un riche banquier, afin qu'Eugène puisse la séduire : « Si les femmes vous trouvent de l'esprit, du talent, les hommes le croiront […] Vous pourrez alors tout vouloir, vous aurez le pied partout[474]. » Entre piocher le droit pour devenir magistrat ou arriver par les femmes, Eugène a fait son choix.

Dans un premier temps, le jeune homme se pose comme un fils par rapport à sa cousine : « Ah ! je voulais vous consulter en vous demandant de m'accepter comme un pauvre enfant qui

---

[470] *Loc. cit.* Claudie Bernard atteste que : « Les lignées d'antan, celle du moins qui en avaient les moyens, se faisaient représenter sous forme d'arbre, avec leur souche, leur tronc, leurs branches maîtresses et latérales, leurs bourgeons et leurs rejetons ; le sang était assimilé à une sève, la croissance familiale à une poussée végétale, ancrée dans un noyau primordial et parée, à travers décès et enfantements, de la pérennité de la *physis* », BERNARD, Claudie. *Penser la famille au dix-neuvième siècle, 1789-1870*, *op. cit*., p. 67.
[471] *Le Père Goriot*, CH, III, p. 75.
[472] DUBY, Georges, ARIÈS, Philippe et PERROT, Michelle. *Histoire de la vie privée*, *op. cit*., p. 156, 157.
[473] *Le Père Goriot*, CH, III, p. 76.
[474] *Ibid*., p. 117.

désire se coudre à votre jupe[475] » et Mme de Beauséant de son côté se montre volontiers maternelle avec ce juvénile étudiant. Elle l'appelle « enfant » à plusieurs reprises : « Mais, enfant que vous êtes, s'écria la vicomtesse[476]. » Cependant, troublé par cette reine du tout Paris, Eugène regarde avec envie le marquis d'Ajuda-Pinto, l'amant de Mme de Beauséant et, quand ce dernier la trahit, il la défend comme si elle était sa maîtresse. Mme de Beauséant accueille avec bienveillance les déclarations de ce jeune homme sensible et ambitieux qui se dit prêt à combattre pour elle et qui comprend si bien la souffrance de la femme trompée :

> – Vous tueriez quelqu'un pour moi ?
> – J'en tuerais deux, dit Eugène.
> – Enfant ! Oui, vous êtes un enfant, dit-elle en réprimant quelques larmes ; vous aimeriez sincèrement, vous !
> – Oh ! fit-il en hochant la tête[477].
> […]
> – S'il vous fallait un homme de bonne volonté pour aller mettre le feu à une mine ? dit Eugène en l'interrompant.
> – Eh bien ? dit-elle.
> Il se frappa le cœur, sourit au sourire de sa cousine, et sortit[478].

La relation entre la comtesse et l'étudiant pauvre est un classique de la situation œdipienne, un phénomène longuement étudié par Marthe Robert, qui a observé dans *Roman des origines et origines du roman*, ces enfants obligés de rompre avec leurs parents naturels pour se destiner à de grandes causes, ainsi que toutes ces femmes bien nées devenant des sortes de « mères-amantes » cherchant à satisfaire les ambitions sociales des jeunes gens. Ainsi, Eugène en élisant Mme de Beauséant comme mère, une mère supérieure à la sienne, rompt inconsciemment avec sa mère biologique, choisit d'être l'élu de cette nouvelle mère et de supprimer le père à travers la figure de l'amant. On retrouvera ce type de relation dans *Le Lys dans la vallée*, entre Félix de Vandenesse et Mme de Mortsauf dans le rôle d'amante-mère car « *Le Lys* est certainement le roman le plus œdipien de Balzac[479] ».

Mme de Beauséant endosse également le rôle d'éducatrice, et Eugène devient un écolier quand elle le présente à son amie Mme de Langeais : « Il arrive, ma chère, et cherche une institutrice qui lui enseigne le bon goût […] ce pauvre enfant est si nouvellement jeté dans le monde, qu'il ne comprend rien[480]. » Et en effet, « ce pauvre enfant » ne comprend rien ! Mme de Beauséant et Mme de Langeais doivent lui expliquer en quoi il s'est fourvoyé lors de sa

[475] *Ibid*., p. 109.
[476] *Ibid*., p. 112.
[477] *Ibid*., p. 109.
[478] *Ibid*., p. 117.
[479] BARON, Anne-Marie. *Le fils prodige : l'inconscient de La comédie humaine*, *op. cit*., p. 140.
[480] *Le Père Goriot*, CH, III, p. 111.

première réception dans le salon des Restaud. Il aurait dû, avant de s'y présenter, se renseigner sur la famille où il se rendait.

> Eugène ignorait qu'on ne doit jamais se présenter chez qui que ce soit à Paris sans s'être fait conter par les amis de la maison l'histoire du mari, celle de la femme ou des enfants, afin de n'y commettre aucune de ces balourdises dont on dit pittoresquement en Pologne : *Attelez cinq bœufs à votre char !* sans doute pour vous tirer du mauvais pas où vous vous embourbez[481].

Il aurait pu ainsi savoir que la séduisante Mme de Restaud rencontrée au bal, est la fille du père Goriot vivant misérablement comme lui à la pension Vauquer : « Mais, enfant que vous êtes, […] Mme de Restaud est une demoiselle Goriot[482]. »

Mme de Beauséant lui apprend aussi les bonnes manières, le dissuade de prendre des attitudes trop démonstratives ou de tenir des discours anti-religieux. Parallèlement, elle l'encourage à donner de lui une image flatteuse :

> – Il faut vous dire madame, que je ne suis encore qu'un pauvre diable d'étudiant, bien seul, bien pauvre…
> – Ne dites pas cela, Monsieur de Rastignac. Nous autres femmes nous ne voulons jamais de ce dont personne ne veut[483].

Mais ce qu'elle lui recommande par-dessus tout, c'est de cacher ses sentiments :

> Voyez-vous, vous ne serez rien ici si vous n'avez pas une femme qui s'intéresse à vous. Il vous la faut jeune, riche, élégante. Mais si vous avez un sentiment vrai, cachez-le comme un trésor ; ne le laissez jamais soupçonner, vous seriez perdu. Vous ne seriez plus le bourreau, vous deviendriez la victime. Si jamais vous aimiez, gardez bien votre secret ! ne le livrez pas avant d'avoir bien su à qui vous ouvrirez votre cœur. Pour préserver par avance cet amour qui n'existe pas encore, apprenez à vous méfier de ce monde-ci[484].

Et il faut dire que Mme de Beauséant sait de quoi elle parle. Lorsque Mme de Langeais lui apprend, information cachée sous des phrases affectueuses, que son amant la trompe, elle ne montre pas son trouble face à sa perfide amie, ne laisse rien paraître, c'est à peine si un peu de pâleur semble la trahir après le deuxième coup porté par son amie :

> Madame de Beauséant ne se pinça point les lèvres, elle ne rougit pas, son regard resta le même, son front parut s'éclaircir pendant que la duchesse prononçait ces fatales paroles[485].
>
> – Clara, vous savez sans doute, reprit la duchesse en jetant des flots de malignité par ses regards, que demain les bans de monsieur d'Ajuda-Pinto et de mademoiselle de Rochefide se publient ?

[481] *Ibid*., p. 106.
[482] *Ibid*., p. 110.
[483] *Ibid*., p. 111.
[484] *Ibid*., p. 116.
[485] *Ibid*., p. 110.

> Ce coup était trop violent, la vicomtesse pâlit et répondit en riant[486].

Cet art du paraître est porté à son paroxysme lorsqu'elle quitte Ajuda-Pinto. Ce jour-là, elle invite le tout Paris à un bal et reste héroïque, personne ne pouvait soupçonner son désespoir.

> En cette circonstance, la dernière fille de la quasi royale maison de Bourgogne se montra supérieure à son mal, et domina jusqu'à son dernier moment le monde dont elle n'avait accepté les vanités […] Madame de Beauséant se tenait debout devant son premier salon pour recevoir ses prétendus amis. Vêtue de blanc, sans aucun ornement dans ses cheveux simplement nattés, elle semblait calme, et n'affichait ni douleur, ni fierté, ni fausse joie. Personne ne pouvait lire dans son âme. Vous eussiez dit d'une Niobé de marbre[487].

Quoi de mieux que le marbre pour suggérer l'état de Mme Bauséant ? « La mention du marbre connote immédiatement l'impassibilité, même factice[488] » de la comtesse.

De la même façon, Mme de Beauséant est capable de parler tout en pensant à autre chose :

> − Pardon, monsieur, j'avais un mot à écrire, je suis maintenant tout à vous.
> Elle ne savait ce qu'elle disait, car voici ce qu'elle pensait : « Ah ! il veut épouser mademoiselle de Rochefide. Mais est-il donc libre ? Ce soir ce mariage sera brisé, ou je… Mais il n'en sera plus question demain. »[489]

Tous ces conseils du paraître donnés à Eugène par de Mme Beauséant rappellent ceux donnés à Julie par sa tante par alliance, la comtesse de Listomère-Landon dans *La Femme de trente ans*. Cette tante aide Julie avec habileté puisqu'elle-même, comme Mme de Beauséant, connaissait les mœurs du grand monde et, comme elle, avait été mal aimée. La duchesse Carigliano, elle aussi, cherchera à éduquer la jeune et naïve Augustine ravagée par les infidélités de son mari dans *La Maison-du-chat qui pelote*. Elle entendit que la femme qui aime doit toujours dissimuler ses sentiments :

> Sachez donc que plus nous aimons, moins nous devons le laisser apercevoir à un homme[490].

Hélas Augustine ne comprendra pas cette « politique astucieuse des hautes sphères sociales[491] », ne saura pas dominer ses émotions et mourra, ainsi que le prédisait Balzac : « Dans ces grandes crises, le cœur se brise ou se bronze[492]. »

---

[486] *Loc. cit.*
[487] *Ibid*., p. 264.
[488] MARZEL, Shoshana-Rose. La polysémie de l'art dans le portrait balzacien. *L'Année balzacienne*. Vol. 12, nº 1, 2011, p. 161–173.
[489] *Le Père Goriot*, CH, III, p. 108.
[490] *La Maison du Chat-qui-pelote*, CH, I, p. 89.
[491] *Ibid*., p. 91.
[492] *Loc. cit.*

Eugène en revanche assimilera les leçons de sa cousine et deviendra ministre :

> Entre le boudoir bleu de madame de Restaud et le salon rose de madame de Beauséant, il avait fait trois années de ce *droit parisien* dont on ne parle pas, quoiqu'il constitue une haute jurisprudence sociale qui, bien apprise et bien pratiquée, mène à tout[493].

Il sera vu ultérieurement que les leçons de cette cousine seront relayées par les propos décapants de « papa Vautrin ». Pendant masculin de la comtesse, il contribuera lui aussi à former le jeune homme, l'aidera à « parvenir ».

C'est la voix de Balzac, père de ses personnages, qu'on entend au travers de tous ces discours. La leçon est essentielle : ne pas montrer ses émotions, sauver les apparences, ce sont les premières qualités attendues d'une femme ou d'un homme du monde. L'apprentissage du paraître est indispensable à quiconque veut accéder aux privilèges d'une classe puissanteil s'apprend dans la vie privée. C'est ce que souligne Anne-Marie Baron :

> Qui mieux que Balzac a su analyser ces contraintes sociales ? Il a dressé un véritable inventaire de ces rôles que la société impose aux individus et montré que les exigences du conformisme et des bonnes mœurs contribuent à la fabrication de masques présentables qui contraignent le Moi à d'énormes concessions. Il a mesuré la prégnance des normes collectives et décrit cette caractéristique de la civilisation bourgeoise qui est de donner à l'adaptation au monde extérieur force de loi. Il a compris que " le paraître est le poison universel dont se meurent le monde, l'Etat, les individus...[494]" C'est pourquoi, bien avant Freud et Jung, il a fondé son univers romanesque sur la dichotomie entre *comédie humaine* et *vie privée*[495].

Balzac a diversifié les modèles de deuxièmes mères expérimentées protectrices et émancipatrices dans ses romans. Il a créé de nombreux personnages féminins liés à la famille et capables de donner aux jeunes gens des leçons de vie. C'est le cas d'une autre parente haut placée, la princesse de Vaurémont, dans *Mémoire de deux jeunes mariées* qui aidera maternellement la jeune Louise de Chaulieu.

1.3. Une influente grand-mère

Les jeunes enfants sont rarement personnages principaux dans les romans de Balzac affirme Janet Sahli : « Il n'y a pas d'enfants dans l'œuvre de Balzac[496] », cependant ils le sont dans le sens où les jeunes gens devenus adultes souvent réactivent leur enfance. Ainsi quand Louise de Chaulieu sort du couvent vers dix-huit ans et revient chez ses parents, elle pénètre dans la chambre de sa grand-mère, la défunte princesse de Vaurémont et ce lieu lui permet de

[493] *Le Père Goriot*, CH, III, p. 109.
[494] STAROBINSKI, Jean. Hamlet et Freud. In : JONES, Ernest, *Hamlet et Œdipe*, Paris : Gallimard, 1967, p. XX.
[495] BARON, Anne-Marie. *Le fils prodige : l'inconscient de La comédie humaine*, *op. cit*., p. 52.
[496] SAHLI, Janet. Le rôle de l'enfance dans « La Comédie humaine », *L'Année balzacienne*, 1975, p. 279.

ressusciter « l'ombre de la chère princesse[497] ». Cette chambre la relie à son enfance et elle reste « deux heures toute seule, reprenant ses souvenirs un à un[498] ».

La jeune Louise de Chaulieu entre sept et dix ans a en effet passé beaucoup de temps avec sa grand-mère. Cette fois-ci, c'est l'enfant qui choisit celle qui va l'aider. Sur cette tendance, Claudie Bernard dit :

> L'évolution la plus notable est que la parentèle repose désormais largement sur le choix des individus. On fréquente tel germain au détriment de tel autre ; on prend pour modèle tel ascendant plutôt que tel autre ; tel affin semble plus proche que tel consanguin. La position lignagère compte moins que la personnalité[499].

Chaque jour, clandestinement, Louise se glissait sur la pointe des pieds dans les appartements de l'aïeule et écoutait à genoux cette noble femme qui « contait bien et peignait en trois mots[500] ». La princesse entourait Louise de tendresse, une tendresse qui avait créé entre elles des liens très forts : « Elle se sentait aimée, elle aimait mon naïf amour qui mettait un rayon de soleil dans son hiver[501]. »

Mme de Vaurémont avait été une grande dame du XVIII^e^ siècle, une des femmes en vue de la cour de Louis XV, et comptait parmi ses amis Richelieu et le prince de Talleyrand. Elle a été une femme chaleureuse au délicieux caractère, énergique, un peu espiègle mais aussi franche et libre. Elle a su aimer, a vécu ses passions sans hypocrisie. Grand-mère d'exception en même temps que grand-mère ordinaire, elle correspond à l'image de toutes les grand-mères qui ont du temps pour des activités ludiques. Mme de Vaurémont distrait sa petite fille chaque soir en lui racontant des histoires[502]. Ce temps partagé avec l'aïeule est d'autant plus précieux, que les parents de Louise paraissent peu disponibles. Louise confie à son ami Renée : « Mon père est dans les affaires publiques et dans ses plaisirs, ma mère est occupée aussi ; personne ne réagit sur soi dans la maison […] On peut vivre les uns auprès des autres, en famille, et ne pas se connaître[503]. » Balzac souligne l'importance d'un temps consacré, d'un vécu partagé entre enfants et parents pour créer de bons liens, Louise vit près de ses parents mais semble abandonnée, le temps semble un des critères pour une bonne connaissance mutuelle.

---

[497] *Mémoires de deux jeunes mariées*, CH, I, p. 202, 203.
[498] *Ibid.*, p. 202.
[499] BERNARD, Claudie. *Penser la famille au dix-neuvième siècle, 1789-1870*, *op. cit*., p. 66.
[500] *Mémoires de deux jeunes mariées*, CH, I, p. 201.
[501] *Ibid.*, p. 202.
[502] Les contes touchent au plus près les enfants, structurent leurs jugements. Par leur morale, ils contribuent à l'éducation. N'a-t-on pas surnommé la Comtesse de Ségur, « le Balzac des petits »...
[503] *Mémoires de deux jeunes mariées*, CH, I, p. 214.

Inversement, la princesse aime et chérit sa petite fille comme sa fille, l'appelle « mon bijou, petite masque[504] », termes révélateurs d'un attachement profond et sincère. Elle entoure de tendresse Louise qui peu à peu s'imprègne de son énergie, de son sens de liberté et de sa liberté de jugement et même du son de sa voix : « J'ai les manières de ma grand-mère et son charmant ton de voix[505]. » Et son père le duc de Chaulieu avoue : « Vous êtes au moins aussi spirituelle que votre grand-mère[506]. »

Avant de mourir, la grand-mère a laissé une dot importante à Louise : « Tu vas au couvent, mon bijou […] J'aurai soin que tu ne sois point sacrifiée, tu seras indépendante et à même de marier qui tu voudras[507]. » Voilà qui aurait dû aider Louise à soutenir ses droits, et à se sentir plus forte au moment du choix d'un époux. Malheureusement Louise ne saura pas bien exploiter cette indépendance financière, elle donnera toute sa dot à son père. En cela, la princesse n'a pas bien éduqué sa petite-fille, ne lui pas appris à n'être l'« objet » de personne. Louise misera tout sur l'amour comme Julie d'Aiglemont, ne se trompera pas comme elle sur le mari, mais sur le bonheur. Elle fera de son mari « un objet », or le bonheur ne se construit pas sur la domination.

1.3.1 Rivalités

L'entente entre la grand- mère et Louise va susciter la jalousie de Mme de Chaulieu, une mère qui se sent en concurrence avec cette aïeule plus aimante, plus disponible et dotée d'un fort caractère :

> La princesse avait des airs de tête, une manière de jeter ses mots et ses regards, un langage particulier que je ne retrouvais point chez ma mère : il s'y trouvait de la finesse et de la bonhomie, du dessein sans apprêt[508].

Cette grand-mère lui apparaît donc comme une rivale : « Cette prédilection a été cause de plus d'une querelle entre elle et ma mère[509]. » La mesure de rétorsion ne va pas tarder, Mme de Chaulieu sépare Louise de sa grand-mère en l'envoyant au couvent : « Tu sais comme on m'a brusquement séparée d'elle, du jour au lendemain, en 1816. − Allez dire adieu à votre grand'mère, me dit ma mère[510]. » Comme Mme de Beauséant, la noble grand-mère ne laisse

[504] *Ibid.*, p. 201.
[505] *Ibid.*, p. 213.
[506] *Ibid.*, p. 241.
[507] *Ibid.*, p. 202.
[508] *Ibid.*, p. 201.
[509] *Ibid.*, p. 201.
[510] *Ibid.*, p. 202.

rien paraitre de son chagrin suite à cette douloureuse séparation : « J'ai trouvé la princesse, non pas surprise de mon départ, mais insensible en apparence[511]. »

Il faut dire que cette relation affective entre Louise et sa grand-mère a été facilitée par la cohabitation, puisque Louise et sa grand-mère habitent sous le même toit. Ce n'était pas rare au XIX^e^ siècle. Ainsi la grand-mère maternelle Sallambier a vécu vingt ans avec les parents de Balzac. Entrait-elle elle aussi en concurrence avec Mme Balzac ? C'est elle qui s'écriera : « Voilà comment le collège nous les rend ! » lorsque Balzac quittera malade le collège Vendôme. Sur ce sujet Anne-Marie Baron écrit : « une mère dépourvue de tendresse, une nourrice dont on ne parle jamais, une gouvernante sévère, une sœur tendrement aimée. Les seuls témoignages d'affection qu'Honoré semble avoir reçus des adultes de son entourage lui ont été donnés par ses grands- parents maternels[512]. »

En mettant à distance la grand-mère, Mme de Chaulieu, déchue de son rôle de mère, tente de reprendre sa place, de réaffirmer son autorité.

Quand Louise revient du couvent à dix-huit ans, elle dort dans la chambre de sa défunte grand-mère. Comme Louise aimait sa grand-mère comme une mère, un lapsus calami se retrouve tout naturellement sous la plume de Balzac révélant la confusion des rôles[513] : « Comment se fait-il que Mlle Armande-Louise-Marie de Chaulieu soit obligée, comme une paysanne, de se coucher dans le lit de sa mère, presque le jour de sa mort[514] ? »

L'aïeul bienfaisant est un cas plus rare, Balzac nous le présente aussi dans *Mémoires de deux jeunes mariées*. Le grand-père l'Estorade, vieux baron de Provence, est un homme très riche, avec des « biens au soleil[515] » qu'il surveille jalousement. Toutefois, quand sa belle-fille Renée s'installe dans le domaine de la Crampade et lui apprend sa grossesse, son avarice disparaît et il consacre beaucoup d'argent à moderniser, embellir la maison en faisant venir des ouvriers de Paris. À la naissance de son petit-fils Armand, il acquiert encore deux nouveaux domaines. Mais au-delà des biens, ce grand-père donne également à ses petits-enfants toute son affection : « Le vieux grand-père devient enfant […] La première fois que je suis descendue à déjeuner et qu'il m'a vue mangeant et donnant à téter à son petit-fils, il a pleuré[516]. »

---

[511] *Loc. cit.*
[512] BARON, Anne-Marie. *Le fils prodige : l'inconscient de La comédie humaine*, *op. cit.*, p. 30.
[513] Laure Surville, la sœur de Balzac écrira en 1858 : « Ma mère se consacra exclusivement à notre éducation et se crut obligée d'user d'une sévérité envers nous pour neutraliser les effets d'indulgence de notre père et de notre aïeule. » SURVILLE, Laure. *Balzac, sa vie et ses œuvres : d'après sa correspondance*. Paris : Librairie Nouvelle, 1858, p. 15.
[514] *Mémoires de deux jeunes mariées*, CH, I, p. 198, 199.
[515] *Ibid.*, p. 219.
[516] *Ibid*., p. 322.

À travers ces modèles de grands-parents, de cousines et de tantes agissant comme des deuxièmes parents, Balzac met en évidence la portée positive de l'entraide familiale. C'est l'occasion pour lui à travers les transmissions de ces trois femmes et de cet homme charitable de défendre une de ses valeurs : la solidarité. Personnes souvent âgées et expérimentées, rompues parfois « aux bassesses de la société », les grands-parents, les cousines ou tantes réparent les manques familiaux, offrent aux jeunes gens une sorte de deuxième chance. Mme Vaurémont et M. de l'Estorade laissent, en plus de tout leur amour, un capital financier, Mme de Beauséant offre un capital symbolique en prêtant son nom et un savoir précieux relatif au comportement en société. Enfin, et c'est encore une forme de capital, la pieuse Mme Couture consacre le sens moral, spirituel. Comme dans les contes, ces personnes d'expérience sont des adjuvants et savent parfois s'effacer quand les obstacles sont franchis.

Ainsi la solidarité familiale paraît fonctionner plutôt bien, mais elle montre parfois des signes de faiblesses et c'est ce qui se passe dans *Eugénie Grandet*.

2. Une figure non adoptive

2.1. La faillite d'un père

Eugénie Grandet met en scène deux frères, deux riches négociants en vin dont la réussite sociale est liée à l'Histoire. Félix Grandet, l'aîné, a épousé la fille d'un riche marchand de planches, c'est un tonnelier à l'aise, qui sous la République, en additionnant son argent, celui de son beau-père et la dot de sa femme, a pu racheter les biens des émigrés. Sous le Consulat, Grandet qui passe pour un républicain, se fait élire maire de Saumur, et la même année, devient père d'une fille unique, Eugénie, « fruit de leurs légitimes amours[517] ». Balzac ironise sur ce « bonnet rouge » qui n'a pas d'opinion politique, il écrit : « ce farouche républicain […] passe pour un esprit qui donnait dans les nouvelles idées […] donnait tout bonnement dans les vignes[518]. » Enfin, sous l'Empire, en 1806, Félix Grandet reçoit la croix de la Légion d'honneur pour la qualité de ses vins. Guillaume Grandet, son frère, est négociant en vins mais à Paris. Il connaît lui aussi une belle réussite financière et sociale : maire d'arrondissement, puis député, colonel de la garde nationale et juge du tribunal de commerce. Mais il subit, en même temps que la baisse des marchés du vin, la banqueroute de son agent de change et de son notaire. En raison de tout cela, il se suicide[519], mais auparavant il écrit à son frère aîné pour lui demander

[517] *Eugénie Grandet*, CH, III, p. 1031.
[518] *Loc. cit.*
[519] Les fortunes se font vite mais se défont vite à cette époque. Philippe Ariès signale la sursuicidité masculine au XIX^e^, les hommes sont trois ou quatre fois plus nombreux à se donner la mort que les femmes.

de veiller sur son fils : « Grandet, je te confie Charles en mourant[520]. » Charles est un jeune homme sans soutien familial puisque sa mère est « dans les cieux[521] » et, il n'est pas protégé par la famille du côté de celle-ci car elle était la fille naturelle d'un grand seigneur.

La décision de Félix Grandet, est presque immédiate : il s'agira de se débarrasser au plus vite de ce neveu intempestif. Pas question de jouer le substitut du père ! Pas question de prêter de l'argent à Charles. Pour cet oncle avare et nouveau riche, l'argent semble tenir lieu de tout. Et pourtant… N'a-t-il pas hésité un bref instant sur la décision à prendre ?

Balzac, toujours à l'affût des moindres signes du corps trahissant les troubles de l'âme, parle des « imperceptibles mouvements de la figure du bonhomme[522] ». En effet, après avoir déplié la lettre qui vient de lui être remise, Grandet la lit d'un air tourmenté, « humble et craintif[523] »et devient inattentif à son entourage. Bien qu'il semble vouloir cacher « ses émotions et ses calculs[524] », les brefs changements d'attitude de Grandet n'ont pas échappé à ses invités et c'est la porte ouverte à toutes sortes de supputations : que peut bien dire cette lettre pour que Grandet ait paru aussi ému et préoccupé ? Que remet-elle en question ?

> L'inattention du père Grandet, ou, pour mieux dire, la préoccupation dans laquelle le plongeait la lecture de sa lettre, n'échappèrent ni au notaire ni au président, qui tâchaient d'en conjecturer le contenu par les imperceptibles mouvements de la figure du bonhomme […]. Le vigneron maintenait difficilement le calme habituel de sa physionomie. D'ailleurs chacun pourra se peindre la contenance affectée par cet homme en lisant la fatale lettre que voici[525].

Et nous, lecteurs du roman, nous pouvons aussi nous interroger : Grandet hésite-t-il à se débarrasser de ce neveu ? Que craint cet avare et pourquoi cette humilité chez un ambitieux sans scrupule ? Tentons de comprendre le trouble de Grandet et de décrypter les raisons qui ont poussé Grandet à ne pas aider son neveu, en reprenant la lettre qu'il vient de recevoir.

2.2. Les « bonnes raisons » de Grandet

2.2.1 Le nom, au cœur du trouble de Grandet

Son frère avoue une dette tellement énorme : « J'ai la douleur de devoir près de quatre millions[526] » que les biens de Félix Grandet ne seront « peut-être pas assez considérables pour supporter une hypothèque de trois millions[527] ». Cette faillite expose Grandet à

[520] *Ibid*., p. 1064.
[521] *Loc. cit.*
[522] *Ibid*., p. 1063.
[523] *Ibid*., p. 1064.
[524] *Ibid*., p. 1065.
[525] *Loc. cit.*
[526] *Ibid*., p. 1063.
[527] *Ibid*., p. 1065.

l'appauvrissement et à la culpabilité, car il semble responsable indirectement de cette colossale ruine, ainsi que le sous-entend son frère : « Mes vins emmagasinés éprouvent en ce moment la baisse ruineuse que causent l'abondance et la qualité de vos récoltes[528]. »

Et en effet Grandet a toujours su tirer profit de tout, de sa position de maire : « Il avait fait faire dans l'intérêt de la ville d'excellents chemins qui menaient à ses propriétés[529] » et en particulier de la spéculation sur les vins. Et tout comme il a su profiter de la fortune de sa femme, il saura tirer parti de la faillite de son frère. Tout en lisant la lettre, Grandet fait ses calculs et compte réparer ses torts à sa façon : après le départ de son neveu, il partira à Paris et rachètera discrètement à bas prix les dettes de son frère. Il le fera non pour sauver l'honneur de son frère : « L'honneur de la famille entrait pour si peu de chose dans son projet[530] », mais pour s'enrichir à nouveau et ainsi « se montrer excellent frère à bon marché[531] ». Pour justifier ce vol « légal », il se dira successeur de son frère : « Est-ce que nous ne vivons pas des morts[532] ? »

Par le rachat des dettes à bas prix, Grandet sauvera son argent mais aussi et surtout son nom puisqu'une faillite familiale entraîne toujours une chute de la renommée. Guillaume Grandet le signifie dès le début de sa lettre, sa ruine va gâter l'honneur de son fils : « Je ravis à mon fils et son nom que j'entache et la fortune de sa mère[533]. » Le malheur de la famille Grandet de Paris risque de retomber sur la famille Grandet de Saumur. Michelle Perrot rappelle qu'en ce qui concerne la famille « tout ce qui entame sa réputation, qui entache son nom la menace[534] ». Grandet qui partage ce nom avec son frère craint donc « d'entacher » son nom, auquel il a donné de l'éclat au fur et à mesure qu'il s'est enrichi. À Saumur, maintenant il n'est plus appelé familièrement « père Grandet » mais « Monsieur Grandet ».

Le nom est en effet la grande affaire du XIX^e^ siècle, porteur de valeur dans la société matérialiste bourgeoise. Claudie Bernard dit : « Il ne suffit pas d'hériter passivement d'un nom, si vénérable soit-il ; il faut "se faire un nom", par son travail et ses mérites propres[535]. » Guillaume Grandet était fier de son nom sur Paris : « Dis-lui bien en mon nom que tout n'est pas perdu pour lui. Oui, le travail, qui nous a sauvés tous deux, peut lui rendre la fortune que je lui emporte[536]. » Avec la faillite de son père, le nom Grandet sera marqué d'infamie sur Paris,

[528] *Ibid*., p. 1063.
[529] *Ibid*., p. 1061.
[530] *Ibid*., p. 1105.
[531] *Loc. cit.*
[532] *Ibid*., p. 1080.
[533] *Ibid*., p. 1063.
[534] PERROT, Michelle. *La Vie de famille au XIXe siècle*, *op. cit*., p. 119.
[535] BERNARD, Claudie. *Penser la famille au dix-neuvième siècle, 1789-1870*, *op. cit*., p. 69.
[536] *Eugénie Grandet*, CH, III, p. 1064.

Charles pourrait être mis au ban de la société, et qui sait s'il ne se mettrait pas à détester, à renier son père ? « Ne me maudira-t-il pas un jour[537] ? » « Tous ses amis le fuiront, et c'est moi qui serai la cause de ses humiliations [538]. » Contrairement à Lucien de Rubempré, dans *Illusions perdues*, Charles ne peut pas prendre le nom de sa mère, il n'est pas assez prestigieux. Cette sorte d'illégitimité de sa mère défunte pèse lourd lui aussi. Charles est déshonoré, il vaudrait mieux qu'il soit mort pense Grandet.

Balzac critique ce système social remis en honneur sous la Restauration, qui donne trop d'importance au nom. Ainsi, à son retour des Indes, Charles Grandet épousera Mlle d'Aubrion qu'il n'aime pas mais qui lui apporte un nom. Il se justifiera auprès d'Eugénie qui l'attendait depuis sept ans en accusant le système politique : « De jour en jour, les idées monarchiques reprennent faveur[539]. » Le nom si déterminant pour les nobles, l'est devenu au moins autant pour les bourgeois désormais. À Paris, le drapier Guillaume dans *La Maison du-chat-qui-pelote*, ambitieux petit bourgeois comme Grandet, est fier aussi de son nom, un nom qu'il s'est construit à force de travail. Il accroche chaque matin un « morceau de drap carré sur lequel était brodé en soie jaune et en majuscules "GUILLAUME […] SUCCESSEUR DU SIEUR CHEVREL"[540] ». C'est aussi le nom qui permettra à ce bourgeois de marier une de ses filles à un noble et d'accéder à un nom plus prestigieux encore.

Balzac, quant à lui s'est construit un nom, un nom prestigieux, par son travail. Lors du procès du *Lys dans la vallée,* il déclare avec force au sujet de sa particule : « Je ne suis point gentilhomme, dans l'acceptation historique et nobiliaire du mot […] j'espère lui donner de l'éclat (à mon nom) par moi-même[541] » et Claudie Bernard commente :

> Sa particule n'est pas de celles que le système patriarcal lègue mécaniquement à des privilégiés qui se contentent de naître, et dont, tout légitimiste qu'il se veuille, il montre qu'ils ont fait leur temps. Conquise par ses capacités et son travail personnels, valeurs bourgeoises, elle l'agrège à une méritocratie, qui devrait transcender les classes[542].

Grandet tout en lisant la lettre paraissait tourmenté, car il réfléchissait à la manière de sauver son nom et cela à moindre frais. Il paiera à son neveu son voyage de Saumur à Nantes, à charge pour lui d'embarquer pour les Indes où il doit s'enrichir. Quand Charles remerciera son oncle,

---

[537] *Ibid*., p. 1063.
[538] *Ibid*., p. 1064.
[539] *Ibid*., p. 1187.
[540] *La Maison-du chat-qui pelote*, CH, I, p. 41.
[541] *Historique du procès auquel a donné lieu « Le Lys dans la vallée* », CH, IX, p. 929.
[542] « Se détourner des pères biologiques et idéologiques » BERNARD, Claudie. *Le jeu des familles dans le roman du XIXe siècle*, *op. cit*., p. 51, 52.

Grandet lui rappellera qu'ils partagent le même nom et s'écriera hypocritement : « N'êtes-vous pas mon neveu ? Votre honneur est le nôtre. Ne sommes-nous pas Grandets[543] ? » Et vite il ajoutera : « Mon neveu, […] partez pauvre, revenez riche, vous trouverez l'honneur de votre père sauf. Je vous en réponds, moi, Grandet[544]. »

2.2.2. Un père trop laxiste

Sois un père pour lui, mais un bon père[545].

Guillaume Grandet, père affectueux, a aimé son fils mais l'a gâté en l'habituant à une vie futile et oisive. Son fils, écrit-il dans sa lettre, est « accoutumé aux jouissances du luxe[546] » et ne devra pas les perdre soudainement, recommande-t-il à son frère : « Ne l'arrache pas tout à coup à sa vie oisive, tu le tuerais[547]. » Charles a été trop gâté, il n'a pas la valeur du travail. À l'inverse, Grandet de Saumur, aime sa fille mais ne l'idolâtre pas et a une conception autoritaire de l'éducation. Il a imposé à sa fille une vie très disciplinée, faite de devoirs et de travail : Eugénie brode, coud, reprise, ravaude toute la journée la garde-robe de son père.

Grandet comprend immédiatement que l'adoption de Charles supposerait une modification complète de ses comportements. Non seulement ce neveu idolâtré ne travaillerait pas, ne se lèverait pas avant midi, mais en plus il faudrait le nourrir et lui donner beaucoup d'argent pour s'habiller ? Tout cela irrite Grandet qui a eu le temps d'observer rapidement ce voyageur en même temps que le facteur lui remettait la lettre. L'apparence du jeune homme a frappé les invités tout autant que Grandet, Charles fait l'effet « d'un paon dans quelque obscure basse-cour de village[548] » et Balzac ne ménage par la suite aucune métaphore pour moquer ce jeune parisien, ce « mirliflor » : « Il n'a ni sous ni maille ; son père a fait faillite ; et quand cette mirliflor aura pleuré son soûl, il décampera d'ici[549]. »

Guillaume Grandet attendait de son frère aîné empathie, pitié, affection mais aussi protection pour son fils bien aimé : « Grandet, tu es mon aîné, tu me dois ta protection[550]. » Or, si l'on s'en tient au Code Civil, l'aîné n'a pas de devoir particulier puisque l'entraide entre frères et sœurs n'est même pas évoquée. Guillaume ne peut pas forcer Grandet à prendre son fils en tutelle.

[543] *Eugénie Grandet*, CH, III, p. 1133.
[544] *Ibid.*, p. 1094.
[545] *Ibid.*, p. 1064.
[546] *Loc. cit.*
[547] *Loc. cit.*
[548] *Ibid.*, p. 1054.
[549] *Ibid.*, p. 1094.
[550] *Ibid.*, p. 1064.

C'est ce que dira durement Grandet à sa famille : « Ta ! ta, ta, ta, dit le tonnelier sur quatre tons chromatiques, le fils de mon frère par ci, mon neveu par là. Charles ne nous est rien[551]. »

Guillaume sait bien tout cela, aussi a-t-il recours à l'intercession de Dieu : « Que toutes les bénédictions de Dieu te soient acquises pour la généreuse tutelle que je te confie[552]. » L'entraide est un devoir sacré, et si Grandet n'aide pas son neveu il sera rattrapé par la justice de Dieu et Guillaume menace son frère : « Ah ! Si mon enfant ne trouvait ni secours ni tendresse en toi, je demanderais éternellement vengeance à Dieu de ta dureté[553]. » Ces menaces, on s'en doute ne feront pas peur à Grandet, qui ne respectera en rien cette mission sacrée, à lui confiée par son frère à titre posthume.

Ce père de Paris devait bien se douter de la résistance de son frère à ses prières, aussi fait-il allusion à la mort puisqu'en principe devant la mort les liens de sang, les injonctions de la morale chrétienne reprennent du sens : « Le monde où nous devons aller tous un jour[554] », « Grandet, je te confie Charles en mourant[555] ». Peut-on envisager que cette isotopie funèbre agisse sur Grandet ? C'est plus qu'improbable car le seul Dieu que vénère Grandet, c'est le dieu argent : « Les avares ne croient pas à une vie à venir, le présent est tout pour eux[556]. » Grandet a fait le choix d'un monde matériel, individualiste, sans charité : « On ne peut avoir un pied dans le monde et le second dans l'autre[557]. »

2.2.3. Éthique de la solidarité : le diable d'oncle et sa conscience

Alors pourquoi Grandet semble-t-il avoir été touché quelques instants à la lecture de cette lettre testament ? Que fit-elle résonner en lui ? Guillaume a rappelé dans cet ultime écrit les liens affectifs qui réunissaient les deux frères. Les mots « mon frère » et « aîné » sont répétés sept fois, rythmant la lettre, devenant un leitmotiv, une prière : « Mon frère, mes mains suppliantes se sont jointes en pensant à toi[558]. » Il semble que ce mot « frère » réveille dans l'esprit de Grandet des sentiments qui viennent s'opposer à toutes les « bonnes raisons » matérialistes qui guidaient ses choix. L'éloignement prolongé de son frère n'a pas complètement détruit le sentiment d'appartenance au groupe famille, car aucun autre système ne fonctionne avec la même force que le système familial, même éloigné, des liens puissants

[551] *Ibid.*, p. 1094.
[552] *Ibid.*, p. 1065.
[553] *Loc. cit.*
[554] *Loc. cit.*
[555] *Ibid.*, p. 1064.
[556] *Ibid.*, p. 1101.
[557] BARON, Anne-Marie. *Balzac, Spiritualitse D'aujourd'hui : Au-Delà du Bien et du Mal*. 1st ed. Paris : Honoré Champion, 2022, p. 14.
[558] *Eugénie Grandet*, CH, III, p. 1064.

perdurent. Les premières relations en général avec les membres de la famille sont très chargées affectivement. Grandet voulait avant tout faire taire sa conscience pour sauver son honneur mais ce matérialiste convaincu se découvre un attachement pour son frère. Peut-être devrait-il se faire le père de substitution et « redresser » Charles en lui donnant les mêmes règles sévères qu'à sa fille ? Il hésite certainement car il lui faudrait reprendre toute l'éducation trop libérale de son neveu.

Scott Spencer lui voit dans ce cas de conscience une forme de croyance en Dieu, « une persistance du religieux[559] ».

Cette mauvaise conscience se manifestera plus tard quand Eugénie, croyant son père honnête dans son rapport avec son neveu, l'embrasse affectueusement. Grandet, « que sa conscience harcelait un peu[560] », se sent presque honteux et témoigne de quelques scrupules dans les échanges de cadeaux. Il accepte malgré tous les boutons de manche mais « se gratta l'oreille, et il y eut un moment de silence[561] ».

Sa conduite cependant n'en sera pas modifiée. Grandet, on l'a vu, va s'arranger avec sa conscience en rachetant les dettes de son frère : Charles n'entrera pas dans son cœur, Grandet ne sera pas le substitut du père, il se contentera de sauver leur nom à tous deux.

Les choix de Grandet le rendent odieux aux yeux du lecteur, mais Grandet était-il parfaitement libre de ses décisions ? Ne subissait-il pas lui aussi le sens de l'Histoire, et ne devait-il pas se plier à ses injonctions ?

2.3. La dimension de l'Histoire et le « recul du sens familial[562] »

Les bouleversements de l'Histoire ont contribué à la dissolution de l'entraide familiale. L'ascension des deux frères Grandet témoigne d'une époque : « Grandet est l'un de ces hommes nouveaux dont l'ascension éclaire le sens de l'Histoire […] Son ascension n'est concevable qu'à l'époque où se sont renouvelées les structures de la société française et les mentalités aussi en même temps[563] » et cette réussite sociale s'est faite au détriment de la famille.

---

[559] Pour aller plus loin sur cette position lire l'article où Scott Sprenger tente d'expliquer ces expressions involontaires de la conscience comme les expressions du sentiment religieux qui persisteraient : « l'influence du sentiment religieux n'est pas morte au lendemain de la Révolution ; celui-ci s'est déplacé en se transférant à de nouvelles formes d'expression [...], il est plus productif de considérer le spiritualisme et le matérialisme comme deux pôles extrêmes d'un même *continuum* sur lequel Balzac situe tous ses personnages selon le degré de leur modernisation. » SPRENGER, Scott. Balzac et le roman gothique anglais Vers une philosophie post-séculière de la conscience. *L'Année balzacienne*. Vol. 1, n° 20, 2019, p. 251-267.
[560] *Eugénie Grandet*, CH, III, p. 1095.
[561] *Ibid*., p. 1138.
[562] PERROT, Michelle. *La Vie de famille au XIXe siècle*, *op. cit*., p. 118.
[563] CASTEX, Pierre-Georges. Introduction. In : BAREL-MOISAN, Claire, et COULEAU, Christèle (dir.). *Balzac. L'aventure analytique.* Tours : La Simarre, 2009, p. 58.

Nombreuses ont été les familles déracinées après la Révolution. Il fallait quitter sa région pour trouver du travail et pour bien s'en sortir, il fallait s'éloigner dans un rayon de plus en plus étendu. Guillaume et Félix Grandet vivent très éloignés l'un de l'autre, l'un habite Paris et l'autre à Saumur. Les deux frères ne se sont pas vus depuis vingt-trois ans :

> Mon frère, voici bientôt vingt-trois ans que nous ne nous sommes vus. Mon mariage a été l'objet de notre dernière entrevue, après laquelle nous nous sommes quittés joyeux l'un et l'autre. Certes je ne pouvais guère prévoir que tu serais un jour le seul soutien de la famille, à la prospérité de laquelle tu applaudissais alors[564].

La distance a desserré les liens entre les deux frères, ils ne connaissent plus la proximité, ce ciment qui souvent aide à rattacher les familles entre elles. Guillaume Grandet ne pense plus à son frère, tout comme Agathe Bridau dans *La Rabouilleuse* : elle aussi vit à Paris éloignée de sa famille et finit par ne penser que très rarement à « ceux qui ne pensaient point à elle[565] ». Il paraît normal d'oublier ceux qui sont éloignés et cet éloignement entraîne des modifications dans les comportements : le neveu Charles est un étranger pour Grandet au lieu de devenir un fils, puisque les deux frères n'ont pas entretenu de liens et par surcroît s Guillaume Grandet ne se tourne vers son frère qu'au moment où il est en difficulté. Les deux cousins, Charles et Eugénie, sont des étrangers.

Balzac pourtant raille les rapprochements familiaux intéressés. Ainsi quand Mme de Marcillac habitant sur les petites terres des Rastignac près d'Angoulême sollicite Mme de Beauséant, ne force-t-elle pas un peu à l'entraide entre la très riche et noble Mme de Beauséant de Paris dont le lien de parenté « se perd dans l'ombre » et son neveu ? Mme de Beauséant de son côté a certainement oublié cette parente aussi se montre-t-elle d'abord un peu distante envers ce cousin de province de petite noblesse qu'elle ne connaît guère, lointaine, un peu méprisante. Elle n'ignore pas que la famille d'Eugène se rapproche d'elle par opportunisme, et lors de la première rencontre, elle semble avoir du mal à s'intéresser à ce cousin éloigné, se trompe de nom sans s'en apercevoir : « Écoutez-moi, Miguel. » Quelque temps après, Eugène remarque qu'il ignorait « combien il était riche en parents qui ne se souciaient pas de lui[566] ».

Quand une autre fois, Mme de Beauséant s'adresse à lui sèchement : « Monsieur de Rastignac, il est impossible de vous voir, en ce moment du moins[567] ! » Eugène, face au mépris de sa cousine, se dit : « Rampe, supporte tout. Que doivent être les autres, si, la meilleure des

[564] *Eugénie Grandet*, CH, III, p. 1063.
[565] *La Rabouilleuse*, CH, III, p. 280.
[566] *Le Père Goriot*, CH, III, p. 103.
[567] *Ibid*., p. 150.

femmes efface les promesses de son amitié, te laisse là comme un vieux soulier ? Chacun pour soi, donc[568] ? » Mme de Beauséant, c'est la parente recherchée juste pour sa notoriété, pour favoriser, faciliter l'intégration du jeune homme pauvre par la tante Mme de Marcillac. C'est ce qu'elle fait en lui donnant son nom : « Je vous donne mon nom comme un fil d'Ariane[569] », et ce nom en effet sera pour le jeune homme à la fois blason et laissez-passer. Marie de Raymond dans un essai ajoute au sujet de cette forme d'entraide : « L'appel à la solidarité familiale les conduisait à solliciter des parents influents qui s'avéraient parfois être des alliés qu'ils méprisaient la veille[570]. » C'est ce qui se passe pour Guillaume Grandet, qui après une vie enviable sera obligé en mourant de s'humilier devant ce frère « qu'il avait dédaigné depuis sa réussite[571] ».

L'arrivisme social qui privilégie l'argent serait une plaie qui contribuerait à atomiser les relations parentales et la famille, cela Balzac l'avait bien senti. Toutefois, s'il a montré que l'argent nuisait aux relations, « son absence suffit souvent à précipiter les personnages dans le malheur, ainsi que l'illustre souvent le roman réaliste[572] ». Il faut donc cacher l'échec du frère, se débarrasser du neveu et continuer de s'enrichir.

> La négativité de la vision balzacienne de l'intérêt réside dans le constat – partagé par tous les réactionnaires de son époque – de la puissance de cette nouvelle force qui a perverti l'homme en abolissant toute forme d'attachement, qu'il s'agisse de la foi en Dieu, du sens de la famille, ou, plus généralement de tout sentiment[573].

2.3.1. « Émergence de nouvelles formes de solidarités[574] »

Voilà donc un roman qui attire l'attention sur le déclin de l'esprit de famille. Grandet ne sera pas le nouveau chef de cette famille amputée. Cependant, en réponse à la dure réalité, se construisent les prémisses d'une autre forme d'entraide. Quand Grandet met sa fille au pain sec et à l'eau plusieurs mois et la tient enfermée dans sa chambre pour la punir d'avoir donné ses louis d'or à son cousin, Nanon la servante lui apporte en cachette du « pâté fait à la casserole », et les Cruchot et les des Grassins, amis des Grandet malgré le peu de sociabilité de la famille Grandet, s'inquiètent de la réclusion de la jeune fille. Tous les habitants de la ville de Saumur

---

[568] *Loc. cit.*
[569] *Ibid*., p. 117.
[570] SOULA, Laurence. Balzac revisité. Portrait social des familles au XIXe siècle d'après les « souvenirs » de la comtesse Marie de Raymond. *Histoire, économie & société*, Vol. 3, 29e année, 2010, p. 69-93.
[571] MOZET, Nicole. Introduction. *Eugénie Grandet*, CH, III, p. 1010.
[572] PIGNOL, Claire. Les pathologies de l'intérêt dans Eugénie Grandet : richesse, déraison et despotisme, art. cit.
[573] PÉRAUD, Alexandre. Les intérêts syncrétiques du roman, art. cit. ; PIGNOL, Claire. Les pathologies de l'intérêt dans Eugénie Grandet : richesse, déraison et despotisme, art. cit.
[574] MAS, Marion. *Le père Balzac…*, *op. cit*., p. 153.

s'émeuvent de l'emprisonnement de la riche héritière car la première caractéristique de la province est qu'« on y vit en public », qu'on s'occupe les uns des autres. L'aide réelle vient du notaire Cruchot : il affirme à Grandet que la mère d'Eugénie, gravement malade, risque de mourir. Grandet, machiavélique, accepte de se réconcilier avec sa fille, qui risquerait sinon pense-t-il, de conserver sa part d'héritage, à la mort de sa mère.

Eugénie est donc secourue par des personnes étrangères à la famille et Balzac en effet met en scène nombre de petits bienfaiteurs qui, sans appartenir au clan familial, jouent un rôle bénéfique auprès des jeunes gens et il sera question de la servante Nanon dans *Eugénie Grandet,* de Monsieur et de Madame Guillaume auprès des apprentis dans *La Maison-du chat- qui pelote* et du docteur Beauvouloir dans *L'Enfant maudit*.

Mais ces personnes simples, impliquées un certain temps dans l'histoire familiale et qui assistent les jeunes sont-elles toujours bienveillantes ? Certaines ne se révèlent-elles pas aussi des opportunistes ? C'est que nous essaierons de repérer maintenant.

CHAPITRE 2 : Autres solidarités

Au- delà de la parenté, voici le troisième cercle[575].

[575] PERROT, Michelle. *La Vie de famille au XIXe siècle*, *op. cit*., p. 97.

Quand les familles commencent à se disperser, que la parentèle ne remplit plus ses devoirs d'entraide auprès des enfants en difficulté, des solidarités peuvent venir de personnes qui vivent sous le même toit que la famille. Ces personnes, parfois des domestiques, partagent le quotidien de la famille, s'associent à ses joies, ses peines et souvent interagissent favorablement sur les relations familiales.

Balzac aime mettre en scène ces personnes dévouées, serviteurs, docteurs, amis qui apportent une aide significative. C'est le cas pour la servante Nanon vivant sous le toit des Grandet qui vole au secours d'Eugénie durement punie par un père dominateur et manipulateur, mais également pour le valet Philippe dans la maison du duc de Chaulieu ou pour le rebouteur Beauvouloir dans le logis du duc d'Hérouville qui sauve un enfant prématuré d'un infanticide.

Il présente également auprès de ces personnages aidants, des « modèles » fantasmatiques comme Chaverny ou Louise qui endossent les rôles de père et mère de substitution.

Ces personnes peuvent s'immiscer dans les histoires de famille jusqu'à entrer parfois en concurrence avec les parents, d'où l'importance de s'intéresser attentivement à ces maisonnées et leurs équivalents, tels que les pensions, où se côtoient tant de gens aux statuts divers, la famille semblant tenir autant au lien de sang qu'au lieu qui l'abrite.

1. Habiter sous le même toit

Dans notre culture « qui dit famille [...], dit maisonnée[576] ».

Le toit, dans l'imaginaire de l'écrivain, est un lieu fortement chargé de sens. Cadre protecteur, assurance de patrimoine, il est aussi synonyme de famille, de sociabilité, car c'est là que se construisent les premières relations conviviales et communautaires.

Claudie Bernard rappelle que le terme famille, provenant du latin *familia,* dérivé du mot *famuli*, esclaves, désignait à Rome la totalité des personnes vivant « sous le même toit », y compris les serviteurs. Là « trônait le *paterfamilias*, qui avait droit de vie et de mort sur ses esclaves, mais aussi bien sur sa femme que sur ses enfants, *liberi*[577] ». La famille a gardé longtemps ce sens de *familia* puisque le *Dictionnaire universel* de Furetière en 1690 spécifie que le mot *famille* « se prend plus particulièrement pour un ménage composé d'un chef & de ses domestiques, soit femme, enfans, ou serviteurs[578] ».

Balzac aime à décrire dans ses incipit ces « toits » où se trouvent réunis parents et domestiques[579], où les pères et mères font face en principe à leurs obligations, exercent leurs droits, leurs devoirs, transmettent leurs valeurs et où se déroulent des moments intimes et heureux entre ses habitants.

Les descriptions de quelques-uns de ces toits, ainsi celui qui abrite les parents Grandet dans *Eugénie Grandet*, ou celui de la pension Vauquer dans *Le Père Goriot*, au-delà d'un décor, portent une double vérité, réelle et représentative. Pour les peindre, comme nous le constaterons plus loin, le romancier se saisit de détails qui parlent des mœurs de ceux qui les occupent et des relations qu'ils entretiennent avec ces lieux.

Il existe peu de familles heureuses, sous ces toits. La plupart du temps, ceux qui s'y trouvent ne sont pas bien ensemble. On peut vivre avec ses parents, habiter sous le même toit et ne pas faire famille, nous le verrons avec ce que ressent Louise de Chaulieu de retour dans sa famille. Rappelons que la figuration du bonheur sous le toit familial ne pouvait guère exister dans l'imaginaire de Balzac, qui a peu profité de la vie avec les siens, puisque confié très tôt à une nourrice avant d'intégrer de huit à quatorze ans l'internat du collège de Vendôme, il a été privé

---

[576] BERNARD, Claudie. *Penser la famille au dix-neuvième siècle : 1789 - 1870*, *op. cit*., p. 50.
[577] *Loc. cit.*
[578] *Ibid.*, p. 51.
[579] Claudie Bernard ajoute que le substantif domestique qui définit aujourd'hui le personnel ancillaire est un dérivé de la *domus* latine qui représentait le lieu physique de la maison ainsi que tous ceux qui y habitaient et, « dans cette enceinte, le maître de maison, *dominus* (en grec *despotès*), jouissait d'une "domination" absolue » *Ibid.*, p. 51.

longtemps de vie de famille et en a souffert. De surcroît, à son retour sous le toit familial, il a été très affecté par le manque de tendresse de sa mère qui reportait tout son amour maternel sur Henry, le fils adultérin conçu avec M. de Margonne.

Une exception cependant dans *La Maison du Chat-qui-pelote* : Balzac qui a manqué de foyer, paraît vouloir sauver de l'oubli une forme de famille du passé.

1.1. La *familia* Guillaume

Les maîtres adoptaient leurs apprentis[580].

La maison du drapier Guillaume dans *La Maison du Chat-qui-pelote*[581] se situe rue Saint-Denis à Paris, rue que Balzac connait bien puisque ses grands-parents Sallambier étaient commerçants dans ce quartier. Ce toit, présenté comme un « débris de la bourgeoisie du seizième siècle[582] » semble très représentatif des maisons de commerce d'autrefois : la boutique protégée par de « gros barreaux de fer[583] » occupe le rez-de-chaussée tandis que les deux étages sont réservés à la vie privée.

Dans cette vieille maison réglée par la marche des affaires, vit une famille apparemment unie. Monsieur Guillaume, marchand drapier aisé est entouré de son épouse, de deux filles en âge de se marier. Il s'est établi sous ce toit des relations communautaires car les Guillaume hébergent trois apprentis drapiers. Tous mènent sous ce toit une vie austère, rythmée par le travail. Les apprentis paraissent très intégrés à la vie de famille, partageant au quotidien les repas avec leurs maîtres, et même leurs pratiques pieuses :

> Chaque dimanche, et à tour de rôle, deux commis accompagnaient la famille Guillaume à la messe de Saint-Leu et aux vêpres. Mesdemoiselles Virginie et Augustine, modestement vêtues d'indienne, prenaient chacune le bras d'un commis et marchaient en avant, sous les yeux perçants de leur mère, qui fermait ce petit cortège domestique avec son mari[584].

---

[580] *La Maison du Chat-qui-pelote*, CH, I, p. 47.
[581] Soulignons la position privilégiée du mot « Maison », placé comme premier mot en titre de cette œuvre qui elle-même a été choisie pour inaugurer les *Scènes de la vie privée*, *Scènes* qui ouvrent *La Comédie humaine.* Rappelons aussi que cette nouvelle écrite vers 1830, était intitulée au départ *Gloire et Malheur*, Balzac n'avait pas privilégié le mot « maison ». Dans cet ouvrage, le romancier revient sur le douloureux épisode du mariage raté de sa jeune sœur Laurence. Sous les traits de la romanesque Augustine Guillaume, il fait revivre sa sœur et son tragique destin, résumé ainsi par Nadine Satiat :« Augustine Guillaume, fille de drapiers du Marais, tombée amoureuse d'un artiste qui l'épouse pour sa beauté, mais bientôt, rebuté par l'étroitesse de son esprit, la délaisse et la trompe. Personnage pathétique, victime à la fois de son éducation, de l'égoïsme de son mari et de la "sécheresse superlative" de sa mère ». SATIAT, Nadine. *Balzac ou la fureur d'écrire*. Paris : Hachette littératures, 1999, p. 137.
[582] *La Maison du Chat-qui-pelote*, CH, I, p. 39.
[583] *Ibid.*, p. 44.
[584] *Ibid.*, p. 47.

Parfois même, le plus ancien des commis est invité à partager les loisirs de la famille[585] :

> Quelquefois, mais rarement, ce premier ministre était admis à partager les plaisirs de la famille soit quand elle allait à la campagne, soit quand après des mois d'attente elle se décidait à user de son droit à demander, en louant une loge, une pièce à laquelle Paris ne pensait plus[586].

Le drapier Guillaume forme ses apprentis avec une patience paternelle, leur donne le sens du travail. Levé le premier, il attend de pied ferme l'arrivée de ses trois commis et les gourmande « en cas de retard[587] ». L'autorité de Guillaume sur ses commis semble celle d'un bon père d'autrefois, il sait se faire grandement respecter en imposant une sévère discipline à tous et Balzac ne semble pas opposé à cette fermeté[588] :

> Quant aux deux autres commis, la barrière de respect qui séparait jadis un maître drapier de ses apprentis était placée si fortement entre eux et le vieux négociant, qu'il leur eût été plus facile de voler une pièce de drap que de déranger cette auguste étiquette. Cette réserve peut paraître ridicule aujourd'hui. Néanmoins, ces vieilles maisons étaient des écoles de mœurs et de probité[589].

Mme Guillaume, elle, est responsable de toutes les servitudes, et assume l'entretien du linge des commis : « Le linge d'un jeune homme était soigné, réparé, quelquefois renouvelé par la maîtresse de maison[590]. »

M. et Mme Guillaume ont chacun leur rôle, mais tous deux veillent à la santé des trois apprentis et, lorsque l'un d'eux tombe malade, il devient « l'objet de soins vraiment maternels[591] » et monsieur Guillaume se charge même d'appeler les plus grands médecins en cas de danger[592].

Lors des fêtes, Mme Guillaume fait des cadeaux à Joseph Lebas, l'apprenti orphelin qui partage depuis douze ans avec « persévérance et discrétion » le toit des Guillaume et qui connaît

---

[585] Les Guillaume paraissent humains en laissant sortir, même de manière très surveillée, leurs commis, car en principe « Au loisir les domestiques n'ont pas droit ». MARTIN-FUGIER, Anne. *La Place des bonnes : la domesticité féminine à Paris en 1900*. Paris : B. Grasset, 1979, p. 263.
[586] *La Maison du Chat-qui-pelote*, CH, I, p. 47.
[587] *Ibid.*, p. 45.
[588] Les apprentis subissent une éducation sévère, ils sont sous la « férule » du drapier Guillaume. La fermeté semble parfois approuvée par Balzac. Dans *Un Début dans la vie,* il souscrit aux châtiments corporels. Ainsi l'adolescent Oscar qui a commis une faute grave est durement puni. Balzac écrit : « le système des punitions corporelles, quoique des philanthropes l'aient fortement attaqué dans ces derniers temps, est-il nécessaire dans certains cas pour les enfants ; et d'ailleurs, il est le plus naturel, car la nature ne procède pas autrement, elle se sert de la douleur pour imprimer un durable souvenir de ses enseignements. » *Un début dans la vie*, CH, I, p. 831.
[589] *La Maison du Chat-qui-pelote*, CH, I, p.47.
[590] *Loc. cit.*
[591] *Loc. cit.*
[592] C'est un devoir religieux traditionnel pour les maitres de soigner leurs domestiques malades. Les écrivains comme le dévot Fleury « ne cessent d'insister sur ces devoirs du maître, qui doit agir pour le bien des domestiques ; le devoir de surveillance a pour compensation la nécessité de traiter paternellement, de soigner les domestiques *comme ses enfants*. » GUIRAL, Pierre et THUILLIER, Guy. *La vie quotidienne des domestiques en France au XIXe siècle*. Paris : Hachette, 1978, p. 117.

tous les secrets de la maison. Formant avec les Guillaume une espèce de « parentèle élargie[593] », c'est lui qui sera choisi comme héritier. Joseph épousera Virginie et deviendra ainsi le successeur du drapier[594].

> Si l'un d'eux, honorable par le caractère, éprouvait quelque désastre, ces vieux négociants savaient apprécier l'intelligence qu'ils avaient développée, et n'hésitaient pas à confier le bonheur de leurs filles à celui auquel ils avaient pendant longtemps confié leurs fortunes. Guillaume était un de ces hommes antiques ; et s'il en avait les ridicules, il en avait toutes les qualités. Aussi Joseph Lebas, son premier commis, orphelin et sans fortune, était-il, dans son idée, le futur époux de Virginie sa fille aînée[595].

Les apprentis bénéficient de la protection de leurs maîtres, participent à faire prospérer le négoce et en échange, ils sont nourris, logés, blanchis. Ils épousent les intérêts de la famille et servent leur maître comme un Dieu. Au cours d'un dîner transcrit comme « un tableau de genre[596] », Balzac met en scène cette famille unie autour du *paterfamilias* :

> À la nuit tombante, un jeune homme passant devant l'obscure boutique du Chat-qui-pelote y était resté un moment en contemplation à l'aspect d'un tableau qui aurait arrêté tous les peintres du monde. Le magasin, n'étant pas encore éclairé, formait un plan noir au fond duquel se voyait la salle à manger du marchand. Une lampe astrale y répandait ce jour jaune qui donne tant de grâce aux tableaux de l'école hollandaise. […] La figure du père de famille et celle de sa femme, les visages des commis et les formes pures d'Augustine, à deux pas de laquelle se tenait une grosse fille joufflue, composaient un groupe si curieux ; ces têtes étaient si originales, et chaque caractère avait une expression si franche ; on devinait si bien la paix, le silence et la modeste vie de cette famille[597].

La représentation de ce dîner cependant donne à voir les véritables liens entre ces négociants et leurs trois commis. Autour de cette table, le caractère avare de Mme Guillaume se révèle. Quand elle sert l'huile de « sa main sèche et ridée » sur la salade, les jeunes commis tremblent « en songeant avec quelle parcimonie sa prudente main savait y épancher l'huile[598] ». De plus lors du dîner, les commis n'ont pas le droit au dessert : « Aucun d'eux n'eût été assez hardi pour rester à la table du patron au moment où le dessert y était servi[599]. »

Ce dessert non partagé n'est pas anodin, il met en évidence l'exclusion des apprentis. Dans son étude *Scènes de la table non partagée chez Balzac*, Azuma Tatsunosuke rappelle que le

---

[593] MAS, Marion. *Le père Balzac…*, *op. cit*., p. 79.
[594] L'historienne Claudie Bernard, qui a étudié la vie famille au XIX^e^ siècle à travers les représentations qu'en donnent les écrivains, s'est demandée si un des commis était encore effectivement appelé à remplacer le maître et à en épouser la fille au début du XIX^e^ siècle. Finalement, ce mariage entre le commis Joseph Lebas et la fille du patron semble bien une survivance historique plus qu'une représentation fantasmatique du romancier, car l'historienne rappelle que le serviteur Landry considéré comme l'enfant de la famille, est uni à une nièce dans *La Petite Fadette* de George Sand. Voir BERNARD, Claudie. *Penser la famille au dix-neuvième siècle, 1789-1870*, *op. cit*., p. 55.
[595] *La Maison du Chat-qui-pelote*, CH, I, p. 48.
[596] Marion Mas cite Roland Le Huen et Paul Perron, « Balzac et la représentation » (art. cité., p. 78) dans MAS, Marion. *Le père Balzac…*, *op. cit*., p. 75 .
[597] *La Maison du Chat-qui-pelote*, CH, I, p. 52, 53.
[598] *Ibid.*, p. 47.
[599] *Loc. cit.*

fondement du vivre ensemble, c'est le partage du repas : « aucune communauté humaine ne peut exister sans partage de repas. » Il a répertorié plusieurs scènes de repas non partagés dans *La Comédie humaine*, en particulier celle où Eugénie Grandet prépare pour son cousin Charles, un bon repas qu'elle ne partage pas, préfiguration selon lui de l'échec de l'amour d'Eugénie pour son cousin. Une scène qui s'inscrit dans un ensemble plus vaste, mais toujours fortement connotée pour Azuma Tatsunosuke :

> Les scènes de table non partagée chez Balzac expriment, en leurs multiples variations traduisant l'isolement social, les intérêts opposés, le contraste entre la vie et la mort et l'amour impossible, la crise de la communauté de tout genre, dont le fondement consiste − semble vouloir nous dire Balzac − à manger ensemble. Autrement dit, sachant bien quelles connotations pourraient avoir les scènes de table non partagée dans l'œuvre de fiction, il n'a cessé d'exploiter cette mine rare et précieuse, tout au long de sa carrière de romancier[600].

Discriminés à table, les apprentis le sont également la nuit, obligés qu'ils sont de dormir dans un grenier. Relégués dans les soupentes de la maison comme des domestiques, dans une atmosphère « chaude et méphitique[601] », ils doivent malgré tout se lever très tôt pour travailler « comme des nègres[602] » toute la journée.

Ce type de toit où l'on vit en commun, où les maîtres sont attachés à leurs apprentis paraît donc à la fois accueillant mais cloisonné, avec des hôtes sachant transmettre des valeurs comme de bons parents, mais exploitant et maltraitant leurs enfants adoptifs.

C'est une situation qui s'inverse lorsqu'on se retrouve chez les Grandet dans *Eugénie Grandet* : la servante Nanon qui vit sous le toit de ses maîtres, elle aussi adoptée comme la fille de la maison, elle aussi dormant dans un recoin[603], va secourir la fille des maîtres.

1.2. La servante au grand cœur

Balzac en effet a imaginé sous le toit triste et hostile du tonnelier Grandet, un être simple, dévoué, la servante Nanon. Très présente dans toutes les scènes de la vie de famille, elle fait « partie de la famille[604] ».

---

[600] AZUMA, Tatsunosuke. Scènes de la table non partagée chez Balzac. *L'Année balzacienne*. Vol. 1, n° 19, 2018, p. 65-73.
[601] *La Maison du Chat-qui-pelote*, CH, I, p. 42. Claudie Bernard parle de ces soupentes pour les domestiques : « à partir du dix-huitième siècle, les transformations architecturales de la maison reflètent les transformations de la maisonnée [...] pour les bourgeois du dix-neuvième siècle [...] les domestiques sont relégués à l'office, à la cuisine et dans des mansardes. » BERNARD, Claudie. *Penser la famille au dix-neuvième siècle, 1789-1870*, *op. cit*., p. 53.
[602] *La Maison du Chat-qui-pelote*, CH, I, p. 46.
[603] La servante couchait au fond de ce couloir, dans un bouge éclairé par un jour de souffrance. Sa robuste santé lui permettait d'habiter impunément cette espèce de trou, d'où elle pouvait entendre le moindre bruit par le silence profond qui régnait nuit et jour dans la maison. Elle devait, comme un dogue chargé de la police, ne dormir que d'une oreille et se reposer en veillant. *Eugénie Grandet*, CH, II, p. 1044.
[604] *Ibid.*, p. 1043.

Grandet a recueilli Nanon alors qu'elle avait vingt-deux ans. Gardeuse de vaches, il l'a sauvée des mauvais traitements et de la misère. Elle a été choisie en raison de son corps robuste : « Sa figure eût été fort admirée sur les épaules d'un grenadier[605] », il a deviné le parti qu'on pourrait « tirer d'une créature femelle taillée en Hercule[606] ». Employée comme bonne à tout faire, Grandet la soumet à un dur servage : elle doit se lever tôt, boulanger le pain, cuisiner, laver le linge dans la Loire, s'occuper du feu… En échange, Grandet lui donne seulement soixante livres de gages qu'elle place chez Maître Cruchot. Grandet l'exploite « féodalement » mais lui donne toute sa confiance. Il la considère un peu comme sa fille : « − Quien ! s'écria Nanon, vous n'avez pas besoin de me le dire. Grandet jeta sur son fidèle ministre un coup d'œil presque paternel[607]. » Archétype des servantes modèles, elle est probe, obéissante et « animée de ce robuste courage qui ne se refuse à rien[608] ». Tout Saumur envie cette perle à Grandet :

> Il y avait dans Saumur une grande quantité de ménages où les domestiques étaient mieux traités, mais où les maîtres n'en recevaient néanmoins aucun contentement. De là cette autre phrase : « Qu'est-ce que les Grandet font donc à leur grande Nanon pour qu'elle leur soit si attachée ? Elle passerait dans le feu pour eux ! »[609]

Si Grandet se comporte le plus souvent en maître tout-puissant de l'ancien temps, il semble traiter parfois Nanon en égale, se montre attentif et clément, en évoquant l'égalité originelle. Ainsi, il l'invite à la veillée avec ses amis Cruchot et Des Grassins lors de l'anniversaire d'Eugénie alors que Nanon n'osait pas se mêler à la fête :

> – Nanon, dit-il, en s'avançant dans le couloir, veux-tu bien éteindre ton feu, ta lumière, et venir avec nous ? Pardieu ! la salle est assez grande pour nous tous.
> – Mais, monsieur, vous aurez du beau monde.
> – Ne les vaux-tu pas bien ? Ils sont de la côte d'Adam tout comme toi[610].

De son côté, en raison de son histoire, la grande Nanon supporte son dur collier de domestique sans jamais se plaindre. Elle vénère son maître, tolère sa tyrannie d'avare et participe de bon cœur à tous les travaux de la maison, même si elle tremble parfois de peur devant son despotisme : « Nanon, Mme Grandet, Eugénie s'examinèrent mutuellement et en silence. La joie du vigneron les épouvantait toujours quand elle arrivait à son apogée[611]. »

---

[605] *Ibid.*, p. 1042.
[606] *Loc. cit.*
[607] *Ibid.*, p. 1079.
[608] *Ibid.*, p. 1042.
[609] *Ibid.*, p. 1044.
[610] *Ibid.*, p. 1049.
[611] *Ibid.*, p. 1134.

Quand Grandet veut se débarrasser du beau cousin Charles, Nanon s'unit à Mme Grandet et à sa fille pour contrecarrer la dureté du vigneron : « Le malheur avait promptement mis en rapport Mme Grandet, Eugénie et Charles ; Nanon elle-même sympathisait avec eux sans le savoir[612]. » Et, moins intimidée par le vigneron que Mme Grandet, elle se fait complice d'Eugénie. Au mépris des lois de Grandet, elle part acheter de la bougie, du sucre pour faire plaisir à Eugénie. Elle ose même tenir tête à son maître et se quereller avec lui pour obtenir du beurre et de la farine, de quoi faire exceptionnellement une galette pour le cousin Charles :

> Il ouvrit la *mette* où était la farine, lui en donna une mesure, et ajouta quelques onces de beurre au morceau qu'il avait déjà coupé.
> – Il faudra du bois pour chauffer le four, dit l'implacable Nanon.
> – Eh ! bien, tu en prendras à ta suffisance, répondit-il mélancoliquement, mais alors tu nous feras une tarte aux fruits, et tu nous cuiras au four tout le dîner ; par ainsi, tu n'allumeras pas deux feux[613].

Nanon est heureuse de soutenir discrètement Eugénie dans sa relation amoureuse avec Charles car pour la première fois, elle voit sa jeune maîtresse joyeuse et embellie par l'amour : « La petite criminalité de ce rendez-vous matinal, secret même pour la mère d'Eugénie, et que Nanon faisait semblant de ne pas apercevoir[614]. »

Grâce à Charles, c'est presque une vie de famille unie qui apparaît sous ce toit d'avare :

> Le lendemain, la famille, réunie à huit heures pour le déjeuner, offrit le tableau de la première scène d'une intimité bien réelle[615].

Mais, lorsque Grandet, toujours très pris par ses affaires, devine l'histoire sentimentale qui s'est nouée sous son toit et découvre qu'Eugénie a donné toutes ses pièces d'or à Charles pour payer son voyage aux Indes, il enferme sa fille dans sa chambre et la met au pain sec et à l'eau. Nanon, qui avait compati à la douleur d'Eugénie après le départ du cousin aimé, est effarée de la dureté du père Grandet. Elle court voir Eugénie :

> C'est-y vrai, dit Nanon effarée en arrivant, que voilà mademoiselle au pain et à l'eau pour le reste des jours ?
> – Qu'est-ce que cela fait, Nanon ? dit tranquillement Eugénie.
> – Ah ! pus souvent que je mangerai de la frippe quand la fille de la maison mange du pain sec. Non, non.
> – Pas un mot de tout ça, Nanon, dit Eugénie.
> – J'aurai la goule morte, mais vous verrez[616].

---

612 *Loc. cit.*
613 *Ibid.*, p. 1079.
614 *Ibid.*, p. 1136.
615 *Ibid.*, p. 1134.
616 *Ibid.*, p. 1158.

Prête à mourir pour celle qu'elle aime, Nanon contourne les ordres de son maître et apporte en cachette un pâté de lièvre à Eugénie : « Je l'ai fait ben bon, ben délicat, et *il* ne s'en est point aperçu. J'ai pris le lard, le laurier, tout sur les six francs ; j'en suis bien la maîtresse[617]. » Ainsi celle que Grandet considérait comme sa fille agit désormais en femme courageuse, elle protège Eugénie comme le ferait une mère.

Après quelques mois de réclusion, Grandet, qui craint de devoir partager sa fortune avec sa fille car sa femme se meurt de chagrin, suit les conseils de maître Cruchot et libère enfin Eugénie. Ce jour-là, il repère dans la chambre de sa fille un coffret en or offert par Charles et tente de l'ouvrir avec son couteau. Eugénie se saisit alors d'un autre couteau et menace de se donner la mort si son père touche à une parcelle de ce cadeau. À nouveau Nanon est affolée par cette scène, elle brave Grandet. Son maître est allé trop loin, s'il va précipiter sa femme à la tombe, il ne va pas tuer sa fille. Elle défie Grandet en hurlant :

> – Elle le ferait comme elle le dit, cria Nanon. Soyez donc raisonnable, monsieur, une fois dans votre vie. Le tonnelier regarda l'or et sa fille alternativement pendant un instant. Madame Grandet s'évanouit.
> – Là, voyez-vous, mon cher monsieur ? Madame se meurt, cria Nanon[618].

La servante Nanon a donc participé à sauver sa jeune maîtresse et Eugénie saura s'en souvenir : quand elle aura perdu ses parents, elle lui offrira un viager de douze cents francs et gardera Nanon auprès d'elle comme une mère de substitution.

Pénétrons maintenant sous le toit du duc et de la duchesse de Chaulieu, où nous trouvons une autre main tendue, celle du valet Philippe, une figure plus accessoire que celle de Nanon mais très présente au début du roman *Mémoires de deux jeunes mariées.*

1.3. Un valet dévoué

Combien la vie du cœur nous est nécessaire[619] !

Dans la grande maison du duc et de la duchesse de Chaulieu, les bons moments sous le toit familial sont rares. Quand Louise de Chaulieu, abandonnée au couvent pendant huit années, rejoint enfin ses proches, personne ne l'attend à la sortie hormis deux domestiques. Son père très occupé par les affaires du royaume est au Conseil et sa mère se promène au bois de Boulogne. C'est la servante Rose et le vieux valet Philippe qui l'accueillent sous le toit familial. Elle qui rêvait des retrouvailles avec sa famille, éprouve une grande déception : personne de sa

[617] *Ibid.*, p. 1159.
[618] *Ibid.*, p. 1168.
[619] *Mémoires de deux jeunes mariées*, CH, I, p. 197.

famille pour lui faire fête, personne pour se soucier de son retour. Elle écrira à son amie Renée de l'Estorade : « Les apprêts de mon cœur ont été perdus[620]. »

Lorsque le valet Philippe la conduit dans le pavillon de la défunte princesse de Vaurémont où elle doit vivre désormais, Louise est choquée de retrouver la chambre de sa grand-mère en désordre, un laisser-aller révélant probablement l'intimité de la grand-mère :

> Cette chambre m'offrait des choses qui ne devaient pas s'y trouver, et qui prouvaient combien les gens occupés des affaires du royaume sont insouciants des leurs, et combien, une fois morte, on a peu pensé à cette noble femme[621].

Louise éprouve du chagrin devant ce fouillis et le valet Philippe qui a vécu à proximité de la grand-mère durant de longues années, comprend l'émotion de la jeune fille et partage sa peine : « Philippe a quasiment compris d'où venaient mes larmes[622]. » Le souvenir de la grand-mère unit Philippe et Louise, qui tous deux l'ont aimée et, pendant quelques instants la différence de classe sociale disparaît.

C'est par le valet Philippe que Louise apprend que la princesse de Vaurémont lui a fait cadeau de tous les meubles de la chambre. Dès le lendemain, elle demande à son père de garder Philippe à son service pour l'aider à s'installer et vite ensemble, ils mettent toute leur énergie pour ranger et faire revivre les meubles et les objets inanimés, redonnant à cet appartement le lustre du temps de la princesse. Philippe, heureux de se dévouer à sa jeune maitresse, met des fleurs dans les vases puis, comme une mère, court la lingère, le cordonnier, pour que Louise soit bien habillée et bien chaussée, puisque Mme de Chaulieu n'a pas le temps de s'occuper d'elle…

Cependant, malgré le dévouement de Philippe, Louise se sent complètement oubliée par sa famille et elle confie à Renée :

> Il n'y a que moi dans la maison qui ai seize heures pour réfléchir : mon père est dans les affaires publiques et dans les plaisirs, ma mère est occupée aussi ; personne ne réagit sur soi dans la maison, on est toujours dehors, il n'y a pas assez de temps pour la vie[623].

Les Chaulieu ont sauvegardé l'apparence d'une vie de famille mais chacun vit égoïstement, pris par ses obligations, ses plaisirs. Il n'y a plus de temps passé ensemble, on se côtoie, mais

---

[620] *Ibid.*, p. 198.
[621] *Ibid.*, p. 199.
[622] *Loc. cit.*
[623] *Ibid.*, p. 214.

on est des étrangers. Louise écrira : « On peut vivre les uns auprès des autres, en famille, et ne pas se connaître[624]. »

Sous le toit de cette grande maison aristocratique où on passe peu de temps en famille, seul le domestique Philippe rend ce port d'attache agréable, permettant à Louise de renouer avec sa lignée et assurant ainsi une sorte de paternité. Balzac avec Philippe évoque une sorte de « père-mère », un homme à l'instinct maternel capable de s'investir, de combler la défection d'un père et en même temps l'absence d'affection d'une mère. De cette façon, l'auteur valorise les hommes et infirme la représentation classique de leur place, les stéréotypes de genre[625].

Dans ces romans, Balzac insiste sur l'entraide entre la famille et le personnel domestique vivant sous le toit familial, comme dans *L'Enfant maudit,* où le toit n'abrite qu'une mère vivant seule avec son enfant. Abandonnée par son mari, la mère est secourue par deux serviteurs.

2. Sous le toit de Jeanne

2.1. Un rebouteur courageux

Revenons sur cette triste nuit où la jeune et douce comtesse Jeanne d'Hérouville va donner naissance à un enfant prématuré car cet accouchement clandestin se passe en présence du comte mais aussi de deux serviteurs : un rebouteur et un écuyer de garde.

Lorsque Jeanne qui n'a pas oublié les paroles terribles du vieux et cruel comte d'Hérouville (« Madame, […] n'accouchez pas à sept mois […] Je tordrais fort proprement le col à la mère et à l'enfant[626] ») ressent au septième mois de grossesse de fortes douleurs, elle est terrorisée et se met à pleurer. Réveillé par les gémissements de sa femme, le comte la questionne :

> – Je crains de faire une fausse couche ! J'ai couru sur les rochers toute la soirée, et je me serai sans doute trop fatiguée…
> Elle trembla violemment en prononçant ces paroles, tant son mari la regardait fixement ; car, prenant la peur qu'il inspirait à cette naïve créature, pour l'expression d'un remords, il répliqua :
> – Mais c'est peut-être un accouchement véritable qui commence…
> – Eh bien ? … dit-elle…

[624] *Loc. cit.*
[625] Encore aujourd'hui, la sociologue Christine Castelain-Meunier lutte contre « la représentation biologique qui voudrait que femelles et mâles remplissent nécessairement des fonctions très différenciées auprès de leur progéniture. La chercheuse pointe le rôle de la psychanalyse et de la psychologie dans l'entretien de cette représentation "traditionnelle". Elles ont rétréci la place du père en lui assignant un rôle symbolique, celui qui sépare l'enfant de sa mère et permet en cela d'ordonnancer les désirs "naturels" par rapport à la loi qu'il incarne. » VABRE, Frédéric. L'instinct paternel. Plaidoyer en faveur des nouveaux pères de Christine Castelain-Meunier : par-delà nature et culture : Larousse, 2019, 210 pages. *Revue française des affaires sociales*. No. 4, 2021, p. 247–252.
[626] *L'Enfant maudit*, CH, X, p. 852.

> – Eh bien ! dans tous les cas, il faut ici quelqu'un d'habile, et je vais le chercher[627]…

Sur ces dernières paroles, le comte d'Hérouville court chercher son écuyer de garde, un homme dont « l'encolure annonçait un serviteur digne du maître[628] » et il lui ordonne de seller deux chevaux rapides. Très surpris par la voix étrange de son maître, l'écuyer obéit vite et en silence : « Cet ordre fut prononcé d'un son de voix profond qui réveilla l'intelligence du serviteur ; il leva les yeux sur son maître, et rencontra un regard si perçant, qu'il en reçut comme une secousse électrique[629]. » Le vigoureux écuyer Bertrand semble avoir pressenti l'infanticide.

Tous deux filent chercher un homme « célèbre pour son habileté dans les accouchements, avortements et fausses couches[630] » : le rebouteur Antoine Beauvouloir. De retour au château, Bertrand, masqué aussi soigneusement que son maître, se tient immobile à l'embrasure d'une fenêtre près du comte. Tandis que le rebouteur examine la comtesse, elle aussi masquée de force par le comte d'Hérouville, le comte dit d'un ton menaçant : « Examine d'abord si ce n'est qu'une fausse couche ; dans ce cas ta vie me répondrait de la sienne ; mais si l'enfant est vivant, tu me l'apporteras[631]. »

Après une telle injonction, le rebouteur questionne discrètement la future mère :

> – De quoi s'agit-il ? … demanda le rebouteur à voix basse, en disposant la comtesse à recevoir les secours de sa vieille expérience.
> – Ne lui donnez pas l'enfant[632]…

À peine ces paroles prononcées, Jeanne donne naissance à un enfant minuscule : « Ce fut plutôt un avortement qu'un accouchement, tant l'enfant qui vint était chétif ; aussi causa -t-il peu de douleurs à sa mère[633]. »

Le comte tremblant de rage, arrache l'enfant des mains du rebouteur mais en présence de ces deux serviteurs, ne se sent pas libre de le tuer comme il entendait le faire. Beauvouloir a deviné les intentions de meurtre et déjoue habilement les plans du père : il reprend le nouveau-né qui est sans vie apparente et confie à l'oreille du père : « Épargnez-vous un crime, il ne vivra

---

[627] *Ibid.*, p. 878.
[628] *Ibid.*, p. 879.
[629] *Ibid.*, p. 880.
[630] *Ibid.*, p. 885.
[631] *Ibid.*, p. 883.
[632] *Ibid.*, p. 886.
[633] *Ibid.*, p. 887.

pas [634] » et il ajoute : « Baptisez-le promptement, et ne parlez pas de mon arrêt à la mère, autrement vous la tueriez[635]. »

Une ruse qui sauve l'enfant mais va mettre en danger le pauvre rebouteur. Le comte en effet change brutalement d'attitude et se retourne contre lui :

> Tuer mon fils ! L'enlever à sa mère ! Où as-tu pris ces billevesées ? Suis-je fou ? Pourquoi nous effraies-tu sur les jours de ce vigoureux enfant ? Bélitre, comprends donc que je me suis défié de ta pauvre vanité ! Si tu avais su le nom de la dame que tu as accouchée, tu te serais vanté de l'avoir vue ! Pâques-Dieu ! Tu aurais peut-être tué, par trop de précaution, la mère ou l'enfant ; mais, songes-y bien, ta misérable vie me répond des leurs[636] !

Le rebouteur aurait dû comprendre que le comte, s'il fait mourir la mère, perd tous les biens qu'elle lui avait apportés par le mariage. L'enfant représente le patrimoine :

> Les motifs de la clémence du comte envers son fils étaient puisés dans un *et cætera* de notaire. En effet, au moment où le rebouteur lui arrêta les mains, l'Avarice et la Coutume de Normandie s'étaient tout à coup dressées devant lui [...]. Toutes deux lui conseillèrent de laisser à la nature le soin d'emporter l'avorton, et d'attendre la naissance d'un second fils, qui fût sain et vigoureux, pour aider la nature et pouvoir mépriser la vie de sa femme et de son premier-né[637].

Quand le comte d'Hérouville revient dix-huit mois plus tard, l'enfant est en bonne santé grâce aux bons conseils du rebouteur. Toujours persuadé qu'il n'est pas de lui, il décide de le bannir du château : « Je ne veux jamais entendre ni voir le petit monstre que vous tenez dans vos bras […]. Si vous ne voulez pas que je le heurte, faites en sorte que je ne le trouve jamais sur mon passage[638]. » Et il ajoute ces mots féroces qui terrorisent la mère et l'enfant : « Demeurez au-dessous du château ; je lui donne la maison du pêcheur pour habitation et le grève pour domaine ; mais malheur à lui, si je ne le retrouve jamais au-delà de ces limites[639] ! »

Exclus du toit familial, la mère et l'enfant vont vivre désormais en solitaires dans cette maison de pêcheur. Le comte a abandonné son rôle de père et Jeanne élèvera seule son enfant, soutenue par les deux serviteurs qui ont assisté à l'accouchement : le rebouteur et l'écuyer. Ces deux hommes vont protéger l'enfant et relayer le père.

---

[634] *Ibid.*, p. 888.
[635] *Loc. cit.*
[636] *Ibid.*, p. 889.
[637] *Ibid.*, p. 891.
[638] *L'Enfant maudit*, CH, X, p. 898.
[639] *Loc. cit.*

2.2. Deux serviteurs tutélaires, un couple parental singulier

Etienne grandit donc avec l'aide du rebouteur habile qui l'a sauvé de la mort lors de l'accouchement. Depuis sa naissance, il est très attaché au petit Etienne. Le cri de désespoir de Jeanne avait réveillé dans son cœur « une courageuse bonté qui l'attacha, beaucoup plus qu'il ne le crut lui-même, à ce noble enfant renié par son père[640] ».

Sans famille autour d'elle, Jeanne consulte souvent cet homme bon, le questionne « sur mille choses relatives à son fils[641] ». Grâce à ses précieux conseils, son honnêteté, son intelligence, Etienne va survivre et bien se développer :

> Beauvouloir, cet homme divin qui par ses leçons s'était rendu cher à l'enfant maudit et dont les services n'étaient d'ailleurs pas ignorés d'Etienne, ce médecin de qui le regard inquiet faisait trembler la duchesse toutes les fois qu'il examinait cette frêle idole déclara qu'Etienne pouvait vivre de longs jours si aucun sentiment violent ne venait agiter brusquement ce corps si délicat. Etienne avait alors seize ans[642].

À l'adolescence, Beauvouloir est choisi précepteur d'Etienne, Jeanne lui confie une partie de l'instruction de son fils, et le rebouteur l'initie « aux mystères des sciences naturelles[643] ».

Entre temps, le comte d'Hérouville est parvenu à obtenir un deuxième enfant de Jeanne qui a accepté d'appartenir à son mari par devoir conjugal :

> Ma mignonne faites-moi bon visage pendant mon séjour ici [...] La comtesse comprit le sens de ces paroles dont la feinte douceur ne pouvait plus la tromper "Je connais mes devoirs" répondit-elle[644].

Le comte aura un deuxième fils, Maximilien, qui prendra la place de l'aîné. Il assume son éducation et prive la comtesse de son rôle maternel. Ce deuxième enfant devient un enfant dur, un double du comte. Jeanne craint que ce fils sans valeur, cet enfant « de sac et cordes » soit capable de tuer Etienne pour avoir l'héritage : « Maximilien, qui ne croyait qu'au mal, eût craint qu'un jour Etienne ne redemandât ses droits méconnus, et l'aurait jeté dans la mer en lui mettant une pierre au cou[645]. »

---

[640] *Ibid.*, p. 887.
[641] *Ibid.*, p. 893.
[642] *Ibid.*, p. 904.
[643] *Ibid.*, p. 901.
[644] *Loc. cit.*
[645] *Ibid.*, p. 907, 908.

Craignant affrontement ou persécution, elle charge l'écuyer Bertrand de la protection d'Etienne : « Aussi Bertrand veillait-il incessamment à ce que jamais Maximilien ne vît Etienne, de qui la naissance d'ailleurs était soigneusement cachée[646]. »

Au bout de toutes ces années d'exclusion, Jeanne tombe malade et commence à dépérir. Sans parents « auxquels elle pût confier la vie et les intérêts de son enfant chéri[647] », elle se demande à chaque heure : « Que deviendra mon pauvre enfant sans moi[648] ! » Un soir où Beauvouloir et l'écuyer Bertrand ont rusé pour conduire Etienne au chevet de sa mère dans la chambre du château qui l'avait vu naître, elle supplie alors les deux fidèles serviteurs :

> Aimez-le bien, dit-elle à l'écuyer et au rebouteur, car je ne lui vois pas d'autres protecteurs que vous et le ciel […]. Ces deux serviteurs, émus de voir leur maîtresse forcée de leur léguer ce noble enfant, promirent par un geste sacré d'être la providence de leur jeune maître, et la mère eut foi en ce geste[649].

À la mort de Jeanne, Balzac a donc mis en place un couple original, ce sont deux hommes, Beauvouloir et l'écuyer, qui vont prendre en charge Etienne. Le serviteur Bertrand, chargé des écuries, avait son logis près de la maison d'Etienne et veillera sur lui comme une mère : « Il mit de l'amour-propre à remplacer la duchesse[650]. » Beauvouloir de son côté, tentera d'influencer le comte d'Hérouville pour marier sa fille Gabrielle à Etienne. En « vrai » père, qui sait ce qui convient le mieux à Etienne : les deux jeunes gens sont faits physiologiquement et psychologiquement l'un pour l'autre : « Il s'agit avant tout, pour Beauvouloir, de préserver la frêle vie de deux constitutions fragiles[651]. »

Ainsi, Etienne d'Hérouville qui n'a pas été élevé par son père biologique, qui a survécu grâce à la bienveillance du docteur Beauvouloir et à celle du dévoué serviteur Bertrand, apparaît comme le fils de trois pères. Mais, il a aussi grandi dans l'ombre d'un quatrième père, un père fantasmatique, le cousin Chaverny.

2.3. Le fils supposé de Chaverny

> Un odieux avorton qu'il croyait de Chaverny[652].

Jeanne de Savin a en effet épousé le comte d'Hérouville pour sauver son cousin emprisonné, Chaverny, l'homme qu'elle aime. Sa mère a fait pression sur elle pour qu'elle se marie très vite,

---

[646] *Ibid.*, p. 907.
[647] *Loc. cit.*
[648] *Ibid.*, p. 909.
[649] *Ibid.*, p. 911.
[650] *Ibid.*, p. 912.
[651] MAS, Marion. *Le père Balzac…*, *op. cit*., p. 61.
[652] *Ibid.*, p. 892.

le comte d'Hérouville pouvant faire délivrer Chaverny. Jeanne se souvient de cette épouvantable soirée : sa mère pâle et mourante se prosternant à ses pieds pour lui demander de sauver son cousin, et l'arrivée du comte d'Hérouville prêt pour le mariage.

> Il est nuit ; le comte, revenu sanglant du combat, se trouve prêt ; il fait surgir un prêtre, des flambeaux, une église ! Jeanne appartient au malheur. À peine peut-elle dire adieu à son beau cousin délivré[653].

Cette union forcée et hâtive pourrait expliquer les doutes du comte quand l'enfant naît à sept mois : sa femme serait adultère et l'enfant serait celui du cousin Chaverny. Il se trompe, Jeanne a aimé chastement son cousin et la nuit de son terrible accouchement, elle avoue les « joies fécondes d'un amour innocent, permis et partagé[654] ». Toutefois la comtesse continue à aimer son cousin. C'est à lui qu'elle pense, à l'insu de son mari et c'est une manière de le tromper. Elle joue dans la journée la comédie à son mari : « Je parlais sans rien trahir de mes secrets[655]. » Elle vit dans le souvenir de son cousin aimé et c'est du souvenir de cette passion qu'elle est coupable. Coupable aussi la nuit car elle trompe son mari dans ses rêves : « Elle garde au fond du cœur son dernier regard qu'elle retrouve si souvent dans ses songes et qui les lui éclaire[656]. »

Le comte d'Hérouville qui n'a jamais été aimé par sa femme : « Tête-Dieu pleine de reliques ! Je ne serai donc jamais aimé[657] » se venge d'elle en étant cruel. Ce mari mal aimé prendra sa revanche quand il annoncera la mort de son cousin Chaverny : « Je vous apporte de bonnes nouvelles, […] ce maudit huguenot de Chaverny est mort […]. La comtesse pâlit et tomba sur un fauteuil. Elle devinait le secret de la sinistre joie répandue sur la figure de son mari[658]. »

Si Etienne est indiscutablement l'enfant légitime du comte d'Hérouville, Jeanne, amoureuse depuis toujours de Chaverny, voit en lui le fils fantasmé du cousin adoré qu'elle continue d'aimer à travers lui.

Dès la grossesse en effet, la pensée du cousin perdu subjugue Jeanne et après la naissance, durant l'allaitement et les soins de l'enfance, elle constate une vague ressemblance entre son fils et le cousin aimé : « Elle croyait voir sur ses petites lèvres barbouillées de son lait le sourire

---

653 *Ibid.*, p. 877.
654 *Ibid.*, p. 876.
655 *Ibid.*, p. 886.
656 *Ibid.*, p. 877.
657 *Ibid.*, p. 899.
658 *Ibid.*, p. 898.

par lequel George de Chaverny la remerciait jadis quand elle quittait son rebec[659]. » Elle s'inquiète d'abord de cette ressemblance, se sent coupable et redoute de voir apparaître d'autres similitudes, « craignant toujours de lui voir un trait de Chaverny à qui elle avait trop songé[660] ». Une ressemblance née peut-être du dernier regard, par lequel son cousin lui « darda toute sa vie » … Mais par la suite, Jeanne qui avait redouté cette ressemblance au plus jeune âge, finit par la rechercher : « Elle le voulait doux et gentil comme était George de Chaverny[661]. » Elle est de plus en plus heureuse de découvrir dans son fils « une vague ressemblance avec le cousin toujours aimé par-delà le tombeau[662] ». Son amour maternel augmente, se développe à mesure que cette ressemblance s'accentue. L'amour maternel semble même puiser sa force dans cette ressemblance.

La comtesse qui est parvenue « à faire de son fils le substitut de son amant[663] » lui donne la même éducation : « elle formait Etienne aux belles manières des courtisans, elle le voulait doux et gentil comme était Georges de Chaverny[664]. »

Au moment de mourir, Jeanne rassemble ses forces pour une dernière fois et donne toute son âme à son fils « comme autrefois Chaverny lui avait légué à elle toute sa vie[665] ». Elle dit adieu à son fils devenu pour elle une « belle image » du cousin aimé.

En retour, Etienne aime sa mère comme Chaverny a aimé la jeune Jeanne : « il écoutait sa mère avec une admiration passionnée qu'elle n'avait vue que dans les yeux de Chaverny[666] », « souriait précisément aux airs qu'aimait Chaverny[667] ».

Balzac, fin psychologue, a compris la force du transfert affectif et développe le concept qu'une hérédité « idéelle[668] » peut marquer les individus : par ses pensées, Jeanne est parvenue à modifier le physique de l'enfant et Etienne finit par avoir les mêmes traits, la même taille que son père fantasmatique : « À cet âge, la taille d'Etienne avait atteint cinq pieds, mesure qu'il ne

---

659 *Ibid.*, p. 897.
660 *Ibid.*, p. 895.
661 *Ibid.*, p. 903.
662 *Loc. cit.*
663 GAUTHIER, Henri. *L'Image de l'homme intérieur chez Balzac / Avant-propos de Pierre-Georges Castex*. Carouge : Droz. Histoire des Idées et Critique Littéraire, nº 217, 1984, p. 224.
664 *L'Enfant maudit*, CH, X, p. 903.
665 *Ibid.*, p. 910.
666 *Ibid.*, p. 902.
667 *Ibid.*, p. 897.
668 MAS, Marion. *Le père Balzac…*, *op. cit*., p. 58.

devait pas dépasser ; mais George de Chaverny était de taille moyenne[669]. » Chaverny aurait remplacé le père biologique[670]…

Etienne se construit donc dans la communion de Chaverny et de sa mère, et dans cette mesure il est un enfant illégitime puisque issu de l'imaginaire de sa mère. Avec George de Chaverny, Balzac touche à la question de la dimension fantasmatique de la parentalité. Il évoque également les dangers d'une amoureuse maternité, une relation trop forte entre une mère et son fils, l'amour de Jeanne parait une déviation psychologique de l'amour maternel. Balzac fera échouer cette mère qui a fait de son fils l'équivalent de « l'amant-possible père » puisqu'Etienne va devenir un jeune homme trop sensible. Il semble penser que cette parentalité fantasmatique, ce type de relation œdipienne fragilisent les enfants.

L'enfant maudit est donc une sorte d'aboutissement de plusieurs pères : créé par un père biologique, construit par deux pères tutélaires, il est aussi la représentation d'un père spirituel imprimé dans la mémoire de sa mère. Balzac, qui a rangé ce roman *L'Enfant maudit* dans les *Etudes philosophiques*, montre une nouvelle fois la puissance de la pensée qu'il oriente dans ce roman sur le thème de l'hérédité. Il montre à nouveau cette force de la pensée dans *Mémoires de deux jeunes mariées* où Louise, stérile, vit la maternité par procuration.

2.3.1. Une maternité fantasmatique

Par un cruel hasard biologique Louise de Macumer ne connaît pas la joie de la maternité mais elle partage par procuration celle de son amie, Renée de l'Estorade. Louise n'est pas mère physiquement mais vit une sorte de maternité qui ne passe pas par le corps, elle devient « mère » par l'intermédiaire de Renée. Elle écrit : « J'ai soudain pensé que nous ne nous étions rien dit depuis la lettre où je me suis sentie mère avec toi[671]. » Renée a associé Louise à son premier enfant dès sa conception et après la naissance, elle a suscité puis entretenu un lien narcissique entre Louise et son fils. Armand finit par ressembler à Louise, c'est leur enfant à toutes les deux. Renée écrit : « Je te trace ces lignes à la hâte au milieu de mes préparatifs, de mes enfants, et d'Armand qui me crie : "Marraine ! Marraine ! Allons la voir !" à me rendre jalouse : c'est presque ton fils[672] ! »

---

[669] *L'Enfant maudit*, CH, X, p. 904.
[670] Balzac obtient presque l'effet contraire avec cette dernière formule, curieusement elle fait douter de la paternité biologique d'Hérouville et d'une possible paternité de Chaverny.
[671] *Mémoires de deux jeunes mariées*, CH, I, p. 324.
[672] *Ibid.*, p. 358.

Dans ce roman où Renée et Louise font équipe, la fécondité et la stérilité sont liées. Nous assistons à une procréation sans amour et suivons les étapes d'un amour sans procréation. Balzac semble ne pas aimer les femmes sans enfant, il fait dire à Louise qu'une femme sans enfant est une monstruosité, elles sont des parasites, elles ne rendent pas service à la société. C'est pourtant Louise, l'arbre sec qui ne donnera pas de fruits, qui est rendue essentielle dans ce roman et qui, marraine d'Armand, facilitera l'ascension sociale de la famille l'Estorade. C'est Louise aussi qui fait entrer un peu de rêve dans la vie réglée et raisonnable de Renée en l'entretenant de sa passion, atténuant par la même occasion l'isolement dont elle souffre et comblant « la dévorante activité[673] » de l'âme de son amie. La procréation n'est donc pas seulement une réalité biologique, elle couvre aussi un aspect fantasmatique.

Armand de l'Estorade a donc eu comme deux mères, une mère biologique et une mère fantasmatique mais comme on va le voir, il ne profitera de la protection d'aucune servante, car Renée a refusé toute aide sous son toit, elle se défie des domestiques[674]. Le choix de Renée[675] correspond à une évolution dans les maisonnées au temps de Balzac. On va peu à peu se méfier des gens de service, ils seront tenus à l'écart de la famille.

3. Fin de l'entraide ancillaire

3.1. L'attachement, « la première qualité de tout bon serviteur[676] »

Les domestiques mis en scène par Balzac, très intégrés à la maisonnée, s'inscrivent dans la lignée des serviteurs d'autrefois : ils ont l'esprit maison. Qu'ils s'appellent Nanon, Philippe, Bertrand ou Beauvouloir, ils font partie du cercle familial et défendent les intérêts de la famille. Ainsi la zélée Nanon, qui n'a comme toit que la maison Grandet, bien que solidaire avec Eugénie, défend avec force l'honneur de la maison auprès des saumurois :

---

[673] *Ibid.*, p. 280.

[674] Renée justifie son choix ainsi : « Quand une *bonne* a brûlé la langue et les lèvres d'un enfant avec quelque chose de chaud, elle dit à la mère qui accourt que c'est la faim qui le fait crier. Mais comment une mère dort-elle en paix avec l'idée que des haleines impures peuvent passer sur les cuillerées avalées par son enfant, elle à qui la nature n'a pas permis d'avoir un intermédiaire entre son sein et les lèvres de son nourrisson ! Découper la côtelette de Naïs qui fait ses dernières dents et mélanger cette viande cuite à point avec des pommes de terre est une œuvre de patience, et vraiment il n'y a qu'une mère qui puisse savoir dans certains cas faire manger en entier le repas à un enfant qui s'impatiente. Ni domestiques nombreux ni bonne anglaise ne peuvent donc dispenser une mère de donner en personne sur le champ de bataille où la douceur doit lutter contre les petits chagrins de l'enfance, contre ses douleurs. » *Ibid.*, p. 352.

[675] Choix que Renée paie très cher ce choix, qu'elle est très absorbée par les multiples tâches dévolues aux domestiques.

[676] Zulma Carraud, amie de Balzac, fait le portrait dans un de ses romans, d'une servante dévouée comme Nanon. Dans cet ouvrage, Fanchette se comporte en deuxième mère pour les enfants de ses maîtres « C'est une brave petite fille qui nous est fort attachée ; mais c'est si jeune ! Ma sœur, l'attachement n'a pas d'âge, et c'est la première qualité de tout bon serviteur. » CARRAUD, Zulma. *Une servante d'autrefois.* Paris : L. Hachette et Cie, 1866, p. 8.

> Sa fidèle Nanon paraissait-elle au marché, soudain quelques lazzis, quelques plaintes sur son maître lui sifflaient aux oreilles ; mais, quoique l'opinion publique condamnât hautement le père Grandet, la servante le défendait par orgueil pour la maison[677].

Très attachés aux maîtres et à leurs enfants qu'ils ont vu grandir, ils éprouvent de l'affection pour eux. Ils paraissent parfois plus près des enfants que les parents, car ils vivent plus à l'intérieur de la famille. Ils leur sont aussi quelquefois supérieurs par les sentiments. Balzac semble même dire que les sentiments vrais, authentiques dans les familles sont l'affaire d'êtres humbles, simples et désintéressés. C'est le cas, comme on l'a vu, du valet Philippe plus proche de Louise que le duc et la duchesse de Chaulieu.

Quand la famille ne dysfonctionne pas, les domestiques restent à leur place mais quand elle devient vulnérable ou négligente, ils s'imposent et compensent les défaillances, comblent les manques. Ainsi Nanon se fait plus présente quand Mme Grandet se meurt. Elle se révolte et prend sa place de la mère. Autre glissement avec le rebouteur qui prend la place du père quand Jeanne et Etienne sont bannis du château.

Ces domestiques ont acquis une forme de noblesse par leur attachement, ils ont substitué aux liens de sang ceux du dévouement qui les rend nobles.

Ce dévouement des domestiques a été entretenu par la religion, longtemps rapporté à Dieu. Le Christ s'est dévoué et a donné sa vie aux hommes et Marie était la servante dévouée du Seigneur. Anne Martin-Fugier décrit l'origine de cette vocation christique qui oblige le serviteur en citant la première Épître de saint Pierre[678]. Le maître était comme le Père éternel, il convenait de l'adorer.

Balzac en s'intéressant à ces personnes souvent invisibles dans la littérature[679], a compris le rôle important des domestiques dans la vie d'une famille, mais il sent les limites de cette entraide : ces pères et mères de substitution ne sont pas toujours désintéressés.

---

[677] *Eugénie Grandet*, CH, II, p. 1162.

[678] « Vous les domestiques, soyez soumis à vos maîtres avec une profonde crainte, non seulement aux bons et aux bienveillants mais aussi aux difficiles Car c'est une grâce que de supporter, par égard pour dieu, des peines que l'on souffre injustement. Quelle gloire, en effet, à supporter les coups si vous avez commis une faute ? Mais, si, faisant le bien, vous supporter la souffrance, c'est une grâce pour Dieu. Or c'est à cela que vous avez été appelés, car le Christ aussi a souffert pour vous, vous laissant un modèle afin que vous suiviez ses traces [...] *première Épître de saint Pierre,* 2(18-24) » MARTIN-FUGIER, Anne. *La Place des bonnes : la domesticité féminine à Paris en 1900*. Paris : B. Grasset, 1979, p. 140.

[679] George Sand dans *L'histoire de ma vie* en parle un peu.

3.2. Transgressions et défiance

Antoine Beauvouloir « célèbre par son habileté dans les accouchements, avortements et fausses couches[680] » n'aimait pas son « état de rebouteur » qui lui conférait dans son pays en Normandie une mauvaise réputation. Habitué aux infanticides secrets, il souhaitait quitter ce métier honteux, se faire une meilleure vie et s'élever socialement.

Pour cela, cet homme bon pour qui Jeanne avait « une immense dette de reconnaissance[681] » commence par obtenir de Jeanne une dot pour Gertrude, une jeune fille dont il s'était épris. Il va ainsi pouvoir s'acheter un domaine près du château du comte d'Hérouville, et comme Gertrude est la fille naturelle du comte, Hérouville « pourrait peut-être un jour la protéger indirectement en le faisant son médecin[682] ».

Devenu père, il espère marier sa fille Gabrielle à Etienne d'Hérouville. L'union de sa fille à un noble lui permettrait de « se faire » une descendance aristocratique[683].

> – Dieu m'est témoin, s'écria-t-il, qu'aucune pensée ambitieuse ne me fait agir. Ma fille à sauver, le pauvre petit Etienne à rendre heureux, voilà mes seuls motifs !
> S'il s'interrogeait ainsi lui-même, c'est qu'il sentait, au fond de sa conscience, une inextinguible satisfaction de savoir que, par la réussite de son projet, Gabrielle serait un jour duchesse d'Hérouville. Il y a toujours un homme chez un père[684].

Mais le comte Hérouville souhaite donner une noble demoiselle comme épouse à Etienne et s'oppose au mariage entre la fille du rebouteur et son fils. Pas question de mésalliance ! Il menace violemment Etienne et Gabrielle qui ne survivent pas à cette décision. Le rebouteur a eu « beau vouloir », il a été impuissant à les sauver.

Le rebouteur, cet homme de savoir entré en concurrence à un certain moment avec le père génétique, ne sera jamais son égal. Balzac donne le dernier mot au « vrai père », rétablit le pouvoir du père génétique.

Si le dévouement de Beauvouloir à Jeanne est indiscutable, certains arguments implicites apparus par la suite pourraient égratigner sa réputation d'honnêteté. De la même façon, Nanon, très dévouée à son maître, peut paraître elle aussi un moment déloyale. Complice avec Eugénie et sa mère, elle prend clandestinement de la nourriture dans le garde-manger dont elle a la clé

---

[680] *L'Enfant maudit*, CH, X, p. 885.
[681] *Ibid.*, p. 893.
[682] *Ibid.*, p. 894.
[683] Balzac laisse entrevoir qu'une roturière en se mariant avec un aristocrate pouvait devenir noble car avec la suppression du droit à la primogéniture, elle peut être le « successeur unique » des biens des nobles au même titre que l'enfant.
[684] *L'Enfant maudit*, CH, X, p. 935.

pour améliorer les repas du cousin Charles, enfreignant à ce moment-là les ordres de Grandet. Grandet commence à se méfier des trois femmes : « Quand le chat court sur les toits, les souris dansent sur les plancher[685]. » Quand il apprend qu'Eugénie a donné son or, il se sent vraiment trahi et s'écrie : « Je décampe [...]. Ma maison n'est pas tenable[686]. »

Balzac suggère-t-il qu'une parfaite loyauté aux maîtres est en train de disparaître, en même temps que cette sorte de lien parental qui faisait la cohésion sous le toit de la maison ? Il a écrit dans une des pièces de théâtre où se retrouvent toutes ses grandes idées : « Voici les avantages de la société nouvelle : il n'y a plus de liens entre les maîtres et les domestiques ; plus d'attachement, par conséquence plus de trahisons possibles[687]. »

3.3 Fin des grandes maisonnées

Balzac évoque donc sous le toit familial une vie en commun appelée à disparaître. Peu à peu, il n'y aura plus de serviteurs gênants[688], plus de servitude mais en conséquence de cela même plus d'attachement. La société évoluant, on ne trouvera plus de domestiques pour aider, assurer le bon fonctionnement de la structure familiale. Finis les bons domestiques comme Philippe ou les perles comme Nanon « perle chaste et dévouée blanchie sous le balai (qui a servi) ses maîtres "dans la simplicité de son cœur"[689] ». La famille va se replier sur elle-même et ce sont les mères qui seront appelées à se dévouer, qui devront assurer le bon fonctionnement de la structure familiale. Elles seront la famille dans ce qu'elle doit représenter de bonté et de dévouement. Renée qui tient à distance les serviteurs n'écrit-elle pas à son amie Louise : « La science de la mère comporte des mérites silencieux, ignorés de tous, sans parade, une vertu en détail, un dévouement de toutes les heures[690]. » Heureuse d'être la reine du foyer, Renée paiera très cher ce privilège d'être la maîtresse exclusive du logis, elle n'a plus une minute à elle !

Balzac tout en mettant en avant le rôle important des domestiques pour la famille ne semble pas souhaiter pour autant sauver du passé ces *familia*. Certes les gens de service font partie de la famille, sont aimés par les enfants des maîtres, mais le plus souvent ils sont exploités. Dans la pensée de Balzac il est souhaitable, nécessaire de tendre vers plus de justice sociale. Ces toits

---

685 *Eugénie Grandet*, CH, II, p. 1090.
686 *Eugénie Grandet*, CH, II, p. 1158. Rappelons que pour Balzac les domestiques sont souvent des voleurs. Dans *La cousine Bette,* il écrit : « Dans tous les ménages, la plaie des domestiques est aujourd'hui la plus vive de toutes les plaies financières. »
687 *Vautrin*, Scène 1, Acte 1. In : *L'Avant-scène*, UGA Libraries, 1963, p. 12.
688 Michelle Perrot souligne l'extrême ambigüité de leur position qui « vient de ce qu'ils sont à la fois dedans et dehors, intégrés à la famille et exclus, au cœur de l'intimité de la maison, du couple, du corps secret des maîtres, et sommés de ne rien voir et surtout de ne rien dire » (p. 102).
689 BERNARD, Claudie. *Penser la famille au dix-neuvième siècle, 1789-1870*, *op. cit.*, p. 57.
690 *Mémoires de deux jeunes mariées*, CH, I, p. 351.

hiérarchisés, cloisonnés doivent tendre à disparaître dans la nouvelle civilisation et devenir de « pittoresque(s) vestige(s)[691] » du passé.

> À cette époque on voyait moins rarement qu'aujourd'hui de ces vieilles familles où se conservaient, comme de précieuses traditions, les mœurs, les costumes caractéristiques de leurs professions, et restées au milieu de la civilisation nouvelle comme ces débris antédiluviens retrouvés par Cuvier dans les carrières[692].

Il faut certes améliorer les conditions de vie des domestiques, lutter pour plus de justice, mais n'allons pas jusqu'à parler d'égalité[693]. Ils ne sont pas les enfants de leurs maîtres. L'égalitarisme semble même déplaire à Balzac, lui semble un leurre. « Combien de douces compensations dans cette égalité[694] ! » ironise-t-il quand Grandet, guidé par les idées nouvelles et homme du peuple de par ses origines, permet l'alleberge à Nanon, c'est-à -dire qu'il lui consent les prunes dont les cochons ne veulent plus !

Alors, pour corriger l'injustice sociale, le mariage serait-il une solution ? Nanon, qui n'avait d'autre famille que celle des Grandet, Nanon qui « (aurait pu) comparaître un jour devant Dieu plus chaste que ne l'était la Vierge Marie elle-même[695] », épouse à cinquante-neuf ans un homme de son rang, Antoine Cornoiller le garde-chasse, créant ainsi sa propre famille. Mais il est trop tard pour qu'elle devienne mère. Cette servante, à qui on n'accordait qu'un prénom ou un surnom « la grande Nanon », va enfin avoir un nom[696], une vie privée[697], restera mère de substitution d'Eugénie.

Sans les gens de service, l'entraide familiale sous le même toit va décliner mais vont se mettre en place d'autres formes de solidarités, à l'extérieur du foyer. Des individus ne vivant pas à proximité de la famille vont apporter leur aide comme dans une « vraie » famille. C'est le

---

[691] BERNARD, Claudie. *Penser la famille au dix-neuvième siècle, 1789-1870*, *op. cit*., p. 53.
[692] *La Maison du Chat-qui-pelote*, CH, I, p. 45.
[693] Balzac accepte les changements issus de la Révolution, montre que toutes les familles en portent les traces : on veut l'égalité, on s'intéresse à la fatigue des domestiques, on cherche à améliorer leurs conditions de vie mais la notion de classe est toujours là, elle est simplement plus insidieuse. Ce qui semble poser une sorte d'égalité entre serviteurs et maîtres dans le regard de Balzac, ce sont les qualités de cœur. Il y a égalité entre les personnes seulement dans les sentiments.
[694] *Eugénie Grandet*, CH, II, p. 1043.
[695] *Loc. cit.*
[696] Le cas de cette mère de substitution est une exception : Nanon se marie alors que l'état de domestique empêchait souvent le mariage. Les domestiques n'avaient pas le temps d'avoir « une vie privée, familiale ou sexuelle » (p. 104). Mais la sensibilité évolue, les domestiques conquièrent ce droit petit à petit. Le dévouement total à la famille « survivance des temps féodaux » (p. 105) va disparaître. Les maîtres ne supporteront plus leur présence et les domestiques ne supporteront plus de ne pas avoir de vie privée. Cette personnalisation de la vie des domestiques, portera à terme selon Michelle Perrot « la mort de la domesticité ». PERROT, Michelle. *La Vie de famille au XIXe siècle*, *op. cit*., p. 104, 105.
[697] Sur cette absence de vie privée, Claudie Bernard s'exprime en ces termes : « Tenus à l'écart de la famille dont ils gardent le logis, épargnent les biens et soignent les enfants, les domestiques sont eux-mêmes dépossédés de logis, de biens, d'enfants, de famille propre : leur emploi de temps et leur statut les astreignent au célibat, on répugne à embaucher des couples. Aussi se voient-ils accusés non seulement de vider les campagnes, mais de dépeupler la France ! » BERNARD, Claudie. *Penser la famille au dix-neuvième siècle, 1789-1870*, *op. cit*., p. 57.

cas pour le jeune Félix dans *Le Lys dans la vallée* qui va bénéficier en Touraine, loin de sa famille, de l'amour maternel de Mme de Mortsauf, une femme mariée de sept ans son aînée.

CHAPITRE 3 : Parents élus

Les romans de Balzac sont peuplés de parents, biologiques le plus souvent, ou alors issus de la sphère familiale ou de la domesticité. On le sait, les enfants ont besoin pour grandir et s'épanouir du soutien de leurs parents et de leurs proches, mais dans le roman balzacien ce soutien n'est pas toujours à la hauteur, et c'est alors que des personnes sans aucun lien de sang avec les enfants, évoluant parfois même hors de la maison, peuvent leur tenir lieu de père et/ou de mère et participer à leur éducation. Balzac introduit la notion d'associations libres, le cercle parental s'élargit encore**.** Cette bascule vers de nouveaux parents, souvent des personnes d'expérience, se fait le plus souvent par des enfants plutôt grands au moment où ils doivent se détacher de leur famille pour entrer dans le monde adulte.

Mais quelles sont ces personnes vers lesquelles se tournent les jeunes gens ? Que leur apportent-elles ? Quels sont leurs atouts ? Sont-elles plus affectueuses, plus argentées, plus instruites que les parents génétiques ? Ces nouveaux parents sont-ils fiables, aimants et bienveillants ? Réussiront-ils dans leur rôle éducatif ? Balzac a institué dans son œuvre romanesque différents modèles de parentalité alternative jouant des rôles plus ou moins importants, et il sera intéressant de les étudier pour le savoir. Ainsi, dans un premier temps, l'étude portera sur Félix de Vandenesse, un jeune homme mal aimé par ses parents, qui s'attache à Mme de Mortsauf, une femme noble, mère de deux enfants qui va prendre le rôle de mère de substitution, dans l'œuvre largement consacrée *Le Lys dans la vallée.* Nous nous intéresserons ensuite à Eugène de Rastignac qui va aimer le vieux père Goriot comme un deuxième père, ainsi qu'au cynique Vautrin, lui aussi père de substitution d'Eugène. Enfin seront évoquées quelques figures jouant un rôle parental plus minimes comme Bourgeat dans la courte nouvelle *La Messe de l'athée*.

1. Mme de Mortsauf, « un cœur maternel[698] »

Félix de Vandenesse a rencontré jadis à Tours une femme dont il s'est épris aussitôt et des années plus tard, il raconte cette ancienne histoire d'amour dans une longue lettre adressée à sa maîtresse Natalie de Manerville.

À vingt ans, alors qu'il assistait au bal donné en l'honneur du duc d'Angoulême, une femme aux belles épaules s'était assise près de lui « par un mouvement d'oiseau qui s'abat sur son nid[699] » et il s'était jeté sur elle « comme un enfant se jette sur le sein de sa mère[700] ». Geste scandaleux, baiser inadmissible… Cette honorable femme lui avait cependant accordé le pardon, « le pardon de la femme qui comprend une frénésie quand elle en est le principe, et devine des adorations infinies dans les larmes du repentir[701] ».

Mais comment avait-il pu oser un geste si voué à la réprobation, si ce n'est qu'il recherchait en fait en cette femme l'affection d'une mère ? Félix a eu une enfance malheureuse. Très tôt mis en nourrice puis abandonné au collège de Pont-le-Voy, jusqu'à l'adolescence il avait connu « une vie de paria[702] ». Sa mère lui préférait son frère Charles qui avait « absorbé le peu de maternité qu'elle avait au cœur[703] ». De retour dans sa famille, une fois ses études finies, il s'était ouvert de ses sentiments à sa mère : « Je lui ouvris mon cœur, gros d'affection […] Je me plaignis de son abandon, elle m'appela "fils dénaturé"[704] ».

Félix a cherché puis retrouvé par un « heureux hasard » cette belle inconnue du bal qui lui semblait l'incarnation même de l'affection d'une mère.

1.1. Naissance des liens

Sa maternité tressaillit[705].

Grâce à son ami tourangeau, en effet, Félix sera introduit au castel de Clochegourde où vit la « magnifiquement belle » comtesse de Mortsauf. Elle accueille M. de Chessel avec bonté, mais reste défiante envers Félix en qui elle a reconnu celui qui l'avait embrassée subitement au bal : « Un heureux hasard semble si fort cherché que Mme de Mortsauf garda quelque

[698] *Le Lys dans la vallée,* CH, IX, p. 1097.
[699] *Ibid.*, p. 984.
[700] *Loc. cit.*
[701] *Ibid*., p. 985.
[702] *Ibid*., p. 972.
[703] *Ibid*., p. 981.
[704] *Loc. cit.*
[705] *Ibid*., p. 1014.

défiance[706] ». Elle le regarde sévèrement, ne prête attention qu'à Jacques et Madeleine, ses deux enfants. Et ce n'est que lorsque Félix, humilié par cette indifférence affichée, se retrouve au bord des larmes, que Mme de Mortsauf, enfin sensible à sa douleur, lui offre ce dont il avait besoin, « une bonté consolante[707] ». Ce sont ces larmes, signe même de la vulnérabilité, qui vont déclencher le premier attachement de Mme de Mortsauf pour Félix. Elle l'invite à rester dîner chez eux avec M.de Chessel et quand Félix, à la fin de la soirée mentionne son âge, la comtesse s'émeut : elle lui aurait donné treize ans. « Et ce fut […] le second lien qui l'attacha » à l'homme-enfant Félix, qu'elle protégera comme elle veillait déjà sur ses deux enfants maladifs :

> En me voyant, à vingt ans passés, si malingre, si délicat et néanmoins si nerveux, une voix lui cria peut-être : – *Ils vivront !* Elle me regarda curieusement, et je sentis qu'en ce moment il se fondait bien des glaces entre nous[708].

Mme de Mortsauf va désormais couvrir Félix d'attentions, l'envelopper « dans les nourricières protections, dans les blanches draperies d'un amour tout maternel[709] », sans oublier de chérir Jacques et Madeleine, qu'elle surveille de près, ni son mari, objet lui aussi d'une sollicitude toute maternelle, car M. de Mortsauf, vieilli prématurément par l'exil, toujours souffrant, à quarante-cinq ans paraît en avoir soixante.

> Nous avons eu la même enfance[710] !

Un soir, Félix confie à Mme de Mortsauf l'indifférence de sa mère qui le fait se sentir comme un orphelin. Cet aveu va lier encore un peu plus la comtesse à Félix, puisque Mme de Mortsauf a eu les mêmes blessures.

Conçue après trois garçons morts, Mme de Mortsauf a été une enfant mal aimée par sa mère. Mme de Lenoncourt était une mère ennemie, une mère aux baisers froids, aux paroles glaciales. Les deux parents de la jeune fille l'ont abandonnée dans un couvent.

> Le cœur où je devais attacher les premières racines de la tendresse, le cœur de ma mère s'est fermé pour moi, malgré ma persistance à y chercher un pli où je pusse me glisser. J'étais fille, je venais après trois garçons morts, et je tâchais vainement d'occuper leur place dans l'affection de mes parents ; je ne guérissais point la plaie faite à l'orgueil de la famille[711].

---

[706] *Ibid*., p. 993.
[707] *Loc. cit.*
[708] *Ibid*., p. 1004.
[709] *Ibid*., p. 1048.
[710] *Ibid*., p. 1006.
[711] *Ibid*., p. 1169.

Mme de Mortsauf s'est ensuite mariée très vite avec un homme maladif, un mariage qui aurait pu lui permettre de vivre avec sa tante la duchesse Henriette de Verneuil à Clochegourde, la seule personne qui avait eu pour elle des sentiments maternels mais qui hélas est morte peu après, subitement.

Ainsi la comtesse et Félix ont-ils en partage une enfance malheureuse et surtout un manque de parents aimants, qui fait se reconnaître chacun dans l'histoire de l'autre, préparant par là-même l'adoption symbolique à laquelle nous allons assister.

La désaffection d'une mère pour l'enfant de remplacement, Balzac l'a vécue lui-même, puisque lui aussi était un successeur mal aimé, né jour pour jour un an après la mort de son frère Louis, décédé à un mois. Dans *La Femme de trente ans*, où il a déjà abordé ce thème, il met sur la balance deux sortes de douleurs dans le cœur des femmes : la perte d'un amant et la mort d'un enfant. Celle de l'enfant semble moins irréparable pour Julie, l'héroïne, puisqu'un enfant de remplacement peut lui être accordé : « Qu'une jeune femme perde un nouveau-né, l'amour conjugal lui a donné un successeur[712]. » Mais l'enfant substitut qui arrive trop vite porte la douleur des parents et il n'est pas vu pour lui-même. Réincarnation d'un enfant mort, il n'existe pas en tant qu'enfant à part entière, n'est pas considéré pour lui-même, il porte en lui en secret le fantôme de celui qui l'a précédé. Dans *Mémoires de deux jeunes mariées*, les attributions de prénoms semblent témoigner de cet effet de double : que de Louis et Louise ! Louis de l'Estorade et Louise de Chaulieu et Louis Armand de l'Estorade. Y aurait-il une part de Louis dans Honoré comme il y aurait une part de Louise dans Renée ? Un Louis au cœur pur, mélancolique, un être de pensée et d'imagination qui épuiserait Honoré[713] ?...

1.2. Une mère désirée

Initié maintenant aux sombres et mélancoliques mystères d'une famille[714].

Adopté dans la famille de Mortsauf, Félix va entrer peu à peu dans l'intimité familiale et connaître ses secrets et ses difficultés : « Mais si j'eus les délicieux bénéfices de cette

[712] *La Femme de trente ans*, CH, II, p. 1105.
[713] De nombreuses études ont été consacrées ces dernières décennies à l'enfant de remplacement. Benoit Bayle, dans *L'enfant de remplacement. Conception et deuil*, écrit dans son introduction : « L'enfant de remplacement est conçu par ses parents pour "remplacer" un enfant puîné décédé. Son développement psychologique a suscité de nombreuses études depuis près de quarante ans, et se trouve illustré par des observations de nourrissons, de jeunes enfants, d'adolescents ou d'adultes, ainsi que par la biographie de personnages célèbres. Jamais travaux psychopathologiques n'ont autant donné l'occasion de mettre en relation des troubles psychiques avec le contexte dans lequel est survenue la conception d'un être humain. » BAYLE, Benoît. L'enfant de remplacement Conception et deuil. In : *L'enfant à naître Identité conceptionnelle et gestation psychique*. Toulouse : ÉRÈS. La vie de l'enfant, 2005, p. 23-62.
[714] *Le Lys dans la vallée*, CH, IX, p. 1083.

naturalisation dans une famille où je trouvais des parents selon mon cœur, j'en eus aussi les charges[715] ». Il découvre que le comte ne cesse de tracasser sa femme, l'accuse de mal s'occuper de lui et de ses enfants : « Quand on fait des enfants aussi mal portants, on devrait savoir les soigner[716] ! », « Si vos enfants retombent malades, vous l'aurez bien voulu[717] ». Il trouve à redire sur tout, et Félix va se poser en rempart entre elle et son mari : « Je m'offris volontairement aux coups du despote, pour être au plus près d'Henriette[718]. » Chaque soir, il joue au trictrac avec M. de Mortsauf et le laisse gagner. La seule fois où il perd, le comte entre dans une colère folle, jette la table de jeu sur Félix dans « un torrent d'injures[719] ». Mme de Mortsauf en raison de la solidarité de Félix, de son aide, se lie encore plus fortement à lui, soulagée de n'avoir plus à porter seule la tyrannie de son mari : « La comtesse me devina, me laissa prendre une place à ses côtés, et me récompensa par la permission de partager ses douleurs[720]. » Félix en même temps que son enfant, est devenu son confident, l'ami chez qui elle puise sa force et sa consolation : « Me voyant joyeux, Henriette était joyeuse[721]. »

M. de Mortsauf devient-il jaloux de cette relation entre Félix et sa femme ? Un soir, il se plaint devant Félix de n'être pas assez aimé et de subir la chasteté de Mme de Mortsauf : « Elle est autant à moi qu'à vous, et prétend être ma femme[722] ! » La comtesse s'évanouit. Pris de remords, le comte sollicite l'enfant adoptif pour porter la comtesse dans sa chambre : « Il me saisit par les mains en me criant : − Restez, restez, Félix[723] ! »

Félix tient enfin dans ses bras celle qu'il désire, qu'il aime secrètement et pénètre dans le lieu le plus intime de la famille, la chambre, le sanctuaire de Mme de Mortsauf :

> Je pris la pauvre femme dans mes bras, le comte me la laissa prendre comme s'il se fût trouvé indigne de la porter ; mais il alla devant moi pour m'ouvrir la porte de la chambre contiguë au salon, chambre sacrée où je n'étais jamais entré […]. Le comte s'en alla, plus honteux que chagrin. Deux heures se passèrent en un silence profond. Henriette avait sa main dans la mienne et me la pressait sans pouvoir parler. De temps en temps elle levait les yeux pour me dire par un regard qu'elle voulait demeurer calme et sans bruit ; puis il y eut un moment de trêve où elle se releva sur son coude, et me dit à l'oreille : − Le malheureux ! Si vous saviez[724]…
>
> Pourquoi ne serait-elle pas à moi[725] ?

---

[715] *Ibid*., p. 1050.
[716] *Ibid*., p. 1015.
[717] *Ibid*., p. 1118.
[718] *Ibid*., p. 1051.
[719] *Ibid.*, p. 1025.
[720] *Ibid.*, p. 1051.
[721] *Ibid.*, p. 1046.
[722] *Ibid.*, p. 1072.
[723] *Ibid.*, p. 1073.
[724] *Ibid.*, p. 1072.
[725] *Ibid.*, p. 1106.

Mme de Mortsauf, bien que souvent troublée face à ce jeune homme, essaie de se persuader qu'elle n'éprouve pour lui que des sentiments maternels : « Je suis venue au-devant de vous. Ne faut-il pas avoir un peu de coquetterie pour le dernier enfant[726] ? » Quand Félix la met trop à l'épreuve, elle pose des limites, le supplie de l'aimer comme sa tante l'aimait, maternellement.

> – N'êtes-vous pas mon fils ?
> – Votre fils ? repris-je d'un air boudeur.
> – Rien que mon fils, dit-elle en se moquant de moi, n'est-ce pas avoir une assez belle place dans mon cœur[727].

Elle calme ses ardeurs en lui donnant seulement sa main à baiser tout en lui faisant promettre de « ne jamais presser les liens qui les lient[728] ». Félix dans l'acceptation de cette relation platonique, est prêt à se faire prêtre, à veiller à l'éducation de Jacques et Madeleine, à rester comme un fils auprès d'elle. Mais la comtesse voit plus loin et plus grand pour lui, elle lui veut un bel avenir : « Vous, vicomte de Vandenesse, précepteur ? […] Non, Félix, dit-elle, cela ne sera pas plus que votre prêtrise[729]. »

C'est pourquoi, quand Félix est rappelé par ses parents à Paris pour préparer son avenir social, chercher des « positions », Mme de Mortsauf manifeste elle aussi son ambition pour son enfant adoptif. Elle étend sa protection au-delà de Clochegourde en lui remettant une longue lettre qu'il ne doit ouvrir qu'à son arrivée à Paris. Voyons ce qu'elle révèle…

1.3. Mme de Mortsauf éducatrice

> Tôt ou tard vous recueillerez le fruit de tant de grains en apparence jetés au vent[730].

Mme de Mortsauf a décelé les qualités de cœur de Félix, reconnu son instruction et vu ses capacités : « Avec vous peu de paroles suffisent[731]. » Il lui manque toutefois l'éducation que ne lui ont donnée ni ses parents, ni ses professeurs et qui lui permettrait de devenir un homme « supérieur ». Ces connaissances dont on doit faire usage pour bien se comporter dans le monde et y trouver « une place en harmonie avec [son] intelligence et [ses] qualités[732] », elle s'engage à les lui procurer.

---

[726] *Ibid.*, p. 1058.
[727] *Ibid.*, p. 1004, 1005.
[728] *Ibid.*, p. 1036.
[729] *Ibid.*, p. 1066.
[730] *Ibid.*, p. 1088.
[731] *Ibid.*, p. 1085.
[732] *Ibid.*, p. 1086.

Au milieu d'interpellations affectueuses, Mme de Mortsauf en bonne éducatrice lui demande avant toute chose de respecter les règles, lui ordonne de se plier aux lois écrites des hommes : « Vous devez donc obéir en toute chose à la loi générale, sans la discuter, qu'elle blesse ou flatte votre intérêt[733]. » Ces lois écrites, elles peuvent être bonnes ou mauvaises, peu importe, on ne les juge pas, cette question ne regarde que « les législateurs et non l'individu[734] ».

La seule loi écrite ne suffit pas : Félix devra se conformer également aux lois non écrites car « les mœurs aussi créent des lois […] faillir à ces lois secrètes, c'est rester au fond de l'état social au lieu de le dominer[735] ». La société ne fonctionne que si l'on se plie à ces lois écrites ou non écrites, fondées sur des devoirs et non sur des satisfactions personnelles, et on ne doit jamais avoir son « intérêt comme loi suprême[736] », même si certains le font. À eux d'être conscients que cela comporte des risques, et qu'en cas d'échec c'est le bagne qui les attend :

> La question consiste à tourner, sans témoins ni preuves, les difficultés que les mœurs et les lois mettent entre vous et vos satisfactions. À qui voit ainsi la société, le problème que constitue une fortune à faire, mon ami, se réduit à jouer une partie dont les enjeux sont un million ou le bagne, une position politique ou le déshonneur[737].

Pour échapper à la tentation de détourner la loi, Mme de Mortsauf explique à son enfant adoptif sa « théorie des devoirs ». Attention : Félix ne doit pas se méprendre sur ses recommandations, sur cette jurisprudence qui « sent un peu la cour[738] ». Elle ne parle pas au nom de valeurs chevaleresques ou d'une éthique de nobles mais en vertu de sa dignité personnelle et d'un idéal éthique articulant le développement de soi et le respect des autres et des lois . Félix ne doit juger de la puissance de ces théories qu'en raison de sa provenance, elle s'appuie sur le cœur d'« une pauvre femme qui ne sortira jamais de sa vallée[739] ».

Ponctués par trois « *Noblesse oblige*[740] », sont exposés des « éléments épars » issus de l'expérience de Mme de Mortsauf et qui vont devenir des conseils pour Félix.

Ne faire aucune promesse qu'il ne soit possible de tenir.

> Quand il vous sera demandé quelque chose que vous ne sauriez faire, refusez net en ne laissant aucune fausse espérance ; puis accordez promptement ce que vous voulez octroyer : vous acquerrez ainsi la

[733] *Ibid.*, p. 1085.
[734] *Loc. cit.*
[735] *Loc. cit.*
[736] *Ibid.*, p. 1086.
[737] *Loc. cit.*
[738] *Ibid.*, p. 1087.
[739] *Loc. cit.*
[740] *Ibid.*, p. 1091, 1093, 1096 (en italique dans le texte).

> grâce du refus et la grâce du bienfait, double loyauté qui relève merveilleusement un caractère. Je ne sais si l'on ne nous en veut pas plus d'un espoir déçu qu'on ne nous sait gré d'une faveur[741].

Ne s'associer qu'à deux ou trois amis, et de bons amis. Au-delà les amis peuvent devenir des « compétiteurs », et par ailleurs « le monde nous demande également compte de nos amitiés et de nos haines[742] ». Avec eux, il ne faut être ni banal, ni zélé, ni faible car les faibles sont malheureusement méprisés.

Enfin, être discret, déterminé et franc, et s'abstenir de juger trop vite car les jeunes gens « ne connaissent rien de la vie ni de ses difficultés[743] ».

Arrive enfin la question du mariage. Les femmes jeunes sont toutes « artificieuses, moqueuses, vaniteuses, futiles, gaspilleuses[744] » affirme la comtesse, mieux vaut s'unir à une femme âgée et une seule car les femmes sont aussi dans ce mot de chevalerie : « *Les servir toutes, n'en aimer qu'une*[745]. » Avec ce dernier conseil, Mme de Mortsauf se révèle une deuxième mère ambivalente, car terriblement jalouse, possessive. Sous couvert de conseils altruistes, bienveillants, Mme de Mortsauf n'est pas désintéressée. Elle veut garder une emprise sur Félix, l'éloigner de possibles rivales, le garder pour elle comme enfant elle souhaitait garder son père. On constate en effet par glissement œdipien qu'elle rapproche Félix de son père M. de Lenoncourt à Paris, à la cour du roi.

Ces nombreux conseils vont-ils suffire à éclairer le chemin de Félix, à le mettre en garde contre tous les dangers de la vie à Paris ?

1.2.1. Des conseils mis à mal

> N'est-ce pas mon enfant que vous obéirez à votre Henriette[746] ?

Félix, muni de ces recommandations, est mis en relation avec le roi grâce à M. de Lenoncourt, homme très influent et familier à la cour. Apprécié par Louis XVIII, Félix obtient rapidement un emploi prestigieux, puisqu'il est nommé maître de requêtes au Conseil.

Comme une vraie mère, Mme de Mortsauf a mis toute son obstination à bien établir son fils d'adoption. Son appartenance à une famille noble lui a permis de placer Félix près du roi, ce dont il rêvait, et en ce sens elle a bien réussi : « Je rencontrai la femme qui devait aiguillonner

---

[741] *Ibid.*, p. 1088.
[742] *Ibid.*, p. 1091.
[743] *Ibid.*, p. 1090.
[744] *Ibid.*, p. 1096.
[745] *Loc. cit.* (en italique dans le texte).
[746] *Loc. cit.*

sans cesse mes ambitieux désirs, et les combler en me jetant au cœur de la Royauté[747]. » Pour autant Félix n'est pas prêt à la vie parisienne.

Devenu dans les salons du faubourg saint Germain un homme apprécié et recherché, Félix continue à obéir à sa chère Henriette et s'applique « une probité sévère[748] », fuyant les jeunes femmes « gaspilleuses » qui lui dévoreraient son temps, et fréquentant celles, vieilles, « influentes » et un peu maternelles avec lui. Il se préserve de toute passion si bien que le roi, de « l'école de Louis XV[749] », se moque de sa sagesse, de sa vertu et il le surnomme Mlle de Vandenesse. Lorsque Félix repart se reposer en Touraine, il ajoute même en riant : « Amusez-vous bien à Clochegourde, monsieur Caton[750] ! »

Son amour pour Mme de Mortsauf, grandi par ses trois mois en Touraine, sera mis à l'épreuve dès son retour à Paris. Félix ne résiste pas au charme d'une belle et illustre anglaise : Lady Dudley. Elle fait tout pour plaire à ce jeune homme que l'on dit chaste, une chasteté qui aiguise son désir de le séduire :

> Ma résistance aiguisa sa passion. Ce qu'elle désirait, comme le désirent beaucoup d'Anglaises, était l'éclat, l'extraordinaire. Elle voulait du poivre, du piment pour la pâture du cœur, de même que les Anglais veulent des condiments enflammés pour réveiller leur goût. L'atonie que mettent dans l'existence de ces femmes une perfection constante dans les choses, une régularité méthodique dans les habitudes, les conduit à l'adoration du romanesque et du difficile[751].

Félix, dont les ardeurs avaient été « violemment comprimées[752] », ne résiste pas, incapable de dominer indéfiniment ses sens. Lady Dudley, jeune femme sensuelle qui comble ses instincts, devient « la maîtresse du corps[753] » tandis que Mme de Mortsauf reste « l'épouse de l'âme[754] ». Tiraillé, Félix oppose les perfections de sa mère d'adoption à celles de Lady Dudley et vit mal sa relation avec cette dernière. Mme de Mortsauf n'a pas bien préparé Félix à une vie sentimentale réussie. Il ne choisira pas des femmes âgées « maternelles » mais son opposée, car Lady Dudley est tout sauf maternelle. En choisissant l'inverse, il se montre tout autant prisonnier des conseils de Mme de Mortsauf.

Félix vit donc en partie « au rebours » des bonnes instructions de Mme de Mortsauf, Lady Dudley est l'antithèse de ces créatures chastes qu'elle lui recommandait. Égoïste, futile et peu

---

747 *Ibid*., p. 983.
748 *Ibid*., p. 1115.
749 Le XVIII^e^ siècle fut un siècle libertin et Louis XV passa pour un homme frivole.
750 *Le Lys dans la vallée,* CH, IX, p. 1110.
751 *Ibid.*, p. 1143.
752 *Loc. cit.*
753 *Ibid.*, p. 1146.
754 *Loc. cit.*

discrète, s'affichant de façon provocante avec lui dans les salons et ne s'intéressant guère à ses travaux, Lady Dudley incarne cette nouvelle éthique condamnée par Mme de Mortsauf. Cette belle anglaise quittera rapidement celui qu'elle trouve trop pleinement habité par le souvenir de « l'angélique » Mme de Mortsauf[755].

À Clochegourde, la comtesse n'a pas vu le monde changer. Elle a formé Félix à une morale chevaleresque qui n'est plus franchement en adéquation avec l'éthique fondée sur la préséance du moi aux dépens de la loi ou de la religion, et qui gouverne Paris. Le monde auquel elle voulait le préparer n'est plus. La Restauration a commencé à façonner un monde différent.

Natalie de Manerville a bien compris que Félix en ravivant ses sentiments anciens, souhaitait garder Mme de Mortsauf dans son cœur. C'est ce qu'elle lui expliquera dans la dernière lettre [756] :

> Permettez- moi d'achever votre éducation […]. Vous avez trop bien suivi les conseils que votre bon ange vous a donnés sur les jeunes femmes ; vous les avez si bien évitées que vous ne les connaissez point. Madame de Mortsauf a eu raison de vous placer haut du premier coup, toutes les femmes auraient été contre vous, et vous ne seriez arrivé à rien. Il est trop tard maintenant pour commencer vos études, pour apprendre à nous dire ce que nous aimons à entendre, pour être grand à propos, pour adorer nos petitesses quand il nous plaît d'être petites. Nous ne sommes pas si sottes que vous le croyez : quand nous aimons, nous plaçons l'homme de notre choix au-dessus de tout. Ce qui ébranle notre foi dans notre supériorité, ébranle notre amour. En nous flattant, vous vous flattez vous-mêmes. Si vous tenez à rester dans le monde, à jouir du commerce des femmes, cachez-leur avec soin tout ce que vous m'avez dit : elles n'aiment ni à semer les fleurs de leur amour sur des rochers, ni à prodiguer leurs caresses pour panser un cœur malade[757].

L'amour pour une femme plus âgée, Balzac en a fait lui-même l'expérience. Enfant mal aimé, il avait réparé son désir de mère en aimant à vingt ans Mme de Berny, une femme alors mère de neuf enfants. Un lien indéfectible s'était créé entre eux : conseillère, confidente, elle avait contribué par son appui sans faille à établir sa stature de grand écrivain. Par bien des aspects, Mme de Berny a inspiré le personnage de Mme de Mortsauf du *Lys dans la vallée*, et Théophile Gautier, dans son portrait de Balzac, a souligné l'attachement profond du romancier pour cette femme, malgré sa discrétion sur ce sujet :

> Dans le cours de notre intimité, qui dura de 1836 jusqu'à sa mort, une seule fois Balzac fit allusion, avec les termes les plus respectueux et les plus attendris, à un attachement de sa première jeunesse, et

[755] André Vanoncini écrit au sujet des types de femmes peints par Balzac, les femmes angéliques et les femmes diaboliques : « Dans *Le Lys dans la vallée* enfin, les rôles sont plus nettement profilés : Arabella Dudley, épouse infidèle et vamp diabolique, croit arracher à la séraphique Henriette de Mortsauf le jeune Félix, qui découvre en cette dernière une femme aussi amoureuse de lui que respectueuse de son mariage. L'écuyère anglaise devra vite restituer sa proie à la châtelaine de Clochegourde. Félix reviendra à celle qu'il assimile à « la Béatrix du poète florentin ». VANONCINI, André. Balzac penseur de Dante. *L'Année balzacienne*. Vol. 2017/1, n° 18, 2017, p. 381-400.

[756] Félix de Vandenesse épousera Natalie de Manerville dans *Une fille d'Eve.*

[757] *Le Lys dans la vallée*, CH, IX, p. 1228, 1229.

> encore ne nous livra-t-il que le prénom de la personne dont, après tant d'années, le souvenir lui faisait les yeux humides[758].

Mickaël Lucey va plus loin sur ce thème de l'autobiographie, Balzac dans *Le Lys dans la vallée*, se livre à une véritable auto-psychanalyse : « Sa mère, en le privant d'amour, a créé en lui le besoin de lui trouver un substitut chez une femme plus âgée. Son initiatrice fut Mme de Berny, mais elle avait vingt ans de plus que lui et n'a pas connu ce combat perpétuel contre la volupté, qui fait le pathétique de Mme de Mortsauf à travers laquelle a donc été idéalisée celle qu'il appelait "*la Dilecta*", l'élue de son cœur[759]. »

Certaines recommandations de Mme de Mortsauf reproduisent celles qu'adressait Mme de Berny à Honoré, et Jean-Hervé Donnard a mis en perspective ces conseils respectifs. C'est ainsi que Mme de Berny suggère : « Sers-toi d'eux, s'ils peuvent te servir[760] », alors que Mme de Mortsauf pousse Félix à profiter des gens de la cour : « Soyez de votre parti. Surtout […] quand il triomphe[761]. »

Grâce à son nom et à certains de ses conseils, Mme de Mortsauf a su bien introduire son enfant de cœur dans le monde aristocratique. Par contre, mal préparé au sujet des jeunes femmes, Félix n'a pas su bien mener sa vie sentimentale. Persuadé que les jeunes femmes nuiraient à sa carrière, il n'a su plaire qu'à une lady romanesque dont le seul but était d'éclipser « l'épouse de l'âme ». En cela, on pourrait dire que si Mme de Mortsauf a imparfaitement instruit Félix, ce qui prouve l'ambiguïté et l'incomplétude de sa maternité, en revanche, comme Mme de Berny avec Balzac, cette femme douce et dévouée, a su apporter à Félix la tendresse d'une mère et lui donner confiance en lui.

1.3. Une mère d'exception, une maternité vraie

> Il est maintenant mon fils d'adoption, voilà tout[762].

Avec Mme de Mortsauf, Balzac a peint une mère infiniment affectueuse et « naturellement mère(s)[763] ». C'est une femme qui a « des oreilles d'esclave et de mère[764] » et des yeux capables de veiller jour et nuit sur des enfants fragiles, son regard « étincelle » à la vue de ses enfants et

---

[758] GAUTIER, Théophile et STEINMETZ, Jean-Luc. *Balzac*. Bègles : le Castor astral, 1999, p. 98.
[759] LUCEY, Michael et ERIBON, Didier. *Les ratés de la famille : Balzac et les formes sociales de la sexualité*. Paris : Fayard, 2008.
[760] *Correspondances*, II, p. 23, 20 juin 1832.
[761] *Le Lys dans la vallée,* CH, IX, p. 1043.
[762] *Ibid.*, p. 1209.
[763] *Ibid.*, p. 1034.
[764] *Ibid.*, p. 996.

elle est douée d'« une fraîche bonté qui ne tarit jamais[765] ». C'est elle qui dira au sujet de Lady Dudley dont les deux fils sont élevés par leur père en Angleterre : « Comment, il se rencontre des femmes qui sacrifient leurs enfants à un homme ? […] Mais les enfants ! Se priver de ses enfants ! […] Vous avez eu raison, je ne vous ai jamais dit que je vous aimasse, et je ne vous ai jamais aimé comme on aime dans ce monde. Mais si elle n'est pas mère, comment peut-elle aimer[766] ? » Mère à l'amour inconditionnel, Mme de Mortsauf est capable d'une perpétuelle re-création : « Mes enfants, je les enfanterai de nouveau tous les jours[767]. »

Il fallait une femme comme celle-ci, avec un cœur « enivré de maternité », pour adopter un enfant chétif, assoiffé de tant amour et l'aimer comme son fils. Félix sera l'objet d'une sorte d'enfantement idéel. Elle lui fera connaître une seconde naissance ainsi qu'elle l'écrit dans sa lettre de recommandations : « Ne sera-ce pas une maternité spirituelle que cet engendrement du système auquel un homme doit rapporter les actions de sa vie, une maternité bien comprise par l'enfant[768] ? » Comme Jeanne avec Etienne, fils fantasmatique de Chaverny, elle fait fi de la matière. Nous voilà revenus à l'idée chère à Balzac que l'homme se construit par la pensée : Félix n'était qu'un homme extérieur, un corps, l'expression des causes d'une humanité inférieure, l'incarnation de parents sans esprit, Mme de Mortsauf par son intervention maternelle va lui donner une âme, en faire un homme « supérieur ».

Confrontée à la douloureuse enfance de Félix, Mme de Mortsauf, par ses mots tendres, a su effacer les frustrations anciennes, les carences affectives : « Ah ! Pour s'entendre dire ce mot "*chers*", quelles tâches n'aurait-on pas entreprises[769] ? » Félix qui a senti se poser sur lui pour la première fois des yeux protecteurs : « Il dort, je veille sur lui[770] ! » accepte enfin de se laisser toucher par une main douce, lui qui ne souffrait plus le contact physique avec sa mère : « Mes longues séances de travail m'épargnèrent tout contact avec ma mère[771]. » L'adolescent replié sur lui- même va guérir, s'épanouir, prendre de l'assurance, ressentir un sentiment de plénitude :

> Avant d'avoir connu Mme de Mortsauf, un regard dur me blessait, l'accent d'un mot brusque me frappait au cœur ; j'en gémissais, mais sans rien savoir de la vie des caresses ; tandis qu'à mon retour de Clochegourde, je pouvais établir des comparaisons qui perfectionnaient ma science prématurée.

[765] *Ibid.*, p. 1047.
[766] *Ibid.*, p. 1158.
[767] *Ibid.*, p. 1157.
[768] *Ibid.*, p. 1084.
[769] *Ibid.*, p. 1001.
[770] *Ibid.*, p. 1084.
[771] *Ibid.*, p. 982.

> L'observation qui repose sur des souffrances ressenties est incomplète. Le bonheur a sa lumière aussi[772].

Cette relation privilégiée a redonné confiance à Félix, et une fois « installé » à Paris, il ne se laissera plus duper par les faux sentiments de son frère ou de ses parents. Ces derniers, éblouis par la réussite de leur fils, veulent l'adopter en quelque sorte. Le jeune homme les repousse violemment, en quelque sorte il n'est plus leur fils !

> Mon père et ma mère, surpris de cette fortune inespérée, sentirent leur vanité flattée, et m'adoptèrent enfin pour leur fils ; mais comme leur sentiment était en quelque sorte artificiel, pour ne pas dire joué, ce retour eut peu d'influence sur mon cœur ulcéré[773].

Par sa tendresse Mme de Mortsauf a soigné, réparé l'enfance de Félix présentée au début du roman comme une longue maladie. Elle a comblé le sentiment de rejet et d'abandon, a su créer les liens au fondement de la filiation. Gérard Gengembre remarque qu'avec l'expression, « cher enfant de mon cœur[774] », Mme de Mortsauf utilise toute la puissance de l'amour, mais qu'« elle y ajoute celle de la relation filiale[775] ». Félix a trouvé en elle la mère maternante et aimante qui lui avait tant manqué. Elle a su être « la mère qu'il n'a pas eue, la mère qu'il aurait souhaité avoir, la mère dont il aurait été amoureux, la mère qu'il aurait désirée[776] » et en cela, Félix a élu la bonne mère.

Malheureusement, si Félix a éprouvé pour sa mère un sentiment d'amour profond qui n'était pas seulement filial, ce sentiment partagé reste inavoué du côté de Mme de Mortsauf et à trente-cinq ans, cette mère modèle qui s'est sacrifiée à sa famille, en meurt. Avant de recevoir l'extrême-onction, elle jette un dernier regard sur « l'enfant de son cœur » et lui remet une lettre testamentaire où elle déclare ses désirs réprimés.

1.3.1. Mort de la mère d'adoption

> Adieu, cher enfant de mon cœur, ceci est l'adieu complétement intelligent, encore plein de vie, l'adieu d'une âme où tu as répandu de trop grandes joies pour que tu puisses avoir le moindre remords de la catastrophe qu'elles ont engendrée ; je me sers de ce mot en pensant que vous m'aimez, car moi j'arrive au lieu du repos, immolée au devoir, et, ce qui me fait frémir, non sans regret[777] !

[772] *Ibid.*, p. 1097, 1098.
[773] *Ibid.*, p. 1109.
[774] *Ibid.*, p. 1086.
[775] GENGEMBRE, Gérard. *Honoré de Balzac, « Le lys dans la vallée »*. Paris : Presses universitaires de France, 1994, p. 118.
[776] *Le Lys dans la vallée*, CH, IX, p. 886, 887.
[777] *Ibid.*, p. 1219.

Dans sa lettre, Madame de Mortsauf fait des adieux pathétiques à son fils adoptif, lui avouant l'ambiguïté de ses sentiments, son sacrifice et son désir d'expier ses fautes. C'est l'adieu d'une âme que Félix doit chercher à rejoindre en continuant son œuvre[778].

Mme de Mortsauf le confesse : si elle n'a pas succombé aux nombreux assauts du jeune homme, chaque jour fut un combat qu'elle justifiait par ses devoirs de mère : « J'étais nécessaire à mes enfants, au comte[779]. » Elle aurait rêvé de le marier à Madeleine pour le garder près d'elle : « Mais je ne vous cédais pas à ma fille sans combats. Je me disais que je n'avais que vingt-huit ans quand je vous rencontrai, que vous en aviez presque vingt-deux ; je rapprochais les distances, je me livrais à de faux espoirs[780]. » Ce projet de mariage fantasmatique a fait d'elle une mère injuste et moins aimante[781] : « J'ai préféré Madeleine à Jacques, parce que Madeleine devait être à vous[782] », « J'étais insensible aux caresses de mes enfants[783] », « Je ne me sentis plus mère qu'à demi[784] ». Puis, trop éprouvée par des désirs qui la dépassaient, ses forces faiblirent : « Il y eut un moment où la lutte fut si terrible que je pleurais pendant toutes les nuits : mes cheveux tombaient[785]. »

Elle n'a pas, bien sûr, échappé à la jalousie lorsque sa mère lui apprend perfidement la liaison de Félix avec Lady Dudley : « Ne vous ai-je pas dit que j'étais jalouse, mais jalouse à mourir ? […] Je voulais aller à Paris, j'avais soif de meurtre, je souhaitais la mort de cette femme[786]. » Et même, elle a rêvé d'adultère : « Ah ! Si dans ces moments où je redoublais de froideur, vous m'eussiez prise dans vos bras, je serais morte de bonheur[787]. »

> N'ayant pu être à vous, je vous lègue mes pensées et mes devoirs[788] !

La lettre d'adieu se termine sur des recommandations : Félix doit la remplacer en prenant soin de M. Mortsauf et de Jacques. Il assurerait ainsi la continuité de son œuvre et à travers eux

---

[778]Pour André Vanoncini, Mme de Mortsauf est un ange sur terre, son agonie ressemble à celle de Séraphita : « Henriette connaîtra une agonie en bien des points comparables à celle de Séraphîta , son ascension ultime au paradis ne faisant pas de doute, comme le laissent déjà supposer ces paroles annonciatrices de Félix : « Elle montait à des hauteurs où les ailes diaprées de l'amour qui me fit dévorer ses épaules ne pouvaient me porter ; pour arriver près d'elle, un homme devait avoir conquis les ailes blanches du séraphin ». VANONCINI, André. Balzac penseur de Dante, art. cit.
[779] *Le Lys dans la vallée*, CH, IX, p. 1216.
[780] *Ibid.*, p. 1217.
[781]On retrouve l'idée qu'une mère a besoin d'amour pour aimer ses enfants, Julie d'Aiglemont avait avoué la même souffrance au curé de Saint Lange.
[782] *Le Lys dans la vallée,* CH, IX, p. 1217.
[783] *Ibid.*, p. 1218.
[784] *Ibid.*, p. 1215.
[785] *Ibid.*, p. 1218. Jean-Pierre Richard qui a décrit l'imaginaire énergétique de Balzac a montré que l'énergie s'indique dans des lieux corporels privilégiés comme les cheveux.
[786] *Loc. cit.*
[787] *Ibid.*, p. 1216.
[788] *Ibid.*, p. 1219.

se poursuivrait leur amour : « Je veux être aimée par vous dans les miens[789]. » Il reçoit aussi l'injonction d'épouser la fille de celle qu'il a aimée et il serait ainsi pardonné de ne pas avoir deviné sa passion de mère et sa jalousie : « Vous effaceriez des fautes qui n'auront pas été suffisamment expiées, bien que pardonnées au ciel et sur la terre, car *il* est généreux et me pardonnera[790]. »

> Soyez auprès de monsieur de Mortsauf comme est une sœur de charité auprès d'un malade, écoutez-le, aimez-le ; personne ne l'aimera. Interposez-vous entre ses enfants et lui comme je le faisais. Votre tâche ne sera pas de longue durée : Jacques quittera bientôt la maison pour aller à Paris auprès de son grand-père, et vous m'avez promis de le guider à travers les écueils de ce monde. […] Quant à Madeleine, elle se mariera ; puissiez-vous un jour lui plaire[791] !

Ces souhaits sont bouleversants mais impossibles, Mme de Mortsauf demande à Félix de jouer le rôle de mère auprès de M. de Mortsauf, ils déprécient l'image de la mère dévouée. Cette lettre de la défunte a longtemps été jugée subversive.

Depuis, la relation filiale et amoureuse a été revue au prisme de la psychanalyse. Le désir fait partie de ce sentiment immense d'amour entre une mère et son enfant, et le désir de l'enfant pour l'un de ses parents dans la théorie freudienne « obéit à une impulsion des parents eux-mêmes, dont la tendresse porte un caractère nettement sexuel, inhibé il est vrai dans ses fins[792] ».

Il convient aussi d'ajouter que la différence d'âge minime entre Mme de Mortsauf et Félix, sept ans seulement, rend naturelles ces pulsions. On peut comprendre aisément alors les difficultés de Mme de Mortsauf à entretenir « une maternité spirituelle ».

Félix, quant à lui, avait ressenti dès la première rencontre des désirs violents pour cette femme encore jeune aux épaules arrondies comme des seins et les avait exprimés. Son « rapport originel fut une révélation physique[793] » et il aura du mal à maîtriser ses sens, faisant passer l'intensité de ses désirs dans des bouquets très poétiques imprégnés de symboles érotiques. Félix n'ignorait pas le trouble de Mme de Mortsauf, il avait su reconnaître, entendre ses agitations « dans les imperceptibles accents[794] » de ses paroles dès la première soirée et cela n'avait pas échappé à M.de Chessel :

---

789 *Loc. cit.*
790 *Loc. cit.*
791 *Ibid.*, p. 1218, 1219.
792 FREUD, Sigmund. *Cinq leçons sur la psychanalyse*. Paris : Petite bibliothèque Payot, 2015, p. 55.
793 GENGEMBRE, Gérard. *Honoré de Balzac, « Le lys dans la vallée »*, *op. cit.*, p. 54.
794 *Le Lys dans la vallée*, CH, IX, p. 993.

> Eh bien ! me dit M.de Chessel quand nous fûmes sans danger d'être écoutés, je n'ai pas besoin de vous demander si vous avez retrouvé vos belles épaules ; il faut vous féliciter de l'accueil que vous a fait M. de Mortsauf ! Diantre, vous êtes au cœur de la place[795].

Marthe Robert qui a ouvert la voie des études psychanalytiques de l'œuvre de Balzac, trouve dans ce roman la représentation de deux types de jeunes gens : « l'Enfant trouvé » idéaliste et rêveur invétéré qui ne fait pas encore la différence des sexes de ses parents et celle de la figure du « Bâtard », plus réaliste qui a découvert la sexualité (le complexe d'Œdipe, tuer son père pour posséder la mère). « L'Enfant trouvé » serait resté dans l'âge magique de l'enfance et, resté androgyne, il rêve de l'unité primordiale. Il s'invente des personnages féminins parfaits comme Mme de Mortsauf, des sortes de fées, des mères divinisées, d'Eve éternelles tandis que le « Bâtard », plus réaliste, écarte, met hors-jeu le père dans ses romans pour séduire la mère ou des substituts de mères. C'est justement d'après elle la tension entre ces deux attitudes que Balzac met en scène : « l'Enfant trouvé » luttant contre son idéalisme et s'efforçant d'être comme le « Bâtard », un être plus inséré dans la vie. Le romancier serait le fabulateur fécond qui aurait mis en scène ces deux attitudes, celle de l'« Enfant trouvé » qui n'a pas encore tué le père et celle du « Bâtard ». Il aurait joué sur cette tension, cet écartèlement entre le poète qui reste dans l'irresponsabilité et celui qui souhaite regarder sans dégoût la réalité. En d'autres termes, Balzac n'a-t-il pas mis en scène dans cette fiction des idéaux contradictoires, l'utopisme, la chimère, le paradis perdu d'un côté, et en vis à vis l'arrivisme conquérant, passant de l'un à l'autre, se débattant et trouvant dans l'art de l'écriture un exutoire ?

> La bataille inconnue qui se livre dans une vallée de l'Indre entre *madame de Mortsauf* et la passion est peut-être aussi grande que la plus illustre des batailles connues (*Le Lys dans la vallée*)[796].

On ne peut nier ce balancement fécond, tout en reconnaissant que Balzac a su le dépasser en imposant par son œuvre l'idée moderne d'une femme qui ose exprimer des exigences charnelles. Lui-même d'ailleurs l'explicite : il critique le puritanisme du roman *Volupté* de Sainte-Beuve, et aurait souhaité le récrire ! Madame de Mortsauf, contrairement à l'héroïne de Sainte-Beuve, Mme de Couaën[797], existe par et avec son corps, lutte pour rester vertueuse et meurt de ne pas avoir connu le plaisir charnel avec Félix.

---

[795] *Ibid.*, p. 1006.
[796] *Avant-propos*, CH, I, p. 17.
[797] Balzac partageait l'idée commune de l'époque que tout homme avant de se marier devait avoir connu l'expérience de la passion auprès d'une femme experte et c'est d'ailleurs ce qu'il écrit à Mme Hanska au sujet des femmes initiatrices comme Mme de Couaën, Mme de Warens, Mme de Rênal ou Madame de Mortsauf : « Qui n'a pas eu sa Mme de Couaën n'est pas digne de vivre » *Lettres à Mme Hanska,* I, p. 246, 247, 25 août 1834. Balzac est moderne en ce sens qu'il veut pour les femmes les mêmes droits que pour les hommes, qu'elles puissent dire leur désir comme Mme de Mortsauf et qu'elles puissent avoir des expériences avant le mariage comme il l'écrit dans *Physiologie du mariage*.

Félix ne retournera pas à Clochegourde, n'épousera pas Madeleine qui avait conçu pour Félix une solide « inimitié » dont sa mère ne se doutait pas. C'est heureux, se félicite Gérard Gengembre : si Félix avait respecté cette dernière volonté de Mme de Mortsauf, il serait resté « sous l'empire, sous l'emprise de sa bien-aimée[798] », qui aurait continué à le gouverner de manière posthume. Avec ce mariage contraint, il aurait connu comme Mme de Mortsauf une vie de servitude et ne serait pas parvenu à se détacher d'elle.

Après la mort de cette mère exceptionnellement maternelle, Félix est brisé par la douleur. Après cette disparition, plus rien ne sera pareil : « Le soleil a été moins chaud et moins lumineux, la nuit plus obscure[799]. » Il vivra dans le souvenir de cette mère adoptive qui lui a permis de se libérer de sa mauvaise mère biologique et de la juger :

> Malgré ces barrières épineuses, les sentiments instinctifs tiennent par tant de racines, la religieuse terreur inspirée par une mère de laquelle il coûte trop de désespérer conserve tant de liens, que la sublime erreur de notre amour se continua jusqu'au jour où, plus avancé dans la vie, elle fut souverainement jugée[800].

Avec le personnage de Mme de Mortsauf, Balzac défend l'idée d'une parentalité fondée essentiellement sur les sentiments : la deuxième mère a apporté l'amour et la tendresse que la mère de sang n'avait pas apportés. C'est un thème que Balzac va de nouveau traiter dans *Le Père Goriot*, où le jeune Rastignac parti à Paris pour ses études, cherchera lui aussi une aide affective et se choisira librement un deuxième père plein de tendresse, à l'opposé de son père biologique.

2. Autres figures parentales

2.1. Goriot, un père sentimental

Eugène de Rastignac, contrairement à Félix de Vandenesse, n'a pas été un enfant rejeté par ses parents. Fils aîné d'une famille de hobereaux vivant dans un manoir aux environs d'Angoulême, Eugène de Rastignac a reçu une bonne éducation par des parents aimants : « L'éducation première n'avait comporté que des traditions de bon goût[801]. » Cette famille charentaise très distinguée remplit ses devoirs en envoyant douze cent francs par an au jeune étudiant, une somme rassemblée au prix « (d)es plus dures privations[802] », et le pensionnaire

[798] GENGEMBRE, Gérard. *Honoré de Balzac, « Le lys dans la vallée »*, *op. cit*., p. 119.
[799] *Le Lys dans la vallée*, CH, IX, p. 1171.
[800] *Ibid.*, p. 981
[801] *Le Père Goriot*, CH, III, p. 21.
[802] *Ibid*., p. 16.

Vautrin ne manque pas d'assurer une présentation sarcastique de cette famille aristocratique de province :

> Nous avons, là-bas, papa, maman, grand-tante, deux sœurs (dix-huit et dix-sept ans), deux petits frères (quinze et dix ans) voilà le contrôle de l'équipage. La tante élève vos sœurs. Le curé vient apprendre aux deux frères. La famille mange plus de bouillie de marrons que de pain blanc, le papa ménage ses culottes, maman se donne à peine une robe d'hiver et une robe d'été, nos sœurs font comme elles peuvent[803].

S'il est dit peu de choses sur les parents naturels d'Eugène de Rastignac, excepté qu'ils sont pauvres, une lettre cependant éclaire sur le caractère de la mère. Elle lui écrit : « Tu dois être sage comme un homme, les destinées de cinq personnes qui te sont chères reposent sur ta tête[804]. » Elle espère comme de nombreux parents qui envoient leurs enfants faire des études à Paris qu'il trouvera une bonne place dans la société parisienne et qu'il leur enverra de l'argent. C'est elle et non le père qui semble surinvestir la réussite sociale du fils, devenu en quelque sorte leur capital. Il n'a pas le droit de la décevoir puisque l'avenir incertain de la nombreuse famille repose sur ses épaules.

C'est ainsi que, contraint financièrement, Rastignac loge dans la modeste pension Vauquer où il rencontre M. Goriot, un veuf âgé vivant chichement. M. Goriot apparaît comme un bon père de famille, un homme plutôt respectable jusqu'au jour où Madame Vauquer le surnomme péjorativement « Le père Goriot », pour se venger de ne pouvoir l'épouser. Goriot en effet, resté fidèle à sa défunte femme dont il est resté éperdument amoureux, ne s'intéresse pas à la veuve Vauquer, et manifeste au contraire son amour indéfectible à travers un dérisoire accessoire de cuisine qu'il a rangé méticuleusement dans son armoire : un couvercle décoré de tourterelles, symbole de la fidélité et de l'amour conjugal depuis l'Antiquité.

> Ceci, dit-il à Madame Vauquer en serrant un plat et une petite écuelle dont le couvercle représentait deux tourterelles qui se becquetaient, est le premier présent que m'a fait ma femme, le jour de notre anniversaire […] j'aimerais mieux gratter la terre avec mes ongles que de me séparer de cela[805].

L'ancien vermicellier, vit avec le triste souvenir de sa femme mais aussi avec un autre secret douloureux. Il a deux filles, Anastasie et Delphine, qu'il aime d'un amour inconditionnel, qu'il a beaucoup gâtées mais qui ont rejeté leur père. C'est Madame de Langeais, amie de Mme de Beauséant qui découvre à Rastignac le drame du père Goriot :

---

[803] *Ibid*., p. 117.
[804] *Ibid*., p. 127.
[805] *Ibid*., p. 26.

> Eh bien ! Oui leur père, le père, un père […] un bon père qui leur a donné, dit-on à chacune cinq ou six cent mille francs pour faire leur bonheur en les mariant bien, et qui ne s'était réservé que huit à dix mille livres de rente pour lui, croyant que ses filles resteraient ses filles, qu'il s'était créé chez elles deux existences, deux maisons où il serait adoré, choyé. En deux ans, ses gendres l'ont banni de leur société comme le dernier des misérables[806].

À partir de cette conversation, Rastignac se prend d'affection pour le père Goriot. Il lui vient en aide à la pension où il est régulièrement bafoué, moqué par Mme Vauquer et le cercle des pensionnaires. À table, il s'interpose fermement : « Qui vexera le père Goriot s'attaquera désormais à moi[807]. » Le père Goriot, déçu par l'ingratitude de ses filles, reporte alors toute son affection sur ce jeune homme qui devient son enfant adoptif.

> Mais, c'est mon fils, notre enfant, ton frère, ton sauveur[808].

Lorsque, lors d'un bal, Rastignac rencontre une des filles de Goriot et devient son amant, le père Goriot se réjouit de cette idylle. Il loue un appartement pour le couple, il veut venir vivre avec eux, voir sa fille tous les jours. Rastignac, nostalgique de l'affection de ses sœurs et de sa mère, restées à Angoulême, « des êtres dont il était chéri[809] », accepte l'idée de ce curieux ménage à trois, un regroupement qui réparerait son manque de famille commente Rose Fortassier : « La réunion de la fille et de l'amant dans la garçonnière où Rastignac transpose ses rêves de famille et de morale[810]. » Cette recomposition familiale où Goriot aurait jouer le rôle de père et peut-être Delphine de mère ne se réalisera pas. Goriot tombe malade, et Rastignac sera le seul à prendre soin du vieil homme : « Allons, dit Eugène, je serai donc le seul à soigner ce pauvre vieillard par affection[811]. » Sur son lit de mort, le père Goriot renié par ses filles gémit : « Vous êtes mon fils, Eugène […] Mon cher enfant[812]. »

Si Rastignac a délibérément choisi l'affectueux père Goriot pour compenser l'absence de père biologique, un autre « père » en revanche va parvenir à s'imposer à lui, avec des motivations infiniment différentes.

2.2. Vautrin, un père féroce

Parmi les pensionnaires de la maison Vauquer en effet, un homme mystérieux encore jeune, une quarantaine d'années, va se prendre d'amitié pour le jeune Rastignac. Cet homme

---

[806] *Ibid*., p. 89.
[807] *Ibid*., p. 94.
[808] *Ibid*., p. 252.
[809] *Ibid*., p. 110.
[810] Introduction. *Le Père Goriot*, CH, III, p. 21.
[811] *Le Père Goriot*, CH, III, p. 270.
[812] *Ibid*., p. 292.

énigmatique aux larges épaules et au regard particulièrement perçant : « Son œil semblait aller au fond de toutes les questions[813] », véritable colosse, porte une perruque noire ce qui lui vaut la désignation de « sphinx en perruque[814] ». Il est d'un caractère plutôt gai, serviable avec les pensionnaires mais souvent caustique. Ainsi il se moque ouvertement du père Goriot, qu'il appelle ironiquement « papa » : « Eh bien, quoi, papa ? dit Vautrin[815]. » Vautrin, comme le lecteur l'apprendra plus tard, se cache dans la pension sous un faux nom, car c'est ancien bagnard surnommé « Trompe-la-mort ».

Vautrin, est un personnage complexe, immoral mais désireux d'une société plus juste. Il éprouve de l'affection pour ce jeune homme qu'il regarde souvent « d'un air paternel[816] » et souhaite lui donner de précieux conseils sur les dangers de cette société gouvernée par l'argent. Cette affection qui le conduit même à embrasser Eugène de nuit, pendant son sommeil, presque maternellement, est en fait ambiguë car Vautrin est homosexuel : « Apprenez un secret : il n'aime pas les femmes[817]. »

> Ah ! Si vous vouliez devenir mon élève, je vous ferais arriver à tout[818].

En raison de cet amour Vautrin veut, comme Mme de Mortsauf avec Félix, faire bénéficier le jeune homme de toute son expérience, l'armer « contre les dangers du monde[819] ». Il a deviné la pureté du jeune homme et il va tenter d'ouvrir les yeux à cet étudiant qu'il juge naïf et idéaliste. En connaisseur du monde, cet ancien repris de justice donne des leçons implacables qui rappellent celles données par Mme de Beauséant. Il lui décrit l'envers du monde, lui explique le pouvoir de l'argent et l'immoralité de la société : « Les lois et la morale impuissantes chez les riches[820] », « Volez un million, vous êtes marqué dans les salons comme une vertu[821] », « Vous saurez alors ce qu'est le monde, une réunion de dupes et de fripons[822] ». Révolté contre l'ordre social, il critique férocement les hommes de loi. Ce sont, dit-il, des fonctionnaires sans ambition, des figures pâlottes, des hypocrites qui ne travaillent que pour la solde. Enfin, il déclare que la société est un lieu de combats où chacun lutte pour réussir et qu'il

---

[813] *Ibid*., p. 22.
[814] *Ibid*., p. 113.
[815] *Ibid*., p. 63.
[816] *Ibid*., p. 94.
[817] *Ibid*., p. 186.
[818] *Ibid*., p. 176.
[819] *Le Lys dans la vallée*, CH, IX, p. 1084.
[820] *Le Père Goriot*, CH, III, p. 93.
[821] *Ibid*., p. 57.
[822] *Ibid*., p. 92.

faut de la ténacité et peu de sentiments pour réussir : « Il faut vous manger les uns les autres comme des araignées dans un pot[823]. »

> Vautrin regarda Rastignac d'un air paternel et méprisant, comme s'il eût dit : Marmot ! dont je ne ferais qu'une bouchée[824] !

Vautrin on le comprend est un « père » dont il faut se méfier. Manipulateur, il va proposer un marché morbide à Rastignac : il séduirait la jeune pensionnaire Victorine tandis que lui éliminerait son frère, le riche héritier et ainsi ils se partageraient un héritage fabuleux. Rastignac refuse ce pacte diabolique, même si cette invitation corruptrice a laissé des traces dans son esprit, au point que le jeune homme serait tenté d'approuver : « Vautrin a raison, la fortune est la vertu[825]. »

Un autre jeune homme pauvre, lui aussi parti à Paris pour faire des études et éloigné de sa famille, va s'associer à un « deuxième père » mais dans des conditions bien différentes.

2.3. Bourgeat, un père au grand cœur

Desplein, illustre chirurgien parisien, est connu comme athée. Or Bianchon, un de ses étudiants, découvre que Desplein se promène avec un « livre d'heures » dans sa poche et peu de temps après le surprend sortant d'une chapelle à Saint-Sulpice. Bianchon ne comprend pas : « Vous ne croyez pas en Dieu, et vous allez à la messe ! Mon cher maître, vous êtes tenu de me répondre[826]. » Cette dévotion a bien sûr une origine que Desplein va lui révéler.

Étudiant, avec une pension insuffisante, il avait « piétiné dans les marécages de la Misère[827] », soufflant dans sa mansarde sur ses doigts engourdis par le froid, souffrant de la faim et de la soif. Son voisin, locataire comme lui dans la rue des Quatre-Vents, s'était aperçu de son indigence et lui était venu en aide : « Sans lui la misère m'aurait tué[828]. » Ce voisin bienveillant, Bourgeat, un auvergnat porteur d'eau, lui avait donné pour payer son loyer les cent écus qu'il avait patiemment économisés pour s'acheter un tonneau et un cheval.

Renvoyés tous deux de leurs mansardes, l'étudiant et son bienfaiteur louent deux chambres proches l'une de l'autre et Bourgeat le sans famille reporte toute son affection sur l'étudiant, veillant sur lui comme une mère et un père : « Il s'occupa de moi, il m'appelait son *petit* […]

---

[823] *Ibid*., p. 139.
[824] *Ibid*., p. 188, 199.
[825] *Ibid.*, p. 93.
[826] *La Messe de l'athée*, CH, III, p. 393.
[827] *Ibid.*, p. 394.
[828] *Ibid.*, p. 400.

prit des précautions maternelles pour que je substituasse à la nourriture insuffisante […] une nourriture saine et abondante[829] », « il devint pour moi la mère la plus attentive[830] ».

Marion Mas estime que Bourgeat comme tous les pères-mères « concourent à opposer les figures paternelles qu'elles construisent au père selon le Code civil[831] ». Ces pères-mères permettent aussi d'envisager la paternité sous un angle différent, les hommes pouvant avoir « la fibre maternelle ».

Bourgeat l'aide au ménage, scie le bois « aussi bon domestique que bon père[832] », lui donne à nouveau de l'argent pour finir sa thèse et lui offre sa première trousse de chirurgien. Bourgeat tombe malade, et Desplein passe ses nuits auprès de lui mais le porteur d'eau succombe : « Mon second père est mort dans mes bras, me laissant tout ce qu'il possédait par un testament[833]. » Ému le docteur ajoute : « Il m'aimait pour moi et pour lui[834] » et, « quoique enivré par mes premiers succès, il ne lui est jamais échappé la moindre parole, le moindre geste qui voulussent dire : *C'est à moi qu'est dû cet homme*[835] ! ». Et depuis ce temps-là il fait dire quatre messes par an à Saint-Sulpice…

Dans cette brève nouvelle, Balzac met de nouveau en scène une personne modeste comme Nanon, un être de cœur qui sait aimer simplement et dont le dévouement est complètement désintéressé. Une personne qui malgré sa propre misère a supporté l'entretien de cet étudiant pauvre parce qu'il avait compris « que le but ennoblissait tout, […] son dévouement et sa résignation[836] ». Et par cette affection absolue et totale, l'âme et peut-être la foi du généreux Bourgeat ont-elles pénétré l'être impie qu'était Desplein :

> Bianchon, qui soigna Desplein dans sa dernière maladie, n'ose pas affirmer aujourd'hui que l'illustre chirurgien soit mort athée. Des croyants n'aimeront-ils pas à penser que l'humble Auvergnat sera venu lui ouvrir la porte du ciel, comme il lui ouvrit jadis la porte du temple terrestre au fronton duquel se lit : *Aux grands hommes la patrie reconnaissante*[837] *!*

Bourgeat par son implication totale auprès du jeune Desplein manifeste à quel point la rencontre avec une bonne personne peut être une providence à un âge où les jeunes gens doivent

---

[829] *Ibid.*, p. 398.
[830] *Ibid.*, p. 399.
[831] MAS, Marion. *Le père Balzac…*, *op. cit*., p. 275.
[832] *La Messe de l'athée*, CH, III, p. 399.
[833] *Ibid.*, p. 400.
[834] *Ibid.*, p. 399.
[835] *Ibid.*, p. 400 (en italique dans le texte).
[836] ANDRÉOLI, Max. Morale de la politique et politique de la morale dans « La Comédie humaine ». *L'Année balzacienne*. Vol. 2003/1, n° 4, 2003, p. 125-160.
[837] *La Messe de l'athée*, CH, III, p. 401 (en italique dans le texte).

se détacher de leur famille, se lancer dans la vie. Mais de façon générale, les rapprochements avec de nouvelles personnes sont une chance supplémentaire lors de cette étape de la vie où l'on doit accéder à l'âge adulte.

3. De réels soutiens

En effet, à peine sortis de l'enfance, souvent éloignés de leur famille pour leurs études, les jeunes gens sont parfois amenés à croiser sur leur chemin des femmes et des hommes qui correspondent à ce dont ils ont besoin, ils s'attachent à eux et les adoptent comme de nouveaux parents. Il se crée alors avec eux parfois des liens plus riches et solides qu'avec les parents d'origine et parfois complexes, puisqu'ils peuvent aller jusqu'à inclure la sexualité dans le cas de Félix de Vandenesse et Mme de Mortsauf.

3.1. Une période de formation

Vous êtes dans un moment de la vie où il faut choisir bien[838] !

Cette complexité s'impose au lecteur en ce qui concerne Rastignac, jeté dans Paris pour réussir grâce à des études de droit et qui, dans le cadre de la pension Vauquer, va s'attacher à plusieurs pères et mères adoptifs.

Dans un premier temps, Rastignac, privé de l'affection de sa famille restée à Angoulême, se lie avec Goriot à un homme « fondamentalement[839] » père, un homme né pour aimer, qui lui procure sans doute l'affection paternelle qui lui a manqué. Le « vrai » père d'Angoulême en effet est presque invisible dans le roman, et ce n'est même pas à lui mais à sa mère et à ses sœurs que Rastignac envoie une lettre pour réclamer de l'argent, les femmes étant certainement plus faciles à attendrir que le père. Sa paternité ressemblait certainement à celle d'un père de droit romain dont le but essentiel, voire unique, était de transmettre un nom, un nom qu'il ne fallait surtout pas entacher.

Cependant Rastignac s'aperçoit vite que Goriot, cet homme affectueux, qui représente la paternité, n'est pas totalement un bon modèle pour se lancer dans la vie. Le voyant mourir abandonné par celles qu'il aimait trop, Rastignac a compris la leçon : la sentimentalité peut être nuisible... Aussi quand dans un deuxième temps, Vautrin se rapproche de lui, Rastignac est déjà moins naïf : « Déjà son éducation commencée avait porté ses fruits[840]. »

---

[838] *Le Lys dans la vallée*, CH, IX, p. 1043.
[839] Jean-Luc. *Le Père Goriot, un roman de la paternité ou de la filiation ?* Études littéraires, disponible en ligne : https://www.etudes-litteraires.com/balzac/le-pere-goriot [consulté le 14 octobre 2025].
[840] *Ibid.*, p. 262.

Vautrin, lui, livre des conseils qu'un père de sang ne pourrait s'autoriser à formuler à cause de son appartenance à une caste qu'il respecte. Pour lui, les vols et les crimes ne s'appellent ainsi que lorsqu'on est démuni : « L'argent et le succès lavent tous les forfaits[841] » et, l'important étant de s'enrichir le plus vite possible, il lui propose de tuer un homme riche et de s'accaparer sa fortune. Rastignac ne le suivra pas dans cette voie mais il admire cet homme qui voudrait faire de lui son fils adoptif :

> Quelle tête de fer a donc cet homme ? se dit Rastignac en voyant Vautrin s'en aller tranquillement, sa canne sous le bras. Il m'a dit crûment ce que Madame de Beauséant me disait en y mettant des formes. Il me déchirait le cœur avec les griffes d'acier. Pourquoi veux-je aller chez Madame de Nucingen ? Il a deviné mes motifs aussitôt que je les ai conçus. En deux mots ce brigand m'a dit plus de choses sur la vertu que ne m'en ont dit les hommes et les livres[842].

Ce sont donc trois hommes qui ont participé à la formation de Rastignac, dans une sorte de « trinité paternelle[843] » : Goriot, le père indispensable car on ne peut vivre sans amour, Vautrin, rompu aux bassesses de la société, le père initiateur utile pour déniaiser le jeune provincial idéaliste et le père de sang qui, grâce à son nom, va permettre à Rastignac de pousser certaines portes du Faubourg Saint-Germain. Ces trois représentations de paternité semblent vouloir se superposer pour parvenir à dessiner une paternité idéale.

En ce qui concerne la maternité, Rastignac a été comblé puisqu'il a pu bénéficier de plusieurs « mères ». La mère aimante étant restée à Angoulême, il sera aimé maternellement par Delphine, la fille de Goriot et par la jeune et candide Victorine. Sa cousine, Mme de Beauséant l'aimera aussi comme un fils et fera en plus son éducation[844]. Sur des registres différents, ses conseils « décapants et formateurs[845] » seront aussi féroces et éblouissants que ceux de Vautrin. Elle lui révèlera les lois du paraître : « Mais si vous avez un sentiment vrai, cachez-le comme un trésor : ne le laissez jamais soupçonner, vous seriez perdu[846]. »

---

[841] Introduction. *Le Père Goriot*, CH, III, p. 19.
[842] *Le Père Goriot*, CH, III, p. 161.
[843] *Ibid*., p. 276.
[844] Il convient de remarquer qu'à travers ces mises en scène de différents pères et mères, Balzac questionne la formation des jeunes gens, et propose ainsi avec *Le Père Goriot* un roman d'éducation qu'Alain Montandon définit ainsi : Le « roman d'éducation », en revanche, est assez facilement identifiable et cernable. Particulièrement depuis l'*Émile* de Rousseau (mais les grands modèles que sont *Télémaque* de Fénelon et *Cyrus* de Ramsay sont antérieurs), c'est un véritable genre littéraire qui connaît une grande vogue à la fin du XVIII[e] siècle. Roman à contenu déterminé, il développe l'exploitation didactique d'une pédagogie. Le contenu optimiste, la croyance au progrès, à l'éducation, à la perfectibilité, à la transmission d'une culture et de ses valeurs sont caractéristiques du genre. Sa fonction très didactique fait que ce type de roman ne se limite plus aux seuls lecteurs adultes mais qu'il s'adresse aussi à des enfants. » MONTANDON, Alain. Roman de formation. In : DELORY-MOMBERGER, Christine, *Vocabulaire des histoires de vie et de la recherche biographique*. Toulouse : ÉRÈS. Questions de société, 2019, p. 150-153.
[845] Jean-Luc. *Le Père Goriot*, *un roman de la paternité ou de la filiation ?* art. cit.
[846] *Le Père Goriot,* CH, III, p. 116.

Vautrin comme Mme de Beauséant ont par leur savoir de la vie aidé le jeune Rastignac à perdre ses illusions. Ils sont tous deux « le père et la mère » lucides et réalistes qui disent la vérité aussi sombre soit-elle. Ils épargneront à Rastignac les désillusions sur la nature humaine et sociale. Ils ne prêchent pas la vertu comme Mme de Mortsauf qui n'a pas bien préparé Félix à la société. La morale de Mme de Mortsauf, analyse Gérard Gengembre, s'appuyant sur l'honneur, la loyauté, la politesse a permis à Félix de servir son ambition, mise au service d'une aristocratie qui dirige encore sous la Restauration, mais cette morale est inadaptée, anachronique dans la société arriviste et individualiste qui se dessine. En ce sens, ajoute-t-il, Mme de Mortsauf mérite bien « d'habiter […] Clochegourde[847] ».

> À nous deux maintenant[848] !

Formé par ces multiples pères et mères, Rastignac va se lancer et réussir : secrétaire d'État, ministre et pair de France de la monarchie de Juillet, à trois cent mille livres de rente ! Après avoir écouté les propos de Vautrin, observé les relations du père Goriot avec ses filles, pesé les conseils de sa cousine de Beauséant, il a choisi d'arrêter ses études, certain que ses expériences vont porter leurs « fruits[849] » et part à l'assaut de la vie, totalement détaché de l'idéalisme féodal transmis par son père. Sa situation sociale, il ne la devra pas à son mérite d'avocat mais à ses relations, à son nom, en arriviste qu'il est devenu. Du haut du cimetière, il regarde Paris[850] qu'il veut dominer et lance « sur cette ruche bourdonnante un regard qui semblait par avance en pomper le miel[851] ».

> Vous êtes dans un moment de la vie où il faut choisir bien[852] !

Cette parentalité choisie fait intervenir les deux sexes mais il semblerait que dans cette période de transition ou l'on doit se former et se détacher de la famille les jeunes gens aient davantage besoin de pères. Dans *Ursule Mirouët*, c'est une jeune fille orpheline qui est aimée

---

[847] GENGEMBRE, Gérard. *Honoré de Balzac, « Le lys dans la vallée »*, *op. cit*., p. 59.
[848] *Le Père Goriot*, CH, III, p. 290.
[849] *Ibid.*, p. 262.
[850] Dans *La Comédie humaine*, c'est pourtant l'étonnante figure de Vautrin qui offre l'image la plus saisissante d'une volonté dominatrice du monde. Ce champion du machiavélisme moderne livre à Rastignac l'outillage complet pour conquérir le sommet du volcan parisien. L'enfer postrévolutionnaire, on le voit, au lieu d'un entonnoir à la profondeur glacée, occupe les flancs d'une montagne brûlante dont l'ascension en ligne directe promet d'apporter aux cyniques la consécration suprême. Un tel modèle de réussite sociale n'est accessible qu'aux rares endurcis qui savent manipuler à leur guise les prescriptions morales. Le catalogue des vices et des vertus, autant mis en évidence dans *La Divine Comédie* que dans *La Comédie humaine*, leur fournit les ressources stratégiques pour soumettre tous ceux qui font preuve ne serait-ce que d'un reste d'humanité. Leur avantage décisif est de ne plus éprouver de scrupule parce qu'ils savent étouffer la moindre velléité sentimentale. VANONCINI, André. Balzac penseur de Dante, art. cit.
[851] *Le Père Goriot*, CH, III, p. 308.
[852] *Le Lys dans la vallée*, CH, IX, p. 1043.

par quatre pères adoptifs. Balzac écrit : « Bénissez donc ces heureux enfants au lieu de les jalouser, et chercher une Ursule Mirouët, une jeune fille élevée par trois vieillards et par la meilleure des mères, par l'Adversité[853]. » Marion Mas parle dans ce cas d'une « inflation de figures paternelles » pour former les jeunes gens.

Balzac pense-t-il que le rôle des mères est moins déterminant durant ce passage à l'indépendance ? Très jeune, alors qu'il souhaitait comme Félix être le précepteur des enfants de Mme de Berny, il avait déclaré :

> Enfin, vos enfants arriveront à un âge où un fidèle ami est le trésor le plus précieux que l'on puisse avoir pour les garantir d'une foule de pièges, il faudra qu'on les guide dans la vie. Il est des pères que leur âge ou leur capacité rendent inhabiles à cette tâche délicate, qui commence lorsque les mères ont fini la leur[854].

Pour autant, en ce qui concerne le roman du *Père Goriot*, Balzac fera suivre au jeune Rastignac le chemin tracé par une femme, Mme de Beauséant, pendant que Félix est pris en charge par une femme mûre, Mme de Mortsauf. Toutes deux aident à former et à établir ces jeunes gens en les faisant profiter de leur expérience et de leur nom, des noms permettant de mener une vie mondaine ou de se placer à la Cour.

Ce sont donc à la fois des hommes et des femmes qui ont protégé Rastignac et l'ont mis en garde contre « les dangers du monde », pour lui permettre de bien réussir en société. En cela, la filialité d'élection ressemble à la filialité d'origine. Elle paraît également se définir dans les mêmes termes que la parentalité biologique, c'est-à-dire en termes d'affection, de protection et d'éducation. Toutefois les conseils et les attachements de ces parents d'élection semblent mieux répondre aux injonctions de la nouvelle société.

3.2. Supériorité des « affinités électives[855] »

> Une stupéfiante redéfinition de la filialité, conçue en termes d'amour et non plus en termes de sang[856].

Dans une époque où on peut espérer changer de classe sociale, où le désir d'arriver est grand, où les jeunes gens désirent s'épanouir personnellement et être heureux, la famille biologique

---

[853] *Ursule Mirouët*, CH, III, p. 267.
[854] *Correspondance*, I, p. 168, avril 1822.
[855] MAS, Marion. *Le père Balzac…*, *op. cit*., p. 276.
[856] MOZET, Nicole. *La ville de province dans l'œuvre de Balzac, L'espace romanesque, fantasme et idéologie*. Genève : Slatkine, [1982] 1998, p. 14.

« de hasard[857] » n'a pas forcément les capacités ni les moyens de leur fournir l'aide nécessaire pour y arriver.

Dans les situations étudiées, il semblerait que les jeunes gens expriment avant tout leur désir de définir des relations affectives avec les parents élus, d'établir des liens plus tendres qu'avec les parents d'origine. Avec Goriot, Rastignac découvre des rapports certainement plus affectueux, plus doux qu'avec son père d'origine, une paternité moins autoritaire. Goriot correspond aux pères de la France postrévolutionnaire, où commencent à apparaître des relations plus affectueuses entre pères et enfants. Les pères, bien qu'ils restent le pivot de l'organisation familiale, s'adoucissent.

Félix fait également avec Mme de Mortsauf une rencontre salutaire en ce sens qu'elle permettra une réparation affective. Avec elle, Félix retrouve l'estime de lui-même : « Tout ce que je peux avoir de grand en moi vient de vous. Ne savez-vous donc plus que je suis votre ouvrage[858] ? »

Que ce soit Goriot, Mme de Mortsauf, Bourgeat, les parents élus semblent tous avoir une grande capacité à aimer. L'amour semble une condition nécessaire pour entrer dans le monde adulte, indispensable pour que les jeunes gens développent un sentiment de sécurité, de confiance, de respect et de courage.

Cette parentalité affective est structurante, et permet de vivre peut-être plus facilement la sexualité qui entre en interaction dans toute forme de parentalité. Mme de Mortsauf désire Félix, et Vautrin éprouve un amour « homoérotique[859] » pour Rastignac. Dans ces deux exemples « comme dans toute l'œuvre de Balzac en général, la sexualité est conçue comme partie intégrante de l'ordre social, d'un système économique d'un système d'héritage et d'un système psychologique (affectif) qui sous-tend les autres[860] ».

De plus, c'est un amour donné sans attente de retour. La mère de Rastignac espère que sa tendresse et ses privations auront un « retour sur investissement », alors que l'affection des parents d'élection paraît parfaitement désintéressée. Jamais il n'a échappé à Bourgeat « la

[857] BARON, Anne-Marie. La double lignée du père Goriot ou les composantes balzaciennes de l'image paternelle. *L'Année balzacienne*. 1985, p. 299.
[858] *Le Lys dans la vallée*, CH, IX, p. 1165.
[859] LUCEY, Michael et ERIBON, Didier. *Les ratés de la famille : Balzac et les formes sociales de la sexualité*, *op. cit*., p. 53.
[860] *Ibid*., p. 62.

moindre parole, le moindre geste qui voulussent dire : “C’est à moi qu’est dû ce grand homme !”[861] ».

Ces personnes élues, nécessaires affectivement à ces tout jeunes gens, ont aussi la capacité de satisfaire leur obligation de réussite. Dans ce monde en mutation où « l’argent domine les lois, la politique et les mœurs[862] », les jeunes gens ont le choix entre étudier et s’enrichir lentement, laborieusement ou, sur les conseils donnés par des personnes de confiance, suivre des chemins qui leur permettent de « parvenir » vite. Il existe certes des jeunes gens comme David Séchard dans *Illusions perdues* ou Desplein ou Bianchon, qui finissent leurs études et acceptent de suivre la voie tracée par leurs pères :

> […] tu poses la question qui se trouve à l’entrée de la vie pour tout le monde, lui dit Bianchon, et tu veux couper le nœud gordien avec l’épée. […] Moi, je suis heureux de la petite existence que je me créerai en province, où je succéderai tout bêtement à mon père. Les affections de l’homme se satisfont dans un petit cercle aussi pleinement que dans une immense circonférence[863].

Mais Rastignac, lui, veut déroger aux traditions. Il arrêtera ses études et choisira de ne pas réussir par son mérite, rompant de cette manière avec les valeurs de son père même si cette coupure ne se fait pas sans hésitations.

Ces parents de substitution semblent parfois avoir l’avantage sur les parents du Code civil. Toutefois c’est le nom de son père qui permet à Rastignac d’abandonner ses études, c’est son appartenance à une famille noble qui le fera accéder à la société privilégiée de sa cousine Madame de Beauséant. C’est le père de sang qui permet l’abandon des études de Droit, dit Marion Mas : « Ce devoir social, cette obligation du nom contribuent en outre à légitimer l’ambition du provincial[864]. » Dans cette société en transformation, le père de Rastignac ne peut plus protéger sa famille matériellement mais peut encore l’aider grâce à son nom. Cette manière d’aider ternit l’image du père et on peut évaluer toute *La Comédie humaine* comme faillite progressive de la puissance paternelle.

Les parents élus ont éclipsé quelque temps les parents de chair sans les supplanter définitivement. Ils ont été des bascules pour compenser des manques, aider à s’éloigner des parents, de la famille mais ils disparaissent, doivent être oubliés. Goriot, Bourgeat, Mme de Mortsauf meurent et Vautrin est arrêté. Ces deuxièmes parents n’ont plus besoin de vivre, ils

---

[861] *La Messe de l’athée*, CH, III, p. 400.
[862] *Mémoires de deux jeunes mariées*, CH, I, p. 1101.
[863] *Le Père Goriot*, CH, III, p. 165.
[864] *Loc. cit.*

ont laissé leur empreinte. Leur mort ou disparition paraît même nécessaire, obligeant les jeunes gens à prendre leurs responsabilités.

Balzac insiste sur ces figures de substitution qu'il connaît bien puisque lui-même a été formé, comme Rastignac et Félix, par des personnes autres que ses parents. Mis en pension, négligé par ses parents, il a recherché des modèles pour l'aider à réguler ses manques affectifs et compléter son éducation. Mme de Berny lui a donné la tendresse que sa mère lui refusait et fut une bonne conseillère. Il n'oubliera jamais de mentionner dans sa correspondance le rôle important qu'elle a joué : « Elle a fait l'écrivain[865]. » De même, il a profité de l'aide de M. de Margonne, amant de sa mère, puisqu'il venait souvent se réfugier chez lui dans sa propriété de Saché. Il souhaitait certainement intimement être le fils adoptif de ce noble de Saché et être aimé par lui comme son demi-frère Henry. Il ne devait pas rêver seulement de remplacer Henry, mais encore obscurément et inconsciemment, il souhaitait supplanter, prendre la place de M. de Margonne auprès de sa mère.

> La famille idéale n'est donc pas une famille tout à fait orthodoxe : elle implique des tiers, choisis par affinités électives[866].

Balzac a questionné ces liens de sang qui ne font pas forcément les sentiments. Il a décrit des familles qui ne sont que très confusément formées par ces liens, montrant ainsi que « le sentiment familial constitue une autre structure parfaitement apte à être exploitée à de multiples fins, et que le rapport du sentiment au sang relève de part en part de la rhétorique[867] ».

Dans *Le médecin de campagne*, Balzac met même en scène une femme payée pour soigner les enfants de l'hospice et elle est présentée comme la bonne mère, accomplissant « gaiement et sans orgueil les devoirs les plus difficiles de la maternité[868] ».

À travers la parentalité choisie, il fait voir d'autres façons d'être père ou mère : des parents parfois moins normés, comme Vautrin, peuvent être nécessaires à la construction d'un enfant. Les parents élus, souvent projection fantasmatique d'un idéal parental, permettent de trouver d'autres appuis dans la société moderne et de ne plus réduire la famille au microcosme familial.

Toutefois cette parentalité choisie présente des risques car certains « parents » élus peuvent être pires que les parents légitimes. Rastignac heureusement ne suivra pas tous les conseils de

---

[865] *Lettres à Mme Hanska*, t. I, p. 986, 19 juillet 1837.
[866] MAS, Marion. *Le père Balzac…*, *op. cit.*, p. 276.
[867] LUCEY, Michael et ERIBON, Didier. *Les ratés de la famille : Balzac et les formes sociales de la sexualité*, *op. cit*., p. 59.
[868] *Le Médecin de campagne*, CH, IX, p. 394.

Vautrin, de même que dans *Illusions perdues*, Mme de Bargeton elle aussi « mère-amante » comme Mme de Mortsauf ne sera pas une deuxième mère au soutien indéfectible puisqu'elle abandonnera le jeune Lucien de Rubempré venu tenter sa chance à Paris.

Dans *La Comédie humaine*, il arrive que ni la famille naturelle ni la famille d'élection ne résiste « à l'épreuve d'une société qui broie tout lien autre que celui des intérêts[869] » et aucun lien entre enfant et adulte ne subsiste à ce moment-là, que ce soit à Paris ou en province. Dans le miroir de l'artiste poète, se réfléchissent alors des aides au-dessus de tous ces types de parentalité, une parentalité symbolique.

[869] DIAZ, José-Luis et al. (eds.). *Illusions perdues : actes du colloque de la Sorbonne des 1ers et 2 décembre 2003*. Paris : Presses de l'Université de Paris-Sorbonne. Colloques de la Sorbonne. 2016.

TROISIÈME PARTIE : REPRÉSENTATIONS SYMBOLIQUES DES PARENTS

L'homme est à l'image des mondes et les mondes expliquent l'homme[870].



Source : *Tours*, Deroy, lithographie noir et blanc de C. Motte. Coll. AD37, cote 8Fi0617. Disponible sur https://www.lysdanslavallee.fr/ressources-en-ligne/balzac-et-la-touraine-par-nicole-mozet

[870] GAUTHIER, Henri. *L'Image de l'homme intérieur chez Balzac*, *op. cit*., p. 2.

La parentalité s'institue au travers de fonctions infiniment complexes, nous l'avons vu, si bien qu'elle peut parfois ne pas répondre à ce qu'on attend d'elle, qu'il s'agisse de parents qui se dérobent à leurs devoirs ou d'autres qui disparaissent trop tôt, et dans ce cas une parentalité de substitution peut se mettre en place, parfois même à l'initiative des enfants.

Balzac constate pourtant l'insuffisance aussi bien de la parentalité biologique que de son système réparatoire : la parentalité de substitution va invoquer, pour la protection de l'enfant et sa constitution en adulte, une sorte de parentalité qui s'élève au-dessus des hommes où la nature, les éléments naturels, les lieux, les choses vont jouer un rôle fondamental.

Ainsi dans *L'Enfant maudit,* à la mort de sa mère, le jeune Etienne d'Hérouville abandonné par son père, se réfugie dans une grotte et c'est face à la mer qu'il va se reconstruire. Cette mise en abyme de représentations parentales avec la nature se retrouve également dans *Le Lys dans la vallée* où la vallée de l'Indre semble protéger Félix comme une deuxième mère symbolique. Dans *Louis Lambert* comme dans *La Femme de trente ans*, ce sont des lieux clos, qui se transforment en lieux matriciels. Ce monde fermé et protecteur ne peut-il pas pourtant à la longue devenir malsain, se révéler un monde d'enfermement ou de régression ? Et n'est-ce pas aussi le cas pour des lieux plus ouverts qui peuvent être amenés à jouer un double rôle comme la ville de Paris ?

C'est pourquoi nous envisagerons la nature, les éléments, les maisons, la ville, comme substituts symboliques des parents, créant, comme eux avec les enfants, des liens affectifs imprévisibles et parfois si intimes qu'ils semblent se confondre avec eux et perdre leur « matérialité » humaine. Cette connivence, symbiose avec le monde extérieur, nous allons la constater tout d'abord avec Etienne d'Hérouville dans *L'Enfant maudit.*

CHAPITRE 1 : Divine nature

1. Un monde de représentations

> Ainsi s'achève un beau roman d'amour qui est une des plus dramatiques études de mœurs, l'une des plus typiques de *La Comédie humaine* et l'une des plus symboliques. Car le symbolisme est partout, dans les situations comme dans les lieux, dans les êtres comme dans les choses[871].

Dans son introduction d'*Ursule Mirouët*, Madeleine Ambrière-Fargeaud affirme la dimension hautement symbolique de ce roman, un aspect qui se retrouve dans de nombreux ouvrages de Balzac où les descriptions de la nature, des lieux, des choses ont très souvent valeur de signes : « un texte peut signifier, en aucun cas il ne reflète[872]. » De nombreux contemporains de Balzac comme Victor Hugo, Charles Baudelaire, Théophile Gautier, ont salué le pouvoir d'observation des mœurs du romancier tout en reconnaissant déjà son côté visionnaire : « J'ai mainte fois été étonné que la grande gloire de Balzac fût de passer pour un observateur ; il m'avait toujours semblé que son principal mérite était d'être visionnaire, et visionnaire passionné[873]. » Le monde balzacien est un monde contenant certes des effets de réel mais doit se lire également comme une expression symbolique de la vie. Le symbolisme est une dimension essentielle de la *Comédie Humaine* : « Si poétique soit-elle, la description ne se limite jamais à une fonction "décorative", elle prépare et nourrit un symbolisme[874]. »

C'est ce qu'a bien compris la critique contemporaine qui a fini par arracher Balzac aux tenants du réalisme et aborde l'œuvre comme l'expression métaphorique de la vie, et surtout de la vie intérieure. En effet, Balzac s'est posé très tôt des questions sur le monde intérieur, sur le pouvoir de la pensée, sur ce qui est invisible, qu'il oppose au monde visible. Henri Gauthier exploite cette piste dans son ouvrage *L'image de l'homme intérieur chez Balzac*, ouvrage qui insiste sur la complexité d'une œuvre telle que *La Comédie humaine*, longue interrogation « sur la nature, les facultés et la finalité de l'esprit[875] ». Balzac voulait rapprocher la matière et l'esprit, essayait de reconnaître à l'homme la capacité d'unir deux mondes, le rationnel et le sur-rationnel et, la nature pour lui semble avoir le pouvoir d'aider les hommes à relier ces deux mondes : le naturel et le sur-naturel[876]. C'est ainsi que dans le roman *L'Enfant maudit,* Balzac

---

[871] *Ursule Mirouët*, CH, III, p. 766.
[872] REY, Pierre-Louis. *« La Comédie humaine », Balzac : analyse critique*. Paris : Hatier, 1979, p. 35.
[873] BAUDELAIRE, Charles. *Curiosités et esthétiques, L'Art romantique et autres œuvres critiques*, Paris : Garnier Frères, 1962, p. 678.
[874] BESSON, Lucette. L'eau de mort ou le thème de la noyade chez Balzac. *L'Année balzacienne*. Vol. 4, nº 1, 2003, p. 307-329.
[875] GAUTHIER, Henri. *L'Image de l'homme intérieur chez Balzac*, *op. cit*., p. 3.
[876] Balzac était attaché à l'idée de l'unité de composition du monde. Il avait lu les ouvrages d'auteurs mystiques comme sainte Thérèse d'Ávila, Antoinette Bourignon, Mme Guyon, Jacob Bœhme, Saint-Martin et surtout ceux d'Emanuel Swedenborg. Ce scientifique et mystique prétendait avoir été en contact avec l'au-delà, et il avait tenté de prouver que les deux mondes, naturels et spirituels n'avaient pas de frontières, qu'ils étaient en correspondance. Michel Lichtlé écrit que ce qui attire Balzac en

a créé un personnage capable de se relier à deux univers. Etienne d'Hérouville, conçu autant par la nature que par l'homme, devient un « enfant-fleur », puis un « enfant-ange », un intermédiaire entre la matière et l'esprit, un être « comblant la lacune entre nous et le ciel[877] ».

> Un étonnant exemple en est fourni par *L'Enfant maudit* qui, à partir d'un cas pathologique, procède à une analyse psychologique en accord anticipé avec les découvertes modernes de la psychanalyse, et de là, élabore une théorie originale de l'ange, selon laquelle la compensation psychique nécessaire à un être physiquement débile se sublime en participation intime à la vie de la Nature conçue par une pensée divine[878].

Avec Etienne, Balzac laisse donc affleurer l'idée d'une « Nature » qui aurait le pouvoir d'aider les hommes à muter, à relier le monde intellectuel, spirituel et le monde physique. Cette « Nature » communiquerait à l'enfant une vraie force morale, psychologique. Etienne, enfant faible physiquement, lit et observe beaucoup la Nature, compense son infériorité et sa délicatesse physiques par une grande activité psychique, et **la pensée** ainsi acquise va lui permettre de donner un sens à sa vie.

Dès sa naissance, nous allons voir qu'Etienne est relié à la « Nature », aux éléments. Il paraît être l'expression autant de l'univers que des hommes. Il arrive au monde dans des circonstances si particulières, qu'il semble prédestiné à vivre dans le vaste monde de la pensée.

2. Enfants de la Nature

2.1. Une « mère-mer »

Quand Jeanne d'Hérouville ressent les premières douleurs de l'accouchement sur les deux heures du matin dans son château situé en bord de mer, elle n'a personne pour l'assister. Dehors une tempête hivernale fait rage, le vent souffle fort, le ciel est sombre, elle est « seule au milieu d'une nuit tour à tour silencieuse ou menaçante[879] ». Quand la future mère appelle au secours avec son petit cor, les sons grêles de l'instrument se perdent « sur la vaste étendue des eaux[880] ». Jeanne sonne à nouveau du cor mais sans plus de succès « la voix de l'ouragan[881] » est plus forte. Lorsque la tempête s'amplifie, redouble de force, que « le bruit de la mer irritée[882] » se mêle « à la grande voix de la tempête[883] », les douleurs de Jeanne deviennent « plus vives et

Swedenborg : « c'est l'accord du mysticisme avec l'ordre réel des choses, c'est la justification de la voyance, la vision unitaire du monde. C'est dire que de Swedenborg, Balzac ne retient que ce qui lui plaît. » Introduction. *Louis Lambert*, CH, XI, p. 585.

[877] GAUTHIER, Henri. *L'Image de l'homme intérieur chez Balzac*, *op. cit*., p. 4.
[878] *Loc. cit.*
[879] *Ibid.*, p. 889.
[880] *Ibid.*, p. 882.
[881] *Loc. cit.*
[882] *Ibid.*, p. 868.
[883] *Loc. cit.*

plus cruelles[884] ». Quand dans de courts moments la « voix des flots[885] » se calme, les contractions de Jeanne se font sentir plus faiblement, laissant quelque répit à la future mère : « La tempête qui déchaînait alors des torrents de pluie ne fit plus entendre qu'un mugissement mélancolique ; ses craintes et ses douleurs lui laissèrent également un moment de répit[886]. » Enfin, au moment où Jeanne, terrifiée, se croit sur le point d'accoucher seule, le futur père revient avec Bertrand l'écuyer et le médecin Beauvouloir, mais c'est un père prêt à donner l'enfant aux flots, car le comte d'Hérouville porte « alternativement ses yeux sur son serviteur, sur le lit et sur l'Océan, comme s'il eût voulu promettre à l'enfant attendu la mer pour berceau[887] ».

L'accouchement de Jeanne se déroule ainsi dans une ambiance de fin du monde, avec un ciel menaçant, un vent qui fait rage et une mer furieuse. Tous les éléments qui participent à cette naissance se conduisent comme des puissances maléfiques et hostiles, et dans ce combat de titans, la mer occupe la position centrale, puisque peu à peu le vent violent dont la « voix » rageuse rappelle celle du terrible comte d'Hérouville se subvertit en matière liquide, se confond, fusionne avec la mer. L'expression « les flots du vent[888] » exprime brièvement cette union, les deux éléments semblant s'apparier, s'interpénétrer. Les douleurs terribles de Jeanne se confondent dans une tempête gigantesque au point qu'on a l'impression que c'est la mer qui souffre des douleurs de l'enfantement. L'impression de fusion entre la mer et la mère est constante, la mer devient littéralement une *autre mère*, une mère qu'il faudrait aider car elle est souffrante.

Toutes les métaphores, l'homophonie de certains mots comme celle par exemple du son du cor (corps) qui se perd dans le bruit des flots déchaînés procèdent à l'union de deux mondes, et l'allitération « mer-mère » amplifie cette illusion d'assimilation. La naissance d'Etienne est donc narrée sur le mode de la métaphore et Balzac exploite « au plus profond les harmoniques de la paronomase *mer-mère*, au point de faire de la maison située au bord de l'Océan l'emblème géographique de cet "infini dans le fini" qu'est le corps maternel[889] ».

Ainsi l'enfant qui est en train de naître semble appartenir autant à l'univers qu'à Jeanne. Etienne a par les circonstances de sa naissance quelque chose de plus grand que l'humain.

---

[884] *Ibid.*, p. 868, 869.
[885] *Ibid.*, p. 882
[886] *Ibid.*, p. 873.
[887] *Ibid.*, p. 883.
[888] *Ibid.*, p. 869.
[889] LABARTHE, Patrick. Le cogito sensible de « L'Enfant maudit ». *L'Année balzacienne*. Vol. 10, nº 1, 2009, p. 71-86.

Enfant du cosmos et de Jeanne, il va se trouver pour cette raison, relié aux mystères de la vie. Et, quand il va grandir, vont se renforcer entre lui et les éléments, lui et la « Nature », des liens invisibles, des attachements aussi forts que ceux qui peuvent lier un enfant à ses parents.

2.1.1. Fleurs aimées

Comme ce malheur développe la sensibilité[890].

Jusqu'à ses dix-huit mois, Etienne passe son temps dans une chambre sombre où seul le bruit uniforme et monotone des vagues contre les murs du château rythme ses journées, créant une atmosphère de tristesse et d'ennui dont il va se ressentir : « Ainsi les lieux, les sons, les choses, tout ce qui frappe les sens, prépare l'entendement et forme le caractère, le rendit enclin à la mélancolie[891]. » Ses seules joies résident dans les moments où sa mère le transporte près des hautes fenêtres et « de là, ses yeux, bleus comme ceux de sa mère, semblaient étudier les magnificences de l'Océan. Tous d'eux restaient alors des heures à contempler cette vaste nappe, tour à tour sombre et brillante, muette et sonore[892] ». Vaste nappe qui comme un miroir renvoie à l'enfant le bleu scintillant de ses eaux. Dans une même phrase sont assimilées la mer et la mère, rappelant qu'Etienne appartient aux deux et laissant deviner par la couleur de ses yeux que son organisme tient autant de sa mère que de l'Océan.

Une deuxième existence commence pour Etienne quand son père revient de la guerre. Apercevant ce petit enfant frêle qui commence à marcher, il tonne :

> – Je veux ne jamais entendre ni voir le petit monstre que vous tenez dans vos bras ! [...] Je vous engage ma foi de gentilhomme de ne rien entreprendre sur la vie de ce maudit embryon, pourvu qu'il demeure sur les rochers qui bordent la mer au-dessous du château ; je lui donne la maison du pêcheur pour habitation et la grève pour domaine ; mais malheur à lui, si je ne le retrouve jamais au-delà de ces limites[893] !

Les terribles paroles du comte ont provoqué une immense crainte chez l'enfant, aiguisant ses sens au point qu'il est capable d'entendre les pas du comte de très loin : « Cette faculté créée par la terreur grandit si bien, que, semblable aux Sauvages de l'Amérique, Etienne distinguait les pas de son père, savait écouter sa voix à des distances éloignées, et prédisait sa venue[894]. » Faculté à double tranchant : « Voir venir sa mère, entendre de loin le frôlement de sa robe,

[890] *Correspondance*, t. I, p. 68.
[891] *L'Enfant maudit*, CH, X, p. 895. Dans une lettre à Mme Hanska, Balzac définissait *L'Enfant maudit* comme « un petit poème de mélancolie », samedi 1er octobre 1836, *LHB,* t. I, p. 338.
[892] *L'Enfant maudit*, CH, X, p. 896.
[893] *Ibid.*, p. 898.
[894] *Ibid.*, p. 900.

l'attendre, la baiser, lui parler, l'écouter, lui causaient des sensations si vives, que souvent un retard ou la plus légère crainte lui causaient une fièvre dévorante[895]. »

Dans cette maison près de la grève, l'enfant hypersensible et mélancolique vit dans la terreur de rencontrer son père et sans presqu'aucun contact social en dehors de sa mère et de deux professeurs. Ainsi à « l'abri des lois humaines[896] », il s'abandonne dans les livres : « La lecture devait remplir sa vie[897] », mais comme sa frêle santé ne lui permet pas de se livrer longtemps à la lecture, il s'évade souvent dans la nature. Blotti dans une sorte de cabane près des rochers, il passe des heures entières à contempler les fleurs : « Il fallait à Etienne le silence, des caresses, la paix dans le paysage, [...] sa mère lui prodiguait l'amour et les caresses ; les rochers étaient silencieux ; les fleurs, les livres charmaient sa solitude[898]. » Il finit par accorder aux fleurs presque autant d'amour qu'à sa mère, les fleurs se substituant peu ou prou à elle : « Les fleurs, créations ravissantes dont la destinée avait tant de ressemblance avec la sienne, eurent tout son amour[899]. »

Ces fleurs « riantes » avec leur calice[900] comme des « tuniques » richement colorées et finement découpées évoquent des femmes gaies, élégantes et attirantes. L'enfant à la toilette raffinée, qui porte « manteaux de velours [...] et pourpoints en fines étoffes tailladées[901] », est sensible à la ressemblance entre elles et lui. Une correspondance physique qui laisse présager aussi la vie éphémère d'Etienne :

> Il admirait souvent sans but, et sans vouloir s'expliquer son plaisir, les filets délicats imprimés sur les pétales en couleurs foncées, la délicatesse des riches tuniques d'or ou d'azur, vertes ou violâtres, les découpures si profusément belles des calices ou des feuilles, leurs tissus mats ou veloutés qui se déchiraient, comme devait se déchirer son âme au moindre effort. [902]

Un destin enfantin qui fait écho à celui de l'écrivain, lui aussi écarté très tôt de la maison familiale, lui aussi décédé jeune, à cinquante et un ans.

Cette relation intime qui se crée entre Etienne et les fleurs, permet à Patrick Labarthe de considérer *L'Enfant maudit* comme un « récit allégorique de l'être sensible[903] », et le lieu d'une

---

[895] *Ibid.*, p. 905, 906.
[896] Introduction. *L'Enfant maudit*, CH, X, p. 844.
[897] *Ibid.*, p. 905.
[898] *Ibid.*, p. 906.
[899] *Ibid.*, p. 905.
[900] Ce terme « calice » permet un rapprochement avec le vase sacré mais aussi il exprime un symbole féminin, l'image de l'utérus, de la maternité.
[901] *L'Enfant maudit*, CH, X, p. 903.
[902] *Ibid.*, p. 905.
[903] LABARTHE, Patrick. Le cogito sensible de « L'Enfant maudit », art. cit.

« pensée de la relation ». L'hyper sensibilité d'Etienne lui a permis de communiquer avec les fleurs, d'entrer « en communion instinctive[904] » avec elles, de créer entre elles et lui une relation sensuelle aussi forte et intime que celle qu'il partageait avec sa propre mère jadis, quand Jeanne peignait doucement la chevelure de son enfant délicat en le couvrant de baisers, « (une) toilette (qui) était une caresse continuelle[905] ».

À quinze ans, cette relation forte avec la nature s'agrandit quand Etienne perd celle qui le reliait au monde des hommes. Lors de la triste soirée où s'éteint Jeanne, l'Océan est sombre et agité, laissant pressentir à Etienne quelque chose d'anormal. Quand Beauvouloir vient le chercher dans son abri pour lui annoncer l'agonie de sa mère et le conduire dans le château pour un dernier adieu, Etienne n'est pas surpris, il le savait déjà. En larmes, il s'écrie : « L'océan m'a parlé[906]. »

Au moment de sa mort, Jeanne semble déléguer son rôle de mère, rendre l'« enfant-fleur » à la mer. Elle lui livre en même temps ses craintes pour sa vie à venir : un jour, une vraie passion pourrait le tuer ou le « faire souffrir[907] » :

> – Chère fleur de ma vie, dit Jeanne de Saint-Savin en baisant son fils au front, tu fus détaché de mon sein au milieu d'une tempête, et c'est par une tempête que je me détache de toi. Entre ces deux orages tout me fut orage, hormis les heures où je t'ai vu. Voici ma dernière joie, elle se mêle à ma dernière douleur. Adieu mon unique amour, adieu belle image de deux âmes bientôt réunies, adieu ma seule joie, joie pure, adieu tout mon bien-aimé !
> – Laisse-moi te suivre, dit Etienne qui s'était couché sur le lit de sa mère.
> – Ce serait un meilleur destin ! dit-elle en laissant couler deux larmes sur ses joues livides, car, comme autrefois, son regard parut lire dans l'avenir. [908]

Quand il quitte la mourante, Etienne fou de chagrin part s'exiler dans son abri rocheux, et trouve dans les éléments transcendés des sortes de parents qui vont lui apporter le réconfort nécessaire pour résister à son désir de suivre sa mère dans la mort et consommer sa peine.

2.1.2. Une union cosmique

En proie à la douleur, Etienne retourne dans son ancien petit paradis près de la mer. Accroupi au creux de son rocher, il adhère si étroitement aux parois de pierre qu'il semble la tapisser comme le ferait de la mousse et « il devint une sorte de créature entre l'homme ou la plante[909] ».

---

[904] GAUTHIER, Henri. *L'Image de l'homme intérieur chez Balzac*, *op. cit*., p. 177.
[905] *L'Enfant maudit*, CH, X, p. 903.
[906] *Ibid.*, p. 910.
[907] *Ibid.*, p. 906.
[908] *Ibid.*, p. 911.
[909] *Ibid.*, p. 912.

Durant des journées entières, il vit dans ce nid de mousse en dehors du temps rythmé par les hommes, seuls agissent sur lui la nature et les éléments.

Associé depuis la naissance à la mer, aux fleurs, Etienne étend maintenant ses liens au soleil, aux étoiles, aux animaux, à tout l'univers : « Pour lui, les étoiles étaient les fleurs de la nuit ; le soleil était un père ; les oiseaux étaient ses amis[910]. »

Dans une position régressive qui rappelle la vie fœtale, Etienne perd pied avec le réel et se met à rêver. La nature et le cosmos, deviennent alors des figures parentales : soleil dans le rôle du père protecteur, mer en mère idéale. Etienne fils symbolique des éléments a établi une nouvelle communauté familiale et sociale « avec les archétypes collectifs : l'eau, l'air et le feu[911] », il s'est constitué une filiation ultime face à l'abandon de ses parents, une famille symbolique.

Dans le rêve d'Etienne, analogies, et associations s'accordent pour faire surgir le monde de l'inconscient et cet inconscient fournit à celui qui est en quête de parents des images de père et de mère. La dimension psychanalytique outrepasse le modèle romantique précédent :

> Le pittoresque de la description de l'Océan vient de grands modèles : Chateaubriand, Bernardin de Saint-Pierre, Fenimore Cooper. La pente à la contemplation rêveuse n'est pas non plus originale : le Télémaque, les poèmes d'Ossian, René l'ont mise à la mode. […] L'influence de l'eau sur les sens, la personnification de la nature, l'harmonie entre l'homme et les éléments sont des thèmes courants chez Rousseau et Lamartine. Sur les influences livresques se greffent les souvenirs d'impressions personnelles (voir le voyage au Croisic de 1830). D'autre part, l'œuvre est extraordinairement nécessitée par des facteurs psychanalytiques[912].

Souvent lumineuse et brillante, parfois verte, grise ou orangée, la mer avec sa myriade de teintes, fascine Etienne. Alors, comme un enfant, il bondit intrépide dans les « lames énormes » et découvre, exalté, le plaisir charnel, se mariant physiquement à la mer : « Il avait épousé la mer[913]. » Elle devient également dans son rêve une sorte d'amie à qui il peut confier ses pensées : « Elle était sa confidente[914] », sans que cela suffise à lui faire oublier sa mère. Comme Orphée, il devra partir la rechercher oniriquement dans le monde des esprits :

> Ses regrets et sa douleur étaient comme des liens qui l'unissaient au monde des esprits ; il y allait, armé de son amour, pour y chercher sa mère, en réalisant ainsi par les sublimes accords de l'extase la

[910] *Ibid.*, p. 914.
[911] Introduction. *L'Enfant maudit*, CH, X, p. 855.
[912] Notes. *L'Enfant maudit*, CH, X, p. 1739.
[913] *L'Enfant maudit*, CH, X, p. 914.
[914] *Ibid.*, p. 914.

> symbolique entreprise d'Orphée. Il s'élançait dans l'avenir ou dans le ciel, comme de son rocher il volait sur l'Océan d'une ligne à l'autre de l'horizon[915].

Dans cette communion parfaite avec la mer, le soleil règne en maître. Il réchauffe cet abri de mousse marine, apporte la chaleur de la vie. Le jour, il éclaire et le soir l'astre verse « ses couleurs rouges sur les flots comme un manteau de pourpre[916] ». Ce « maître » investi de la fonction symbolique du temps, dit à l'enfant combien d'heures il s'est assoupi, il est un *re-père* dans ce temps suspendu du rêve : « Le soleil, son souverain, lui disait seul qu'il avait dormi en lui mesurant le temps pendant lequel avaient disparu pour lui ses paysages d'eau, ses sables dorés et ses coquillages[917]. » Il paraît également le maître de l'espace, supprimant à l'aide de ses rayons la confusion entre l'air et la mer, dissipant les « blanches vapeurs (qui) lui jetaient un réseau fin, comme un voile au front d'une fiancée[918] ».

Ainsi, l'absence du vrai père est sinon comblée du moins estompée par l'image du soleil, qui apporte une sorte d'autorité et de savoir. Et à ce soleil dont la présence est soulignée par trois fois et qui par sa symbolique paternelle sécurise l'enfant, répond une mer amicale, « coquette », sensuelle et séduisante qu'Etienne « épouse » lors de ses ébats en elle. Mariage fantasmatique avec celle qui l'avait symboliquement conçu, réalisation pour l'adolescent d'une sorte de rêve œdipien, rappelant que dans toute relation affective entre parents et enfants peuvent s'immiscer des désirs sexuels, incestueux. Etienne en rêvant de posséder la « mère-mer » supplante ainsi un père biologique, prend conscience de son identité masculine.

Le cosmos participe à cette nouvelle union, lui enseignant les mystères de l'origine. C'est cosmiquement qu'Etienne a la conscience de la scène primitive. Il découvre l'acte sexuel à travers l'image d'une union assez brutale, une graine d'étoile venant « se planter » dans l'éther. Une vision imaginaire violente de la scène primitive que Freud entérinera plus tard : « Le rapport sexuel entre les parents tel qu'il peut être regardé ou fantasmé par l'enfant qui l'interprète comme un acte de violence, voire de viol, de la part du père à l'égard de la mère[919]. »

> Enfin, il avait fini par deviner dans tous les mouvements de la mer sa liaison intime avec les rouages célestes, et il entrevit la nature dans son harmonieux ensemble, depuis le brin d'herbe jusqu'aux astres errants qui cherchent, comme des graines emportées par le vent, à se planter dans l'éther[920].

---

[915] *Ibid.*, p. 915.
[916] *Ibid.*, p. 913.
[917] *Ibid.*, p. 915.
[918] *Ibid.*, p. 914.
[919] FREUD, Sigmund, BONAPARTE, Marie, FREUD, Anna, et al. *La naissance de la psychanalyse : lettres à Wilhelm Fliess, notes et plans, 1887-1902*. 9e éd. Paris : Presses universitaires de France, 2009, p. 174.
[920] *L'Enfant maudit*, CH, X, p. 914.

Le fantasme de la scène originaire semble nécessaire pour toute création. Cet acte imaginaire de procréation n'est pas sans rappeler celle de Balzac père symbolique de son œuvre, puisque le texte a ce pouvoir de toujours souligner ce qui se voit pour démontrer ce qui ne se voit pas. En effet, le vingt-six janvier, un an jour pour jour après sa rencontre avec Eve Hanska, l'écrivain qui a terminé son roman sur la paternité, offre à son admiratrice *Le Père Goriot* comme on offre un enfant : « *Le Père Goriot* en somme ne serait-il pas en quelque sorte l'enfant que Balzac présente à sa maîtresse, soigneusement enveloppé dans une belle reliure […] le seul enfant qu'aura ce couple[921]. »

Etienne, dans son infiniment « petit royaume de sable et de coquilles, d'algues et de verdure » semble avoir compris avec l'infiniment grand les mystères de la vie, avoir touché ce qui règle et structure toutes les relations. C'est ce que pointe André Lorant : « Le banni a l'intuition de la "grande chaîne" des êtres et des choses[922]. »

Etienne a découvert cette union entre la nature et lui alors qu'il est plongé dans une sorte de « sommeil involontaire[923] », de « rêve en plein jour[924] », un monde incontrôlé qui de nos jours est utilisé en thérapie pour soigner la mélancolie. Expérience relatée par Alberto Passerini dans son ouvrage *Et l'enfant créa la mère*, où l'auteur décrit une séance de rêve éveillé auprès d'une personne bipolaire et lui donne du sens. Il l'appelle cette expérience Esperienza Immaginativa[925].

Un rêve en guise de voyage de formation pour Etienne d'Hérouville, relié à la « Nature » depuis sa naissance, prédisposé à être compris et soutenu par l'univers. La nature et les éléments, premiers modèles des hommes, ont « concouru à sa formation[926] », le faisant accéder au principe de base. Tout est coordonné, appartient à une même nature :

> Plus tard, penseur autant que poète, il devait surprendre la raison de ces innombrables différences d'une même nature, en y découvrant l'indice de facultés précieuses ; car, de jour en jour, il fit des progrès dans l'interprétation du Verbe divin écrit sur toute chose de ce monde. Ces recherches obstinées et secrètes, faites dans le monde occulte, donnaient à sa vie l'apparente somnolence des génies méditatifs[927].

---

[921] BALZAC, Honoré de et OLIVER, Andrew. *Le Père Goriot : histoire parisienne*. Paris : H. Champion, 2011, p. 28.
[922] LORANT, André. Balzac et la mélancolie : Études philosophiques. *L'Année balzacienne*. Vol. 2006/1, n° 7, 2006, p. 193-211.
[923] *L'Enfant maudit*, CH, X, p. 915.
[924] *Loc. cit.*
[925] PASSERINI, Alberto. Dans une cure Rêve Eveillé, régression vers la vie fœtale. *Imaginaire & Inconscient*. 32, nº 2, 2013, p. 65-74.
[926] GAUTHIER, Henri. *L'Image de l'homme intérieur chez Balzac*, *op. cit*., p. 330.
[927] *L'Enfant maudit*, CH, X, p. 905.

Au terme de ce voyage fantasmatique, l'adolescent qui a retrouvé la « perfection de soi[928] », semble être heureux : « Ce rêve en plein jour lui rendait toujours plus chères ses douces fleurs, ses nuages, son soleil, ses beaux rochers de granit[929]. » La mer qui a enfanté Etienne, l'a façonné à son image, à la fois homme profond par la pensée et homme sensuel.

Cet homme-là va aimer une « fille-fleur » comme lui, double de sa mère, Gabrielle la fille de Beauvouloir. Union impossible pour le comte d'Hérouville qui a sorti son fils, cette « chère sensitive[930] » du giron des rochers pour le marier à une jeune fille noble. Etienne va mourir mais pas des ambitions dynastiques d'Hérouville, il mourra de ne pouvoir vivre avec celle qui était comme lui l'image, la représentation de la nature. Cette issue dramatique, que Balzac avait laissé entendre, est le justificatif du titre *L'Enfant maudit* : « Il sentait que son âme, bientôt déchirée à travers ces océans d'hommes, périrait brisée comme une perle qui, à l'entrée royale d'une princesse, tombe de la coiffure dans la boue d'une rue[931]. ».

L'Océan, le soleil ont agi sur Etienne et l'ont métamorphosé comme auraient pu le faire des liens maternels et paternels, lui permettant de se développer harmonieusement. Si cet adolescent sensible a pu se reconstruire en entrant en relation forte avec la nature et les éléments, un autre personnage du monde balzacien, Félix, dans *Le Lys dans la vallée*, va lui aussi communiquer et entretenir avec eux des relations intimes, des liens semblables à ceux partagés avec un père ou une mère.

2.2. Une vallée maternelle

Ces lieux communiquaient à l'âme leur sérénité[932].

Balzac, bien qu'il ait quitté la Touraine en 1814, a souvent chanté cette province. Entre terre natale et terre rêvée, paysages reproduits et idéalisés depuis Paris, la vallée de l'Indre est dans de nombreux romans le « val d'amour », l'environnement où les personnages peuvent se livrer au bonheur, où la nature est aimante comme une mère et répare les maux de l'âme.

C'est là en effet que le jeune Félix, déçu par une mère hostile, va se reconstruire. A vingt ans, il est un jeune homme désespéré : « Je voulais mourir[933]. » Mélancolique, il passe ses journées, enfermé dans la bibliothèque de son père, jusqu'au jour où, autorisé à représenter sa

[928] Note. *L'Enfant maudit*, CH, X, p. 1741.
[929] *L'Enfant maudit*, CH, X, p. 915.
[930] *Ibid.*, p. 896. La sensitive est une plante que Balzac utilise pour dire une personne très sensible, Louis Lambert est aussi qualifié de ce terme.
[931] *Ibid.*, p. 915.
[932] *Le Lys dans la vallée*, CH, IX, p. 999.
[933] *Ibid.*, p. 983.

famille à un bal donné en l'honneur du duc d'Angoulême, sa vie se transforme. Ébloui par les fastes de la fête, rêvant de la gloire du duc, de « cet empire exercé sur les masses dont les sentiments et la vie se déchargent en une seule âme[934] », il est ce même soir séduit par une femme : « Je regardai ma voisine, et fus plus ébloui par elle que je ne l'avais été par la fête[935]. » Cette rencontre l'obsède à son retour et sa mélancolie s'aggrave, inquiétant sa mère qui l'envoie à la campagne pour qu'il guérisse. La campagne apparaît alors comme un antidote à la mélancolie, une conception de la nature comme remède qu'avait rejetée Rousseau, pour qui la nature devait garder son caractère premier, rester poésie, et n'avait pas à être utilisée par l'homme à ses fins propres[936].

> Je parus sérieusement malade, et ma mère eut des craintes mêlées de remords […] La campagne, cet éternel remède des affections auxquelles la médecine ne connaît rien, fut regardée comme le meilleur moyen de me sortir de mon apathie. Ma mère décida que j'irais passer quelques jours à Frapesle, château situé sur l'Indre entre Montbazon et Azay-le-Rideau.[937]

Félix quitte les landes « plates et sablonneuses » arides, stériles et désolantes comme son enfance pour la vallée luxuriante de l'Indre. Doué comme Etienne de cette hypersensibilité qui permet de sentir les choses et de communiquer avec le monde qui l'entoure : « L'océan m'a parlé[938] » disait Etienne, Félix a l'intuition immédiate que la femme qui l'a ébloui au bal habite dans cette vallée : « Si cette femme, la fleur de son sexe, habite un lieu dans le monde, ce lieu, le voici[939] ! » Cette vallée est en effet à l'image de celle qu'il a vue et tout de suite aimée.

Les courbes douces, les « doubles collines [...] coteaux que la rivière arrondit[940] » renvoient aux seins de la femme sur lesquels Félix s'était jeté comme un enfant, des « globes azurés et d'une rondeur parfaite[941] ». La sinuosité de l'Indre qui « se roule par des mouvements de serpent[942] » rappelle la jolie raie du dos de cette femme, raie sur laquelle il avait laissé couler son regard. Et de fait, c'est la vallée tout entière qui incarne la féminité puisque les peupliers

---

[934] *Loc. cit.*
[935] *Ibid.*, p. 984.
[936] La nature soigne cependant quand on sait entrer en contact avec elle. « Autant dire que la nature n'est pas un spectacle devant lequel nous restons froids ou admiratifs, mais cet ordre dont nous ne pouvons prendre la mesure qu'en nous y impliquant – en promeneur, en botaniste, en philosophe. » GUÉNARD, Florent. Rousseau (1712/1778) - Jouir de la nature. *Les Grands Dossiers des Sciences Humaines*. Vol. 43, nº 6, 2016, p. 17.
[937] *Le Lys dans la vallée*, CH, IX, p. 985,986.
[938] *L'Enfant maudit*, CH, X, p. 910.
[939] *Le Lys dans la vallée*, CH, IX, p. 909.
[940] *Ibid.*, p. 987.
[941] *Ibid.*, p. 984.
[942] *Ibid.*, p. 987.

« parent de leurs dentelles mobiles ce val d'amour[943] » comme les seins « douillettement couchés dans des flots de dentelle[944] ».

À la représentation de cette vallée maternelle et sensuelle comme l'Océan exploré par Etienne répond à nouveau un soleil généreux, paternel. Un père aimant les fleurs de la vallée « ces filles du soleil [...] écloses sous les rayons de l'amour[945] », un père omniprésent qui à midi illumine le château de Clochegourde « ouvragé comme une fleur[946] » et fait « pétiller les ardoises de son toit et les vitres de ses fenêtres[947] », un père bienfaisant qui verse « des torrents de soleil ruisselant comme des ondes nourrissantes[948] ».

Cette vallée qui fait écho à la femme aimée par sa beauté, charme aussi Félix par sa gaieté : « Une riante vallée[949] », « les peupliers se balançaient en riant[950] ». Peut-être est-ce en raison de cette gaieté que Félix affectionnera le prénom séduisant d'Hen-"ri"-ette, à la place du vrai prénom : Blanche, symbole de la pureté.

C'est une joyeuse et belle vallée prête à être épousée, puisqu'elle se présente « comme une fiancée[951] » parée « comme une femme allant à la rencontre du bien-aimé[952] ». Et, c'est au cœur de cette ravissante et opulente vallée que va apparaître madame de Mortsauf, une « belle fleur humaine[953] », le Lys dans la vallée.

2.2.1. Un Lys désiré

La voluptueuse vallée éveille le désir sexuel chez Félix, mais Mme de Mortsauf, femme mariée fidèle à son époux ne veut pas satisfaire les désirs du jeune homme. Félix, trouve alors le moyen d'exprimer, de sublimer son désir avec la nature. Il court dans la vallée et compose des bouquets « imprégnés d'un symbolisme érotique particulièrement appuyé[954] ». Il cueille puis dispose dans un vase « au col évasé » rappelant le corps féminin : flouve odorante, sedum, liseron, fougères, purpurine, bromes, blonde clématite… Il mélange les parfums et les couleurs et place au centre de ces fleurs sauvages toutes ébouriffées un « double pavot rouge

[943] *Loc. cit.*
[944] *Ibid.*, p. 984.
[945] *Ibid.*, p. 1054.
[946] *Ibid.*, p. 992.
[947] *Ibid.*, p. 987.
[948] *Ibid.*, p. 1055.
[949] *Ibid.*, p. 1015.
[950] *Ibid.*, p. 988.
[951] *Ibid.*, p. 987.
[952] *Ibid.*, p. 992.
[953] *Ibid.*, p. 1114.
[954] GENGEMBRE, Gérard. *Honoré de Balzac, « Le lys dans la vallée »*, *op. cit.*, p. 62, 63.

accompagné de ses glands prêts à s'ouvrir[955] ». Un pavot rouge couleur de l'amour dont le gland végétal se superpose avec la partie anatomique masculine. Les fleurs qui entourent le pavot sont choisies en fonction de ce qu'elles projettent d'érotisme. En effet, elles semblent décoiffées « enfin tout ce que ces naïves créatures ont de plus échevelé[956] » évoquant clairement l'abandon « des femmes qui ont subi les violences de l'amour[957] ». À la vue de ces bouquets dénoués, Mme de Mortsauf reste les bras « pendants[958] » comme épuisée par l'acte sexuel.

Balzac associe ainsi, et il le fera très souvent dans le roman, le thème de la chevelure, attribut « conventionnel » de la femme, et celui du monde des fleurs, si bien qu'une relation symbolique s'établit entre l'aspect dénoué des cheveux et la sexualité, tout comme la couleur des fleurs renvoie à la féminité. La « verte chevelure des bromes » semble figurer la jeunesse d'une jeune fille tandis que le blond de la clématite semble aller avec la maturité de la femme. Henri Gauthier fait remarquer que « la dialectique du masculin et du féminin dépend donc en définitive d'attributs conventionnels que l'on prête à l'un et à l'autre[959] ».

Cependant, si la chevelure est ici en relation forte avec la sensualité, elle peut s'apparenter à d'autres moments du roman à la vitalité ou à la perte d'énergie. La chevelure couleur de feu, « fauve » de Lady Dudley, femme passionnée très vivante, s'oppose à celle de Mme de Mortsauf qui, ne pouvant vivre sa passion, perd ses cheveux.

Voici maintenant au mois de mai Félix et Mme de Mortsauf remontant l'Indre à bord d'une toue. La rivière voluptueuse, source inépuisable de vie, les emplit de joie : « La rivière fut comme un sentier sur lequel nous volions[960]. » C'est cette fois l'eau de la rivière qui procure aux deux jeunes gens une sorte d'ivresse des sens, un plaisir charnel semblable à celui ressenti par l'enfant maudit sautant dans les vagues, au point que Mme de Mortsauf abandonne sa main dans l'eau douce. Comme les bouquets, l'eau aussi bien celle de l'Océan que de l'Indre, s'associe au plaisir des sens, à l'amour physique, rappelant à nouveau qu'à toute relation parentale se mêle une dimension érotique et sexuelle :

[955] *Le Lys dans la vallée*, CH, IX, p. 1057.
[956] *Loc. cit.*
[957] *Ibid.*, p. 1054.
[958] *Ibid.*, p. 1058.
[959] GAUTHIER, Henri. *L'Image de l'homme intérieur chez Balzac*, *op. cit.*, p. 209.
[960] *Le Lys dans la vallée*, CH, IX, p. 1124.

> Nous nous aimions en tous les êtres, en toutes les choses qui nous entouraient ; nous sentions hors de nous le bonheur que chacun de nous souhaitait ; il nous pénétrait si vivement que la comtesse ôta ses gants et laissa tomber ses belles mains dans l'eau comme pour rafraîchir une secrète ardeur[961].

Et c'est bien sûr au mois de mai, mois symbolique de vie nouvelle, de fécondité, que se déroule cette scène. C'est le temps où la vallée se couvre de fleurs, où la nature se fait « caressante », où le calice de fleurs semble prêt à recevoir la vie :

> Avez- vous senti dans les prairies, au mois de mai, ce parfum qui communique à tous les êtres l'ivresse de la fécondation, qui fait qu'en bateau vous trempez vos mains dans l'onde, que vous livrez au vent votre chevelure, et que vos pensées reverdissent comme les touffes forestières[962] ?

Avec la vallée apparentée au « rouge désir de l'amour » s'exprime toute une dialectique entre le feu et l'eau. L'eau venant rafraichir ce que le feu de la passion a de trop brûlant. À la mort de Mme de Mortsauf « son corps est entièrement brûlant » et elle meurt de soif. Elle s'écriera : « J'ai bien soif[963]. »

Cette vallée sensuelle prend une autre dimension, en intégrant un amour profond, absolu qui ne mène à rien moins qu'à Dieu. En offrant à ce père spirituel des représentations de la nature : « des parfums, de la lumière et des chants, les expressions les plus épurées de notre nature », la nature permet à l'homme de découvrir Dieu[964] :

> Eh ! bien, tout ce qu'on offre à Dieu n'était-il pas offert à l'amour dans ce poème de fleurs lumineuses qui bourdonnait incessamment ses mélodies au cœur, en y caressant des voluptés cachées, des espérances inavouées, des illusions qui s'enflamment et s'éteignent comme des fils de la vierge par une nuit chaude[965] ?

Un Dieu que Mme de Mortsauf ramène à une dimension paternelle, espérant en l'existence d'un père supérieur qui pourrait se substituer au père humain défaillant :

> – Ne vous l'ai-je pas écrit ? dit-elle. Pour vous seul, je puis exercer une faculté surprenante, dont je n'ai parlé qu'à monsieur de la Berge, mon confesseur, et qu'il explique par une intervention divine. [...]. Par quelle loi ne puis-je user de ce don merveilleux que pour mes enfants et pour vous ? dit-elle en tombant dans la rêverie. Dieu veut-il leur servir de père ? se demanda-t-elle après une pause[966].

---

[961] *Ibid.*, p. 1124.
[962] *Ibid.*, p. 1056.
[963] *Ibid.*, p. 1202.
[964] Marie- Blain Pinel écrit que la mer également au XIX^e^ siècle fait émerger l'idée de Dieu « Bien que ce courant de pensée n'ait pas directement connu grand retentissement public, surtout en France, son importance s'avère déterminante sur l'évolution du motif littéraire de la mer au XIX^e^ siècle, grâce au truchement de Bernardin de Saint-Pierre puis de Chateaubriand. Les quelque 2 000 pages des *Études de la nature* en 1784, puis le volume des *Harmonies de la nature* ressasse avec opiniâtreté la même conviction selon laquelle tout élément naturel permet à l'homme de découvrir Dieu. » BLAIN-PINEL, Marie. *La mer, miroir d'infini.* Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2003, p. 17.
[965] *Le Lys dans la vallée*, CH, IX, p. 1057.
[966] *Ibid.*, p. 1104.

Une confidence où Mme de Mortsauf se pose comme épouse de Dieu, une sorte de réincarnation de la vierge Marie. Mais peu de temps après, Félix part à Paris. Le Lys et la vallée sombrent dans la tristesse…

2.2.2. Mort de Mme de Mortsauf

Le bonheur n'aura finalement duré qu'un printemps. Comme toutes les fleurs, le Lys va disparaître à la fin de l'été, en dépit des efforts de Félix pour lui redonner vie :

> – Henriette, vous n'aimez donc plus notre chère vallée ? [...]
> – Si, dit-elle, [...] mais, sans vous, elle m'est funeste[967]...

Et c'est toute la nature qui s'associe au départ vers le ciel de celle qui était le miroir de la vallée. Les oiseaux, la rainette, la « voix » de l'eau, la brise « mélodieuse » du vent chantent une sorte d'*Ave Maria*, chant marial associant cette femme vertueuse à la mère de Dieu :

> Ce soir, l'*Ave Maria* nous parut une salutation du ciel. La prophétie était si claire et l'événement si proche que nous fondîmes en larmes. Les murmures du soir, brise mélodieuse dans les feuillages, derniers gazouillements d'oiseau, refrains et bourdonnements d'insectes, voix des eaux, cri plaintif de la rainette, toute la campagne disait adieu au plus beau lys de la vallée, à sa vie simple et champêtre. Cette poésie religieuse unie à toutes ces poésies naturelles exprimait si bien le chant du départ que nos sanglots furent aussitôt répétés[968].

Le bonheur de Félix dans cette vallée rappelle celui de Balzac avec Mme de Berny, première amante et figure maternelle, depuis 1822. Ils avaient vécu en couple amoureux à La Grenadière en 1830. Cet adieu au Lys de la vallée fait écho au désespoir de Balzac lors de la mort de cette mère-amante en 1836 :

> Tant qu'ils sont en Touraine, les amants dont l'amour est sans avenir s'aiment davantage, les mourants se rattachent à la vie ; le temps meurtrier suspend son vol. Mais dès que l'on quitte les rives de la Loire, aussitôt sonne l'heure des épreuves et des catastrophes[969].

La vallée est de nouveau investie du pouvoir de dispenser ce bonheur éphémère dans le roman *La Femme de trente ans*. Un beau docteur anglais lord Grenville tombe lui aussi subitement amoureux d'une jolie femme dans la vallée tourangelle. Julie d'Aiglemont apparaît elle aussi comme « une jeune mariée sous son voile, une vierge prête à se livrer aux enchantements de l'amour[970] ». On distingue le même décor symbolique avec un père-soleil ardent qui se mire dans les eaux scintillantes et une brise qui comme une mère caresse et berce

---

[967] *Ibid.*, p. 1201.
[968] *Ibid.*, p. 1207.
[969] Introduction. *Le Lys dans la vallée*, CH, IX, p. 896.
[970] *La Femme de trente ans*, CH, II, p. 1086.

la terre qui semble sourire. Comme le Lys et Félix, les amants se comprennent à travers la nature de cette belle vallée, le paysage se chargeant d'exprimer à leur place un amour qu'ils n'osent s'avouer :

> Elle se fit muette, et laissa tomber sur la main d'Arthur la main qu'elle avait étendue vers la ville. Tous deux, ils admirèrent en silence le paysage et les beautés de cette nature harmonieuse. Le murmure des eaux, la pureté de l'air et du ciel, tout s'accordait avec les pensées qui vinrent en foule dans leurs cœurs aimants et jeunes[971].

Et lorsque Julie, femme de devoirs comme Mme de Mortsauf, prend conscience du risque de l'adultère et renonce à leur amour impossible, une fois de plus, la nature participe au chagrin ; des nuages couvrent le soleil et les chants d'oiseaux augmentent « la violente commotion qui les avait forcés de se séparer[972] ».

Le milieu naturel qui a aidé Etienne et Félix à trouver leur place dans le monde, à s'introduire dans la vie, ne s'adresse pas toutefois aux seuls jeunes garçons, les jeunes filles aussi peuvent bénéficier de ses leçons, et ce sera souvent pour elles dans un modèle réduit, le jardin.

2.3. Jardins aimants comme des parents

Owen Heathcote s'est intéressé aux jardins dans l'œuvre de Balzac et particulièrement à celui d'Eugénie Grandet où il a dénombré une vingtaine de scènes s'y déroulant :

> Les jardins, et surtout les beaux jardins, abondent dans *La Comédie humaine*. Depuis les « gais jardins » de La Grenadière qui offrent, « au cœur de la Touraine, une petite Touraine où toutes les fleurs, tous les fruits, toutes les beautés de ce pays sont complètement représentées », jusqu'au délicieux jardin du Chalet de Louise de Macumer où on « est éveillé par le chant des oiseaux ou par le frémissement de la bise dans les peupliers » et où les « bois sont pleins d'amour », le jardin balzacien fait écho à l'épanouissement présent ou passé des personnages. [...]. Si donc, à son tour, Eugénie Grandet se réfugie et s'épanouit dans le petit jardin discret de sa maison de Saumur, elle semble suivre l'exemple de bon nombre de ses consœurs dans *La Comédie humaine*.[973]

Le jardin d'Eugénie, entouré de murs épais paraît un lieu à l'abandon, un lieu en souffrance : envahi de pampres « flétris » et de sarments « tortueux », ses pavés ont des teintes « noirâtres » et les marches d'escalier sont « disjointes ». Ce lieu rude et froid comme le père Grandet, se métamorphose aux yeux d'Eugénie à l'arrivée de son cousin aimé Charles. Le jardin autrefois si sombre perd sa tristesse, il est éclairé par de « célestes rayons » qui illuminent les murs et les pâles fleurs. Après le départ de Charles pour les Indes, Eugénie revient s'asseoir sur le banc de

---

[971] *Ibid.*, p. 1087.
[972] *Ibid.*, p. 1089.
[973] HEATHCOTE, Owen. Le jardin d'Eugénie : La femme, l'espace et les objets transitionnels dans « Eugénie Grandet ». *L'Année balzacienne*. Vol. 25, nº 1, 2024, p. 61-74. DOI 10.3917/balz.025.0061.

bois pourri du jardinet où ils s'étaient juré un « éternel amour[974] ». Elle reste là toute la journée « sans s'apercevoir de la fuite des heures[975] ».

> Eugénie trouva des charmes tout nouveaux dans l'aspect de ces choses, auparavant si ordinaires pour elle. Mille pensées confuses naissaient dans son âme, et y croissaient à mesure que croissaient au dehors les rayons du soleil. […] Quand le soleil atteignit un pan de mur, d'où tombaient des Cheveux de Vénus aux feuilles épaisses à couleurs changeantes comme la gorge des pigeons, de célestes rayons d'espérance illuminèrent l'avenir pour Eugénie[976].

On retrouve cette « rêverie amoureuse[977] » dans le jardin de Renée dans les *Mémoires de deux jeunes mariées*[978]. C'est à nouveau sur un banc que Renée qui a fait un mariage de raison vient rêver et vivre l'amour par procuration en lisant les lettres de son amie Louise. De ce banc surnommé le « banc de Louise », elle admire le soleil couchant qui fait briller la mer dans « le lointain, comme une lame d'acier[979] »et contemple son jardin verdoyant, planté d'orangers et citronniers, jardin qu'elle a rendu fécond grâce à la source qu'elle a obtenue au moment de sa demande en mariage : « J'ai formellement exigé de mon père de me concéder une petite partie d'eau qui peut venir de Maucombe ici[980]. » Cette source d'eau, source de vie représente métaphoriquement la fécondité de Renée puisqu'elle donnera la vie à trois enfants.

Louise elle aussi, partagera son amour pour Macumer dans un jardin, sous des tilleuls mais à la lumière de la lune, pendant la nuit. Une nuit symboliquement plus maternelle car dans les mythes, la nuit comme une mère serait à l'origine de toutes les grandes réalisations. Dans son article *Jung et le féminin*[981]*,* Erich Neumann note que Jung après avoir documenté les symboles masculins et féminins à travers les grandes mythologies du monde, fait apparaître que la femme est souvent associée à l'obscurité de la nuit alors que la lumière, la chaleur, la clarté sont réservées à l'homme. Le masculin paraît plus brillant, et pourtant pour les mythes c'est la nuit qui a donné naissance au jour, et cela avant même que le soleil ne se lève.

---

974 *Eugénie Grandet*, CH, II, p. 1163, 1164.
975 *Ibid.*, p.1074, 1075.
976 *Loc. cit.*
977 LABOURET, Mireille. Introduction aux lectures de Mémoires de deux jeunes mariées : « Le cœur est prolixe ». *L'Année balzacienne*. Vol. 24, nº 1, 2023, p. 277-298. DOI 10.3917/balz.024.0277.
978 Mme Labouret compare Renée dans son jardin au Lys dans la vallée : « Proche du *Lys dans la vallée* en cela, *Mémoires de deux jeunes mariées* met en scène deux femmes qui incarnent les éléments essentiels de la nature, avec une nette prédominance pour l'eau et le feu. Louise la blonde place son autoportrait sous le signe du feu [...] Face à cette fille du feu, Renée oppose l'apaisement de l'eau baptismale et nourricière et préfère les métaphores marines. Quoique brune aux yeux noirs, elle apparaît comme le nouveau lys de l'"oasis" de Gémenos et la nymphe de la Crampade, qu'elle irrigue et métamorphose en "gazons toujours verts", grâce à la source venant de Maucombe. » LABOURET, Mireille. Introduction aux lectures de Mémoires de deux jeunes mariées : « Le cœur est prolixe », art. cit.
979 *Mémoires de deux jeunes mariées*, CH, I, p. 309, 310.
980 *Ibid.*, p. 220.
981 VALOIS, Raynald. C.-G. Jung et le féminin. *Philosophiques*. Vol. 21, nº 2, 2007, p. 393-404.

> La nuit était une de ces nuits tièdes, embaumées par les fleurs ; j'ai ressenti dans ce moment un plaisir enivrant à me trouver presque seule avec lui dans la douce obscurité des tilleuls, au-delà desquels le jardin brillait d'autant plus que la façade de l'hôtel reflétait en blanc la lueur de la lune. Ce contraste offrait une vague image du mystère de notre amour qui doit finir par l'éclatante publicité du mariage[982].

De la lumière du jour associée à la figure du père, au « père-soleil », à celle de la nuit, plus maternelle, des relations profondes s'établissent de façon universelle entre la nature et les jeunes gens, des relations qui assignent aux éléments, à la nature un grand pouvoir.

3. « Ce fut une vie nouvelle[983] »

> L'influence exercée sur l'âme par les lieux est une chose digne de remarque[984].

À l'aide de multiples métaphores les éléments, la nature sont assimilés à des parents bienfaisants. Tout comme les parents naturels ou de substitution, la nature s'est donnée pour mission de rendre forts les enfants en leur apportant protection, affection et éducation. Balzac introduit même l'idée d'une possible re-naissance, une sorte de ré-enfantement en dehors de l'ordre humain.

La relation amoureuse au sein d'un milieu naturel aide les personnages à trouver un bien-être physique et moral qui leur avait échappé dans le monde des hommes : « Cette belle et suave contrée endort les douleurs[985]. » Partout, les personnages redécouvrent les plaisirs simples, physiques comme se jeter dans les vagues, glisser sur l'eau ou courir sur les collines pour faire des bouquets. Ils retrouvent au contact de la nature l'insouciance de l'enfance. Eugénie dans son jardin revit d'anciens temps heureux, en regardant le pan de mur, ses fleurs pâles, ses clochettes bleues de son jardin auxquelles se mêle « un souvenir gracieux comme ceux de l'enfance[986] ». Félix retrouve la santé, après toutes les angoisses générées par la désaffection de la famille durant ses études à Pont-le-Voy, ainsi qu'il le confiait à Natalie de Manerville : « Combien de douleurs étaient cachées au fond de cette solitude monstrueuse, quelles angoisses engendrait mon abandon[987] », et parfois même la Nature sauve de la mort ces jeunes gens, Etienne qui voulait rejoindre sa mère dans le monde des enfers et Félix qui souhaitait mourir, ainsi qu'il le confesse à Natalie de Manerville :

---

[982] *Mémoires de deux jeunes mariées,* CH, I, p. 282.
[983] *L'Enfant maudit*, CH, I, p. 912.
[984] *La Femme de trente ans*, CH, II, p. 1088.
[985] *Le Lys dans la vallée*, CH, IX, p. 1086.
[986] *Eugénie Grandet,* CH, II p. 1074, 1075.
[987] *Le Lys dans la vallée*, CH, IX, p. 974.

> Ne me demandez plus pourquoi j'aime la Touraine ? Je ne l'aime ni comme on aime son berceau, ni comme on aime une oasis dans le désert ; je l'aime comme un artiste aime l'art ; je l'aime moins que je ne vous aime, mais sans la Touraine, peut-être ne vivrais-je plus[988].

Éveillant les sens, la nature assure le rite de passage vers l'âge adulte. La sexualité se découvre dans la nature, au-delà de toute culture et de toute éducation. La nature en prenant une dimension parentale, comporte pour cette raison une dimension sexuelle, le désir intervenant toujours entre parents et enfants. Ne voit-on pas dans *Eugénie Grandet* le père se cacher derrière le noyer du jardin pour contempler sa fille en train de se peigner les cheveux et sa fille regarder à son tour son père « à la dérobée ou dans son miroir[989] » ? Dans *Le Père Goriot*, Delphine, bien que mariée, saute encore sur les genoux de son père qui se comporte comme un amant quand il baise les pieds de sa fille et la serre « par une étreinte sauvage[990] » qui lui fait mal. Il y a souvent dans les relations parents-enfants chez Balzac une dimension incestueuse. Mme de Mortsauf qui joue à la mère avec Félix, est amoureuse de ce fil adoptif.

Au-delà de la guérison ou de la relation sensuelle, la nature joue un rôle de mentor, donne la possibilité d'atteindre une forme d'accomplissement de soi. Elle façonne moralement, confère quelque chose de grand qui agit sur la destinée, comme le confie Félix à Natalie : « Il est dans la nature des effets dont les signifiances sont sans bornes, et qui s'élèvent à la hauteur des plus grandes conceptions morales[991]. » C'est à l'aide des éléments marins qu'Etienne devient un être achevé, un homme de pensée qui « [a] saisi les langages muets de cette immense création[992] **»,** un être « capable d'interpréter le "Verbe divin" écrit sur toute chose de ce monde[993] » tandis qu'elle fait de Félix un artiste : « Ce pays me fait concevoir l'art[994]. »

Ainsi la nature qui engendre mais aussi initie et élève, participe comme des parents pourraient le faire à la formation des jeunes gens, ainsi que l'observe Mireille Labouret :

> Les *Mémoires de deux jeunes mariées* compose un univers qui entremêle destinée féminine et configuration des lieux[...]comment les lieux et les espaces romanesques laissent apparaître peu ou prou les chemins de formation empruntés par les deux amies[995].

---

[988] *Ibid.*, p. 988.
[989] *Eugénie Grandet,* CH, II p. 1163, 1164.
[990] *Le Père Goriot*, CH, III, p. 235.
[991] *Le Lys dans la vallée*, CH, IX, p. 1054.
[992] *L'Enfant maudit,* CH, X, p. 913.
[993] *Ibid.*, p. 905.
[994] *Le Lys dans la vallée*, CH, IX, p. 988.
[995] LABOURET, Mireille. Du bon usage des sensations dans l'équilibre des personnages. *L'Année balzacienne*. Vol. 10, nº 1, 2009, p. 87-103.

Il n'en reste pas moins que dans certains lieux la rédemption par la nature ne se fait pas. Alors que le jardin de la Crampade semble avoir rendu Renée féconde, celui de Louise ne lui permet pas d'être mère. Pourtant Louise avait créé comme son amie un jardin délicieux, une « terre promise » après ses secondes noces avec Gaston. Mais ce jardin parfait, ce « petit Versailles » soigné « autant que ceux des jardins du plus riche banquier[996] » n'est pas assez sauvage. D'une beauté ostentatoire, ce jardin trop parfait échouera à la faire entrer en maternité. Dans son jardin très naturel, très simple, Eugénie résistera aux aléas du destin, à la déception, tandis que Louise ne survivra pas.

La vallée, la mer, le soleil se retrouvent dans le rôle de parents de substitution effaçant temporairement les parents réels, mais ces parents rêvés tout comme les parents de remplacement sont éphémères et disparaissent quand ils ne sont plus utiles. La nature, les éléments ne valent, n'existent que dans le temps nécessaire pour se reconstruire, se former.

L'environnement naturel est certes décrit pour lui-même pour la poésie de l'écriture mais aussi pour dire son rôle de formation. Il est également le lieu de projection des états d'âme et des désirs.

3.1. Parents de rêve

Les lieux ne sont jamais que ce nous les faisons[997].

Après le baiser avec Charles, Eugénie trouve du charme à son triste jardin, à ces plantes qui auparavant était si « ordinaires pour elle[998] ». Or la nature n'est belle et joyeuse que lorsqu'elle signifie l'amour, et quand Félix part à Paris la vallée devient « funeste » à ses yeux de même que la vallée de la Touraine paraît ennuyeuse à Julie tant qu'elle n'a pas rencontré Lord Grenville :

> – C'est là, répondit-il avec mélancolie en montrant un bouquet de noyers sur la route, là que prisonnier je vous vis pour la première fois…
> – Oui, mais j'étais déjà bien triste ; cette nature me sembla sauvage, et maintenant…[999]

---

[996] *Mémoires de deux jeunes mariées*, CH, I, p. 381.
[997] *Un drame au bord de la mer*, CH, X, p. 1161.
[998] *Eugénie Grandet*, CH, II p. 1074.
[999] *Le Lys dans la vallée*, CH, IX, p. 1087. Note : Balzac a commenté ce passage par la plume de Félix Davin : « Si l'influence de la pensée et des sentiments a été démontrée, n'est-ce pas dans la peinture de ce ravissant paysage de la Touraine, vu par Julie d'Aiglemont, à deux reprises différentes ? Quel chef d'œuvre que le tableau de cette jeune femme insouciante, qui n'a trouvé que des souffrances dans le mariage, et qui ne voit rien de beau dans la Touraine, tandis que plus tard elle y respire le bonheur en la revoyant au milieu des enchantements d'un amour qui ne se révèle que pour disparaître ! » *Introduction aux Études de mœurs*, CH, I, p. 1165.

La beauté des lieux ne semble exister que dans et par l'amour, or l'amour chez Balzac n'est qu'une chimère. La vallée, les jardins, la mer ressemblent au « jardin d'Armide », des lieux pour exalter l'amour, la sensualité mais des lieux d'illusions. Ainsi Félix déçu par Lady Dudley compare cette passion à celle d'Armide avec son soupirant : « Quant à notre intimité, à cette passion éternelle, à ces serments de mourir si je cessais de l'aimer, à cette fantasmagorie d'Armide, tout avait disparu comme un rêve[1000]. »

Ces chimères qui ne durent qu'un temps ont pourtant le mérite de rendre plus fort celui qui les expérimente, car l'amour conduit aux rêves**.** Etienne cesse de souffrir quand il rencontre dans ses rêves, où ils ont pénétré par effraction, ces parents imaginaires, une mère-mer et un père-soleil qui lui permettront non pas de retrouver sa mère idolâtrée mais de dépasser sa mort. Ce temps de rêve permet d'échapper temporairement à la réalité, de retrouver une harmonie, ainsi que le fait apparaître Arlette Michel : « Les noces merveilleuses de l'enfant maudit avec l'océan orchestrent d'une façon somptueuse cette entrée dans la pire lumière de l'harmonie[1001]. »

> Ce n'est pas la mystique, ni l'effusion romantique, ni la communion religieuse avec la Personne divine, qui intéresse Balzac, mais la théorie philosophique qui donne un sens à l'humanité, et qui, de ce fait, régit l'esthétique de sa propre création. Il en ressort que les lois anthropologiques suivent les mêmes rythmes que les lois cosmiques[1002].

L'envie de vivre qui lui manquait réapparaît quand dans l'inconscient les lieux agréables s'associent à des parents symboliques. Le rêve au bord de la mer permettra à Etienne de comprendre et supporter le réel. Quand il sort de son rêve pour retourner dans la société, la nature a redonné un sens à sa vie.

Cela correspond à l'analyse de Jung pour qui le rêve serait source et matrice de toute vie consciente. De plus pour Jung, le rêve aurait un caractère nettement féminin-maternel et cette force féminine serait essentielle et fondamentale, elle assurerait l'enracinement dans la Nature qui donne la santé et l'équilibre mental indispensables. Le monde du rêve rejoint également le monde de l'inspiration créatrice, mère de toutes les grandes réalisations. C'est pourquoi, selon Jung, « toutes les grandes conquêtes de la culture : la religion, la philosophie, et l'art, ne sont que des fruits portés par l'arbre féminin de l'inconscient[1003] ». Il y a donc dans le rêve une force

---

[1000] *Le Lys dans la vallée*, CH, IX, p. 1224.
[1001] MICHEL, Arlette. À propos de poétique balzacienne : réalisme et illusions perdues. *L'Année balzacienne*. 1980.
[1002] GAUTHIER, Henri. *L'Image de l'homme intérieur chez Balzac*, *op. cit*., p. 4.
[1003] VALOIS, Raynald. C.-G. Jung et le féminin, art. cit.

profonde qui conduit à affronter le réel, et quand Etienne sort de son rêve, il est prêt à affronter l'« océan d'hommes ».

La notion de milieu naturel telle qu'elle est abordée par Balzac glisse de repères tangibles à des lieux rêvés, des projections fantasmatiques aux limites du réel. Le lieu paradisiaque comme la vallée conduisant à l'amour n'existe pas en tant que tel, seuls existent des lieux sur lesquels on projette des désirs de bonheur. Les lieux de nature avancent masqués, paraissent des décors « utiles », transitionnels pour servir une intention**.** C'est ainsi qu'on retrouve un certain nombre de motifs dans des décors et des contextes distincts : un soleil qui braque ses rayons sur les toits, l'eau, les fleurs, un banc qui se retrouve dans deux jardins. L'immense noyer qui domine le jardin d'Eugénie a déjà servi : c'est sous un noyer que Félix et lord Grenville aperçoivent respectivement le Lys et Julie. Tous ces éléments ont pour fonction de créer du rêve et servent de « re-pères », d'« a-mères » pour la trans-formation des jeunes gens[1004].

[1004] Ces trois éléments – le noyer, le pan de mur et surtout le banc de bois – reviennent avec une fréquence presque obsédante dans le texte, si bien que, pour John Gale, le petit banc jouit d'une sorte de récurrence liturgique. La référence de Gale à la liturgie est tout à fait pertinente parce qu'à la différence de sa « sœur heureuse », Ursule Mirouët, dont les visites à l'église constituent des événements importants dans le roman portant son nom, on ne voit jamais Eugénie à la messe. Malgré la dévotion d'Eugénie – ou peut-être grâce à elle –, le jardin devient *dans le texte* « un lieu de culte de substitution. » HEATHCOTE, Owen. Le jardin d'Eugénie : La femme, l'espace et les objets transitionnels dans « Eugénie Grandet », art. cit.

CHAPITRE 2 : Des espaces qui en disent long…

Ainsi les lieux, les sons, les choses, tout ce qui frappe les sens, prépare l'entendement et forme le caractère[1005].

[1005] *L'Enfant maudit,* CH, X, p. 895.

1. Un monde de correspondances

> Ainsi l'œuvre à faire devait avoir une triple forme : les hommes, les femmes et les choses, c'est-à-dire les personnes et la représentation matérielle qu'ils donnent de leur pensée ; enfin l'homme et la vie[1006].

Balzac, toujours à la recherche de l'unité, met en relation les maisons et les humains et joue sur le double sens des mots pour dire la contiguïté du monde. Ainsi un mobilier peut être « manchot, borgne, invalide, expirant[1007] », des adjectifs qui appartiennent davantage à des modèles de représentation humaine qu'à des indices de formes réelles. Il multiplie personnifications, métaphores et analogies et, en même temps qu'il décrit, transfigure la réalité physique, et dépasse l'univers de référence des objets pour faire résonner des idées**.** La description chez Balzac conduit donc la plupart du temps à un jugement, à une interprétation : « Selon une procédure on ne peut plus balzacienne, chaque détail, chaque élément évoqué, renvoie à une signification plus large ou prend une valeur représentative[1008]. »

Les descriptions des endroits de vie ne sont donc pas de simples photographies du réel mais une vision de la façon dont Balzac les a rêvés, pensés pour suggérer d'autres choses, souvent les relations entre les personnes. Cette fonction symbolique de la description part du principe que les êtres vivants sont en harmonie, en adéquation avec leurs lieux de vie, et que dès lors les lieux pourraient agir positivement ou négativement sur leurs habitants et réciproquement. On se souvient de ce qu'écrit Renée de l'Estorade à son amie Louise lorsqu'en restaurant sa maison, son mari disgracieux qu'elle materne va embellir : « L'élégance que j'introduisais dans la maison a jeté des reflets sur sa personne[1009]. » Dans cet univers de bon goût, Louis de l'Estorade va « s'élever » à la hauteur de la beauté des objets que Renée introduit, car « le goût comme le génie sont des données transcendantes[1010] ».

Dans *Le Père Goriot*, c'est la pension qui s'accorde à Mme Vauquer, au point que pension et tenancière semblent faire corps. Balzac évoque la tristesse des couleurs : « Cette maison jaune et morne[1011] » se retrouve dans la proximité de deux dômes qui projettent sur la pension des teintes sévères, donnant à la façade de la bâtisse « un caractère ignoble[1012] ». Ces teintes impures, inquiétantes, on les retrouve aussi à l'intérieur de la pension : la salle à manger est

---

[1006] *Avant-propos*, CH, I, p. 9.
[1007] *Le Père Goriot*, CH, III, p. 54.
[1008] DÉRUELLE, Aude. *Honoré de Balzac, « Le cousin Pons »*. Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2018, p. 17.
[1009] *Mémoires de deux jeunes mariées*, CH, I, p. 254, 255.
[1010] DÉRUELLE, Aude. *Honoré de Balzac, « Le cousin Pons »*, *op. cit*., p. 200.
[1011] *Le Père Goriot*, CH, III, p. 24.
[1012] *Ibid.*, p. 11.

peinte de couleurs indistinctes, les carafes sont ternes, les fleurs sur la cheminée artificielles, et bleuâtre le marbre de la pendule du salon. Une description codée très négativement, et qui renvoie à Madame Vauquer :

> Sa face vieillotte, grassouillette, du milieu de laquelle sort un nez à bec de perroquet ; ses petites mains potelées, sa personne dodue comme un rat d'église, son corsage trop plein et qui flotte, sont en harmonie avec cette salle où suinte le malheur, où s'est blottie la spéculation, et dont madame Vauquer respire l'air chaudement fétide, sans en être écœurée. Sa figure fraîche comme une première gelée d'automne, ses yeux ridés, dont l'expression passe du sourire prescrit aux danseuses à l'amer renfrognement de l'escompteur, enfin toute sa personne explique la pension, comme la pension implique la personne[1013].

Cette mère nourricière, qui tient en tout cas ce rôle auprès des pensionnaires internes, apparaît faussement accueillante, à la fois engageante, avec ses petites mains potelées comme celles d'un enfant, et son généreux corsage, où l'on a presque envie de se réfugier. Mais… mais en même temps son corsage est trop plein et son nez crochu… D'entrée de jeu, le portrait laisse entendre qu'on a là une mauvaise parentalité, comme on dit « une mauvaise mère », « une mère indigne » dont il vaut mieux se méfier, et qu'il faut s'échapper au plus vite du lieu qu'elle gouverne.

Pour parvenir à cette symbiose, Balzac multiplie dans ses descriptions les métaphores, les analogies, les caractéristiques humaines pour parler des lieux, des choses. Ainsi les murs de la pension Vauquer ont des teintes « mornes », le mobilier douteux est « manchot, borgne, invalide, expirant[1014] ». Le décor devient une sorte de type ayant un rôle à jouer.

Dans le roman qui ouvre *La Comédie humaine*[1015], c'est la présentation de la « vénérable » maison des Guillaume qui appelle une double interprétation. C'est une « frêle » maison avec des murs « menaçants », d'« humbles » croisées laissant passer un jour « douteux », de « gros barreaux de fer » devant la boutique et la lucarne est « sans appui ». Le lecteur a vite compris la fragilité de cette maison brinquebalante, qui a quelque chose de la prison puisqu'intervient le mot « barreaux », qui fait apparaître ce lieu comme un parent étouffant, asphyxiant… La famille qui habite là est probablement peu fiable, gouvernée par des parents médiocres, et en

[1013] *Ibid.*, p. 54.
[1014] *Loc. cit.*
[1015] Cette description de la maison Guillaume est d'autant plus significative qu'elle ouvre *Les Scènes de la vie privée* et Anne-Marie Baron parle de la « La *Maison du Chat-qui-pelote* (1830) comme l'ouverture – symbolique et musicale de *La Comédie humaine* » BARON, Anne-Marie. Quelques formes du Mal biblique dans « La Comédie humaine ». *L'Année balzacienne*. Vol. 17, nº 1, 2016, p. 277-294.

effet quand la jeune et frêle Augustine viendra pleurer chez ses vieux parents, elle ne trouvera chez eux ni appui, ni soutien, ni consolation.

La porosité entre les lieux et les personnages est également capitale dans le roman *Eugénie Grandet*. La maison des Grandet, située au bout d'une rue agréable au parfum de Moyen-Âge, est un peu à part, en retrait, dans un renfoncement : « Après avoir suivi les détours de ce chemin pittoresque dont les moindres accidents réveillent des souvenirs […] vous apercevrez un renfoncement assez sombre, au centre duquel est cachée la porte de la maison à M. Grandet[1016]. » C'est cette fois la situation de la maison qui est révélatrice, laissant deviner que ses habitants seront différents des autres habitants de cette rue, plus repliés sur eux-mêmes, plus « enfermés ». Extérieurement en effet la maison ressemble à une « geôle[1017] » avec des murs « épais, humides, plein de suintements[1018] » et d'énormes barreaux en fer à la fenêtre donnant sur la cour intérieure. Son aspect carcéral est annonciateur, puisque, nous le savons, Eugénie sera maintenue prisonnière entre ces murs par son indigne père, et voilà encore une maison qu'on a aussitôt envie de quitter. Et comme si cela ne suffisait pas, la maison est « triste, pâle », et pour tout dire malade : « Ces principes de mélancolie existent dans la physionomie d'un logis situé à Saumur, au bout de la rue montueuse qui mène au château par le haut de la ville[1019]. »

Ces trois maisons sont en harmonie avec les personnages, apparaissent cause et source de leurs comportements et leur description, programmatique, préfigure ce qui va advenir des personnages.

Les lieux fermés méritent donc une attention particulière. Présentés comme des lieux d'emprisonnement, ils ne peuvent apporter que dépression et mélancolie, et les jeunes gens qui ont le malheur d'y vivre cherchent à les quitter pour des endroits plus rassurants qui leur apportent l'apaisement comme le feraient de bons parents.

Ainsi en sera-t-il pour un adolescent, Louis Lambert, qui, pour échapper à la violence des professeurs de son collège, se réfugie dans une sorte de cellule familiale imaginaire qui lui permet de réaliser ses rêves.

[1016] *Eugénie Grandet*, CH, III, p. 1030.
[1017] *Ibid.*, p. 1039.
[1018] *Loc. cit.*
[1019] *Ibid.*, p. 1027.

2. Enfants de lieux clos

2.1. Entre les murs

Une « vaste enceinte soigneusement close[1020] »

Louis Lambert, le héros éponyme du roman, vit comme Mme de Mortsauf en Touraine, la « matrie[1021] »de Balzac. Fils unique d'un modeste tanneur, il est un enfant aimé, trop aimé même, car on ne le contredit jamais. Pour qu'il puisse échapper à la conscription, ses parents ont confié son éducation à un oncle, le curé de Mer. Louis, enfant précoce, lit beaucoup et principalement des œuvres mystiques. À douze ans, pendant les vacances, il échappe à ses parents, se cache au fond des bois pour lire *Les Merveilles du Ciel et de l'Enfer* d'Emmanuel de Swedenborg[1022]. La forêt où il se cache pour lire semble tenir lieu de nid, d'espace matriciel où il peut vivre librement sa vie. Cette boulimie de lectures et ce besoin de retrait n'est pas sans inquiéter Mme Lambert : « il allait lire et méditer au fond des bois pour se dérober aux remontrances de sa mère, à laquelle de si constantes études paraissaient dangereuses. Admirable instinct de mère[1023] ! » Cette mère a pressenti une faille chez son enfant, une tendance à s'exclure qui se confirmera chez l'adolescent et l'adulte.

Mme de Staël, surprise par cet enfant surdoué qui semblait avoir compris la « mystérieuse profondeur des Écritures[1024] » offre généreusement des études au collège Vendôme à ce fils de modeste tanneur. Louis quitte donc une complexe filiation : ses parents naturels et son oncle mais aussi des mères symboliques, une femme de lettres, mère de nombreuses œuvres littéraires et la nature.

C'est ainsi qu'à quatorze ans, Louis Lambert rejoint le collège Vendôme, et l'adolescent vit très mal dans cette institution. Louis se sent enfermé, car l'architecture de ce collège sévère, austère rappelle celle d'un monastère. Coupé de ses belles campagnes, il regrette « la splendeur

---

[1020] *Louis Lambert*, CH, XI, p. 597.
[1021] Michel Lichtlé écrit : « L'on a maintes fois souligné la ferveur avec laquelle Balzac a célébré sa terre natale. De cet attachement passionné, *Le Lys dans la vallée* nous offrira sans conteste, en 1836 l'expression la plus achevée [...] la notice biographique sur Louis Lambert, qui clôt en octobre 1832 l'édition des *Nouveaux contes philosophiques*, s'inscrit aussi, à l'évidence, dans une série d'œuvres auxquelles Balzac prêtera le commun décor de ce que Chateaubriand eût nommé sa "matrie" » Introduction. *Louis Lambert*, CH, XI, p. 559.
[1022] Balzac admirait Emmanuel de Swedenborg, un homme qui avait cherché à concilier système mathématique et philosophique et qui avait tenté de révéler les correspondances entre le monde spirituel et le monde réel. C'était « un voyant » qui disait communiquer avec les anges. « Balzac qui avait nourri des sentiments mystiques dès sa jeunesse dévora, dans les années 1830, les ouvrages d'auteurs mystiques comme sainte Thérèse d'Ávila, Antoinette Bourignon, M^me^ Guyon, Jacob Bœhme, Swedenborg et Saint-Martin ». OSUGA, Saori. Swedenborg et la théosophie mystique dans « Séraphîta ». *L'Année balzacienne*. Vol. 14, n° 1, 2013, p. 183-197.
[1023] *Louis Lambert,* CH, XI, p. 590.
[1024] *Ibid.*, p. 589.

du soleil, la rosée des vallons et la liberté[1025] », source de son harmonie d'autrefois, et la claustration entre les « quatre murs d'une salle où quatre-vingts jeunes gens étaient silencieux, assis sur un banc de bois, chacun devant son pupitre[1026] » lui est insupportable. À quoi s'ajoute le dégoût de l'air corrompu des salles d'études, car Louis comme Etienne de *L'Enfant maudit* a reçu de la nature une extrême délicatesse des sens, qui le rend sensible à l'atmosphère « viciée » de la salle « malgré le nombre des fenêtres et la hauteur de la porte[1027] ».

Dans ces « bâtiments monastiques[1028] », les règles ressemblent à celles d'un couvent : « Nos péchés et nos sentiments se trouvaient en coupe réglée[1029] » mais aussi à celles d'une caserne. La discipline y est particulièrement rigide, militaire : « L'inspection que nous subissions tous les dimanches. Nous étions en grand tenue, rangés comme des soldats[1030]. » Un lieu carcéral, donc, où se pratique une forme de parentalité odieuse par son autoritarisme, la privation d'autonomie, la claustration punitive. La seule « douceur » est la tolérance de pigeons : « Les Pères nous permettaient encore d'avoir des pigeons et des jardins[1031]. » Louis, qui a été présenté aux professeurs comme un enfant d'exception, les déçoit. Il est puni, « accablé de férule[1032] », et mis en « prison » parfois pour une simple erreur de traduction latine. Ce lieu de claustration, sorte de cage où l'on mettait les mauvais écoliers, va paradoxalement sauver l'enfant mélancolique, l'aider à supporter la sévérité et l'injustice de ces maîtres qui n'ont pas joué le rôle de bons parents de substitution.

2.1.1. Refuge maternellement aimé

Heureusement, durant ces années difficiles, Louis Lambert s'est trouvé un compagnon d'infortune. Les élèves qui les voient toujours ensemble ont associé leurs noms dans un sobriquet commun « Le Poète-et-Pythagore ». Pythagore pour Louis, en raison de son mutisme[1033], pendant que son ami devient « le poète » à cause de son « intempestive passion » pour la rime. Cet ami qui n'est pas nommé, se présente comme le biographe de Louis Lambert, celui qui ouvre et clôt le récit : « Louis Lambert naquit, en 1797, à Montoire [...] mourut à l'âge de vingt-huit ans, le 25 septembre 1824, entre les bras de son amie[1034]. »

[1025] *Ibid.*, p. 614.
[1026] *Ibid.*, p. 607.
[1027] *Loc. cit.*
[1028] *Ibid.*, p.600.
[1029] *Ibid.*, p. 597.
[1030] *Loc. cit.*
[1031] *Ibid.*, p. 598.
[1032] « Palette de cuir, épaisse d'environ deux doigts. » *Ibid.*, p. 611, 612.
[1033] Pythagore avait développé une discipline du silence qui cherchait à apaiser l'esprit par le contrôle de la parole.
[1034] *Louis Lambert*, CH, XI, p. 589 et 692.

Ces deux collégiens pendant quatre ans sont très complices, et si le poète est sanctionné et mis en prison, son ami le rejoint : « Louis ne tarda pas à se faire mettre en prison pour me tenir compagnie[1035]. » Une prison fondée sur un paradoxe : un lieu carcéral avec ses « barreaux », mais dans le même temps un lieu séduisant, une « alcôve » :

> Là, plus libres que partout ailleurs, nous pouvions parler pendant des journées entières, dans le silence des dortoirs où chaque élève possédait une niche de six pieds carrés, dont les cloisons étaient garnies de barreaux par le haut, dont la porte à claire-voie se fermait tous les soirs, et s'ouvrait tous les matins sous les yeux du Père chargé d'assister à notre lever et à notre coucher. […] Ces alcôves ainsi bâties nous servaient de prison, et nous y restions quelquefois enfermés pendant des mois entiers[1036].

C'est cette « niche » ou « alcôve » qui va permettre à Louis et au Poète, déjà accouplés par le nom, d'entrer en relation intime « comme deux amants[1037] ». Ils aiment se réfugier dans cet endroit, comme Etienne aimait se pelotonner dans le creux doux du rocher. L'alcôve prend une dimension utérine, devient un espace réconfortant qui apaise la souffrance comme le ferait une mère, car à cet âge il est difficile encore d'être sevré du réconfort maternel. Cependant le temps passé dans cette prison : « des mois entiers » figure comme une faille, une mauvaise gestion des punitions par les Pères de cette institution.

Les deux amis protègent scrupuleusement cet endroit de l'entre-deux, ce « jardin secret » où ils peuvent se dire leurs pensées, leurs sentiments. Des coquilles de noix posées préventivement dans l'escalier les préviennent à temps de l'arrivée du cerbère du lieu. Pas question qu'un surveillant abolisse ce temps aimé :

> Les écoliers mis en cage tombaient sous l'œil sévère du préfet, espèce de censeur qui venait, à ses heures ou à l'improviste, d'un pas léger, pour savoir si nous causions au lieu de faire nos pensum. Mais les coquilles de noix semées dans les escaliers, ou la délicatesse de notre ouïe nous permettaient presque toujours de prévoir son arrivée, et nous pouvions nous livrer sans trouble à nos études chéries[1038].

Avec cette « alcôve-prison », Balzac fait ressurgir une partie de son passé de collégien. Selon les témoignages du père Verdun, ancien portier du collège, il aurait « passé une partie de ce temps en pénitence, soit dans sa cellule, soit dans un bûcher où il fut emprisonné une semaine entière[1039] ». Sa sœur Laure Surville a écrit également que c'est dans le cachot où Balzac était régulièrement confiné qu'il avait lu en cachette une grande partie de la bibliothèque du collège.

[1035] *Ibid.*, p. 618.
[1036] *Ibid.*, p. 619.
[1037] *Ibid.*, p. 615.
[1038] *Ibid.*, p. 619.
[1039] *Ibid.*, p. 1529. Note.

Les deux amis se sont improvisés d'autres lieux pour se blottir et s'abandonner à leurs confidences. Ainsi, par exemple un coin de classe où ils se tiennent en retrait « semblables à deux végétations », ou cachés sous le feuillage d'un des tilleuls de la cour. Dans ces recoins, « Le Poète-et-Pythagore » parviennent à oublier le monde sinistre du collège. Louis Lambert finit même par abolir par la pensée cette institution : « Heureusement pour moi, s'écria-t-il un jour, il se rencontre de bons moments pendant lesquels il me semble que les murs de la classe sont tombés et que je suis ailleurs dans les champs[1040] ! »

Durant ce temps où il s'abstrait du réel, Louis Lambert confie à son ami ses rêves. Ainsi le château de Rochambeau où les collégiens doivent aller en promenade le lendemain, il l'a déjà vu, un rêve le lui a déjà montré : « Mais j'ai vu cela cette nuit en rêve[1041]. » Il s'interroge sur ces phénomènes de vision, sur ses dons de divination. Peut-être ressemble-t-il à ce bisaïeul habitué aux apparitions, qui demandait des conseils à sa femme décédée ? Un rêve en particulier lui revient, « dont la bizarrerie » a frappé son imagination à six ans : « Couché dans un grand berceau, près du lit maternel, mais n'y dormant pas toujours, (il) vit quelques étincelles électriques jaillissant de la chevelure de sa mère, au moment où elle se peignait[1042]. »

Pas de doute pour Anne-Marie Baron, Louis revit à travers ce rêve, l'expérience fantasmatique de la scène primitive, il se représente la scène dans laquelle il a été fait :

> Balzac imagine dans *Louis Lambert* une scène dont le dispositif est nettement celui d'une observation enfantine de rapports parentaux. [...]Tous les éléments d'une scène primitive sont réunis, l'objet de l'observation étant escamoté et remplacé par les étincelles. Mais le caractère sexuel de la scène, immédiatement sublimé par l'exploitation scientifique qu'en fait le récit de Louis, est évident[1043].

Selon elle, en effet, l'enfant toujours en quête de marques d'amour se construit dans le regard de sa mère ou de son substitut : « C'est le regard de l'autre qui constitue l'image spéculaire du sujet[1044]. » Un enfant qui ne bénéficie pas de ce regard efface progressivement le « désir de l'Autre », et il faut alors recourir à des objets médiateurs pour compenser. C'est ce qui se passe pour Louis Lambert qui, en l'absence du regard maternel, imagine sa mère et en même temps la scène primitive à travers un objet fantasmatique lié à la lumière, sans réelle matérialité : des étincelles. Telle est la thèse défendue par Anne-Marie Baron qui s'appuie pour sa démonstration

[1040] *Ibid.*, p. 614.
[1041] *Ibid.*, p. 620,621.
[1042] *Ibid.*, p. 626.
[1043] BARON, Anne-Marie. *Balzac, ou, L'auguste mensonge*. Paris : Nathan, 1998, p. 33.
[1044] *Ibid.,* p. 32, 33.

sur les théories de Freud[1045] : « Le fantasme, par son rôle de soutien du désir, fait réponse au manque fondamental du désir symbolique de l'Autre, origine de tous les signifiants[1046]. »

On peut s'autoriser à penser aussi que cette vision éblouissante des étincelles dans les cheveux de sa mère soit un fantasme incestueux, la rêverie hallucinatoire d'un petit garçon qui adore sa mère et qui comme plus d'un petit garçon et la voudrait sienne. (Le père n'est pas dans ce rêve et l'enfant s'en donne à cœur joie !)

Suite à la première interprétation de Mme de Anne-Marie Baron, ce serait donc fantasmatiquement que Louis Lambert fait l'expérience de la scène originaire qui semblerait nécessaire à tout créateur « réaliste ». Marthe Robert, dans son essai *Le roman des origines et origines du roman,* affirme que dans toute création s'expriment deux types d'enfants : l'idéaliste qui n'a pas encore vu ou imaginé l'acte primitif, et celui qui l'a imaginé ou vu et qui serait plus réaliste. Louis Lambert, enfant qui vivait dans ses rêves paraît après cette vision de l'objet fantasmatique avoir changé. Il semblerait que l'expression de ce souvenir infantile, de la vision d'étincelles dans les cheveux de sa mère, soit au cœur d'un processus de réalisation. Tout adolescent ayant besoin d'être vu pour exister, Etienne privé du regard de sa mère, réinvestit ce souvenir et cet objet « étincelles », objet qui l'aide à être important à nouveau, à se former narcissiquement, puis à créer. À la sortie du rêve, l'objet s'efface mais la satisfaction produite par sa vision lui a permis de se sentir important, de ne plus rechercher l'attention de sa mère et ainsi de se constituer en adulte réaliste, un adulte qui serait capable à son tour de procréation ou de création artistique, la création artistique ayant à voir avec l'enfantement[1047]. Etienne aurait fait mourir en lui son désir incestueux de mère et en même temps l'idéaliste : « Peut-être voyait-il ses rêves de jeunesse comme des langes qu'il lui faudrait bientôt

[1045] Mme Anne-Marie Baron donne un autre exemple de scène primitive vécut fantasmatiquement et décrit par Freud : « On connait la fameuse analyse de la scène primitive, ce fantasme, décrit par Freud dans *L'Homme aux loups*, où l'enfant surprend ses parents en train de copuler comme des animaux. Réalité ou fantasme peu importe. L'important est que l'enfant ait recours à cette expérience phylogénétique là où son expérience personnelle ne suffit plus. Projetant sur ses parents le schéma d'une scène réellement observée, dans la nature ou sur une illustration, ou simplement imagée, il comble avec les lacunes de la vérité individuelle avec de la réalité « préhistorique » qui appartiennent au patrimoine instinctif de chaque individu. » BARON, Anne-Marie. *Balzac, ou, L'auguste mensonge*, *op. cit*., p. 33. Ces objets fantasmatiques seraient liés à la sortie de l'adolescence au désir de grandir selon la psychologue Evelyne Gosse-Oudard. Elle écrit : « Ce processus passe par une déprise pulsionnelle des objets œdipiens qui s'étaient ré-imposés avec force au sujet au moment de la puberté, par un réaménagement de son rapport à ses idéaux et par une intégration de cette force pulsionnelle assurant la capacité du moi à être en contact avec ce qui vient du ça et de l'infantile tout en composant avec la réalité externe et avec autrui. » GOSSE-OUDARD, Evelyne. Sortir de l'adolescence, terminer son analyse. *Adolescence*. Vol. 224, nº 4, 2004, p. 789-797.

[1046] BARON, Anne-Marie. *Balzac, ou, L'auguste mensonge*, *op. cit*., p. 33.

[1047] La création artistique qui aurait à voir avec l'enfantement a été vue très tôt, ainsi « Platon, dans le *Théétète*, est le premier à comparer de façon systématique l'engendrement d'une œuvre intellectuelle avec une naissance. » GRANAROLO, Philippe. Création, procréation, autocréation. *iPhilo – la philosophie en poche*. Art & Société, 2013. https://iphilo.fr/2013/05/29/creation-procreation-autocreation/?format=pdf

quitter[1048]. » Il se met à écrire et tente d'extraire une théorie, de formuler des concepts sur ses visions, dans un ouvrage intitulé : *Le Traité de la volonté*.

2.1.2. L'alcôve, un lieu fécond

L'objectif de ce traité, c'est de donner une explication à ses songes, à des dons qui se révèlent surnaturels, et d'élucider les mystères du monde invisible. Louis part du principe que la pensée serait un produit physique, un produit issu de la volonté : « Nous serons tous deux les chimistes de la volonté[1049]. » Cette idée de matérialité de la pensée conduit Louis Lambert à adopter les idées de Swedenborg, ce spiritualiste qui a essayé de démontrer qu'en chacun de nous un être intérieur s'exprimerait, et se matérialiserait par l'apparition d'anges.

Sans entrer dans le détail de toutes ces réflexions et principes développés dans cet ouvrage sur la « volonté[1050] », il importe de voir que durant ces six mois d'écriture du *Traité de la volonté,* Louis est heureux, il aime « se livrer avec amour au torrent de ses pensées[1051] ». La pensée aurait-elle je ne sais quoi de maternel ? Louis, égaré dans ce collège, semble avoir trouvé dans l'étude et la réflexion, une sorte de mère. Raphaël de Valentin dira la même chose dans *La Peau de chagrin* : « Hélas ! l'étude est si maternellement bonne, qu'il y a peut-être crime à lui demander des récompenses autres que les pures et douces joies dont elle nourrit ses enfants[1052]. » Le monde de la pensée semble avoir la douceur maternelle, elle semble caresser l'esprit comme une mère ferait du corps. Elle semble également donner une force morale, Louis quand il écrit retrouve Dieu et son traité est « sous le joug d'une imagination presque divine[1053] ». Dans l'étude, il retrouve Dieu « le père-créateur », soit selon un critique l'image d'un père auquel s'identifierait le romancier lui-même[1054] :

> Balzac ne croit qu'au Père. C'est qu'il est lui-même créateur, et que ce qui pourrait apparaître ici à tort, comme une vaine spéculation métaphysique doit beaucoup, à n'en pas douter, à l'expérience qu'a Balzac de sa propre création, « verbe » qui se fait « chair » mais qu'il nourrit dangereusement de sa vie[1055].

[1048] *Louis Lambert,* CH, XI, p. 622.
[1049] *Ibid*., p. 623.
[1050] Roland Chollet écrit par exemple que la « Volonté » aurait à voir avec la parole, la volonté serait un produit de plus en plus dégradé « de la *Substance*, elle -même incessamment émanée par la *Parole.* » CHOLLET, Roland, DIETHELM, Marie-Bénédicte et MOZET, Nicole. *L'œuvre de Balzac en préfaces : des romans de jeunesse au théâtre*, *op. cit*, p. 241.
[1051] *Louis Lambert,* CH, XI, p. 611.
[1052] *La Peau de chagrin*, CH, X, p. 135.
[1053] *Louis Lambert,* CH, XI, p. 611.
[1054] *Ibid.*, p. 1562. Note 3.
[1055] *Ibid.*, p. 1562. Note 3.

Dans l'étude, Louis trouvera à la fois un « père-créateur » stimulant la pensée, une sorte de père capable de réparer, de redresser le tort de cet enfant mal vu, mal considéré, incompris ainsi qu'une bonne mère, caressante, douce.

Si Balzac, « demeura obscurément fidèle tout au long de sa vie[1056] » au *Traité de la Volonté*, à cette œuvre de jeunesse, fidèle peut-être au soutien de cette parentalité « divine », à la symbolique d'une force profonde qui l'aurait aidé à affronter le réel et à devenir un écrivain, Louis, en revanche paiera cher cette expérience « spirituelle » de la parentalité qui l'entraînera vers un triste destin.

2.1.3. Un « être intermédiaire entre l'homme de génie et le fou[1057] »

Durant trois ans, le repli dans l'alcôve a permis à Louis de se rapprocher de son ami, a favorisé le développement de son imagination, stimulé sa pensée, tout comme l'auraient fait de bons parents à la fois protecteurs, aimants et stimulants. Ce retrait dans ce lieu « cocon » était d'autant plus nécessaire que la réalité extérieure était décevante, dure, l'alcôve a apaisé la mélancolie de Louis en même temps qu'elle lui a permis d'accéder à une vie intérieure et intellectuelle riche. Dans cet abri, ce qu'il perdait en vie physique, il le gagnait en pensées. Louis « transporta toute son action dans sa pensée, comme d'autres placent toute leur vie dans l'action[1058] ». Pour Balzac, une bonne éducation inclut obligatoirement la pensée et la réflexion, la plus belle « force » selon lui : « Au collège ainsi que dans la société, le fort méprise déjà le faible, sans savoir en quoi consiste la véritable force[1059]. »

Toutefois s'il faut pour bien se construire disposer d'un lieu qui permette de se tourner vers soi afin de former sa pensée, il ne faut pas rester trop longtemps dans ce monde clos et protecteur, ce monde du rêve et de la pensée, on ne doit pas prendre le risque d'être trop longtemps en rupture avec le monde extérieur, négliger le corps. C'est ce qui se passe pourtant pour Louis et le poète qui ne jouent jamais avec les autres, et s'excluent du monde de leurs pairs. Louis, enfant sensible, personnage-fleur comme Etienne, ne peut vivre enfermé : « fleur(s) prévoyante(s) qui ferme(nt) (son) calice à la bise, et ne (veut) s'épanouir que sous un

[1056] CHOLLET, Roland, DIETHELM, Marie-Bénédicte et MOZET, Nicole. *L'œuvre de Balzac en préfaces : des romans de jeunesse au théâtre*, *op. cit*., p. 237.
[1057] *Louis Lambert*, CH, XI, p. 1599, note 2 de la page 691.
[1058] *Louis Lambert,* CH, XI, p. 594.
[1059] *Louis Lambert,* CH, XI, p. 610.

ciel pur[1060] », il a donné sa préférence au monde de la pensée plutôt qu'à la vie réelle, et on peut facilement s'égarer dans le monde de la pensée…

On a laissé Louis dans ce collège s'accrocher désespérément à ses lectures, au monde des idées, on l'a laissé vivre d'une manière de plus en plus exclusive. Le collège n'a pas rempli sa fonction de bien développer l'adolescent et il quittera la pension très fragilisée. Paris prendra le relais, achèvera le processus de destruction de l'enfant génial. Le monde de l'imaginaire, de la lecture, est finalement plus dangereux que le réel, ce dont sa mère à Montoire, avait eu l'intuition[1061]. Si le temps de l'utopie, de la pensée, se révèle nécessaire pour accéder à la sagesse, il faut savoir retourner dans le monde réel et l'accepter tel qu'il est. Il est dangereux de fuir le réel, même s'il est difficile.

La pension, lieu qui aurait dû être bénéfique s'est avérée un parent dangereux et la ville de Paris qui prendra le relais achèvera ce processus de destruction de l'enfant génial. Pris dans une vie intérieure trop intense, faite de trop de pensées, Louis sombrera dans la folie qui le tuera. Idée reprise par des critiques contemporains : « En Lambert, la pensée, comme dirait Balzac, réagit sur elle-même, et s'anéantit, dévorée par sa propre activité[1062]. »

Le risque était présent dès le départ, du simple fait que Louis était entré en adolescence, et que toute adolescence présente ce risque si nous entendons bien Lacan :

> On ne saurait devenir homme sans risquer fondamentalement la folie. Ajoutons qu'on ne saurait devenir homme sans être, avant cela, adolescent. L'adolescence se présente ainsi à la fois comme un passage obligé et aussi comme un passage risqué. À propos de cet âge où tout se joue, de l'avenir ou de la folie – ou pas – de l'homme en devenir, nous retiendrons [...] que tout dépend de la suite[1063].

Or la suite pour Louis, c'est qu'un an après le départ du poète, il quittera à son tour l'enfermement de Vendôme et, passant de l'amitié à l'amour, rencontrera Pauline de Villenoix, une « femme-ange » comme de Mme de Mortsauf. À Paris, il se lance dans l'écriture. Pauline l'aime et l'encourage mais il faut des relations pour se faire connaître dans une ville où seul compte l'argent, et où la pensée n'est plus un sujet que l'on respecte. Louis Lambert voit ses aspirations créatrices étouffées par le matérialisme : « Cher oncle, je vais bientôt quitter ce pays, où je ne saurais vivre. Je n'y vois aucun homme aimer ce que j'aime, s'occuper de ce qui

---

[1060] *Ibid.*, p. 639.
[1061] LICHTLÉ, Michel. L'Aventure de Louis Lambert. *L'Année balzacienne*. 1971.
[1062] CHOLLET, Roland, DIETHELM, Marie-Bénédicte et MOZET, Nicole. *L'œuvre de Balzac en préfaces : des romans de jeunesse au théâtre*, *op. cit*., p. 243.
[1063] WAWRZYNIAK, Michel et SCHMIT, Gérard. Les luttes psychiques de l'adolescence : Identité et appartenance. *Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratiques de réseaux*. Vol. 40, nº 1, 2008, p. 27-43.

m'occupe, s'étonner de ce qui m'étonne. Forcé de me replier sur moi-même, je me creuse et souffre[1064]. »

Louis, ne saura pas forcer le destin, alors que Balzac, son alter ego, sera aidé par Mme d'Abrantès et Mme de Berny qui vont l'aimer, l'encourager et lui éviter la folie.

D'autres adolescents ont besoin d'échapper à des lieux hostiles, une famille mal aimante, et de chercher un lieu protecteur. C'est le cas pour Hélène, dans *La Femme de trente ans,* et le lieu protecteur pour elle sera un bateau.

2.2. À bord d'un vaisseau

Hélène, quitte ses parents la nuit de Noël alors que toute la famille est réunie dans un salon luxueux. Ce soir-là, le père, le général Victor d'Aiglemont, dont « les bras mollement jetés hors de la bergère, achevaient d'exprimer une pensée du bonheur[1065] » est assis au coin du feu et regarde tendrement Abel son fils de cinq ans qui joue avec sa sœur Moïna, âgée de sept ans. Le général, « cheveux grisonnants », apparaît ce soir-là sous les traits d'un respectable chef de famille, un père débonnaire. La mère porte aussi des « yeux caressants[1066] » sur ces deux jeunes enfants et sur son mari. Tous deux prêtent peu d'attention aux aînés qui se tiennent un peu plus loin sous des lampes à huile : Gaspard est en train de lire tandis qu'Hélène travaille sur un métier à tisser. Ce soir de Noël, le couple Aiglemont semble avoir atteint ce que Balzac appelle la paix conjugale dans *Physiologie du mariage* et c'est « un des rares tableaux d'une famille heureuse dans *La Comédie humaine*[1067] ».

Complètement occupés par les jeux de Moïna et d'Abel, les parents ne voient pas l'expression de tristesse et de souffrance qui passent parfois sur le visage d'Hélène « comme de faibles nuées sur un ciel pur[1068] » ni le tremblement de ses mains. Si la mère pose parfois les yeux sur sa fille aînée, c'est un regard sombre, menaçant… Le lecteur sait que la jeune fille n'a jamais eu droit à l'amour de sa mère.

Vers minuit, un homme frappe à la porte et demande à être hébergé. Victor d'Aiglemont accepte de le prendre sous son toit pendant deux heures sans savoir qu'il s'agit d'un assassin en fuite. À la demande de sa mère, qui a envie d'en savoir plus sur l'homme qu'on vient d'accueillir, la jeune Hélène monte le voir dans sa chambre. Elle est subjuguée, et la jeune fille,

---

[1064] *Louis Lambert*, CH, XI, p. 646.
[1065] *La Femme de trente ans*, CH, II, p. 1156.
[1066] *Ibid.*, p. 1157.
[1067] Notes. *La Femme de trente ans*, CH, II, p. 1644.
[1068] *La Femme de trente ans*, CH, II, p. 1158.

l'enfant meurtrière qui a poussé son frère dans la Bièvre, signifie à ses parents son désir de s'enfuir avec cet homme qui se trouve être également un meurtrier. Victor d'Aiglemont devant ce départ précipité, interroge Hélène :

> Voyons, es-tu jalouse de notre affection pour tes frères ou ta jeune sœur ? As-tu dans l'âme un chagrin d'amour ? Es-tu malheureuse ici ? Parle, explique-moi les raisons qui te poussent à laisser ta famille, à l'abandonner, à la priver de son plus grand charme, à quitter ta mère, tes frères, ta petite sœur.
> – Mon père, répondit-elle, je ne suis ni jalouse ni amoureuse de personne, pas même de votre ami le diplomate, monsieur de Vandenesse.
> La marquise pâlit, et sa fille, qui l'observait, s'arrêta.[1069]

Mme d'Aiglemont semble approuver ce départ, elle ne supporte plus les regards accusateurs d'Hélène, semble contente de se débarrasser de celle qui a percé ses secrets de femme adultère.

Cette « terrible nuit de Noël[1070] », marque le début du malheur du reste de la famille. Le père, victime de son agent de change, fait faillite et décide de partir au Mexique et en Colombie pour reconstituer sa fortune. Il y parvient et, au bout de six ans, s'embarque pour son voyage de retour, rêvant de retrouver son foyer et sa famille. Le sort va en décider autrement, et alors qu'il est tout près des côtes françaises, le bateau sur lequel il navigue est attaqué par un vaisseau pirate, l'Othello, et le chef des pirates n'est rien moins que l'homme qui a enlevé sa fille le soir de Noël !

2.2.1. Au milieu de la mer, une mère heureuse

Quand Victor d'Aiglemont pénètre dans la vaste cabine du vaisseau où vit Hélène, découvrant son visage merveilleusement coloré, ses cheveux abondants et bouclés, son élégance et sa beauté, il a du mal à reconnaître sa fille : « Elle était si changée qu'il fallait les yeux d'un père pour la reconnaître[1071]. » Elle porte une robe en mousseline des Indes, riche vêtement qui s'assortit au somptueux décor du lieu. La cabine du bateau en effet est un condensé de luxe : un divan et des coussins en cachemire posés sur un tapis de Perse, un piano et sept tableaux d'illustres peintres dont une Vierge de Raphaël, des parois revêtues de soie jaune, des vases en porcelaine de Sèvres décorés par la célèbre Jaquotot contenant des fleurs rares d'où sortent des oiseaux brillants comme des pierres précieuses. Une assiette en or placée sur une table en laque de Chine donne la dernière touche à cette magnificence. La beauté des objets, le

[1069] *Ibid.*, p. 1176.
[1070] *Ibid.*, p. 1179.
[1071] *Ibid.*, p. 1189.

raffinement de la cabine semblent avoir agi physiquement sur Hélène, l'avoir embellie, vivifiée : « Hélène semblait être la reine d'un grand empire au milieu du boudoir[1072]. »

La magnificence du lieu n'a pas seulement influencé, embelli la physionomie d'Hélène. Victor d'Aiglemont trouve à sa fille un air fier, noble et victorieux, un visage éclatant d'une sorte d'épanouissement moral : « Il y respirait un air de grandeur, une fermeté majestueuse, un sentiment profond par lequel l'âme la plus grossière devait être impressionnée[1073]. »

> Il regardait avec admiration sa fille, image fantastique d'une déesse marine, suave de beauté, riche de bonheur, et faisant pâlir tous les trésors qui l'entouraient devant les trésors de son âme[1074].

Le bateau, sorte de métonymie de Victor le pirate[1075], a métamorphosé Hélène. Il semble avoir pris le rôle de bons parents, il a permis à Hélène de devenir une femme, une femme belle, majestueuse, plus vivante et cette vie elle l'a transmise : Victor d'Aiglemont découvre au pied de sa fille quatre petits-enfants vigoureux qui construisent des châteaux avec des colliers de perles précieuses :

> Les enfants arrêtaient sur leur aïeul des yeux d'une pénétrante vivacité ; et, habitués qu'ils étaient de vivre au milieu des combats, des tempêtes et du tumulte, ils ressemblaient à ces petits Romains curieux de guerre et de sang que David a peints dans son tableau de *Brutus*[1076].

Mais ne s'ennuie-t-elle pas sur ce vaisseau, lui demande son père avant de regagner la France à bord d'une chaloupe, ne regrette-t-elle pas les fêtes, son pays, sa famille ? Mais non, répond-elle, car dans ce lieu étroit il est plus facile de protéger son couple, son bonheur, d'éliminer toute personne qui contribuerait au relâchement de la famille et elle ajoute avec malice à son père : « Jamais une créature de mon sexe n'a mis le pied sur ce noble vaisseau [...]. Il ne peut aller plus loin de moi que de la poupe à la proue[1077]. »

Entrelaçant deux imaginaires, Hélène affirme que son lieu, sa famille se sont résolus définitivement en un homme, le pirate, qu'elle aime comme un dieu, car son âme est « aussi vaste » que la mer, et en ce bateau, monde en réduction ; et pour bien se faire comprendre elle ajoute : « Voilà mon pays [...] en frappant sur le tapis du bout du pied[1078]. »

[1072] *Ibid.*, p. 1190.
[1073] *Ibid.*, p. 1189.
[1074] *Ibid.,* p. 1194.
[1075] Victor le pirate est également une alternative assez œdipienne au père, Victor d'Aiglemont, père qu'Hélène adore.
[1076] *La Femme de trente ans*, CH, II, p. 1190.
[1077] *Ibid.*, p. 1191.
[1078] *Ibid.*, p. 1193.

Victor d'Aiglemont a compris : sa fille ne reviendra jamais sous le toit familial. Aussi après un temps de silence, regardant le pirate, il s'exclame :

> Je vois qu'elle est perdue pour nous...
> Non, répliqua vivement le corsaire… Encore quelques années, et la prescription me permettra de revenir en France. Quand la conscience est pure, et qu'en froissant vos lois sociales un homme a obéi…
> Il se tut, en dédaignant de se justifier[1079].

Grâce à son époux, à la beauté du lieu, Hélène a échappé à la mélancolie à laquelle elle semblait condamnée.

2.2.2. Mort d'Hélène

Hélène vit dans un univers réduit à une cabine de bateau où sont rassemblés objets d'art et tableaux de maîtres, bref « les choses les plus élégantes de la terre[1080] », un lieu où se concentre la beauté par excellence, où tout est brillant, doré, lumineux. La nature y a sa place sous une forme sublimée, qu'il s'agisse de la peinture d'un coucher de soleil ou des fleurs du Mexique, des oiseaux d'Amérique… Hélène est entrée en correspondance avec cette beauté au point que le tableau de la Vierge de Raphaël a jeté sur son visage « je ne sais quelle suavité de la vierge[1081] ». Comme si la vierge Marie, figure emblématique de la mère, incarnation de l'amour inconditionnel, avait libéré Hélène de l'image de la mauvaise mère. Dans un même mouvement, Hélène s'est rapprochée de Dieu. Elle a atteint, dit-elle à son père, « un bonheur céleste[1082] ». La beauté, qu'elle soit issue de l'art ou simplement présente dans la nature, semble conduire à nouveau à un père supérieur, à Dieu.

De la vierge, associée à la figure de la mère, à Dieu dans sa dimension paternelle, Balzac introduit une réflexion sur l'influence de l'amour d'un mari. Ce bateau métonymie du mari aimant joue le rôle de père et de mère. Le mari de Louise Chaulieu jouera aussi ce double rôle de père et de mère[1083]. L'amour de Victor et la beauté de la cabine sont en symbiose, ils ont fait entrer Hélène dans un monde plus vaste, « plus large », et Victor d'Aiglemont en a la révélation : « Le vieux militaire sentit toutes ces choses, et comprit aussi que sa fille n'abandonnerait jamais une vie si large, si féconde en contrastes, remplie par un amour si vrai[1084]. »

[1079] *Ibid*., p. 1195.
[1080] *Ibid.*, p. 1190.
[1081] *Ibid*., p. 1189.
[1082] *Ibid.*, p. 1191.
[1083] Macumer écrira à Louise : « Ne vous ai-je pas dit que je vous porte en mon cœur les sentiments si divers qui doivent être chez un père, une mère, une sœur et un frère ? » *Mémoires de deux jeunes mariées*, CH, I, p. 290.
[1084] *La Femme de trente ans*, CH, II, p. 1194.

Victor qu'elle aime comme un Dieu a donc transformé Hélène, il est le père et la mère de substitution en même temps que cette cabine de bateau qui l'a « élevée » spirituellement. C'est en tout cas tout cela qui a permis à Hélène de se libérer de sa mère et l'a, par la même occasion, libérée peut-être aussi de son père aimant et aimé puisque le beau, si l'on en croit Charles Pépin, permettrait de sublimer le désir de posséder le père :

> Mais le plaisir esthétique est justement une sublimation de ces pulsions primaires refoulées. Au même titre qu'il permet de satisfaire de manière non sexuelle des pulsions sexuelles refoulées, il permet de satisfaire une possessivité refoulée mais sans rien posséder, par la simple contemplation désintéressée[1085].

Hélène enfin sortie de l'aliénation liée à ses parents ne retournera pas vivre sous ce toit où elle a « souffert pendant dix ans de maux inouïs[1086] ». Si pour Le Poète-et-Pythagore l'« alcôve » a été un sas pour soigner la mélancolie, un lieu de réorganisation de soi pour repartir ensuite dans la vie sociale, pour Hélène le bateau restera un lieu de guérison, un lieu définitif. Elle ne reviendra en France que pour mourir.

Plusieurs années après cette rencontre avec son père, en effet, le vaisseau d'Hélène fait naufrage. Le pirate périt tandis qu'Hélène parvient à gagner la côte espagnole puis à passer la frontière. Recueillie avec son dernier enfant dans l'hôtellerie d'un village thermal où par hasard se retrouve Mme d'Aiglemont, Hélène meurt dans les bras de sa mère. En ce moment terrible de l'agonie, Hélène pardonne mais c'est un difficile pardon, tandis que la pire mère redevient un instant une vraie mère, la mère éternelle. En effet, comme le dit Julie, Hélène est la première à lui avoir donné la joie de la maternité :

> Hélène « lança sur sa mère un regard où le reproche se lisait encore, quoique tempéré par le pardon. La marquise ne voulut pas voir ce reproche ; elle oublia qu'Hélène était un enfant conçu jadis dans les larmes et le désespoir, l'enfant du devoir, un enfant qui avait été cause de ses plus grands malheurs : elle s'avança doucement vers sa fille aînée, en se souvenant seulement qu'Hélène la première lui avait fait connaître les plaisirs de la maternité[1087].

Le pardon est ainsi accordé à une mère, coupable non pas « d'avoir voulu connaître enfin le bonheur que son mari n'a pas su lui donner[1088] », mais coupable d'injustice, coupable d'avoir préféré ses enfants adultérins à Hélène, d'avoir provoqué ainsi sa jalousie et le drame qui s'en est suivi.

[1085] PÉPIN, Charles. *Quand la beauté nous sauve*. Paris : R. Laffont, 2013, p. 210.
[1086] *La Femme de trente ans*, CH, II, p. 1196.
[1087] *Ibid.*, p. 1200.
[1088] BARON, Anne-Marie. *Balzac ou L'auguste mensonge*, *op. cit*., p. 151.

Les dernières paroles d'Hélène à sa sœur sont énigmatiques :

> – Ah ! pourquoi ne suis-je pas morte à seize ans, quand je voulais me tuer ! Le bonheur ne se trouve jamais en dehors des lois… Moïna… tu…[1089]

Comment comprendre ces dernières paroles ? Hélène regrette-t-elle sa vie marginale, d'avoir rompu les amarres avec sa famille ? Voulait-elle révéler à sa sœur l'adultère de leur mère ?

Ce mot « adultère » qu'Hélène n'arrive pas à prononcer, c'est le mot qui avait effrayé Balzac lorsqu'il était jeune étudiant en droit et qui l'a amené à réfléchir dès 1829 sur le mariage dans son essai *La Physiologie du mariage*. C'est ce que pense Marie Jejcik, qui ajoute :

> Balzac a osé ouvrir la boîte de Pandore [...] Il ne joue pas les prudes, ceux qui, pour s'occuper de choses sérieuses, refoulent le principal. *La Comédie humaine* commence au lit et dans un couple ! Lacan ne dira pas autre chose. Rigoureux, Balzac saisit la question par ce qu'il qualifie lui-même un symptôme. Lequel ? Il le nomme adultère. Et Balzac de dire son effroi [...] L'adultère cause de la violence et des délations, les pires vices d'une société. Quelle justesse, quelle pertinence, quelle intelligence dans la position de Balzac ! *La Comédie* n'est pas une suite de romans décrivant des espèces sociales avec ce trait de génie qui consiste à faire revenir ses personnages d'un roman à l'autre. C'est cà, mais plus encore. Loin de dénoncer la femme adultère, Balzac dénonce la société et sa conception du mariage[1090] !

Tout reprendre à partir de zéro dans un autre lieu, n'est-ce pas une illusion ? Est-il nécessaire de s'exclure de la société pour renaître ? Hélène en effet, recompose la famille qu'elle a quittée, elle construit la même famille que sa mère, a eu comme sa mère quatre enfants dont l'aîné s'appelle Abel comme un de ses frères, pendant que son mari se prénomme Victor, comme son père. Comme sa mère, Hélène perd ses enfants. Bref, un scénario qui se répète. Peut-on conjurer le sort complètement, puisque même dans ce lieu protégé, le malheur finit par se répéter[1091] ? Moïna elle-même cherchera le bonheur en dehors des lois et cela lui portera malheur… Toutes ces répétitions supposeraient, semble dire Balzac, des forces inconscientes qui nous dépassent. Balzac, qui semble angoissé par l'implacable répétition du malheur, pressent-il que pour faire un sort au destin, il faudrait une science ? Il fera dire à l'étudiant Raphaël de Valentin dans *La Peau de chagrin* : « Je croyais sentir en moi une pensée à exprimer, un système à établir, une science à expliquer[1092]. » Une science qui serait peut-être l'interprétation des rêves car lors d'une soirée chez Taillefer l'étudiant, qui veut à tout prix attirer l'attention de la jolie Foedora

---

[1089] *La Femme de trente ans*, CH, II, p. 1201.

[1090] JEJCIK, Marie. Des femmes face à la question de leur désir chez Balzac. *Le courrier balzacien*, n° 71, 2025.

[1091] Par rapport à cette répétition de la malédiction, rappelons que le roman *La Femme de trente ans* est issu de la réunion de récits initialement autonomes. *La Femme de trente ans* produit un effet de variation autour d'un même schéma tragique, donnant l'impression que l'histoire se rejoue sans cesse sous des formes différentes.

[1092] *La Peau de chagrin*, CH, X, p. 131.

suggère qu'il faudrait porter son attention : « […] sur un fait journalier dans la vie, le sommeil, fait vulgaire en apparence, mais au fond plein de problèmes insolubles pour le savant[1093]. » Et nous savons que ces « faits journaliers » du sommeil seront analysés par Freud, né six ans après la mort de Balzac.

Si un bateau, lieu éminemment mobile, a joué un rôle parental symbolique majeur, dispensé bonheur et réconfort à une jeune fille mélancolique en rupture avec sa famille, un autre personnage de Balzac va trouver un « îlot » de paix et de consolation dans une chambre à Paris.

2.3. « Le temps retrouvé », magie des objets

> Objets inanimés avez-vous donc une âme qui s'attache à notre âme et la force d'aimer[1094] ?

Encore une fois, une jeune fille souffrant d'une « mélancolie noire » parvient à quitter brutalement un endroit néfaste où elle était malheureuse. Louise de Chaulieu, par une « matinée qui demeurera marquée d'un signet rose[1095] » s'échappe précipitamment du couvent de Blois pour retrouver l'appartement sublime de sa grand-mère défunte, la princesse de Vaurémont.

Louise a passé huit ans au couvent, sa grand-mère est décédée pendant cette longue période, et Louise pouvait s'attendre à trouver des lieux très changés aussi est-elle surprise quand elle pénètre dans l'appartement de la princesse : tout est resté dans l'état où il se trouvait du temps de sa grand-mère. Tout dans le mobilier est précieux : un tapis de la Savonnerie, des porcelaines offertes par Richelieu, un foyer en cuivre doré, des pincettes et un soufflet travaillé, ciselés comme des bijoux, une pendule vient de Saxe… C'est une concentration du beau, une sorte de réécriture de la cabine du bateau qui renvoie symboliquement cette fois à une grand-mère aimée comme une mère.

2.3.1. Une grande figure féminine

> L'animal a peu de mobilier, il n'a ni arts, ni sciences ; tandis que l'homme, par une loi qui est à rechercher, tend à représenter ses mœurs, sa pensée et sa vie dans tout ce qu'il approprie à ses besoins.[1096]

Les meubles, les objets d'art de cet appartement que la grand-mère a légués à Louise, sont certes précieux car ils ont une valeur en soi, et viennent de personnages importants, mais leur

---

[1093] *Ibid.*, p. 150.
[1094] LARMATINE, Alphonse de. *Œuvres complètes de Lamartine, Secondes harmonies poétiques et religieuses*. Paris : Chez l'auteur, rue de la Ville-L'évêque, 1860.
[1095] *Mémoires de deux jeunes mariées*, CH, I, p. 197.
[1096] *Avant-propos*, CH, I, p. 9. Balzac a également écrit au sujet du mobilier dans *Théorie de la démarche* que : « l'on peut juger un homme sur son habit pendu à une tringle, aussi bien que sur l'aspect de son mobilier. » *Théorie de la démarche*, CH, XII, p. 270.

richesse tient surtout aux souvenirs qu'ils contiennent. Tous, intimement liés à cette grand-mère aimée, sont féconds d'un temps passé et, à partir d'eux, il sera possible à Louise de ressusciter sa « chère » grand-mère en imaginant ses habitudes, en rappelant sa vie, son quotidien, ses relations aux autres.

Ce sera en premier cette chaise longue où enfant elle écoutait à genoux les histoires de sa grand-mère, puis le sofa, la bergère, la table à écrire, le lit à baldaquin et les tables de jeu indissociables d'une personne à la sociabilité intense :

> Je ne sais pas ce qui se passait chez elle le soir, mais elle avait beaucoup de monde ; lorsque je venais le matin, sur la pointe du pied, savoir s'il faisait jour chez elle, je voyais les meubles de son salon dérangés, les tables de jeu dressées, beaucoup de tabac par places[1097].

Tout est beau et tout s'impose à l'admiration de la visiteuse, aussi bien le volume des rideaux en damas jaune à fleurs blanches qui entourent le lit, « retroussés par des plis d'une belle ampleur[1098] », que le drapé aux fenêtres « d'une étoffe de soie blanche qui ressemble à de la moire[1099] ». Une abondance d'étoffes précieuses en rappel des larges jupes de la princesse à qui elle savait communiquer une vie : « Cette bergère m'a rappelé l'inimitable mouvement qu'elle donnait à ses jupes en s'y plongeant[1100]. » Elle évoque cependant des objets qu'elle ne s'explique pas : « Cette chambre m'offrait des choses qui ne devaient pas s'y trouver[1101]. » Il ne serait pas impossible d'imaginer un vêtement intime permettant à Louise de se poser des questions sur la vie amoureuse de cette femme admirée à la cour de Louis XV. Que faisait sa grand-mère pendant que petite fille elle dormait ? Il reste une part de mystère chez celle qui jouait le rôle de mère, mystère fondamental dans la maturation de l'enfant. Les parents doivent toujours avoir quelque de mystérieux pour leurs enfants, les faire rêver, imaginer, frémir. Il en résulte une claire distinction de statut entre parents et enfants, permettant à l'enfant de se sentir distinct de ses parents. Ce qui est certain, c'est que les parents de Louise ont délaissé le rangement de la chambre, ils ont vite oublié la grand-mère, ce qui contraste avec le chagrin de Louise.

L'esthétique c'est aussi l'harmonie assumée des couleurs. Les meubles en bois doré s'accordent avec les tons du tapis, des rideaux jaunes, des murs aux arabesques or et rouges, des dessus de porte où se font face un lever de soleil et un clair de lune. Des tons chauds,

---

[1097] *Mémoires de deux jeunes mariées*, CH, I, p. 202.
[1098] *Ibid.,* p. 201.
[1099] *Loc. cit.*
[1100] *Loc. cit.*
[1101] *Ibid.*, p.199.

toniques, à l'image de la forte personnalité de cette princesse : « Ma grand-mère était une brune fière et piquante, son teint se devine au choix de ses couleurs[1102] », et on s'attend presque à la voir surgir sur la chaise longue avec sa robe « à demi relevée sur le genou[1103] » avec son bonnet de dentelle et ses gants de soie !

Ce décor fait surgir de cet autrefois quelque chose d'elle qui touche au spirituel et Louise, retrouvant dans l'atmosphère l'odeur de la poudre que sa grand-mère se mettait dans les cheveux, sent son souffle, sa chaleur et « quelque chose de son âme[1104] » blottis dans les rideaux.

Louise, qui ne s'était introduite qu'avec réticence dans « ce lieu consacré », trouve « je ne sais quoi de saint à ce qui venait de (lui)/me paraître une profanation[1105] ». Profanation puisque ses parents lui avaient imposé de dormir dans le lit de son aïeule mais le « sanctuaire[1106] », parce qu'il a su restituer à Louise l'âme de sa grand-mère, annule la profanation. Ainsi les parents qui avaient obligé Louise à prendre la place de cette grand-mère aimée comme une mère, ne se doutent pas que leur fille va leur échapper, la profanation s'est retournée en quelque chose de pur, et elle va assumer la continuité et devenir positivement l'équivalent de sa grand-mère adorée.

C'est ce que Balzac écrit sans le vouloir. Rappelons son lapsus : « Comment se fait-il que Mlle Armande-Louise- Marie de Chaulieu soit obligée, comme une paysanne, de se coucher dans le lit de sa mère[1107]. » (Souligné par moi.)

2.3.2. Trans-formation de Louise

La beauté des objets, leur élégance jouent un rôle de catalyseur. Louise se ressourcera dans cette chambre si merveilleusement raffinée, qu'elle va transformer à son goût, la faisant entrer dans le monde d'un présent qu'elle va choisir d'habiter pour arriver ensuite à se projeter dans l'avenir.

De même que le « père-soleil » qui pétille sur l'Indre avait redonné sa vitalité à Félix, les couleurs lumineuses de l'« appartement-grand-mère » vont ressourcer Louise, qui va se lancer dans la rénovation de l'appartement :

[1102] *Ibid.*, p.202.
[1103] *Ibid.*, p. 201.
[1104] *Ibid.*, p. 200.
[1105] *Loc. cit.*
[1106] *Ibid.*, p. 202.
[1107] *Ibid.*, p. 198, 199.

> J'ai dit à Philippe de rendre leur lustre aux mêmes objets, de donner à mon appartement la vie propre à l'habitation. J'ai moi-même indiqué comment je voulais y être, en assignant à chaque meuble une place. J'ai passé la revue en prenant possession de tout, en disant comment se pouvaient rajeunir ces antiquités que j'aime[1108].

Cette chambre gaie et luxueuse où la profusion des étoffes et des matières tissées procurent un sentiment de sécurité, elle va en faire son nid. Il est « doux de dormir sous la protection de ces rideaux[1109] » écrit-elle à son amie. Et dans ces rideaux où elle capté l'âme de sa grand-mère, combien plus protectrice que du tissu, si luxueux soit-il, émerge dans cet autre contexte l'idée de Dieu, d'une parentalité spirituelle, que nous avons rencontrée précédemment.

Louise va pouvoir repartir confiante dans le flot de la vie, sera coquette à son tour comme la princesse de Vaurémont, éblouira Paris, aimera et sera aimée du prince Macumer… L'« appartement-grand-mère » aura été un espace qui aura permis à Louise de reprendre confiance en elle, de devenir une femme pouvant se lancer sereinement dans la société.

Balzac, conscient de la complexité du pouvoir des choses les présente comme douées d'une force transformatrice souvent positive, fonctionnant comme des parents bienveillants, réconfortants. Dans ces lieux protecteurs, Etienne sera père du *Traité de la Volonté*, Hélène sera mère et Louise sera reine du tout Paris.

Toutefois, ce n'est pas le cas pour tous les lieux, la chambre du château de Jeanne d'Hérouville, luxueuse certes, mais d'un « luxe sombre et inexorable[1110] » n'aide pas la future mère. Le lit entouré d'immenses rideaux roides, fait face à une cheminée décorée de marmousets à bouches béantes, hideuses, avec un miroir verdâtre accroché à un mur plein de « teintes sévères », bref un endroit glauque, à l'exact opposé de ce qu'il aurait dû être, n'aide pas Jeanne à devenir mère et c'est la mer qui viendra à son secours :

> Pour qui ne s'est-il pas rencontré des instants mauvais où l'on voit je ne sais quels gages d'espérance dans les choses qui nous environnent ? Heureux ou misérable, l'homme prête une physionomie aux moindres objets avec lesquels il vit ; il les écoute et les consulte, tant il est naturellement superstitieux. En ce moment, la comtesse promenait ses regards sur tous les meubles, comme s'ils eussent été des êtres ; elle semblait leur demander secours ou protection ; mais ce luxe sombre lui paraissait inexorable[1111].

Ainsi Balzac présente deux types de lieux clos, des espaces qui comme les parents biologiques peuvent avoir une influence salutaire mais aussi néfastes. Ce regard sur les lieux

---

[1108] *Ibid.*, p. 200.
[1109] *Loc. cit.*
[1110] *L'Enfant maudit*, CH, X, p. 868.
[1111] *Loc. cit.*

clos, Balzac, l'a eu aussi sur un espace plus grand et il va convoquer d'autres figures pour présenter le rôle « parent » du macrocosme parisien.

CHAPITRE 3 : Paris, « père-mère » impitoyable

Dans le roman moderne, les descriptions topographiques font accéder un lieu au statut d'actant[1112].

[1112] MOZET, Nicole. *La ville de province dans l'œuvre de Balzac : l'espace romanesque, fantasme et idéologie*, *op. cit*., p. 11.

Balzac le provincial doit sa formation première à sa Touraine bien-aimée. Lorsqu'il va rejoindre Paris, encore fort jeune, il découvre une ville immense, pleine de promesses, qu'il va devoir découvrir peu à peu et parfois, sous ses formes avantageuses, lui apparaîtront des réalités moins riantes. Cette position de provincial l'avantage en ce sens qu'il va pouvoir observer Paris en regard d'une réalité provinciale qu'il connaît bien, ce « double ancrage[1113] » a été vu par Nicole Mozet comme un véritable atout, le romancier ayant un point de comparaison pouvait donner une représentation plus nuancée de la ville, ce que ne pouvait peut-être pas faire par exemple un pur Parisien comme Victor Hugo pour qui la capitale est le seul modèle. Pour Victor Hugo, Paris est la ville de la science, du progrès, la future mère des autres pays, le « fœtus des nations[1114] », la capitale apparaît comme une mère modèle déjà engendrée. Balzac la voit-il lui comme une mère déjà engendrée ou une puissance engendrante, un lieu où il faut faire naître de nouvelles choses et idées ?

Balzac donne aux lieux de Province une capacité de formation et en fonction des lieux où ils vivent le devenir des jeunes gens est différent. Selon qu'il s'agit de lieux clos plus protecteurs mais parfois étouffants ou de lieux plus ouverts, plus émancipateurs, les jeunes gens en formation sont sous l'influence des lieux. La fréquentation de ces divers lieux a fait apparaître des comportements de nature à susciter des avenirs distincts.

Ce constat sera-t-il valable pour une énorme construction humaine comme Paris, une ville aussi vaste, aussi étendue à elle seule que la vallée de l'Indre ? Cet espace nouveau peut-il lui aussi induire, orienter des comportements, impliquer des avenirs ? Est-il investi des mêmes pouvoirs, à savoir former, renforcer, élever, guérir un jeune homme ou une jeune fille, bref remplacer de façon symbolique les parents ? Et si dans l'imaginaire populaire la Province est un lieu où l'on materne, puisque Stendhal prétend que la Province a servi, explique Nicole Mozet de « métaphore spatiale à la figure de la Mère[1115] », Paris pourrait-il se définir par contraste comme un lieu où l'éducation se ferait sur un mode de virilité, et apparaîtrait ainsi comme le pendant paternel de la Province maternelle ?

[1113] *Ibid*., p. 59.

[1114] HUGO, Victor. *Paris*. *Œuvres complètes* : *Politique*, Paris : Robert Laffont. Bouquins, 2002, p. 6. Dans cette métaphore, Paris n'est pas vu comme puissance « engendrante » (maternelle) mais comme entité engendrée (« fœtus »). C'est un lieu originel, où naissent les choses, les idées et les êtres.

[1115] Nicole Mozet écrit : « Stendhal fut le premier à mettre en texte l'équivalence de la provine à l'image maternelle, car c'est une mère que Julien, qui dit de lui-même qu'il est "une sorte d'enfant trouvé " découvre en Mme de Rênal. » MOZET, Nicole. *La ville de province dans l'œuvre de Balzac : l'espace romanesque, fantasme et idéologie*, *op. cit*., p. 37.

1. Paris, Eldorado ?

> À la fin de la Restauration et au début de la monarchie de juillet, une population importante de jeunes gens sans fortune issus des classes moyennes ou populaires de la capitale et surtout de la province, vient tenter à Paris des carrières d'écrivain ou d'artistes jusque-là plus étroitement réservées à la noblesse et à la bourgeoisie parisienne[1116].

À cette époque, la capitale c'est le lieu des grands esprits, le pays de la nouveauté, des inventions, elle fait rêver la jeunesse, et Balzac met en scène dans *La Comédie Humaine* ces nombreux jeunes provinciaux venus tenter leur chance à Paris… Mais les dures lois du monde parisien s'imposent très vite à ces jeunes gens partis à l'assaut de la capitale. Ainsi Lucien de Rubempré, venu d'Angoulême de son plein gré pour devenir écrivain, et déçu des propositions d'un libraire s'entend répondre par d'Arthez : « Monsieur, [...], votre histoire est la mienne et celle de mille à douze cent jeunes gens qui, tous les ans, viennent de province à Paris[1117]. »

D'autres jeunes provinciaux sont venus poussés par leurs parents. « Monter à Paris » semble nécessaire pour se construire un bel avenir : « Le pouvoir bourgeois a expédié à Paris des escadrons de jeunes gens[1118]. » On les y envoie quelquefois très tôt, tant est grand le souci de faire réussir les enfants. Renée de l'Estorade quitte sa province pour que son fils aîné, le jeune Armand puisse faire de bonnes études : « L'éducation d'Armand, qui maintenant a treize ans, celle d'Athénaïs, qui va sur onze ans, me retiennent à Paris, et j'y veux demeurer jusqu'à ce que mon petit René ait fini la sienne, qui commence[1119]. » Renée cherche très tôt à donner à Paris un rôle de deuxième parent. Pour Balzac, selon Nicole Mozet : « Le déracinement trop tardif est donné comme mortel [...] l'enracinement sur place est toujours senti comme castrateur[1120]. »

L'abbé Cruchot n'approuve pas ce choix, lui qui rattache le nom de la capitale à celui de l'ancienne cité du mal, et lorsque le jeune Charles Grandet s'étonne que Mme des Grassins qui paraît si jeune, ait déjà un fils installé à Paris pour ses études de droit, il lui rétorque : « Que voulez-vous, monsieur, […] nous les envoyons à Babylone aussitôt qu'ils sont sevrés[1121]. »

Le cas des filles est spécial : si de façon générale, envoyer un enfant suivre des études à Paris, c'est vouloir pour lui une meilleure vie, pour les filles cela va encore plus loin puisque l'éducation permet de prendre le pas sur la naissance et autorise des alliances inenvisageables

---

[1116] PHALÈSE, Hubert de. *À la recherche des illusions perdues*. Saint-Genouph (Indre-et-Loire) : Nizet, 2003, p. 10.
[1117] *Illusions perdues,* CH, V, p. 310.
[1118] MOZET, Nicole. *La ville de province dans l'œuvre de Balzac : l'espace romanesque, fantasme et idéologie*, *op. cit*., p. 51.
[1119] *Mémoires de deux jeunes mariées*, CH, I, p. 373.
[1120] MOZET, Nicole. *La ville de province dans l'œuvre de Balzac : l'espace romanesque, fantasme et idéologie*, *op. cit*., p. 41.
[1121] *Eugénie Grandet*, CH, III, p. 1062.

sans cela. Ainsi, les filles Goriot, ayant la chance d'habiter Paris, seront instruites dans de bonnes institutions parisiennes et pourront faire de bons mariages.

La plupart des parents pensent bien agir en envoyant leurs enfants dans la capitale, même si certains n'ont pas le bonheur de leurs enfants en ligne de mire. C'est le cas du père Sèchard, imprimeur à Angoulême qui, uniquement par intérêt, a envoyé son fils David étudier la typographie à Paris dans la grande école Didot. Ce père, ancien ouvrier analphabète, dédaigne les personnes instruites : « Ah ! Tu achetais des livres ? Tu feras de mauvaises affaires. Les gens qui achètent des livres ne sont guère propres à en imprimer[1122]. » S'il l'envoie à l'école d'imprimerie Didot, c'est seulement pour que David, initié au fonctionnement et à la maîtrise de la nouvelle machine moderne Standhop, puisse par la suite s'adapter aux évolutions industrielles, surpasser les Cointet, leurs concurrents, et récompenser ainsi son pauvre père « qui se saignait pour l'élever[1123] ». Ce coût des études, Séchard ne manque pas de le rappeler le plus souvent possible à son fils : « J'ai payé des sommes énormes pour faire de toi un savant[1124]. »

Mais que connaissent de Paris ces parents provinciaux obnubilés par la réussite de leurs enfants dans la plus grande ville ? Savent-ils comme va agir ce nouveau lieu sur leurs enfants indépendamment des études qu'ils sont censés y réussir ?

1.1. Une ville à double visage

Balzac dit dans l'Avant-propos de *La Comédie humaine* :

> J'ai tâché de donner une idée des différentes contrées de notre beau pays. Mon ouvrage a sa géographie comme il a sa généalogie et ses familles, ses lieux et ses choses, ses personnes et ses faits ; comme il a son armorial, ses nobles et ses bourgeois, ses artisans et ses paysans, ses politiques et ses dandies, son armée, tout son monde enfin [1125] !

Paris s'imposait à Balzac comme cadre géographique, à égalité avec la Province, et ce choix est programmatique. L'ordre des termes dans cet avant-propos est significatif, constate Guy Larroux : « La géographie précédant la généalogie n'est peut-être pas indifférent[1126]. » Balzac connaît Paris, puisque depuis la mansarde de la rue Lesdiguières de ses vingt ans où il a séjourné comme étudiant, jusqu'à sa demeure rue Raynouard où il se cache pour échapper à ses créanciers, il y a occupé plus d'une dizaine de logements. Au cours de toutes ces années, la

[1122] *Illusions perdues,* CH, V, p. 135.
[1123] *Ibid.*, p. 126.
[1124] *Ibid.*, p. 228.
[1125] *Avant- propos,* CH, I, p. 18, 19.
[1126] LARROUX, Guy. *Le récit réaliste et ses lieux*. Paris : Classiques Garnier, 2021, p. 14.

capitale a pris l'ampleur et l'apparence qu'on lui connaît aujourd'hui[1127] et Balzac s'est ingénié à faire circuler ses personnages dans des quartiers parisiens connus, et différents.

Dans *La Femme de trente ans*, Balzac donne une image plutôt contrastée de Paris. Il est le personnage anonyme qui, contemplant Paris caché par un gros orme, est témoin de la scène où Hélène pousse son frère dans l'eau. Du haut d'une butte surplombant la ville, ce témoin esquisse en quelques lignes une description topographique de Paris. Il balaie du regard un espace qui va de la barrière d'Italie à celle de la Santé découvrant la Bièvre, observe quelques monuments prestigieux comme le Panthéon, le dôme du Val-de-Grâce qui « dominent orgueilleusement toute une ville en amphithéâtre dont les gradins sont bizarrement dessinés par des rues tortueuses[1128] ». De ce panoramique surgissent des impressions plutôt inquiétantes : la magnifique coupole du Panthéon fait face au dôme terne et mélancolique du Val-de-Grâce, la longue nappe blanche du canal Saint-Martin trouve son pendant négatif avec les eaux brunes de la Bièvre, la coupole du Panthéon et le dôme du Val de grâce « écrasent et les demeures frêles et les plus hauts peupliers du vallon[1129] ». Si la lanterne des Invalides « flamboie », les autres couleurs sont ternes, grises, brunes, noires, rougeâtres, bleuâtres. Le beau va de pair avec le laid, le fort avec le faible, tout est disharmonique et cet ensemble discordant, menaçant, prend une dimension fantasmagorique quand des lumières « étranges » sortent des fenêtres de l'Observatoire, qualifié alors de « spectre noir et décharné[1130] ». Dans son ensemble, la présentation de Paris faite par ce témoin avec son Observatoire comme un « spectre noir et décharné[1131] » donne une image plutôt négative de la ville. Est-ce dans ce décor éprouvant que les jeunes provinciaux doivent s'émanciper alors que paradoxalement le seul lieu qui semble réconfortant c'est le cimetière du Père-Lachaise, plein de vie, joyeux et rappelant l'enfance ? Là, le soleil brille, tout est harmonieux, tout est paisible dans cette « capitale couchée », quasi ville dans la ville, que l'observateur anonyme semble idolâtrer :

> Cependant il existe une ville, que vous ne voyez pas, entre la rangée de toits qui borde le vallon et cet horizon aussi vague qu'un souvenir d'enfance ; immense cité, perdue comme dans un précipice entre les cimes de la Pitié et le faîte du cimetière de l'Est, entre la souffrance et la mort. [...]. Là, murmurent le bruit du monde et la poétique paix de la solitude, la voix d'un million d'êtres et la voix de Dieu. Là gît une capitale couchée sous les paisibles cyprès du Père-Lachaise[1132].

[1127] Voir MORHANGE, Christophe, GOBENCEAUX, Nathanaël et PENTSCH, Patrick, 2018. Géographie de Balzac. Portrait impressionniste de la France ? *Mappemonde*. nº 124.
[1128] *La femme de trente ans,* CH, II, p. 1142.
[1129] *Loc. cit.*
[1130] *Loc. cit.*
[1131] *Ibid.*, p. 1142.
[1132] *Ibid*., p. 1143.

Et pourtant c'est bien dans cette ville aux aspects sinistres que tous ces jeunes gens vont tenter de faire leur éducation, bien déterminés à y trouver les ingrédients nécessaires à leur réussite sociale future. Eugène de Rastignac est l'un de ces jeunes gens venus tenter leur chance à Paris.

2. Devenir fils de Paris

> Eugène de Rastignac, ainsi se nommait-il, était un de ces jeunes gens façonnés au travail par le malheur, qui comprennent dès le jeune âge les espérances que leurs parents placent en eux, et qui se préparent une belle destinée en calculant déjà la portée de leurs études, et les adaptant par avance au mouvement futur de la société, pour être les premiers à la pressurer[1133].

Le jeune Eugène de Rastignac, issu d'une famille noble méridionale et dont « l'éducation première n'avait comporté que des traditions de bon goût[1134] », est envoyé à l'École de droit à Paris pour assurer l'avenir de sa famille et, faute de pécule, loge dans la sinistre pension Vauquer, dans un quartier pauvre.

Comme des parents invisibles, Paris va façonner, faire grandir ce jeune provincial : « Eugène avait subi cet apprentissage à son insu[1135]. » Il va répondre aux attentes de Paris, obéir à ses injonctions comme il aurait obéi à des parents, indépendamment de sa volonté. Cette formation inconsciente auprès de la ville se fait progressivement, au fil d'épreuves difficiles toutes en lien avec le Paris géographique, un lien annoncé et affirmé dès la première page du *Père Goriot*.

L'entrée dans l'âge adulte, difficile pour les jeunes gens en général, paraît encore plus compliquée quand elle se passe à Paris et particulièrement un Paris défavorisé. Il est dit que cette fable ne peut être entendue au-delà de Paris, ni comprise par des Parisiens habitant hors du quartier entre les buttes Montmartre et les hauteurs de Montrouge, là où « règne la misère sans poésie[1136] ».

2.1. Une ville d'eau et de terre

Dans *Le Père Goriot* la description géographique de la ville est limitée, Balzac se contente de préciser que la maison Vauquer est nichée au bas de la « rue Neuve-Sainte-Geneviève, à l'endroit où le terrain s'abaisse vers la rue de l'Arbalète[1137] », une rue si pentue que les chevaux n'y viennent jamais. Pour Pierre Brunel, Balzac, quand il décrit ce quartier de Paris, pense à la

[1133] *Le Père Goriot*, CH, III, p. 56.
[1134] *Ibid.*, p. 60.
[1135] *Ibid.*, p. 74.
[1136] *Le Père Goriot*, CH, III, p. 54. Ce roman portait pour sous-titre lors la première édition a paru chez Werdet : « Histoire Parisienne ».
[1137] *Le Père Goriot*, CH, III, p. 50.

Touraine, à cette région évoquant la nostalgie de l'enfance et de la douceur maternelle. Malheureusement, ce lieu qui ressemble à la Touraine ne se présentera pas pour Rastignac comme une bonne mère :

> Dans cette vallée entre la butte de Montmartre et les hauteurs de Montrouge, où Balzac replace Paris, la maison Vauquer est un antre. Pour ce Tourangeau qui a l'habitude des demeures troglodytes, la pension bourgeoise se creuse en quelque sorte au flanc de la Montagne Sainte-Geneviève[1138].

Si le quartier de la maison Vauquer est décrit en premier lieu, Balzac évoque deux monuments imposants déjà cités par l'observateur anonyme dans *La Femme de trente ans,* les dômes du Val-de Grâce et du Panthéon qui dominent à nouveau Paris et semblent agir funestement. Cet hôpital et ce monument funéraire « changent les conditions de l'atmosphère en y jetant des tons jaunes, en y assombrissant tout par les teintes sévères que projettent les coupoles[1139] ». Le « jaune » rappelle la couleur du calcaire lutétien, tandis que l'adjectif « sévère » prédispose à un espace moral et affectif de la ville, renvoie à la sévérité souvent attribuée au père traditionnel, ainsi qu'à l'obstination, à l'esprit de lutte, le « père-sévère[1140] ».

Du courage, de l'obstination, Rastignac en aura besoin car la description nous entraîne à la découverte d'un Paris géologique peu engageant. L'intrigue va se passer, dit l'incipit, dans une vallée « de plâtras incessamment près de tomber et de ruisseaux noirs de boue[1141] », « Nul quartier de Paris n'est plus horrible, ni, disons-le, plus inconnu[1142] ». Il ne coule pas dans les ruisseaux une eau féconde, maternelle mais une eau sale, noire de boue. Les occurrences de la boue sont nombreuses dans les descriptions, une boue qui menace de tout envahir. Rastignac « voyait le monde comme un océan de boue dans lequel un homme se plongeait jusqu'au cou, s'il y trempait le pied[1143] » et Mme de Beauséant dira au jeune étudiant : « Mme de Nucingen laperait toute la boue qu'il y a entre la rue Saint-Lazare et la rue de Grenelle pour entrer dans mon salon[1144]. » Vautrin ne dit pas autre chose :

> — Mais dit Eugène avec un air de dégoût, votre Paris est donc un bourbier ?
> — Et un drôle de bourbier, reprit Vautrin. Ceux qui s'y crottent en voiture sont d'honnêtes gens, ceux qui s'y crottent à pied sont des fripons. Ayez le malheur d'y décrocher n'importe quoi, vous êtes montré sur la place du Palais-de-Justice comme une curiosité. Volez un million, vous êtes marqué dans les

[1138] BRUNEL, Pierre. Le sublime et le grotesque chez Balzac : l'exemple du « Père Goriot ». *L'Année balzacienne*. Vol. 2001/1, n° 2, 2001, p. 31-56.
[1139] *Le Père Goriot*, CH, III, p. 50.
[1140] Jeu de mots formulé par Lacan : « "je père-sévère ", écrivait ce psychanalyste vers la fin de sa carrière de clinicien. » CAMUS, Jean Le. Chapitre premier. Le père sévère. *Hors collection*, 2005, p. 15-37.
[1141] *Le Père Goriot*, CH, III, p. 49, 50.
[1142] *Ibid.*, p. 51.
[1143] *Ibid.*, p. 262.
[1144] *Ibid.*, p. 116.

> salons comme une vertu. Vous payez trente millions à la gendarmerie et à la justice pour maintenir cette morale-là… Joli[1145] !

Le va et vient incessant de Rastignac entre des lieux clos, les deux hôtels de Mme de Beauséant, de Mme de Restaud et la pension Vauquer, témoigne peut-être de son appréhension « du dehors[1146] » mais surtout de sa peur de se perdre dans cette ville de plâtras et d'eau, dans les ruisseaux noirs de boue. Pour vivre dans ce « pays-ci », Rastignac devra sortir de cette boue informe, et il en a bien l'intention, ainsi qu'il le dit à sa mère dans une lettre qu'il lui adresse, lui réclamant pour cela douze cent francs : « Il s'agit pour moi de faire mon chemin ou de rester dans la boue[1147]. »

Cette obsession de la boue c'est une des angoisses du jeune homme, elle dit sa peur d'être englouti, englué, de rester prisonnier de cette boue, toujours proche, redoutée, elle semble renvoyer à la crainte de ne pouvoir s'échapper d'un ventre maternel malsain, de sortir du cloaque féminin pour gagner les hauteurs, plus « masculines ». Eugène pourra compter heureusement sur les conseils de la duchesse de Langeais : « Le monde est un bourbier, tâchons de rester sur les hauteurs[1148]. »

Cette image inquiétante de « matrie » malsaine, s'amplifie au fil de la déambulation de Rastignac dans la capitale. La rue semble avoir fusionné avec l'océan, la capitale apparaît désormais « comme un océan de boue[1149] », un océan abyssal, un « gouffre » dans lequel on peut être précipité, noyé : « Jetez-y la sonde, vous n'en connaîtrez jamais la profondeur[1150]. » À cette peur de se noyer dans cet océan de boue, s'ajoute la crainte de se perdre en cette « mer-mère » mal balisée, mal bornée :

> Ses déterminations devaient donc être frappées de ces hésitations qui saisissent les jeunes gens quand ils se trouvent en pleine mer, sans savoir ni de quel côté diriger leurs forces, ni sous quel angle enfler leur voile[1151].

Et voilà revenue la métaphore de la mer qui, comme dans *L'Enfant maudit* permet de jouer sur l'homophonie « mer-mère », une mer bienfaisante pour Etienne. Balzac avait employé également cette métaphore « mer-mère » dans *Le Lys dans la vallée* mais pour montrer un Paris dangereux : « Ne fallait-il pas entrer sérieusement dans le tournoiement des intérêts, des

---

[1145] *Ibid.*, p. 89.
[1146] MOZET, Nicole. *La ville de province dans l'œuvre de Balzac : l'espace romanesque, fantasme et idéologie*, *op. cit.*, p. 292.
[1147] *Le Père Goriot*, CH, III, p. 120.
[1148] *Ibid.*, p. 115.
[1149] *Ibid.*, p. 262.
[1150] *Ibid.*, p. 59.
[1151] *Ibid.*, p. 75.

passions, des plaisirs qui font de Paris une mer aussi dangereuse aux chastes amours qu'à la pureté des consciences[1152]. » Les métaphores sur les lieux comme images des parents semblent lier *La Comédie humaine*.

Si les quartiers pauvres de Paris, angoissants, donnent envie de les quitter au plus vite, le Paris mondain, censé être meilleur, dont on pourrait avoir a priori une opinion positive, ressemble aussi à un corps fermé, un ventre sans issue, un labyrinthe :

> Un étudiant n'a pas trop de temps s'il veut connaître le répertoire de chaque théâtre, étudier les issues du labyrinthe parisien, savoir les usages, apprendre la langue et s'habituer aux plaisirs particuliers de la capitale ; fouiller les bons et les mauvais endroits, suivre les cours qui amusent, inventorier les richesses des musées[1153].

À nouveau Rastignac pourra compter sur une femme, Mme de Beauséant, pour le guider dans cette ville inconnue et l'aider à trouver une issue : « Je vous donne mon nom comme un fil d'Ariane pour entrer dans ce labyrinthe[1154]. »

À la peur d'être englouti dans la boue, d'être enfermé dans un lieu sans sortie, s'ajoute l'angoisse d'être abandonné dans une forêt sauvage, brutale :

> Paris, voyez-vous, est comme une forêt du nouveau monde, où s'agitent vingt espèces de peuplades sauvages, les Illinois, les Hurons, qui vivent du produit que donnent les différentes classes sociales ; vous êtes un chasseur de millions[1155].

Bettelheim qui a travaillé sur l'impact des contes sur l'inconscient a retrouvé dans l'histoire du *Petit Poucet* cette crainte de l'abandon par les parents dans la forêt. Dans l'imaginaire des enfants, la hantise de l'abandon fait partie des peurs communes comme celles d'être englouti, emprisonné.

C'est donc dans une ville ressentie comme un corps éprouvant que Rastignac s'est formé. Son parcours initiatique évoque, en même temps que son angoisse de se noyer, de se perdre, sa désaffiliation progressive d'avec sa famille biologique et ses principes aristocratiques. C'est en effet dans cette ville qui apparaît comme une « mauvaise mère » que Rastignac va perdre ses croyances de jeunesse, son cœur tendre et devenir un personnage cynique : « Dans ces initiations excessives, il se dépouille de son aubier[1156], agrandit l'horizon de sa vie, et finit par

---

[1152] *Le Lys dans la vallée*, CH, IX, p. 1107.
[1153] *Le Père Goriot*, CH, III, p. 74.
[1154] *Ibid.*, p. 117.
[1155] *Ibid.*, p. 143.
[1156] Wolgang Matzat associe les eaux claires à la vraie morale, celle des parents d'Angoulême. Il « avait dépouillé sa peau d'homme de province » (p. 237), et donc comme l'abandon définitif d'une existence paisible près de la « source aux eaux

concevoir la superposition des couches humaines qui composent la société[1157]. » La lutte de Rastignac pour éviter de « se crotter » se termine sur une hauteur très symbolique : le cimetière du Père Lachaise.

Le Père Goriot serait ainsi à la fois la représentation d'une parentalité ratée, celle du père Goriot qui n'a pas réussi l'éducation de ses deux filles, et celle d'une ville « mauvaise mère » qui aurait permis à Rastignac de devenir un homme mais un homme déshumanisé, sans scrupules comme Vautrin, « un chasseur de millions[1158] » qui arrivera par les femmes.

> Il avait ainsi quinze mois de loisirs pour naviguer sur l'océan de Paris, pour s'y livrer à la traite des femmes, ou y pêcher la fortune[1159].

Le jeune Rastignac aurait-il pu échapper à cette corruption ? Et si oui comment ? En menant une existence paisible près de ses parents génétiques, détenteurs de la vraie morale ? Ou en comptant sur sa force de caractère pour résister aux tentations de la ville, affronter la solitude, bonne mère, « source aux eaux claires » ?

Tout humain doit un jour quitter sa famille et affronter l'abîme de sa propre solitude, mais le grand théâtre de Paris, ville de tentations, ne facilite pas la tâche de ces jeunes gens en devenir :

> S'il est des exceptions à ces lois draconiennes du code parisien, elles se rencontrent dans la solitude, chez les âmes qui ne se sont point laissé entraîner par les doctrines sociales, qui vivent près de quelque source aux eaux claires, fugitives, mais incessantes ; qui, fidèles à leurs ombrages verts, heureuses d'écouter le langage de l'infini, écrit pour elles en toute chose et qu'elles retrouvent en elles-mêmes, attendent patiemment leurs ailes en plaignant ceux de la terre[1160].

C'est de cette solitude que Raphaël de Valentin, étudiant en droit dans le roman *La Peau de chagrin*, va souffrir jusqu'au jour où, désespéré, il rencontre Eugène de Rastignac.

3. Un autre enfant de Paris

Raphaël, lui, ne vient pas de province, il vit à Paris où son père lui impose de dures années d'études : « Vous deviendrez docteur en droit [..]. Je ne veux faire de vous ni un avocat, ni un notaire, mais un homme d'état qui puisse devenir la gloire de notre pauvre maison[1161]. » Son

---

claires » (p. 236) de la vraie morale. » MATZAT, Wolfgang. L'image de la ville et sa fonction dans « Le Père Goriot ». *L'Année balzacienne*. Vol. 5, nº 1, 2004, p. 303-315.

[1157] *Le Père Goriot*, CH, III, p. 74.

[1158] *Ibid.*, p. 140.

[1159] *Ibid.*, p. 122.

[1160] *Ibid.*, p. 236.

[1161] *Ibid.*, p. 125.

père, aristocrate venu d'Auvergne à Paris « pour y lutter avec le diable[1162] », a fait de mauvaises affaires et Raphaël a dû payer les dettes paternelles avec l'héritage de sa mère morte depuis dix ans. Quand son père meurt, Raphaël se retrouve sans parents, sans « protecteurs », « sans amis ». « Peu de gens se sont retrouvés seuls avec leur pensée, derrière un corbillard, perdus dans Paris, sans avenir, sans fortune[1163]. » Orphelin, sans parentèle, puisque ses liens de famille sont « faibles », sans parents de substitution, puisque son valet de chambre Jonathas qui le chérissait vient de le quitter en pleurant, Raphaël doit se lancer dans la vie « se frayer une route dans le monde » avec dans son sac seulement onze cent douze francs !

3.1. Une bonhomie au milieu de Paris[1164]

Logé dans le misérable hôtel Saint-Quentin, à l'angle de la rue de Cluny, Raphael vit à l'abri des autres, au milieu de ce Paris si tumultueux, et, seul dans sa Thébaïde, rêve d'écrire une œuvre célèbre. Durant les dix premiers mois, il vit cloîtré dans une chambre très modestement meublée car il a juste de quoi ne pas mourir de faim. Tenu par ses fervents travaux, il ne s'autorise aucune distraction, son seul passe-temps reste la contemplation de la ville. De sa fenêtre, il aime laisser « planer » son regard sur les toits de Paris :

> Un paysage de toits bruns, grisâtres, rouges, en ardoises, en tuiles, couverts de mousses jaunes ou vertes. Si d'abord cette vue me parut monotone, j'y découvris bientôt de singulières beautés[...]J'admirais dans les gouttières quelques végétations éphémères, pauvres herbes bientôt emportées par un orage ! J'étudiais les mousses, leurs couleurs ravivées par la pluie, et qui sous le soleil se changeaient en un velours sec et brun à reflets capricieux[1165].

Mousses, végétations éphémères, pauvres herbes, la description met en relief un réseau d'images créant l'illusion d'un Paris jardin, un jardin un peu mélancolique comme celui d'Eugénie Grandet, pauvre en végétation mais qui s'embellit au premier rayon de soleil. Ce quartier pauvre de Paris n'apparaît pas comme une mère repoussante, contrairement à celui où vit Rastignac, qui semble vouloir l'engloutir. Cet « océan de toits » a plutôt l'air joyeux, divertissant, encore plus quand la nuit y fait jouer la lumière : « Tantôt le soir des raies lumineuses, […] animaient les noires profondeurs de ce pays original. Tantôt, les lueurs pâles des réverbères projetaient d'en bas des reflets jaunâtres à travers le brouillard[1166]. » :

[1162] *Loc. cit.*
[1163] *La Peau de chagrin*, CH, X, p. 127, 133.
[1164] *Ibid*., p. 136.
[1165] *Ibid*., p. 135.
[1166] *Loc. cit.*

> Enfin les poétiques et fugitifs effets du jour, les tristesses du brouillard, les soudains pétillements du soleil, le silence et les magies de la nuit, les mystères de l'aurore, les fumées de chaque cheminée, tous les accidents de cette singulière nature m'étaient devenus familiers et me divertissaient[1167].

Ces toits sur lequel le soleil et les réverbères jettent leurs lumières, réchauffe l'âme seule, l'apaise et la rend féconde. « Les ondulations de ces toits pressés, océan de vagues immobiles[1168] » semblent à l'image d'une main « ondulante », berçante, le poussant à couvrir le papier rapidement. Tout est source d'inspiration et de bonheur pour ce jeune homme qui a choisi de consacrer sa vie à l'écriture, à commencer par les très modestes objets de sa chambre, un décor des plus insignifiants dont la description pourtant devient littérature :

> Le bureau chétif sur lequel j'écrivais, et la basane brune qui le couvrait, mon piano, mon lit, mon fauteuil, les bizarreries de mon papier de tenture, mes meubles, toutes ces choses s'animèrent, et devinrent pour moi d'humbles amis, les complices silencieux de mon avenir. Combien de fois ne leur ai-je pas communiqué mon âme, en les regardant ? Souvent, en laissant voyager mes yeux sur une moulure déjetée, je rencontrais des développements nouveaux, une preuve frappante de mon système ou des mots que je croyais heureux pour rendre des pensées presque intraduisibles. À force de contempler les objets qui m'entouraient, je trouvais à chacun sa physionomie, son caractère ; souvent ils me parlaient : si, par-dessus les toits, le soleil couchant jetait à travers mon étroite fenêtre quelque lueur furtive, ils se coloraient, pâlissaient, brillaient, s'attristaient ou s'égayaient, en me surprenant toujours par des effets nouveaux. Ces menus accidents de la vie solitaire, qui échappent aux préoccupations du monde, sont la consolation des prisonniers[1169].

Les toits, le mobilier de la chambre, entourent Raphaël comme le feraient de bons parents, l'aidant ainsi à surmonter l'épreuve de la solitude et de la création intellectuelle. Dans cette description, dans « cet ailleurs du texte[1170] », on découvre un Raphaël heureux dans son « sépulcre aérien », sa « prison aimée », en accord avec la vie car c'est une vie qu'il s'est choisie. Mais si l'expérience de la solitude lui a révélé ses facultés, sa puissance intellectuelle, son énergie peu à peu baisse, « se dévor(e) par elle-même[1171] ». La mansarde est un lieu utérin en apparence plutôt bénéfique mais qui en réalité empêche le jeune homme d'en sortir alors que le moment venu il faut savoir s'expulser du ventre de la mère et prendre son envol. Raphaël va avoir envie d'amour :

> Combien de jeunes talents confinés dans une mansarde s'étiolent et périssent faute d'un ami, faute d'une femme consolatrice, au sein d'un million d'êtres, en présence d'une foule lassée d'or et qui s'ennuie[1172].

[1167] *Ibid.*, p. 135, 136.
[1168] *Ibid.*, p. 135.
[1169] *Ibid.*, p. 137, 138.
[1170] LORANT, André. Balzac et la mélancolie : Études philosophiques, art. cit.
[1171] *La Peau de chagrin*, CH, X, p. 129.
[1172] *Ibid.*, p. 64.

Et c'est précisément à ce moment-là qu'il va rencontrer Rastignac. Le mauvais état des vêtements de Raphaël saute aux yeux, et Rastignac va lui donner les conseils les plus adaptés : il faut être du côté des intrigants, des opportunistes, profiter de l'argent facile et ne pas craindre la dissipation. Raphaël, convaincu, se retrouve le lendemain chez la belle comtesse Fœdora, une femme du tout Paris.

3.2. Paris, ville infernale

> Paris sera toujours la plus adorable de toutes les patries ! [1173]

Raphaël, jeune homme sincère et prêt à aimer, quitte sa mansarde, son nid de misère pour découvrir Paris. De la salle de jeux présentée comme une arène, à la maison poussiéreuse de l'Antiquaire en passant par l'hôtel gothique de Fœdora, chaque lieu de Paris mettra durement à l'épreuve le jeune homme et le fera se demander : « Pourquoi suis-je sorti de ma vertueuse mansarde[1174] ? »

Paris, « adorable » patrie de l'intelligence, capitale d'élection pour réussir, ne réussit pas à tous les jeunes gens, et dans le cas de Raphaël, elle semble bien porter la responsabilité de son destin funeste.

La comtesse Fœdora reçoit dans son salon littéraire de nombreux jeunes futurs écrivains, là « s'éditent toutes les productions romantiques qui ne paraissent pas[1175] ». Raphaël va tomber passionnément amoureux de la rentière, « la plus belle femme de Paris, la plus gracieuse[1176] ! » et il dépense tout son argent pour la séduire : « Ah ! Combien de sacrifices ignorés n'avais-je pas faits à Fœdora depuis trois mois ! Souvent je consacrais l'argent nécessaire au pain d'une semaine pour aller la voir un moment[1177]. » Mais la jeune femme, mariée autrefois à un riche comte russe, aime jouir de cette cour de jeunes gens tout en gardant les distances avec chacun :

> Ne pas connaître Fœdora ! Une femme à marier qui possède près de quatre-vingt mille livres de rentes, qui ne veut de personne ou dont personne ne veut[1178] !

Dès sa première visite chez la comtesse, Raphaël avait observé minutieusement chaque pièce de son bel hôtel. Un décor exquis, qui ne pouvait que produire le plus bel effet sur un jeune homme vivant dans une chambre austère, Paris apparaissant au travers de cet appartement

---

[1173] *Ibid.*, p. 91.
[1174] *Ibid.*, p. 166.
[1175] *Loc. cit.*
[1176] *Loc. cit.*
[1177] *Ibid.*, p. 160.
[1178] *Ibid.*, p. 146.

« gothique » comme un lieu d'art où s'accumulent des beautés infiniment plus matérielles que spirituelles. La visite s'était terminée dans la chambre à coucher de Foedora où le lit trônait « sous un dais de mousseline et de moire blanches » un lit qui avait fait réagir Rastignac, introducteur de Raphaël :

> – N'y a-t-il pas, s'écria-t-il à voix basse, de l'impudeur, de l'insolence et de la coquetterie outre mesure, à nous laisser contempler ce trône de l'amour ? Ne se donner à personne, et permettre à tout le monde de mettre là sa carte[1179] !

La chambre comme tout l'hôtel semble en harmonie avec « une pensée première » : un lieu comme une mère séduisante, désirable mais inaccessible, dont on peut prédire qu'elle n'aimera pas ses enfants. Ce lieu se confond avec Fœdora, elle-même assimilée à la société parisienne. Balzac est on ne peut plus explicite à ce sujet puisqu'il conclut son roman ainsi : « Oh ! Fœdora, vous la rencontrerez. Elle était hier aux Bouffons, elle ira ce soir à l'Opéra, elle est partout, c'est si vous voulez, la Société[1180]. »

Raphaël tombe inévitablement dans le piège :

> Entreprendre la conquête de Fœdora dans l'hiver, un rude hiver, quand je n'avais pas trente francs en ma possession, quand la distance qui nous séparait était si grande ! Un jeune homme pauvre peut seul savoir ce qu'une passion coûte en voitures, en gants, en habits, linge, etc. Si l'amour reste un peu trop de temps platonique, il devient ruineux[1181].

Et inévitablement, Foedora le met à l'épreuve :

> Un jour, après m'avoir promis de venir au spectacle avec moi, tout à coup elle refusa capricieusement de sortir, et me pria de la laisser seule. Désespéré d'une contradiction qui me coûtait une journée de travail, et, le dirai-je ? mon dernier écu, je me rendis là où elle aurait dû être, voulant voir la pièce qu'elle avait désiré voir. À peine placé, je reçus un coup électrique dans le cœur. Une voix me dit : _Elle est là ! Je me retourne, j'aperçois la comtesse au fond de sa loge, cachée dans l'ombre, au rez-de-chaussée[1182].

Cette première trahison le blesse durablement, de même qu'il vivra mal la tricherie que lui impose l'éditeur Finot recommandé par Rastignac : écrire un livre et le signer au nom d'une tante, la marquise de Montbauron, pour cinquante écus. Raphaël a du mal à se démettre des valeurs, des principes de loyauté inculqués par sa noble famille. Rastignac qui joue auprès de Raphaël un peu le rôle de « papa Vautrin », en prend conscience trop tard et regrette d'avoir

[1179] *Ibid.*, p. 149.
[1180] *Ibid.*, p. 294.
[1181] *Ibid.*, p. 152.
[1182] *Ibid.*, p. 155.

lancé son ami Raphaël dans ce Paris trop plein d'épreuves : « Je pense t'avoir mis dans une mauvaise voie […] tu es un enfant[1183]. »

Avec l'argent donné par l'éditeur Finot, Raphaël continue à voir cette « mauvaise-mère » Fœdora, va au théâtre… mais, à nouveau ruiné et déçu par cette femme qui ne sait pas aimer, il rompt avec elle. De retour dans sa mansarde, affamé, il est « maternellement » secouru par Pauline la fille de sa logeuse qui l'aime secrètement :

> Quand je fus près de Pauline, elle me jeta un regard presque maternel, et s'écria, les mains tremblantes, en posant vivement la lampe : – Dieu ! Comme vous êtes pâle ! Ah ! Il est tout mouillé ! Ma mère va vous essuyer. Monsieur Raphaël, reprit-elle après une légère pause, vous êtes friand de lait : nous avons eu ce soir de la crème, tenez, voulez-vous y goûter[1184] ?

Il avoue à Pauline « Fœdora, me tue, je veux mourir[1185] ». Détruit moralement, il se jette dans le travail et achève les faux « mémoires[1186] » commandés par Finot mais l'argent ainsi gagné est insuffisant pour lui permettre le train de vie dont il a envie. Rastignac, croisé dans la rue, vole une nouvelle fois à son secours en lui offrant un chapeau empli d'or gagné dans un tripot. Raphaël devient un « viveur[1187] » sans parvenir à oublier cette mère inaccessible : Fœdora …

Quand il n'a plus en poche qu'un napoléon, il part miser cette pièce d'or dans une maison de jeux du Palais Royal. Au guichet du tripot, un vieillard ridé à l'œil terne et sans chaleur, lui prend son chapeau, un geste banal qui semble anticiper symboliquement la perte du jeune Raphaël. Ce petit vieillard peu loquace, « figure moulée sur un corps ignoble[1188] », « triste Cerbère[1189] » de cette maison de jeu, n'est pas sans rappeler le vieux père de Raphaël : Monsieur de Valentin, doté d'un corps disproportionné. C'était un homme peu engageant, renfermé, à la parole brève dont Raphaël fait un portrait peu flatteur : c'était l'homme « le plus caillouteux, le plus atrabilaire, le plus froid du monde[1190] ».

Tout dans ce tripot n'est que laideur, les murs sont recouverts de papier gras, le parquet est sale et usé, le tapis râpé. Autour d'une table oblongue sept ou huit spectateurs désœuvrés, un ou deux spéculateurs, trois vieillards chauves et un jeune Italien observent les jeux sans se

---

[1183] *Ibid.*, p. 164, 166.
[1184] *Ibid.*, p. 162.
[1185] *Ibid.*, p. 191.
[1186] Les « mémoires » étaient à la mode et Balzac aurait aidé la duchesse d'Abrantès qui avait besoin d'argent à écrire les siens vers 1828.
[1187] *La Peau de chagrin*, CH, X, p. 95.
[1188] *Ibid.*, p. 57.
[1189] *Ibid.*, p. 58.
[1190] *Ibid.*, p. 122.

parler. L'endroit est évidemment malveillant, malveillance mise en scène par un réseau d'images et de métaphores. Balzac exploite l'idée de champ de bataille, image qu'il utilisera dans *Le Père Goriot.* Pour Raphaël, la salle de jeu comparée à une arène, apparaît comme un lieu de mise à mort :

> Si l'Espagne a ses combats de taureaux, si Rome a eu ses gladiateurs, Paris s'enorgueillit de son Palais-Royal, dont les agaçantes roulettes donnent le plaisir de voir couler le sang à flots, sans que les pieds du parterre risquent d'y glisser[1191].

Aussi, dès son apparition, c'est de la pitié qu'on éprouve pour ce jeune Raphaël. Est-ce un instinct paternel qui pousse ces vieillards corrompus à adopter un comportement maternel, protecteur ?

> Le jeune homme se présentait là comme un ange sans rayons, égaré dans sa route. Aussi tous ces professeurs émérites de vice et d'infamie, semblables à une vieille femme édentée, prise de pitié à l'aspect d'une belle fille qui s'offre à la corruption, furent-ils prêts à crier au novice : « Sortez !»[1192]

Quand Raphaël jette son napoléon sur une seule case, le banquier ressent de la compassion : « Ce n'est pas un joueur […] autrement il aurait groupé son argent en trois masses pour se donner plus de chances[1193]. » L'Italien profitant de l'inexpérience du jeune joueur, saisit sa chance, « ponte » tout son or en opposition, sur une case « rouge » et gagne. Tous les spectateurs qui regardaient la scène « silencieux, immobiles, attentifs comme l'est le peuple à la Grève quand le bourreau tranche une tête[1194] », déjà ne font plus attention à Raphaël et l'élan de compassion, la pitié ressentie devant le malheur et la souffrance peinte sur le visage du jeune homme à son entrée dans la salle, ont disparu.

Ce lieu symbolique, dont l'entrée est contrôlée par un petit vieillard diabolique, ce lieu de perdition où ne se trouve aucune « image qui puisse rafraîchir l'âme[1195] », cette sorte de « père-patrie » qui « saigne » ses propres enfants, c'est l'image que Balzac veut imposer à son lecteur : une ville indifférente devant l'inexpérience de la jeunesse, une société avide et cruelle.

Raphaël définitivement ruiné, se dirige vers la Seine, décidé à en finir. Tourmenté par l'idée de la mort, il tente pourtant de résister, de fuir le désespoir en regardant le ciel, la nature, mais ce jour-là, tous les éléments semblent réunis contre lui, même les monuments ont pris « une

---

[1191] *Ibid.*, p. 59
[1192] *Ibid.*, p. 62
[1193] *Ibid.*, p. 64.
[1194] *Le Père Goriot,* CH, III, p. 60.
[1195] *Ibid.*, p. 84.

physionomie triste en reflétant les teintes grises du ciel[1196] ». Tout semble conspirer pour faire plonger Raphaël « dans une extase douloureuse[1197] » :

> Bientôt saisi par une convulsion de la vie qui regimbait encore sous la pesante idée du suicide, il levait les yeux au ciel : là, des nuages gris, des bouffées de vent chargées de tristesse, une atmosphère lourde, lui conseillaient encore de mourir[1198].

Alors qu'il est prêt à déposer dans la Seine « le fardeau de son intelligence et de ses souvenirs[1199] », la Seine, sous les traits, d'une vieille femme, le repousse et le sauve : « Mauvais temps pour se noyer, lui dit en riant une vieille femme vêtue de haillons. Est-elle sale et froide, la Seine[1200] ! » Aussi Raphaël hésite, frissonne et quand il aperçoit au loin la baraque de M. Dacheux, l'homme qui dans la journée repêche les noyés et fait commerce des morts, il semble se souvenir des paroles de Rastignac :

> Les filets et la Morgue sont bien sales[...]. J'ai comme tous les jeunes gens médités au suicide. Qui de nous, à trente ans, ne s'est pas tué deux ou trois fois ? Il faut laisser la Seine aux « négociants » ne pouvant honorer leurs créanciers, la reine des morts, c'est l'intempérance : Le tonneau de malvoisie du duc de Clarence n'a-t-il pas meilleur goût que les bourbes de la Seine[1201] ?

Il repousse son suicide à la nuit.

Ce soir-là, un autre lieu détourne Raphaël de son projet néfaste. Après la Seine qui a pris l'apparence d'une vieille mère à la fois maléfique et salvatrice, c'est un vieil homme à l'article de la mort en symbiose avec son magasin d'antiquités qui va le sauver de manière ambiguë. Dans sa boutique qui rassemble des objets en ruines issus de civilisations du monde entier, l'antiquaire offre au jeune homme une peau dotée d'un pouvoir diabolique : « Le cercle de vos jours, figuré par cette peau, se resserrera suivant la force et le nombre de vos souhaits. […] Après tout, vous vouliez mourir ? Eh bien, votre suicide n'est que retardé[1202]. »

À peine sorti de la boutique, Raphaël heurte sur le trottoir trois amis qui l'entraînent dans les salons du banquier Taillefer, un banquier qui veut fonder un journal et recherche de jeunes talents. Il a convié des courtisanes, Aquilina et Euphrasie, au fastueux banquet qu'il donne ce

---

[1196] *Loc. cit.*
[1197] *Ibid.*, p. 67.
[1198] *Loc. cit.*
[1199] *La Peau de chagrin,* CH, X, p. 191.
[1200] *Ibid.*, p. 65.
[1201] *Ibid.*, p. 191, 192. Pierre Citron fait remarquer que « le nombre des suicides avait augmenté à Paris » vers 1830. Au XIX[e] siècle, Paris n'est pas l'Eldorado espéré, il n'y a pas beaucoup d'emplois et de nombreux jeunes se suicident. Balzac dans des journaux s'insurgera contre la société qui n'offre pas d'emploi aux jeunes gens. Introduction. *La Peau de chagrin*, CH, X, p. 13.
[1202] *Ibid.*, p. 88.

soir-là. Comme Fœdora, des femmes sans cœur : « À Paris seulement se rencontrent ces créatures au visage candide qui cachent la dépravation la plus profonde, les vices les plus raffinés, sous un front aussi doux, aussi tendre que la fleur d'une marguerite[1203]. »

Et on retrouve là le « Paris- patrie » indigne, qui entraîne sa jeunesse vers la décadence, des lieux brillants, luxueux qui se confondent avec Taillefer, un meurtrier au-delà de son air de « bien bon homme[1204] » :

> Contempler en ce moment les salons, c'était avoir une vue anticipée du Pandémonium de Milton[1205].

De la mansarde, matrice de l'œuvre naissante, jusqu'à l'hôtel du banquier, le parcours de Raphaël paraît une lente descente aux enfers. Rares sont les évocations lors de ses déambulations dans la ville, d'un Paris lumineux avec un « père-soleil » qui ferait pétiller l'eau de la Seine[1206] comme celle la Loire. Ville étendue, faite de plâtras et d'eau, de rues tortueuses, de monuments trop imposants, d'hôtels de luxe, de tripots, Paris apparaît comme un « père-patrie » douteux et subversif. Comme les mauvais comportements des parents ont des conséquences sur leurs enfants, la ville de Paris sombre, sale, joue un rôle néfaste sur Raphaël.

> Que tenter à Paris sans argent[1207] ?

Et surtout, dans cette ville où les frontières entre le bien et le mal sont floues, rien ne se joue sur le mérite, on peut être riche un jour et pauvre le lendemain, il est difficile pour un jeune homme franc et « sans détour » comme Raphaël de s'y retrouver. Quand, en plus, on est naïf et désargenté dans un Paris où l'on fait commerce de tout, l'issue est connue d'avance : Paris, capitale de l'argent, ne laisse quasiment aucune chance aux êtres honnêtes et fragiles.

Sa réussite il est vrai aurait pu passer par les femmes, des femmes puissantes, proches du pouvoir, qui aident les jeunes gens comme lui dans leur ascension sociale mais Raphaël n'a pas

---

[1203] *Ibid.*, p. 113.
[1204] *Ibid*., p. 96.
[1205] *Ibid*., p. 117.
[1206] Silvia Baroni dans son étude de la représentation de la Seine dans *La Comédie humaine* fait remarquer que dans sa correspondance Balzac évoque la Seine comme un élément de sérénité et de maternité contrastant avec cette image d'eau malfaisante, porteuse de mort dans *La Peau de chagrin*. Il avait écrit à Mme Hanska : « Vos trois lettres, lues coup sur coup, me baignaient l'âme d'affections pures et douces, comme l'eau patriale de la Seine me rafraîchissait le corps. » Elle ajoute que si « les lettres de Balzac témoignent donc d'un attachement filial de l'auteur à la rivière », cette vision de la Seine comme eau féconde et bienfaisante ne se montre presque jamais dans BARONI, Silvia. Au seuil de l'enfer : la Seine dans La Comédie humaine. *Arborescences*. No 8, 2019, p. 17-32.
[1207] *Le Lys dans la vallée*, CH, IX, p. 978.

eu cette chance : la femme qu'il aime est froide, sans cœur, et n'a jamais eu la moindre intention de l'aider dans son parcours social.

Si Raphaël est l'exemple achevé du pouvoir de nuisance de Paris, la grande ville a imposé à bien d'autres jeunes gens un funeste destin. C'est le cas de Louise qui avouera à Renée que dans cette ville, cet « infernal paradis[1208] », on ne peut être à soi, ni être mère, et finira par se suicider. C'est le cas de Louis Lambert qui a vu ses aspirations créatrices étouffées par le « matérialisme parisien[1209] » et mourra fou. C'est le cas enfin de Félix de Vandenesse qui succombera au charme corrupteur de Lady Dudley. Il est frappant de voir que ces trois jeunes gens qui ont échoué dans Paris ont connu une mauvaise éducation dans l'enfance. Ils ont été élevés par des pères ou des enseignants exagérément sévères et sans tendresse maternelle. Cette première éducation ôte la confiance en soi, n'aide pas par la suite à l'émancipation dans une grande ville comme Paris.

Certains toutefois traversent cette expérience parisienne sans accroc, sans accommodements douteux. Ceux-là au contraire, Paris les a hissés, en a fait de grands hommes : Horace Bianchon sera médecin, Daniel d'Arthez écrivain, mais c'est parce qu'ils ont pu combattre les tentations de la ville et leur résister en formant un groupe : *Le Cénacle*. Ces jeunes gens du même âge que Lucien de Rubempré mais psychologiquement plus forts, jouent un rôle paternel favorable auprès de Lucien. Bref, parfois de jeunes hommes ayant échappé à la corruption des lieux peuvent peser de façon positive sur le devenir d'autres jeunes gens arrivant comme eux de Province, devenant ainsi une forme de pères de substitution dans un Paris qui n'a guère joué cette partition[1210].

Ce n'est pas le cas pour tous, hélas, et Raphaël, en dépit de l'aide de Rastignac, ce « père-pair » opportuniste, n'arrivera pas à trouver sa voie.

[1208] *Mémoires de deux jeunes mariées*, CH, I, p. 326

[1209] VANONCINI, André. D'un Lambert l'autre ou le « Wunderblock » de Balzac. *L'Année balzacienne*. Vol. 14, nº 1, 2013, p. 6-19.

[1210] Pour Patrick Berthier les membres du *Cénacle* bien qu'ils soient des « êtres d'élite » sont avant tout des jeunes hommes encore tendres : « C'est à vrai dire le Cénacle entier que nous avons tendance à voir encore plus sérieux qu'il n'est, alors qu'il abrite des êtres jeunes, à peine sortis de l'adolescence, et qui s'épanchent les uns dans le sein des autres au fil de "douces soirées de causeries, de profondes méditations". » Il affirme également que Balzac voyait en ses membres du Cénacle des sortes d'anges, des « intelligences presque divines », et il conclut au sujet de ce « pair-père » qui pleure sur ce jeune poète qui va être broyé par la ville de Paris : « Nous voilà bien loin, semble-t-il, du républicain que tant de chercheurs se sont acharnés à vouloir identifier. La morale qui l'habite est moins "républicaine" que spirituelle, au sens à peu près religieux du terme. Ses désirs d'union des hommes vont très au-delà de la revendication agissante d'un homme d'opposition "terrestre" ; quant à l'homme privé qu'il est, si sa rigueur impitoyable dès qu'il s'agit de droiture peut s'allier à sa fidélité aux engagements pris jusqu'au point, nous l'avons vu, de le faire abriter chez lui l'auteur d'un crime passionnel, c'est au nom de sa conviction que l'homme, avant d'être un corps, est cette âme » BERTHIER, Patrick. Michel Chrestien et la morale républicaine. *L'Année balzacienne*. Vol. 3, nº 1, 2002, p. 293-314.

Les destins dramatiques, Balzac les a conçus pour démythifier le Paris-Eldorado imaginé par les parents, ce qui ne l'empêche pas d'être, lui, fasciné par ce « Paris-patrie » chargé d'intelligence, stimulant, un lieu qui accepte la particularité de ses enfants, leur singularité. C'est ce qu'il fera dire à Bixiou lors de la soirée chez Taillefer : « Où trouverez-vous ailleurs qu'à Paris un échange aussi vif, aussi rapide entre les pensées ? s'écria Bixiou, le plus spirituel des artistes, en prenant une voix de basse-taille[1211]. » Balzac ne cède pas à la facilité de l'opposition simpliste entre la capitale, sorte de paradis de la pensée, où tout le monde serait heureux, et la capitale présentée comme un enfer, une fournaise. La capitale procède des deux.

3.3. Paris initiatique ?

Paris présenté comme un lieu boueux, infernal ne semble pas l'espace le mieux adapté au difficile mais nécessaire passage qui attend chaque jeune quand il passe à l'âge adulte : acquérir de l'autonomie, perdre son innocence, rencontrer l'amour et trouver du travail. Cependant Balzac a multiplié les modèles de jeunes gens instruits, vertueux, candides, mais pauvres donc vulnérables, qui ont « choisi » Paris comme but de leur voyage initiatique, et ont tenté leur chance dans la capitale. Balzac romancier paraît voir Paris comme un lieu privilégié pour la formation des jeunes gens, en ce sens qu'il récupère les deux rôles parentaux : lieu masculin, de combat, on affronte Paris comme on affronte son père, et lieu féminin, sensuel, tentant mais dangereux comme l'eau noire de la Seine.

> Aujourd'hui je ris de moi, de ce *moi*, peut-être saint et sublime, qui n'existe plus.[1212]

Si l'observateur anonyme de *La Femme de trente ans* voit dans le cimetière du Père Lachaise le paradis de l'enfance, « la recherche d'un temps perdu déjà proustien[1213] », Rastignac lui, qui toise la capitale depuis ce même cimetière après y avoir enterré le père Goriot, y voit une enfance que l'on quitte pour regarder vers l'avenir. Ce fils de province à qui sa famille pauvre avait confié la mission de réussir, a perdu en trois ans sa partie tendre, « sublime », son « aubier », il ne lui reste que le duramen, ce cœur dur qui transforme le jeune homme en adulte.

À Paris, les jeunes gens doivent dans le même temps affronter une mère maléfique qui tente de noyer ses enfants dans ses entrailles, sa boue, qui les cloître dans des mansardes, les empêche

---

[1211] *La Peau de chagrin*, CH, X, p. 106.
[1212] *La Peau de chagrin*, CH, X, p. 134.
[1213] MOZET, Nicole. *La ville de province dans l'œuvre de Balzac : l'espace romanesque, fantasme et idéologie*, *op. cit.*, p. 285, 286.

de s'élever, de s'émanciper, et défier un « père-patrie » sévère, ambigu. Comment pourraient-ils résister à la compromission ou au désespoir ?

CONCLUSION

Cette étude qui a eu comme premier objectif d'interroger la façon dont Balzac met en scène les parents dans la *Comédie humaine* comme une espèce originale, constituée le plus souvent d'un père et d'une mère mais qui peut présenter des variantes. Nous avons pu voir comment il présente le fonctionnement de ce binôme dans son rôle fondamental d'éducation des enfants, mais aussi ses dysfonctionnements. Les parents sont vus comme une espèce sociale centrale souvent défaillante, afin de mettre en évidence qu'une nouvelle « parentalité » se dessine, justifiant un paradoxe fondamental : la parentalité serait d'autant plus formatrice qu'elle cesserait d'être strictement parentale, la faillite des parents paraissant la condition de la formation de l'individu.

Ainsi ont été analysés les différents types de relations entre parents mais aussi entre parents et enfants, et l'évolution de ces relations au fil du temps, de la naissance du premier enfant au départ du dernier. Par ailleurs nous avons montré que pour Balzac, le statut de « parent » déborde largement la biologie et que des parents de substitution, choisis ou non par les enfants, peuvent jouer un rôle de relais dans l'éducation de ces derniers. Ces parents « élus » développent le plus souvent des relations d'affection bien plus poussées avec leur progéniture choisie. Mais, comme nous l'avons souligné, Balzac ne s'est pas arrêté là, puisqu'il met en place un dernier niveau de « parentalité », à l'échelle du symbole, en donnant à certains lieux qu'il décrit ou invente des fonctions très similaires à celles de véritables pères ou mères, les villes et paysages mis en scène se montrant bienveillants, réconfortants, sévères ou corrupteurs comme peuvent le faire des parents.

Balzac a compris le problème posé par les parents dépassés par leur temps, trop souvent attachés aux mœurs d'autrefois et qui représentent l'échec de la parentalité. Père trop sévère, mère trop effacée… autant de sujets et de questionnements qui l'ont passionné. Dans la France d'après la Révolution, il n'est plus question pour les parents d'imposer une autorité tyrannique, de baser l'éducation sur la peur comme M. de Valentin avec son fils dans *La Peau de chagrin*, crainte qui ôte toute confiance en soi, mais il n'est pas question non plus de laisser la place aux parents complaisants, laxistes comme Guillaume Grandet de Paris ou Goriot. Balzac est plutôt pour l'adversité car le monde, dominé par l'argent, est fait d'épreuves. Entre ces deux types de parents opposés, Balzac peint des parents qui correspondent à ceux définis par Bonald. Louis

et Renée de l'Estorade incarnent ces nouveaux parents qui vont devenir le modèle à suivre de la société bourgeoise.

Il est intéressant d'évoquer la pertinence des nombreuses observations de Balzac en lien avec notre époque. Il a vu qu'être mère allait devenir un métier à plein temps et cerné également le danger de l'enfant voulu désespérément par les parents comme les enfants de la famille l'Estorade. Ces derniers deviennent le centre autour duquel gravite la famille, engendrant un possible déséquilibre familial et social par la survalorisation des enfants face aux parents et par l'excès de pouvoir qui leur est donné face aux adultes. L'enfant n'étant plus aujourd'hui une fatalité biologique, il est devenu très désiré et très précieux. Son éducation devient l'objet de toute l'attention des parents qui se doivent de la réussir et les angoisses déjà vécues par Renée de l'Estorade sont encore amplifiées : il faut désormais tâcher d'être des parents parfaits. Et l'éducation que Guillaume Grandet donne à Charles n'annonce-t-elle pas aussi les problèmes des enfants d'aujourd'hui ? On n'a jamais autant parlé d'enfants trop gâtés…

Enfin l'œuvre balzacienne se prête à d'autres rapprochements. Ainsi, bien que la loi ait signé la fin de l'autorité pour le seul père, ait consacré l'égalité des droits et des devoirs des pères et des mères concernant l'éducation de leurs enfants, l'égalité parentale n'est toujours pas bien respectée : elle s'est même inversée car ce sont souvent les mères, en cas de divorce, qui ont la charge des enfants. Avec la disparition des pères de la scène éducative, les enfants ont des difficultés à se construire car ils ne connaissent qu'une seule autorité. Il y a donc nécessité, comme Balzac le signale avec Mme Bridau, à préserver la symétrie et la complémentarité dans les fonctions parentales.

Ce qu'on appelle aujourd'hui « la parentalité » s'est ainsi avéré complexe et subtilement analysé par l'écrivain, qui fait preuve bien souvent d'intuitions prémonitoires. Le concept de parentalité fictive, imaginé par Balzac avec Etienne, fils de Chaverny, est très moderne, il s'est développé avec la psychanalyse et certaines relations ont été revues par le prisme de cette science. Balzac qui désirait peut-être inconsciemment être le fils de Monsieur de Margonne n'avait pas les mots scientifiques d'aujourd'hui pour dire que l'enfant se construit parfois avec ces sortes de liens imaginaires. La famille est de moins en moins un groupe de personnes liées par le sang et vivant ensemble, composée par le père, la mère et les enfants. Ce cas simple de famille biologique avec un père et une mère assumant leurs fonctions de parents, c'est-à-dire leurs responsabilités sur le plan juridique, moral et socioculturel près des enfants ne représente aujourd'hui plus qu'une famille sur deux dans nos sociétés occidentales, au point qu'il a été nécessaire vers 1950 de créer le mot « parentalité ». Ce terme, non reconnu juridiquement mais

en vogue aujourd'hui, a donné naissance à de nombreux mots comme la dysparentalité, la monoparentalité, l'homoparentalité, etc. Ces mots sont bien sûr absents de toutes les fictions de Balzac, cependant la monoparentalité correspond à une grande réalité dans *La Comédie humaine* puisque de nombreux veufs ou veuves élèvent seuls leurs enfants. Le plus souvent ce sont des personnes liées au groupe famille par le sang, ainsi Mme Couture avec Victorine. La dysparentalité, qui correspond au rejet d'un enfant existait aussi. Ainsi, Etienne d'Hérouville est renié par son père, et pour l'homoparentalité, Vautrin, homme libre et marginal, qui n'aime pas les femmes, dira « c'est mon fils » à la mort de Lucien de Rubempré.

Deux cents ans après, les difficultés des parents du XIX^e^ siècle ne sont pas si éloignés de ceux que l'on pourrait avoir dans la société du troisième millénaire. La famille continue son évolution, la natalité s'effondre et l'individualisme atteint un niveau extrême. Les familles sont encore fragilisées mais à nouveau s'adaptent. Face à la complexité croissante du monde, il continue de s'inventer de nouveaux modèles de parents. On s'aperçoit avec les familles reconstituées que les enfants toujours en demande de parentalité, se débrouillent avec les attachements multiples qui leur sont donnés à connaître et nous continuons à assister à l'essor de la famille élargie avec des enfants se construisant auprès de nombreux adultes. Des adultes qui ont toujours le rôle d'aimer et de mettre en garde leurs enfants comme Mme de Mortsauf contre les « dangers du monde », car le monde qui les attend sera faite d'épreuves et de désillusions. Balzac, en véritable précurseur, avait imaginé avant l'heure ce que rappelle un proverbe africain, à savoir qu'il faut tout un village pour élever un enfant et que « son éducation n'est pas uniquement l'affaire d'un père ou/et d'une mère[1214] ».

1214 SCELLES, Régine et WAWRZYNIAK, Michel. *Parentalités en mouvement : des pratiques à inventer*. Toulouse : Éditions Érès, 2021, p. 8.

INDEX

Béatrix 26, 55, 88, 179, 278
Eugénie Grandet.....24, 26, 107, 111, 114, 133, 135, 137, 138, 139, 140, 141, 142, 145, 149, 163, 165, 166, 220, 221, 222, 223, 230, 253, 278
L'Enfant maudit . 22, 23, 25, 26, 34, 35, 41, 53, 55, 60, 61, 62, 65, 66, 82, 83, 84, 95, 103, 104, 106, 111, 116, 142, 154, 156, 160, 161, 164, 202, 204, 205, 206, 207, 208, 209, 210, 211, 212, 213, 214, 221, 222, 227, 232, 248, 258, 277
La Femme de trente ans 26, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 49, 51, 67, 70, 78, 79, 80, 84, 99, 101, 128, 173, 202, 218, 221, 239, 241, 242, 243, 244, 255, 257, 270, 277, 281, 287
*La Maison du Chat-qui-pelote*19, 26, 38, 39, 97, 100, 120, 128, 146, 147, 148, 149, 166, 229, 277
La Messe de l'athée 26, 170, 190, 191, 197, 278
La Peau de chagrin ..26, 95, 102, 106, 107, 236, 244, 260, 261, 262, 265, 267, 268, 270, 273, 277
La Rabouilleuse.....26, 54, 55, 105, 114, 123, 140, 278
La Vendetta 26, 39, 98, 278
Le Lys dans la vallée 13, 23, 26, 31, 34, 35, 63, 65, 67, 73, 94, 96, 107, 111, 126, 136, 167, 170, 171, 173, 178, 179, 180, 182, 183, 184, 185, 186, 189, 192, 194, 196, 202, 213, 214, 216, 217, 218, 221, 222, 223, 224, 231, 258, 259, 268, 277, 284
Le Père Goriot . 26, 34, 103, 104, 106, 107, 111, 115, 116, 117, 118, 119, 120, 121, 122, 123, 124, 125, 126, 128, 129, 140, 145, 186, 188, 189, 192, 193, 194, 195, 197, 212, 222, 228, 256, 257, 258, 259, 260, 266, 277, 281, 285, 286
Louis Lambert.... 26, 92, 94, 95, 96, 98, 99, 202, 205, 231, 232, 234, 236, 237, 239, 277
Mémoires de deux jeunes mariées..16, 20, 26, 31, 35, 37, 38, 42, 43, 44, 45, 46, 48, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 57, 59, 60, 62, 63, 64, 65, 66, 68, 70, 73, 75, 76, 77, 82, 83, 85, 87, 89, 94, 96, 99, 106, 107, 111, 130, 132, 152, 161, 165, 173, 197, 220, 221, 222, 223, 228, 242, 245, 246, 253, 269, 277, 282, 283, 284, 285
Physiologie du mariage... 26, 36, 38, 39, 40, 50, 185, 239, 244
Ursule Mirouët 26, 38, 125, 194, 195, 204, 278

BIBLIOGRAPHIE

Corpus primaire

Œuvres étudiées

BALZAC, Honoré de. Mémoires de deux jeunes mariées. *La Comédie humaine. 1 : Études de mœurs : scènes de la vie privée*. Nouv. Éd. Paris : Gallimard, 2013. Bibliothèque de la Pléiade, 26. ISBN 978-2-07-010851-0

BALZAC, Honoré de. La Femme de trente ans. *La Comédie humaine. 2 : Études de mœurs : scènes de la vie privée*. Nouv. Éd. Paris : Gallimard, 2012. Bibliothèque de la Pléiade, 27. ISBN 978-2-07-010852-7

BALZAC, Honoré de. Le Père Goriot. *La Comédie humaine. 2 : Études de mœurs : scènes de la vie privée*. Nouv. Éd. Paris : Gallimard, 2012. Bibliothèque de la Pléiade, 27. ISBN 978-2-07-010852-7

BALZAC, Honoré de. Le Lys dans la vallée. *La Comédie humaine. 9 : Études de mœurs : scènes de la vie de campagne*. Nouv. Éd. Paris : Gallimard, 2007. Bibliothèque de la Pléiade, 41. ISBN 978-2-07-010869-5

BALZAC, Honoré de. L'Enfant maudit. *La Comédie humaine. 10 : Études philosophiques*. Nouv. Éd. Paris : Gallimard, 2008. Bibliothèque de la Pléiade, 42. ISBN 978-2-07-010868-8

BALZAC, Honoré de. La Peau de chagrin. *La Comédie humaine. 10 : Études philosophiques*. Nouv. Éd. Paris : Gallimard, 2008. Bibliothèque de la Pléiade, 42. ISBN 978-2-07-010868-8

BALZAC, Honoré de. Louis Lambert. *La Comédie humaine. 11 : Études philosophiques*. Nouv. Éd. Paris : Gallimard, 2008. Bibliothèque de la Pléiade, 43. ISBN 978-2-07-010876-3

Corpus secondaire

BALZAC, Honoré de. La Maison du Chat-qui-pelote. *La Comédie humaine. 1 : Études de mœurs : scènes de la vie privée*. Nouv. Éd. Paris : Gallimard, 2013. Bibliothèque de la Pléiade, 26. ISBN 978-2-07-010851-0

BALZAC, Honoré de. Eugénie Grandet. *La Comédie humaine. 3 : Études de mœurs : scènes de la vie privée ; scènes de la vie de province*. Paris : Gallimard, 2010. Bibliothèque de la Pléiade, 30. ISBN 978-2-07-010858-9

BALZAC, Honoré de. Ursule Mirouët. *La Comédie humaine. 3 : Études de mœurs : scènes de la vie privée ; scènes de la vie de province*. Paris : Gallimard, 2010. Bibliothèque de la Pléiade, 30. ISBN 978-2-07-010858-9

BALZAC, Honoré de. La Rabouilleuse. *La Comédie humaine. 3 : Études de mœurs : scènes de la vie privée ; scènes de la vie de province*. Paris : Gallimard, 2010. Bibliothèque de la Pléiade, 30. ISBN 978-2-07-010858-9

BALZAC, Honoré de. La Messe de l'athée. *La Comédie humaine. 3 : Études de mœurs : scènes de la vie privée ; scènes de la vie de province*. Paris : Gallimard, 2010. Bibliothèque de la Pléiade, 30. ISBN 978-2-07-010858-9

BALZAC, Honoré de. Béatrix. *La Comédie humaine. 2 : Études de mœurs : scènes de la vie privée*. Nouv. Éd. Paris : Gallimard, 2012. Bibliothèque de la Pléiade, 27. ISBN 978-2-07-010852-7

BALZAC, Honoré de. La Vendetta. *La Comédie humaine. 1 : Études de mœurs : scènes de la vie privée*. Nouv. Éd. Paris : Gallimard, 2013. Bibliothèque de la Pléiade, 26. ISBN 978-2-07-010851-0

BALZAC, Honoré de. Le Bal de Sceaux. *La Comédie humaine. 1 : Études de mœurs : scènes de la vie privée*. Nouv. Éd. Paris : Gallimard, 2013. Bibliothèque de la Pléiade, 26. ISBN 978-2-07-010851-0

BALZAC, Honoré de. Un début dans la vie. *La Comédie humaine. 1 : Études de mœurs : scènes de la vie privée*. Nouv. Éd. Paris : Gallimard, 2013. Bibliothèque de la Pléiade, 26. ISBN 978-2-07-010851-0

Œuvres diverses

BONALD, Louis de. *Démonstration philosophique du principe constitutif de la société*. Paris : Librairie d'Adrien Le Clere et C., 1840.

CHATEAUBRIAND, François-René de. *Mémoires d'outre-tombe*. Nouvelle édition. Paris : Gallimard, 2015. Bibliothèque de la Pléiade, 67 71. ISBN 9782070101276.

DIDEROT, Denis. *Le fils naturel*. Paris : Flammarion, 2005. GF Flammarion ; 1177. ISBN 9782080711779.

HUGO, Victor. *Les Misérables*. Paris : Gallimard, 2018, Bibliothèque de la Pléiade, vol. 85. ISBN 978-2-07-014222-4.

ROUSSEAU, Jean-Jacques. *Œuvres complètes. 4: Emile, Éducation - morale - botanique*. In : GAGNEBIN, Bernard (ed.). Paris : Gallimard, 2010. Bibliothèque de la Pléiade, 208. ISBN 9782070104918.

STENDHAL and DIDIER, Béatrice. *Vie de Henry Brulard*. Paris : Gallimard, 2009. Collection Folio Classique, 447. ISBN 9782070364473.

Ouvrages et articles historiques

ALLOYER, Audrey. *Histoire de la fièvre puerpérale : la peste noire des femmes*, thèse d'exercice, université de Rennes 1, 2017.

ARIÈS, Philippe et DUBY, Georges. *Histoire de la vie privée*. Paris : Éd. du Seuil, 1999. Points, 260-264. ISBN 978-2-02-036656-4.93.

ARIÈS, Philippe. *L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien régime*. Nouvelle éd. Paris : Éd. du Seuil. Points, H20. 2014, ISBN 9782757841723.

BAYLE, Benoît. L'enfant de remplacement Conception et deuil. In : *L'enfant à naître Identité conceptionnelle et gestation psychique*. Toulouse : ÉRÈS. La vie de l'enfant, 2005, p. 23-62.

BERTHIAUD, Emmanuelle. Grossesse désirée, grossesse imposée : le vécu de la grossesse aux XVIIIe-XIXe siècles en France dans les écrits féminins privés. *Histoire, économie & société*. 28e année, nº 4, 2009, p. 35-49. DOI 10.3917/hes.094.0035.

BERTHIAUD, Emmanuelle. La santé maternelle et infantile (Europe, XVIe-XIXe siècles) : état des lieux historiographique et bibliographique. *Annales de démographie historique.* Vol. 1, n° 139, 2020, p. 27-90. DOI : 10.3917/adh.139.0027.

BERNARD, Claudie. *Penser la famille au dix-neuvième siècle : 1789 - 1870*. Saint-Étienne : Publ. de l'Univ. de Saint-Étienne, 2007. Le XIXe siècle en représentation(s), 4. ISBN 978-2-86272-453-9.

BERNARD, Claudie et SAMINADAYAR-PERRIN, Corinne (dir.). *L'histoire feuilletée : dispositifs intertextuels dans la fiction historique du XIXe siècle*. Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2022. ISBN 978-2-7535-8619-2.

BERNARD, Claudie (dir.). *Le jeu des familles dans le roman français du XIXe siècle*. Saint-Etienne : Université de Saint-Etienne, 2013. Le XIXe siècle en représentation(s). ISBN 978-2-86272-645-8.

COTTIAS, Myriam, DOWNS, Laura Lee and KLAPISCH-ZUBER, Christiane. *Le corps, la famille et l'État : hommage à André Burguière*. Rennes : Presses universitaires de Rennes. Histoire. 2010, ISBN 9782753511958.

FIGEAC-MONTHUS, Marguerite. *Les enfants de l'Émile ? l'effervescence éducative de la France au tournant des XVIIIe et XIXe siècles*. Bern ; New York : Peter Lang, 2015. Exploration. Education : histoire et pensée. ISBN 978-3-0343-1693-4.

KNIBIEHLER, Yvonne. *Histoire des mères et de la maternité en Occident*. 4e éd. Mise à jour. Paris : Que sais-je ? N° 3539, 2017, ISBN 9782130798422.

KNIBIEHLER, Yvonne. Grossesse et sexualité. Regards sur le passé. *Spirale - La grande aventure de bébé*. Vol. 26, nº 2, 2003, p. 19-27. DOI 10.3917/spi.026.0019.

KNIBIEHLER, Yvonne. La maternité glorifiée. *Histoire des mères et de la maternité en Occident.* Paris : Presses universitaires de France, 2012. Que sais-je ? p. 61-92.

MARTIN-FUGIER, Anne. *La Place des bonnes : la domesticité féminine à Paris en 1900*. Paris : B. Grasset, 1979. Figures. ISBN 978-2-246-00858-3.

MICHEL, Arlette (éd.). *Le mariage chez Honoré de Balzac : amour et féminisme*. Paris : Société d'édition *Les Belles Lettres*, 1978. ISBN 978-2-222-02338-8

MOREL, Marie-France, 2001. L'amour maternel : aspects historiques. *Spirale*. Vol. 18, nº 2, 2001, p. 29. DOI 10.3917/spi.018.0029.

PARIAS, Louis-Henri (dir.). *Histoire générale de l'enseignement et de l'éducation en France*. Paris : Labat, 1981. Nouvelle librairie de France. ISBN 978-2-901988-04-5.

PERROT, Michelle. *La Vie de famille au XIXe siècle*. Paris : Points, 2015. Points, H511. ISBN 978-2-7578-5445-7.

PERROT, Michelle. Le couple au XIXe siècle. *La Cause du Désir*. Vol. 92, nº 1, 2016, p. 30-32. DOI 10.3917/lcdd.092.0030.

ROUSSEAU, Jean-Jacques, GERLAUD, Bernard et GERLAUD, Danielle. *Emile: ou, De l'éducation*. Paris : Bordas, 1973. Bibliothèque Bordas. ISBN 978-2-04-004073-4.

ROUSSEAU, Jean-Jacques, WIRZ, Charles et BURGELIN, Pierre. *Émile ou De l'éducation*. Paris : Gallimard, 1995. Folio, 281. ISBN 978-2-07-032908-3.

ZANIN, Sergey. *Société idéale et horizon d'utopie chez J.-J. Rousseau*. Paris : Classiques Garnier, 2012. L'Europe des Lumières, 21. ISBN 978-2-8124-0622-5.

Sur Balzac

BAREL-MOISAN, Claire et COULEAU-MAIXENT, Christèle (dir.). *Balzac, l'aventure analytique*. Saint-Cyr-sur-Loire : C. Pirot, 2009. Collection Balzac. ISBN 978-2-86808-268-8.

BORDAS, Éric. *Balzac, discours et détours : pour une stylistique de l'énonciation romanesque*. Toulouse : Presses Universitaires du Mirail. Champs du signe. 2003, ISBN 9782858166961.

DÉGA, Jean-Louis. *La vie prodigieuse de Bernard-François Balssa* (père d'Honoré de Balzac): aux sources historiques de la Comédie humaine. Rodez : Editions Subervie. 1998, ISBN 9782911381331.

GAUTIER, Théophile et STEINMETZ, Jean-Luc. *Balzac*. Bègles : le Castor astral, 1999.

MOZET, Nicole. *La ville de province dans l'œuvre de Balzac: l'espace romanesque, fantasme et idéologie*. Genève : Slatkine reprints, 1998. ISBN 978-2-05-101640-7.

OZOUF, Mona. *Les aveux du roman: le XIXe siècle entre Ancien Régime et Révolution*. Paris : Fayard. L'esprit de la cité. 2001, ISBN 9782213610122.

Ouvrages et articles critiques (Balzac)

ANDRÉOLI, Max. Morale de la politique et politique de la morale dans « La comédie humaine ». *L'Année balzacienne.* Vol. 2003/1, n° 4, 2003, p. 125-160. DOI : 10.3917/balz.004.0125.

AZUMA, Tatsunosuke. Scènes de la table non partagée chez Balzac. *L'Année balzacienne.* Vol. 1, n° 19, 2018, p. 65-73. DOI : 10.3917/balz.019.0065.

BALZAC, Honoré de. Sur Catherine de Médicis. À monsieur le marquis de Pastoret. *Œuvres complètes*, éd. Houssiaux, 1874. Wikisource.

BALZAC, Honoré de, CASTEX, Pierre-Georges et BALZAC, Honoré. *Études de moeurs: scènes de la vie privée*. Nouvelle éd. Paris : Gallimard, 1993. La comédie humaine, Balzac. Ed. publ. sous la direction de Pierre-Georges Castex ; 1. ISBN 978-2-07-010851-0.

BALZAC, Honoré de et GENGEMBRE, Gérard. *La femme de trente ans*. Éd. mise à jour en 2010. Paris : Flammarion, 2010. GF, 1450. ISBN 978-2-08-124475-7.803.

BALZAC, Honoré de et OLIVER, Andrew. *Le Père Goriot: histoire parisienne*. Paris : H. Champion, 2011. Textes de littérature moderne et contemporaine, 137. ISBN 978-2-7453-2233-3.411.

BARON, Anne-Marie. La double lignée du père Goriot ou les composantes balzaciennes de l'image paternelle. *L'Année balzacienne*. 1985.

BARON, Anne-Marie. *Balzac, ou, L'auguste mensonge*. Paris : Nathan, 1998. Le texte à l'œuvre. ISBN 978-2-09-190826-7.

BARON, Anne-Marie. *Balzac, Spiritualitse D'aujourd'hui: Au Dela du Bien et du Mal*. 1st ed. Paris : Honoré Champion, 2022. Romantisme et Modernités Ser, v. 200. ISBN 978-2-7453-5763-2.

BARON, Anne-Marie. Quelques formes du Mal biblique dans « La Comédie humaine ». *L'Année balzacienne*. Vol. 17, nº 1, 2016, p. 277-294. DOI 10.3917/balz.017.0277.

BARONI, Silvia. Au seuil de l'enfer : la Seine dans La Comédie humaine. *Arborescences*. Nº 8, 2019, p. 17-32. DOI 10.7202/1055881ar.

BAUDELAIRE, Charles. *Curiosités et esthétiques, L'Art romantique et autres œuvres critiques*. Paris : Garnier Frères, 1962.

BELLEMIN-NOËL, Jean. Avance à l'interprétation (Balzac, Mémoires de deux jeunes mariées). *Semen* 11. 1999. DOI 10.4000/semen.2880.

BERTHIER, Philippe. *La vie quotidienne dans la Comédie humaine de Balzac*. Paris : Hachette Littératures. La vie quotidienne. 1998, ISBN 9782012352841.

BERTHIER, Philippe. Accoucher au masculin (Balzac : Mémoires de deux jeunes mariées). In : ROULIN, Jean-Marie. *Corps, littérature, société (1789-1900)*. Saint-Étienne : Presses universitaires de Saint-Étienne, 2005. ISBN 978-2-86272-773-8

BERTHIER, Patrick. Michel Chrestien et la morale républicaine. *L'Année balzacienne*. Vol. 3, nº 1, 2002, p. 293-314. DOI 10.3917/balz.003.0293.

BESSON, Lucette. L'eau de mort ou le thème de la noyade chez Balzac. *L'Année balzacienne*. Vol. 4, nº 1, 2003, p. 307-329. DOI 10.3917/balz.004.0307.

BLAIN-PINEL, Marie. *Introduction. La mer, miroir d'infini*. Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2003, https://doi.org/10.4000/books.pur.30573.p.17

BORDAS, Éric, GLAUDES, Pierre et MOZET, Nicole. *Dictionnaire Balzac*. Paris : Classiques Garnier, 2021. Dictionnaires et synthèses, 21. ISBN 978-2-406-11542-7.843.7.

BOUSQUET-LAMISCARRE, Françoise. Famille et roman : l'amour, la haine... *Empan*. Vol. 2002/3, nº2, 2002, p. 46-50. DOI 10.3917/empa.047.0046.

BRUNEL, Pierre. Le sublime et le grotesque chez Balzac : l'exemple du « Père Goriot ». *L'Année balzacienne*. Vol. 2001/1, n° 2, 2001, p. 31-56. DOI 10.3917/balz.002.0031.

BUI, Véronique. *La femme, la faute et l'écrivain: la mort féminine dans l'œuvre de Balzac*. Paris : Champion [u.a.]. Romantisme et modernités, 64, 2003, ISBN 9782745307484.

CAMUS, Jean Le. Chapitre premier. Le père sévère. *Hors collection*, 2005, p. 15-37.

CANDILIS-HUISMAN, Drina. Les Mémoires de deux jeunes mariées, ou l'apparition de la figure du « baby » dans la littérature du xixe siècle. In : DUGNAT, Michel (éd.). *Bébés et cultures*. Toulouse : Érès, 2008. Hors collection, p. 35-44.

CARRAUD, Zulma. *Une servante d'autrefois.* Paris : L. Hachette et Cie, 1866.

CASIRAGHI, Charlotte. *Colloque de Cerisy. Julia Kristeva : Révolte et reliance*. 26 juin au 3 juillet 2021.

CASIRAGHI, Charlotte. Souffrances inconnues. In : CREVIER GOULET, S., MOCK, K., RABAIN, N., SANTOS, B. (eds.), *Julia Kristeva : Révolte et reliance*. Paris : Hermann, 2024, p. 475-485. https://doi.org/10.3917/herm.crevi.2024.01.0475

CASTEX, Pierre-Georges. Introduction. In : BAREL-MOISAN, Claire, et COULEAU, Christèle (dir.). *Balzac. L'aventure analytique.* Tours : La Simarre, 2009.

CELLARD, Jacques. La famille selon Balzac. *Le Monde*, 1977 [en ligne]. Disponible à l'adresse : https://www.lemonde.fr/archives/article/1977/10/06/la-famille-selon-balzac_2880615_1819218.html

CHOLLET, Roland, DIETHELM, Marie-Bénédicte et MOZET, Nicole. *L'oeuvre de Balzac en préfaces : des romans de jeunesse au théâtre*. Paris : Classiques Garnier, 2014. Études romantiques et dix-neuviémistes, 2. ISBN 978-2-8124-3135-7.843.7.

CHUNG, Ye Young. « Mémoires de deux jeunes mariées » : paroles au féminin. *L'Année balzacienne*. Vol. 6, n° 1, 2005, p. 323-346. DOI 10.3917/balz.006.0323.

COMBIS, Hélène. Semmelweis, le médecin qui tenta d'imposer le lavage de mains. France Culture [en ligne]. 16 mars 2020. Disponible à l'adresse : https://www.radiofrance.fr/franceculture/semmelweis-le-medecin-qui-tenta-d-imposer-le-lavage-de-mains-8212272 [consulté le 13 octobre 2025].

DÉRUELLE, Aude. *Honoré de Balzac, « Le cousin Pons »*. Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2018. Didact. ISBN 978-2-7535-7575-2.843.7.

DIAZ, José-Luis et al. (eds.). *Illusions perdues : actes du colloque de la Sorbonne des 1er et 2 décembre 2003.* Paris : Presses de l'Université de Paris-Sorbonne. Colloques de la Sorbonne. 2016.

DUBY, Georges, ARIÈS, Philippe et PERROT, Michelle. *Histoire de la vie privée*. Paris : Seuil, 1987. L'Univers historique, 45. ISBN 978-2-02-009455-9.306.094 09

DURAND, André. Balzac, *« Le lys dans la vallée »*. Comptoir littéraire, disponible en ligne : www.comptoirlitteraire.com [consulté le 14 octobre 2025].

FAILLIE, Marie-Henriette. *La femme et le code civil dans la Comédie humaine d'Honoré de Balzac*. Paris : Didier, 1968.

FIGEAC-MONTHUS, Marguerite. Chapitre 17. Plans et traités d'éducation : des sources patrimoniales au service de la compréhension du fonctionnement socio-culturel d'une société. In : CONDETTE, Jean-François (éd.). *Sur les traces du passé de l'éducation… : Patrimoines et territoires de la recherche en éducation dans l'espace français*. Pessac : Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine, 2014. Épistémologie. p. 229-241 https://books.openedition.org/msha/750

FORTASSIER, Rose. Du bon usage par le romancier Balzac des souffrances du jeune Honoré. *Imaginaire & Inconscient*. Vol. 12, nº 4, 2003, p. 39. DOI 10.3917/imin.012.0039.

FORTASSIER, Rose. Balzac et le roman par lettres. *Cahiers de l'Association internationale des études francaises*. Vol. 29, nº 1, 1977, p. 205-221. DOI 10.3406/caief.1977.1145.

FREUD, Sigmund, BONAPARTE, Marie, FREUD, Anna, KRIS, Ernst et BERMAN, Anne. *La naissance de la psychanalyse : lettres à Wilhelm Fliess, notes et plans, 1887-1902*. 9e éd. Paris : Presses universitaires de France, 2009. Bibliothèque de psychanalyse. ISBN 978-2-13-057812-3.150.1952.

FREUD, Sigmund. *Cinq leçons sur la psychanalyse*. Paris : Petite bibliothèque Payot, 2015.

GAILLARD, Françoise. Le pas de deux que Balzac fait exécuter au droit positif et à la loi morale, ou Le droit au secours de la morale ou la morale au secours du droit. *L'Année balzacienne*. Vol. 15, nº 1, 2014, p. 205-221. DOI 10.3917/balz.015.0205

GAUTHIER, Henri. *L'Image de l'homme intérieur chez Balzac / Avant-propos de Pierre-Georges Castex*. Carouge : Droz. Histoire des Idées et Critique Littéraire, nº 217, 1984.

GENGEMBRE, Gérard. *Honoré de Balzac, « Le lys dans la vallée »*. Paris : Presses universitaires de France, 1994. Etudes littéraires, 47. ISBN 978-2-13-046240-8.843.7.

GENGEMBRE, Gérard. Mémoires de deux jeunes mariées ou Bonald contredit par le romanesque. *L'Année balzacienne*. Vol. 24, nº 1, 2023, p. 333 345. DOI 10.3917/balz.024.0333.

GIRARDIN, Delphine de et REID, Martine. *La canne de M. de Balzac*. Paris : Gallimard, 2024. Folio. ISBN 978-2-07-298917-9. 803.

GLEIZE, Joëlle. *Honoré de Balzac: bilan critique*. Paris : Nathan, 1994. 128. ISBN 978-2-09-190686-7.820.

GOSSE-OUDARD, Evelyne. Sortir de l'adolescence, terminer son analyse. *Adolescence*. Vol. 224, nº 4, 2004, p. 789-797. DOI 10.3917/ado.050.0789.

GRANAROLO, Philippe. Création, procréation, autocréation. *iPhilo – la philosophie en poche*. Art & Société, 2013. https://iphilo.fr/2013/05/29/creation-procreation-autocreation/?format=pdf

GUÉNARD, Florent. Rousseau (1712/1778) - Jouir de la nature. *Les Grands Dossiers des Sciences Humaines*. Vol. 43, nº 6, 2016. DOI 10.3917/gdsh.043.0017.

GUIRAL, Pierre et THUILLIER, Guy. *La vie quotidienne des domestiques en France au XIXe siècle*. Paris : Hachette, 1978. La vie quotidienne. ISBN 978-2-01-004028-3. 944.

HEATHCOTE, Owen. Le jardin d'Eugénie : La femme, l'espace et les objets transitionnels dans « Eugénie Grandet ». *L'Année balzacienne*. Vol. 25, nº 1, 2024, p. 61-74. DOI 10.3917/balz.025.0061.

JEJCIK, Marie. Des femmes face à la question de leur désir chez Balzac. *Le courrier balzacien*. N° 71, 2025.

Jean-Luc. *Le Père Goriot, un roman de la paternité ou de la filiation ?* Études littéraires, disponible en ligne : https://www.etudes-litteraires.com/balzac/le-pere-goriot [consulté le 14 octobre 2025].

LABARTHE, Patrick. Le cogito sensible de « L'Enfant maudit ». *L'Année balzacienne*. Vol. 10, nº 1, 2009, p. 71 86. DOI 10.3917/balz.010.0071.

LABOURET, Mireille. Introduction aux lectures de Mémoires de deux jeunes mariées : « Le cœur est prolixe ». *L'Année balzacienne*. Vol. 24, nº 1, 2023, p. 277-298. DOI 10.3917/balz.024.0277.

LABOURET, Mireille. Du bon usage des sensations dans l'équilibre des personnages. *L'Année balzacienne*. Vol. 10, nº 1, 2009, p. 87-103. DOI 10.3917/balz.010.0087

LABOURET, Mireille. Romanesque et romantique dans « Mémoires de deux jeunes mariées » et « Modeste mignon ». *L'Année balzacienne.* Vol. 2000/1, n° 1, 2000, p. 43-63.

LARMATINE, Alphonse de. *Œuvres complètes de Lamartine, Secondes harmonies poétiques et religieuses*. Paris : Chez l'auteur, rue de la Ville-L'évêque, 1860.

LARROUX, Guy. *Le récit réaliste et ses lieux*. Paris : Classiques Garnier, 2021. Études romantiques et dix-neuviémistes, 107. ISBN 978-2-406-11192-4. 843.809.

LASCAR, Alex. Les réalités du mariage dans l'Œuvre balzacienne : Le romancier et ses contemporains. *L'Année balzacienne*. Vol. 9, nº 1, 2008, p. 165. DOI 10.3917/balz.009.0165.

LASCAR, Alex. Les Anglais face à l'amour et au mariage Balzac et les mœurs d'outre-Manche. *L'Année balzacienne*. Vol. 2019/1, n° 20, 2019, p. 67-88. DOI : 10.3917/balz.020.0067.

LICHTLÉ, Michel. L'Aventure de Louis Lambert. *L'Année balzacienne*. 1971.

LICHTLÉ, Michel. Vie religieuse et vie privée dans le roman balzacien. *L'Année balzacienne*. Vol. 2013/1, n° 14, 2013, p. 131-165. DOI 10.3917/balz.014.0131.

LICHTLÉ, Michel, VANDEN ABEELE, Sophie and MÉLONIO, Françoise. *Balzac, le texte et la loi*. Paris : PUPS. Lettres françaises. 2012, ISBN 9782840508380.

LOCRÉ, Jean-Guillaume. *Esprit du Code Napoléon, tiré de la discussion, ou Conférence historique, analytique et raisonnée du Projet de Code Civil, des observations des tribunaux, des procès verbaux du Conseil d'État, des observations du Tribunat, des exposés des motifs, des rapports et discours*. Garnery, t. IV, 1806.

LORANT, André. Balzac et la mélancolie : Études philosophiques. *L'Année balzacienne*. Vol. 2006/1, n° 7, 2006, p. 193 211. DOI 10.3917/balz.007.0193.

LUCEY, Michael, ERIBON, Didier et BALZAC, Honoré de. *Les ratés de la famille: Balzac et les formes sociales de la sexualité*. Paris : Fayard, 2008. Histoire de la pensée. ISBN 978-2-213-63773-0.

MARZEL, Shoshana-Rose. La polysémie de l'art dans le portrait balzacien. *L'Année balzacienne*. Vol. 12, nº 1, 2011, p. 161–173. DOI 10.3917/balz.012.0161.

MAS, Marion. *Le père Balzac : représentations de la paternité dans La Comédie humaine*. Paris : Classiques Garnier, 2015. Études romantiques et dix-neuviémistes, Série Balzac, 54. 3. ISBN 978-2-8124-4625-2.

MAS, Marion. Les ratés de la famille : Balzac et les formes sociales de la sexualité de Michael Lucey. *Labyrinthe*. Nº 33, 2009, p. 141-146. DOI 10.4000/labyrinthe.4034.

MATZAT, Wolfgang. L'image de la ville et sa fonction dans « Le Père Goriot ». *L'Année balzacienne*. Vol. 5, nº 1, 2004, p. 303-315. DOI 10.3917/balz.005.0303.

MICHEL, Arlette. *Le Mariage chez Honoré de Balzac : Amour et féminisme*. Paris : Les Belles lettres, 1977.

MICHEL, Arlette. À propos de poétique balzacienne : réalisme et illusions perdues. *L'Année balzacienne*. 1980.

MILCENT, Bénédicte. Liberté intérieure et destinée féminine dans « La Comédie humaine ». *L'Année balzacienne.* Vol. 1, n° 2, 2001, p. 247-266.

MONTANDON, Alain. Roman de formation. In : DELORY-MOMBERGER, Christine. *Vocabulaire des histoires de vie et de la recherche biographique*. Toulouse : ÉRÈS, 2019. Questions de société, p. 150-153. DOI : 10.3917/eres.delor.2019.01.0150.

MORHANGE, Christophe, GOBENCEAUX, Nathanaël et PENTSCH, Patrick, 2018. Géographie de Balzac. Portrait impressionniste de la France ? *Mappemonde*. Nº 124. DOI 10.4000/mappemonde.333.

MOZET, Nicole. Balzac ou le perpétuel commencement : de « Sténie » à « La marâtre ». *L'Année balzacienne*. Vol. 8, nº 1, 2007, p. 175-184. DOI 10.3917/balz.008.0175.

OSUGA, Saori. Swedenborg et la théosophie mystique dans « Séraphîta ». *L'Année balzacienne*. Vol. 14, nº 1, 2013, p. 183-197. DOI 10.3917/balz.014.0181.

PAPIEAU, Isabelle. *La comtesse de Ségur et la maltraitance des enfants*. Paris, France : L'Harmattan. Logiques sociales, 1999, ISBN 9782738480743.

PASSERINI, Alberto. Dans une cure Rêve Eveillé, régression vers la vie fœtale. *Imaginaire & Inconscient*. Vol. 32, nº 2, 2013, p. 65 74. DOI 10.3917/imin.032.0065.

PÉPIN, Charles. *Quand la beauté nous sauve*. Paris : R. Laffont, 2013. Les mardis de la philo. ISBN 978-2-221-11408-7.

PÉRAUD, Alexandre. Les intérêts syncrétiques du roman. *L'Homme & la Société*, Vol. 2, n° 200, 2016, p. 189-204. DOI : 10.3917/lhs.200.0189.

PHALÈSE, Hubert de. *À la recherche des illusions perdues*. Saint-Genouph (Indre-et-Loire) : Nizet, 2003. Collection Cap'agreg, 15. ISBN 978-2-7078-1283-4.

PELCKMANS, Paul. Névrose ou Sociose ? Une lecture de La Femme de trente Ans de Balzac. *Revue Romane.* Vol. 12, nº 1, 1977.

PIERROT, Roger. *Honoré de Balzac*. Paris : Fayard, 1994. ISBN 978-2213603414

PIGNOL, Claire. Les pathologies de l'intérêt dans Eugénie Grandet : richesse, déraison et despotisme. *L'Homme & la Société*. Vol. 2, n° 200, 2016, p. 223-238. DOI : 10.3917/lhs.200.0223.

POIREL, Évelyne. *« Lorsque l'enfant paraît », Victor Hugo et l'enfance: exposition, Musée Victor Hugo, Villequier, 27 avril-18 août 2002*. Paris Villequier : Somogy Musée Victor Hugo, 2002. ISBN 978-2-85056-531-1.

RANCIERE, Jacques. *Le Partage du sensible : esthétique et politique*. Paris : La fabrique, 2000.

REY, Pierre-Louis. *« La Comédie humaine », Balzac: analyse critique*. Paris : Hatier, 1979. Profil d'une œuvre, 64. ISBN 978-2-218-04589-9.

RINCÉ, Dominique. *La littérature française du XIXe siècle*. 4. éd., corr. Paris : PUF, 1991. Que sais-je ?, 1742. ISBN 9782130438403.

RODET, Chantal et GRAFMEYER, Yves. *Généalogies : le récit bourgeois XIXe et XXe siècles*. Lyon : Presses universitaires de Lyon, 2010, p. 188.

ROLLET, Catherine. *Les enfants au XIXe siècle*. Paris : Hachette littératures, 2001. La vie quotidienne. ISBN 978-2-01-235434-0.

SAHLI, Janet. Le rôle de l'enfance dans « La Comédie humaine », *L'Année balzacienne*. 1975, p. 279.

SATIAT, Nadine. *Balzac, ou, La fureur d'écrire*. Paris : Hachette littératures, 1999. ISBN 978-2-01-235285-8.

SCELLES, Régine et WAWRZYNIAK, Michel. *Parentalités en mouvement : des pratiques à inventer*. Toulouse : Éditions Érès, 2021. L'école des parents. ISBN 978-2-7492-7048-7.

SCHNEIDER, Michel. II. L'emprise des mères. *Hors collection*. 2002, p. 51-93.

SINGLY, François de. *Le lien familial en crise: une conférence-débat de l'Association Emmaüs, 31 janvier 2007*. Paris : Éd. Rue d'Ulm-Presses de l'École normale supérieure. Les conférences-débats de l'Association Emmaüs, la rue ? parlons-en ! 2007, ISBN 9782728803958.

SOULA, Laurence. Balzac revisité. Portrait social des familles au XIXe siècle d'après les « souvenirs » de la comtesse Marie de Raymond. *Histoire, économie & société*. Vol. 3, 29e année, 2010, p. 69-93. DOI : 10.3917/hes.103.0069.

SPRENGER, Scott. Balzac et le roman gothique anglais Vers une philosophie post-séculière de la conscience. *L'Année balzacienne*. Vol. 1, n° 20, 2019, p. 251-267. DOI : 10.3917/balz.020.0251.

STAROBINSKI, Jean. Hamlet et Freud. In : JONES, Ernest. *Hamlet et Œdipe*. Paris : Gallimard, 1967.

STENDHAL et DIDIER, Béatrice. *Vie de Henry Brulard*. Paris : Gallimard, 2009. Collection Folio Classique, 447. ISBN 978-2-07-036447-3.

STUPAZZONI, Marco. Henry James, Honoré de Balzac. *Studi Francesi* 175 (LIX | I), 2015, p. 164. DOI 10.4000/studifrancesi.504.

STUPAZZONI, Marco. Honoré de Balzac, Pensées, Sujets, Fragmens. L'album de Balzac, facsimile déchiffré. *Studi Francesi*. Vol. 204 (LXVIII | III), 2024, p. 618-618. DOI 10.4000/13um2.

SURVILLE, Laure. *Balzac, sa vie et ses œuvres : d'après sa correspondence*. Paris : Librairie Nouvelle, 1858.

TROUSSON, Raymond. Présence de Rousseau dans les romans de jeunesse de Balzac. *Dix-Huitième Siècle*. Nº 15, 1983, p. 407-420.

VABRE, Frédéric. L'instinct paternel. Plaidoyer en faveur des nouveaux pères de Christine Castelain-Meunier : par-delà nature et culture : Larousse, 2019, 210 pages. *Revue française des affaires sociales*. Nº 4, 2021, p. 247–252. DOI 10.3917/rfas.214.0247.

VALOIS, Raynald. C.-G. Jung et le féminin. *Philosophiques*. Vol. 21, nº 2, 2007, p. 393-404. DOI 10.7202/027281ar.

VANONCINI André. Nicole Mozet, La ville de province dans l'oeuvre de Balzac. *Romantisme*. n°38. Le spectacle romantique, 1982, p. 158-160.

VANONCINI, André. Balzac penseur de Dante. *L'Année balzacienne*. Vol. 1, n° 18, 2017, p. 381-400. DOI : 10.3917/balz.018.0381.

VANONCINI, André. D'un Lambert l'autre ou le « Wunderblock » de Balzac. *L'Année balzacienne*. Vol. 14, nº 1, 2013, p. 6-19. DOI 10.3917/balz.014.0005.

VINCENT-BUFFAULT, Anne. Les amitiés de jeunesse dans les institutions éducatives et l'invention de l'adolescence du XVIIIe à l'aube du XXe siècle. *La lettre de l'enfance et de l'adolescence*. Vol. 55, nº 1, 2004, p. 79. DOI 10.3917/lett.055.86.

VINCIGUERRA, Geneviève. Trois drames de la paternité frustrée : Goriot, Vautrin, Balzac. *Littératures*. Vol. 17, nº 2, 1970. DOI : https://doi.org/10.3406/litts.1970.1025

WAWRZYNIAK, Michel et SCHMIT, Gérard. Les luttes psychiques de l'adolescence : Identité et appartenance. *Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratiques de réseaux*. Vol. 40, nº 1, 2008, p. 27-43. DOI 10.3917/ctf.040.0027.

Études psychanalytiques

BARON, Anne-Marie. *Le fils prodige : l'inconscient de La comédie humaine*. Paris : Nathan, 1993. Le Texte à l'œuvre. ISBN 978-2-09-190015-5.

CITRON, Pierre. *Dans Balzac*. Paris : Éd. du Seuil, 1986. ISBN 978-2-02-009082-7.

ROBERT, Marthe. *Roman des origines et origines du roman.* Paris : Grasset, 1972 ISBN 9782070296200.

TABLE DES MATIÈRES

Avertissement **4**
Engagement de non plagiat **5**
Remerciements **7**
Sommaire **11**
Avant-propos **13**
Introduction **15**
Première partie : Les parents biologiques **29**
CHAPITRE 1 : Devenir parents, les mille premiers jours 33
1. Mariage et procréation 36
1.1. Une société fondée sur le mariage 36
1.2. Une France moins nataliste 40
2. Devenir parents, une possible étape de la vie 42
2.1. L'enfant d'un même vouloir 42
2.1.1. Ne pas se déplaire 46
2.2. L'enfant de l'amour ou l'enfant de la raison ? 47
2.3. La stérilité, ses causes 51
3. Mères en espérance ou en désespérance ? 55
3.1. Deux grossesses mal vécues 57
3.2. Naissances et naissance du sentiment maternel 62
3.2.1. Enfin les premiers liens avec l'enfant 64
3.2.2. Balzac observateur des mille premiers jours 66
CHAPITRE 2 : Les vertes années 69
1. Le sentiment de l'enfance 71
1.1. Scolarisation de la société 74
2. Le dur et doux métier de parents 75
2.1. Renée, la mère dévouée 75
2.1. Les déceptions d'une mère 78
2.3. Où sont les pères ? 82
3. Balzac à l'écoute des mères 84
CHAPITRE 3 : Être parents de jeunes gens 91
1. Première partie d'adolescence 92
1.1. Les différents choix éducatifs des parents 92
1.2. Le réconfort de l'amitié 98
2. Le départ dans la vie, la lourde responsabilité des parents 99

2.1. Le mariage pour les filles, des études à Paris pour les garçons 99
2.2. Difficultés des parents seuls 103
2.2.1. Des figures de « père-mère » et de « mère-père » 103
3. Inversement des rapports 106
Deuxième partie : Les parents de substitution 109
CHAPITRE 1 : L'entraide familiale 113
1. Figures adoptives 116
1.1. Madame Couture, une deuxième mère 116
1.1.1. Un père retrouvé 121
1.1.2. Vautrin, le « père » justicier 122
1.1.3. Vautrin, un père entre le bien et le mal 123
1.2. Une autre mère de remplacement très aristocratique 124
1.3. Une influente grand-mère 129
1.3.1 Rivalités 131
2. Une figure non adoptive 133
2.1. La faillite d'un père 133
2.2. Les « bonnes raisons » de Grandet 134
2.2.1 Le nom, au cœur du trouble de Grandet 134
2.2.2. Un père trop laxiste 137
2.2.3. Éthique de la solidarité : le diable d'oncle et sa conscience 138
2.3. La dimension de l'Histoire et le « recul du sens familial » 139
2.3.1. « Émergence de nouvelles formes de solidarités » 141
CHAPITRE 2 : Autres solidarités 143
1. Habiter sous le même toit 145
1.1. La *familia* Guillaume 146
1.2. La servante au grand cœur 149
1.3. Un valet dévoué 152
2. Sous le toit de Jeanne 154
2.1. Un rebouteur courageux 154
2.2. Deux serviteurs tutélaires, un couple parental singulier 157
2.3. Le fils supposé de Chaverny 158
2.3.1. Une maternité fantasmatique 161
3. Fin de l'entraide ancillaire 162
3.1. L'attachement, « la première qualité de tout bon serviteur » 162
3.2. Transgressions et défiance 164
3.3 Fin des grandes maisonnées 165

CHAPITRE 3 : Parents élus 169
1. Mme de Mortsauf, « un cœur maternel » 171
1.1. Naissance des liens 171
1.2. Une mère désirée 173
1.3. Mme de Mortsauf éducatrice 175
1.2.1. Des conseils mis à mal 177
1.3. Une mère d'exception, une maternité vraie 180
1.3.1. Mort de la mère d'adoption 182
2. Autres figures parentales 186
2.1. Goriot, un père sentimental 186
2.2. Vautrin, un père féroce 188
2.3. Bourgeat, un père au grand cœur 190
3. De réels soutiens 192
3.1. Une période de formation 192
3.2. Supériorité des « affinités électives » 195
Troisième partie : Représentations symboliques des parents 201
CHAPITRE 1 : Divine nature 203
1. Un monde de représentations 204
2. Enfants de la Nature 205
2.1. Une « mère-mer » 205
2.1.1. Fleurs aimées 207
2.1.2. Une union cosmique 209
2.2. Une vallée maternelle 213
2.2.1. Un Lys désiré 215
2.2.2. Mort de Mme de Mortsauf 218
2.3. Jardins aimants comme des parents 219
3. « Ce fut une vie nouvelle » 221
3.1. Parents de rêve 223
CHAPITRE 2 : Des espaces qui en disent long… 227
1. Un monde de correspondances 228
2. Enfants de lieux clos 231
2.1. Entre les murs 231
2.1.1. Refuge maternellement aimé 232
2.1.2. L'alcôve, un lieu fécond 236
2.1.3. Un « être intermédiaire entre l'homme de génie et le fou » 237
2.2. À bord d'un vaisseau 239

2.2.1. Au milieu de la mer, une mère heureuse *240*
2.2.2. Mort d'Hélène *242*
2.3. « Le temps retrouvé », magie des objets 245
2.3.1. Une grande figure féminine *245*
2.3.2. Trans-formation de Louise *247*
CHAPITRE 3 : Paris, « père-mère » impitoyable 251
1. Paris, Eldorado ? 253
1.1. Une ville à double visage 254
2. Devenir fils de Paris 256
2.1. Une ville d'eau et de terre 256
3. Un autre enfant de Paris 260
3.1. Une bonhomie au milieu de Paris 261
3.2. Paris, ville infernale 263
3.3. Paris initiatique ? 270
Conclusion 273
Index 276
Bibliographie 277
Table des matières 290

Titre : Être parents dans *La Comédie humaine* : étude d'une espèce sociale mal répertoriée

Mots clés : paternité, maternité, famille, rôle des parents, symbolisme, Balzac Honoré (1799-1850), critique et interprétation

Résumé : Cette étude a pour but d'observer les représentations des relations parents-enfants dans différentes familles et de creuser la question de famille élargie à travers quelques œuvres de *La Comédie humaine*.

Sont examinés dans un premier temps les liens qui unissent les parents de chair à leurs enfants en suivant les étapes de la vie.

Face aux difficultés liées au caractère des parents biologiques, aux mœurs et aux réalités socio-économiques, sont regardés dans un second temps le rôle de cette constellation de « parents » de substitution qui gravitent autour de l'enfant.

Ces tiers vers lesquels se tournent certains jeunes gens complètent parfois leur formation. Ces parents de remplacements réels ou fantasmés, entrent parfois en concurrence avec les parents naturels.

Enfin lorsque ces deux formes de parentalités dysfonctionnent, une troisième forme de parentalité plus symbolique entre en jeu. Des lieux, des choses, des éléments naturels participent comme des pères ou mères à la formation des jeunes gens.

Title : Parents in *La Comédie humaine*: a poorly catalogued social species

Keywords : fatherhood, motherhood, family, parental role, symbolism, Balzac Honoré (1799-1850), critisim and interpretation

Abstract : This study aims to observe the representations of parent-child relationships in different families and to explore the question of the extended family through some works from *La Comédie humaine*.

Firstly, the links which unite parents of flesh and blood to their children are examined, following, like Balzac in his *Etudes de Mœurs*, a sort of chronology: the stages of life.

In the face of difficulties linked to the character of biological parents, morals and socio-economic realities, the role of this constellation of substitute "parents" who gravitate around the child is examined in a second stage.

These third parties, to whom some young people turn, sometimes complete their education. These real or imagined replacement parents sometimes enter into competition with their natural parents.

Finally, when these two forms of parenting malfunction, a third, more symbolic form of parenting comes into play. Places, things, natural elements participate like fathers or mothers in the formation of young people.